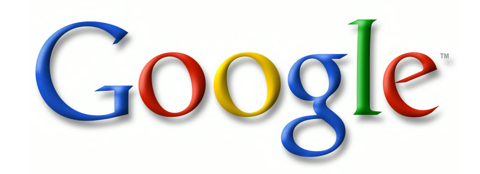


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

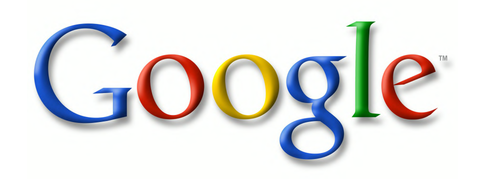
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UC-NRLF
$B 187 361

ÉMILE MONTÉGUT

CHOSES DU NORD

ET

DU MIDI

DERNIERS VIKINGS ET PREMIERS ROIS DU NORD
SIXTE-QUINT. — CONFESSIONS D'UN RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN
L'EXIL DE LA JEUNE IRLANDE
UN MISSIONNAIRE DE LA CITÉ DE LONDRES
EXCURSIONS EN LYONNAIS ET EN AUVERGNE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886



CHOSES DU NORD

ET

DU MIDI

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]

SOUVENIRS DE BOURGOGNE, 3e édition. 1 vol. in-16, avec vignettes, broché. 4 fr.

EN BOURBONNAIS ET EN FOREZ, 2e édition. 1 vol. in-16, avec vignettes, broché. 4 fr.

LES PAYS-BAS, IMPRESSIONS DE VOYAGE ET D'ART, 2e édition. 1 vol. in-16, avec vignettes, broché. 4 fr.

POÈTES ET ARTISTES DE L'ITALIE. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

TYPES LITTÉRAIRES ET FANTAISIES ESTHÉTIQUES. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE ANGLAISE. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

NOS MORTS CONTEMPORAINS. Première série (*Béranger*, *Charles Nodier*, *Alfred de Musset*, *Alfred de Vigny*). 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

NOS MORTS CONTEMPORAINS. Deuxième série (*Théophile Gautier*, *Eugène Fromentin*, *Charles Gleyre*, *Saint-René Taillandier, Maurice de Guérin*, *Eugénie de Guérin*). 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

L'ANGLETERRE ET SES COLONIES AUSTRALES, 2e édition. 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ANGLETERRE. 1re série (*George Eliot, Charlotte Brontë, Un roman de la vie mondaine*). 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

LIVRES ET AMES DES PAYS D'ORIENT, 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

LE MARÉCHAL DAVOUT, SON CARACTÈRE ET SON GÉNIE. 1 vol. in-18, broché. Publié par la librairie Quantin. 4 fr.

COULOMMIERS. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS.

ÉMILE MONTÉGUT

CHOSES DU NORD

ET

DU MIDI

DERNIERS VIKINGS ET PREMIERS ROIS DU NORD
SIXTE-QUINT. — CONFESSIONS D'UN RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN
L'EXIL DE LA JEUNE IRLANDE
UN MISSIONNAIRE DE LA CITÉ DE LONDRES
EXCURSIONS EN LYONNAIS ET EN AUVERGNE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1886

Droits de propriété et de traduction réservés

D7
M67

A

MA CHÈRE FEMME

CE PETIT VOLUME EST DÉDIÉ EN TÉMOIGNAGE

DE MA SINCÈRE AFFECTION.

426

LES
DERNIERS VIKINGS
ET LES
PREMIERS ROIS DU NORD

LES

DERNIERS VIKINGS

ET LES

PREMIERS ROIS DU NORD

Les romans historiques étaient fort à la mode parmi nous il y a quelque quarante ans ; aujourd'hui au contraire ce genre est tellement déchu de son ancien prestige que c'est presque une audace que de recommander comme une lecture à la fois émouvante et instructive un récit consacré à la peinture des âges passés. C'est une grave injustice à notre avis que cette défaveur, et nous essayerions volontiers un plaidoyer pour venger ce genre trop délaissé des accusations souvent légères dont il a été l'objet, si le récit que nous voulons signaler n'était assez riche en intérêt pour nous dispenser de cette tâche. D'ailleurs, ce plaidoyer ne serait pas précisément à sa place ici, car c'est à peine si cette œuvre mérite le nom de roman, tant elle se tient près de l'histoire et tant elle lui reste fidèle, même en s'en écartant. C'est un récit consacré aux entreprises et aux aventures d'une formidable association de pirates qui, sur la fin du xe siècle, s'établit sur les bords de la Baltique, à l'embouchure de l'Oder, et

fut longtemps un souci et un danger pour les souverains du nord. L'auteur, M. Dasent, est un des hommes les plus versés de l'Angleterre dans la connaissance des vieilles annales de la Scandinavie et de la littérature islandaise, et il est notamment le traducteur du célèbre *Saga de Nial.* Aussi, tout plein de son sujet, abonde-t-il en détails et en épisodes qui donnent de l'authenticité même aux parties purement romanesques de son œuvre. L'érudition de l'auteur nous est une garantie de la vérité des mœurs qu'il nous présente, même quand les faits dont il se sert pour nous les présenter sont légèrement inexacts. Il a d'ailleurs loyalement expliqué dans la courte préface qu'il a mise en tête de son récit en quoi consiste la principale de ces inexactitudes : c'est qu'il a suivi pour la disposition des faits la succession même dans laquelle ils sont présentés par le *Saga des vikings de Jomsburg*, de préférence à la succession établie après enquête par la critique historique moderne. Ayant à choisir entre l'ordonnance de l'histoire poétique et l'ordonnance de l'histoire critique, il a choisi la première comme répondant d'une manière plus directe et plus vivante au genre de composition qu'il se proposait. Inexactitude vénielle s'il en fût, et à laquelle les lecteurs, même les plus érudits, ne perdront pas grand'chose. Pour prendre un des plus considérables parmi ces faits, je suppose que peu de lecteurs se soucieront de savoir si ce ne fut pas à la bière des funérailles du roi Harold à la dent bleue plutôt qu'à celle de Harold le Superbe, père de Sigvald, capitaine de Jomsburg, que Sweyn prononça son vœu contre Ethelred d'Angleterre et que les vikings prononcèrent le leur contre Hakon-Jarl de Norvège; plus d'un en revanche aimera à savoir ce que c'était chez les vieux Scandinaves qu'une bière des funérailles et quelles scènes s'y passaient. En termes plus géné-

raux, c'est moins l'exacte chronologie de faits aujourd'hui absolument enfouis sous la poussière des siècles que la vérité des mœurs, dont le récit de M. Dasent contient une peinture très vivante et très complète, qui importe au lecteur moderne. C'est cette peinture que nous nous proposons d'en tirer, en écartant les parties plus particulièrement romanesques et en groupant autour des principaux personnages tous les détails qui sont de nature à faire apparaître une image fidèle du dur berceau des nations du Nord, du sauvage enfant que nous y entendons vagir, et des terribles pères nourriciers que nous voyons faire auprès de lui office d'éducateurs [1].

Un livre de Thomas Carlyle, *les Anciens Rois de Norvège*, qui nous arrive en même temps que le roman de M. Dasent, nous permet à beaucoup d'égards de compléter et d'animer encore ce tableau. Ce livre, suite de notes admirables où l'auteur a résumé toute l'histoire de la dynastie d'Harald Haarfagr avec le relief puissant qu'il sait donner à tous ses récits et la vie dont il sait animer la moindre figurine historique qu'il présente, est le résultat probable d'une étude entreprise pour éclaircir les rapports si intimes, mais si compliqués et si obscurs qui ont uni avant et après la conquête danoise l'Angleterre saxonne et les pays scandinaves. Tous ceux qui connaissent Thomas Carlyle savent, sans que nous ayons besoin de leur en donner l'assurance, qu'ils trouveront dans son livre toute parcelle d'héroïsme, tout acte valant la peine d'être connu ou toute parole valant la peine d'être retenue, qui peuvent se rencontrer dans ces vieilles annales du Nord. Tout ce qu'il y a eu d'humain en Norvège pendant

1. Voir notre traduction des *Vikings de la Baltique* dans la collection de romans étrangers publiée par la librairie Hachette.

plus de trois longs siècles est contenu dans ce volume court, mais dense de faits et de caractères comme une vieille peinture de Van Eyck; le reste est affaire d'érudition pure ou de curiosité. Combien un tel livre est fait pour inspirer le regret que ce moyen âge anglais, dont Carlyle a dit si souvent qu'il était l'époque où l'Angleterre avait été plus particulièrement fertile en hommes vraiment grands, n'ait pas trouvé en lui son historien et son juge!

I

LES VIKINGS DE JOMSBURG

A l'époque où nous transporte le récit de M. Dasent, c'est-à-dire vers la fin du xe siècle, l'aventureux esprit d'entreprise des hommes du Nord avait subi une altération radicale, conséquence de la transformation bienfaisante que traversaient alors les contrées scandinaves. La vieille féodalité barbare, plutôt vaincue par la nécessité des temps que par le déclin des qualités guerrières et du féroce esprit de liberté qui l'avaient jusqu'alors maintenue, cédait partout la place à l'élément monarchique ; aux mêmes années et presque aux mêmes heures, Gorm en Danemark, Éric en Suède, Harald Haarfagr en Norvège, jetaient les fondements des trois monarchies du Nord, royautés d'abord bien imparfaites, bien rudimentaires et bien grossières, mais qui étaient tellement voulues par la nécessité qu'au bout de moins d'un siècle elles avaient acquis une force inéluctable, avaient revêtu leur forme parfaite, s'étaient conquis un renom équivalant à ce que nous appelons la gloire, et que même l'une d'elles, celle de Danemark, s'était élevée jusqu'à la splendeur la plus magnifique. C'est ici l'occasion de faire une remarque qui a son intérêt. Tous les peuples

européens, même les plus infimes, ont tour à tour exercé la suprématie sur notre continent ou ont eu leur heure de prépondérance; seul le Danemark semble faire exception à cette règle générale et se présente dans l'histoire toujours faible ou toujours malheureux; cependant il a eu son heure comme toutes les autres nations, et même il les a toutes devancées dans cette voie de la suprématie; seulement cette suprématie, il faut aller la chercher dans une lointaine et barbare époque, la plus ténébreuse qu'ait jamais traversée l'histoire humaine. A moins que l'on ne veuille compter l'Espagne musulmane des Abdérame comme une puissance européenne, quel était, entre le dernier tiers du xe siècle et le premier tiers du xie, — alors que la France gisait étouffée sous l'agonie carlovingienne ou rassemblait humblement ses plus proches tronçons sous les premiers Capétiens, alors que l'Allemagne, après avoir ramassé l'héritage de Charlemagne, le sentait encore mal assuré en son pouvoir, et que Rome passait d'anarchie en usurpation et d'usurpation en anarchie sous les princes de la famille de Théodora et de Marozie, — le royaume réellement prépondérant, sinon le Danemark de Sweyn et de Knut, qui conquirent et gouvernèrent l'Angleterre, tinrent pendant leurs règnes le royaume naissant de Suède dans leurs intérêts et sous le protectorat de leur amitié et disputèrent la Norvège aux deux Olafs? Knut le Grand, fils de Sweyn à la barbe fourchue, petit-fils d'Harold à la dent bleue, qui porta le Danemark à un si haut degré de puissance, en fut le quatrième roi seulement, en sorte que la suprématie qu'il lui conquit fut presque voisine de son berceau, tant les choses vont vite lorsqu'elles ont rencontré leur vraie direction et leur juste engrenage. Dans ce souvenir, tout lointain qu'il est, le Danemark actuel peut encore

trouver une consolation à ses malheurs répétés et à sa récente mutilation.

Dans ces conditions nouvelles, la piraterie scandinave dut nécessairement cesser d'être ce qu'elle avait été, une véritable institution sociale. Chaque année en effet, les *jarls* et les petits rois des contrées du Nord rassemblaient, dès que le printemps revenait, les jeunes guerriers de leurs districts, et, se mettant à leur tête, s'embarquaient pour quelque expédition aventureuse où ils pouvaient gagner richesse et renom ; c'était comme un système régulier d'écoulement pour le trop-plein des éléments d'ardeur et de turbulence qui surabondaient dans cette barbarie vigoureuse, et comme une consécration annuelle de ces mâles qualités de courage et d'énergie que la religion d'Odin recommandait à ses sectateurs comme les seules qui fussent dignes d'estime et de louange. Ce brigandage régularisé, légitimé et élevé à la hauteur du patriotisme était à la fois une école de guerre et une carrière constamment ouverte aux ambitions de la jeunesse scandinave. Ces moyens de faire son chemin et de se créer sa place étaient bien barbares, mais dans ce monde, où le *struggle for life* de Darwin domine, hélas! trop réellement, est-il bien sûr que l'on ne trouverait pas quelque chose d'analogue à ces violentes méthodes de parvenir, même au sein des sociétés les plus civilisées? Par exemple, un des principaux griefs que le baron Lisola, ce fougueux Franc-Comtois qui fut un adversaire si acharné de Louis XIV, faisait valoir contre la France auprès de la maison d'Autriche, c'est que la noblesse française avait pour principe d'entretenir constamment la guerre, afin que ses enfants trouvassent à leur entrée dans la vie une carrière assortie à leur condition et de plus grandes chances de fortune. Et n'est-il pas vrai aussi que, lorsqu'un peuple a été

conquérant heureux pendant quelques années seulement, il s'est habitué à l'idée qu'il lui est légitime de s'enrichir par les armes du bien d'autrui et que, lorsque l'insuccès arrive, il se regarde presque comme frustré? Beaucoup de choses en ce monde sont affaires de forme, et peut-être ce vieux système de piraterie scandinave ne nous paraît-il si loin de nos instincts que parce qu'il se présente à nous revêtu de la chemise de mailles.

Sans doute, cette institution de la piraterie était un mal; cependant, comme une loi de la nature ne veut pas qu'il y ait si grand mal qui ne soit mêlé de quelque bien, elle ne fut pas sans fruit pour le progrès humain. Grâce à cette habitude des expéditions navales annuelles, les hommes du Nord furent de remarquables colonisateurs. Par eux, l'Islande glacée entra dans le concert de la civilisation naissante, et l'Islande leur paya plus tard ce bienfait en tenant ces registres de leurs exploits et de leurs aventures, qui, connus sous le nom de *Sagas*, ont formé un des monuments historiques les plus vivants et les plus originaux que la mémoire humaine ait composés. D'autres peuplèrent les îles Féroé, désertes jusqu'à eux; d'autres encore, les îles anglaises des Hébrides, des Shetland et des Orcades, où un frère de notre Rollon, fondateur du duché de Normandie, Einar, s'avisa, dit-on, le premier, de se servir de la tourbe comme combustible. Je viens de nommer l'auteur le plus considérable de ces établissements, de celui qui fut le plus fécond en conséquences historiques, succès de la première croisade, création du royaume des Deux-Siciles, civilisation anglaise, sans compter les plus menus bienfaits pour notre pays qui ont découlé de la conquête de Rollon. Enfin ce fut, dit-on, un certain Islandais du nom d'Éric le Rouge qui découvrit le premier l'Amérique vers la

fin du xe siècle. Si, comme nous le disions tout à l'heure, beaucoup d'opinions sont affaires de forme, il faut avouer aussi que le renom est fréquemment simple affaire de chances. Au fond, ces compagnons de Ragnar Lodbrog ou de Rolf le Marcheur, que faisaient-ils d'autre que ce qu'avaient fait les aventuriers grecs de l'époque primitive, et que cherchaient-ils, sinon quelque Colchide à piller ou quelque Salente à fonder? Et n'est-il pas vrai que, s'ils n'ont gagné que le nom de pirates au lieu de celui de héros que se sont acquis les corsaires grecs, c'est qu'ils n'ont pas eu la chance que les chants admirables qui les ont célébrés soient arrivés à faire partie de l'éducation traditionnelle de l'Europe? Cependant ils méritaient la même fortune, car les uns et les autres présentent entre eux d'assez singulières ressemblances, et peut-être, de tous les membres de la famille aryenne, les peuples de l'extrême nord sont-ils ceux qui se rapprochent le plus des enfants de la lumineuse Grèce. Les uns et les autres furent également féroces avec héroïsme et fourbes accomplis, navigateurs curieux et grands conteurs d'histoires; sous ce dernier rapport, l'Islandais, narrateur intarissable, est un véritable frère pour le Grec à la faconde brillante. Les uns et les autres ont conçu et composé leur ancienne histoire d'une manière identique et sous forme poétique, ceux-ci par les chants des rapsodes, ceux-là par les chants des skaldes et les récits des *Sagas*. Ces ressemblances ne se bornent pas au moral : de tous les types de beauté des divers peuples européens, la beauté anglaise et scandinave, quand elle est sérieuse, est celle qui, pour la netteté du profil, la précision des traits et la perfection générale du dessin, se rapproche le plus du type classique que la sculpture grecque nous a transmis. Enfin il n'est pas jusqu'aux croyances et aux supersti-

tions des deux races qui n'aient de singulières analogies : les trois Nornes de la religion d'Odin ne sont que les trois Parques sous un autre nom, et l'ambroisie dont les héros se délectaient en compagnie des dieux de l'Olympe pourrait bien avoir eu le goût de l'hydromel à saveur d'ambre que les guerriers scandinaves buvaient dans le Valhalla en compagnie des Ases divins.

Ce ne fut pas, on le conçoit, sans les plus extrêmes difficultés que les nouvelles royautés du Nord vinrent à bout d'une habitude si puissamment enracinée. Il y avait d'immenses obstacles à surmonter, et le principal était celui qui se rencontre toujours dans toute nation qui change son état social : c'est que les réformateurs avaient été élevés dans les institutions mêmes qu'ils étaient appelés à changer. La plupart de ces rois avaient été vikings eux-mêmes et pouvaient être appelés à le redevenir, car, pendant tout le xe siècle et une grande partie du xie, la piraterie fut le refuge de tous les grands qu'atteignaient les revers de la fortune. Un héritier légitime du trône était-il exclu de la couronne par un usurpateur, un fils de roi avait-il dispute avec son père, un roi même tombait-il du pouvoir, immédiatement la piraterie lui ouvrait ses rangs, et la vie d'aventure lui offrait la promesse de le revancher. Le roi Sweyn, fils naturel d'Harold à la dent bleue, et, par ce fait de sa naissance, en querelle avec son père, fut viking pendant toute sa jeunesse et conquit le trône par ce moyen. Le premier roi de Norvège, Harald Haarfagr, mit tous ses efforts à limiter la piraterie; cependant ses fils, et particulièrement l'aîné, Éric, son héritier, furent vikings, dans la pire acception du nom. Vikings aussi les deux fils de Rognwöld, le principal ministre d'Harald Haarfagr, Einar, colonisateur des Orcades, et Rolf le Marcheur,

notre Rollon de Normandie; vikings aussi les fils de Hakon-Jarl, dont nous verrons les vikings de Jomsburg mettre le pouvoir à deux doigts de sa perte. Enfin, plus d'un siècle après Harald Haarfagr, les deux plus grands rois qui soient sortis de son sang, Olaf, fils de Tryggvi, et saint Olaf, furent vikings jusqu'à leur avènement, et vikings non par exception, mais absolument et de profession. On voit que les rois du Nord, au xe siècle, eurent plus d'une occasion de faire l'application du proverbe latin : *quis custodiet ipsos custodes,* car ceux qui étaient chargés de réprimer la piraterie la pratiquaient eux-mêmes.

Directement les rois du Nord ne purent donc faire que peu de chose pour arrêter cette coutume, et en réalité toutes les mesures qu'ils prirent se réduisirent à deux. La première, c'est qu'ils s'interdirent d'organiser et de commander comme autrefois les expéditions maritimes, abstention qui, sans empêcher la piraterie, eut l'avantage de lui enlever sa principale légitimation et de lui faire perdre toute existence officielle. La seconde, résolument appliquée par Harald Haarfagr, fut la prohibition de toute entreprise de vikings contre les terres et les personnes de ses sujets de Norvège. Ce n'étaient pas en effet les seules nations étrangères qui payaient les frais de ces expéditions. Bien que les Normands aient inondé l'Europe entière de leurs hordes pendant deux siècles, c'étaient cependant les régions du Nord, de l'Islande aux côtes d'Angleterre, qui restaient le théâtre principal de leurs exploits, et par conséquent les pays scandinaves avaient à en souffrir autant que les contrées les plus lointaines. Une flotte de pirates norvégiens ou danois se trouvait-elle, soit à l'aller, soit surtout au retour, à court de vivres, elle descendait sur la côte de Norvège ou de Danemark, pillait les fermes et enlevait les bes-

tiaux. C'est par parenthèse à un acte de cette piraterie intestine que la vieille Neustrie dut de devenir la Normandie, Rolf *le Marcheur* — ainsi nommé parce qu'il avait les jambes si longues qu'il était forcé d'aller toujours à pied, aucun cheval n'étant assez haut pour lui — ayant été obligé de s'enfuir devant la colère d'Harald Haarfagr après un vol de bestiaux commis au retour d'une expédition. Heureusement, à ces mesures répressives vint s'ajouter pour la piraterie scandinave une cause de décadence plus générale et plus efficace, et cette cause ce fut simplement l'existence même des nouvelles monarchies, qui donnèrent un centre à ces ardeurs jusqu'alors éparses et à ces ambitions qui tiraient chacune de leur côté, faute d'un but commun qui pût les satisfaire toutes. La monarchie *nationalisa* cet esprit d'aventures, qui jusqu'alors s'était obstiné dans un individualisme barbare en substituant les grandes entreprises collectives aux petites entreprises privées. Ce fut là particulièrement le cas du Danemark. Quel intérêt pouvaient avoir désormais des expéditions qui avaient pour résultat la conquête d'un îlot à moitié désert ou le pillage d'un coin de terre, lorsque la royauté proposait pour but aux ambitions inquiètes la conquête de l'Angleterre entière?

Alors s'opéra une grande et définitive transformation. La piraterie, exclue de l'État, officiellement désavouée en quelque sorte et n'ayant plus d'existence sociale légitime, se chercha une nouvelle forme qui lui permît de vivre encore, et la trouva dans l'association. Des sociétés se formèrent, où affluèrent les aventuriers non seulement de la Scandinavie, mais de toutes les nations voisines, et dont les membres étaient unis entre eux par des engagements qui équivalaient à des vœux. De ces sociétés, la plus considérable fut celle des vikings de Jom, localité aujour-

d'hui inconnue, où ils avaient bâti une forteresse, mais que l'on doit chercher sur la côte de la Baltique, non loin de l'embouchure de l'Oder. Sous cette dernière incarnation, la piraterie fut pendant un temps plus formidable que jamais, car elle devint permanente d'intermittente qu'elle était, et elle présenta des forces comme bien peu de nations auraient pu en montrer à cette époque d'anarchie et de pouvoirs divisés. Les vikings de Jomsburg formaient un corps de 10 000 hommes, pirates et soldats de profession, unis entre eux par les engagements les plus stricts, possesseurs d'une forteresse qu'ils tenaient pour la forme seulement sous la suzeraineté du roi des Wends, et d'une flotte de 150 vaisseaux, commandés par des chefs, fils de jarls, qui apportaient au service de la compagnie la puissance sociale que leur donnaient leur naissance et leur parenté. Ces pirates étaient tous des hommes de choix, car on n'entrait dans leur compagnie qu'aux conditions les plus sévères. Nul ne pouvait y être admis avant dix-huit ans et après trente ans. Chaque homme prêtait à son admission le serment de venger tout membre de la bande comme son propre frère. Tout guerrier qui cédait à un autre à égalité d'armes, tout homme qui parlait légèrement de la bande, ou qui colportait quelque nouvelle avant l'autorisation du capitaine, tout soldat qui retenait indûment pour lui une part de butin, qui dans une difficulté quelconque laissait échapper un mot de crainte ou une plainte, était exclu sur-le-champ. Enfin l'obligation du célibat était formelle; nulle femme ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de la forteresse, et il était interdit de s'absenter plus de trois nuits de suite sans la permission du capitaine. N'en déplaise à M. Dasent, c'est un tout autre nom que celui de *condottieri* de la mer que méritaient ces pirates, car com-

ment ne pas surprendre ici sous une forme barbare et païenne le type même de ces associations qui furent si puissantes aux siècles suivants? La compagnie des vikings de Jomsburg fut, en toute réalité, un *ordre* de piraterie dans le même sens que les templiers, les hospitaliers, les chevaliers teutoniques et porte-glaives furent des ordres de chevalerie. On voit par là où il faut chercher le principe et le patron de ces sortes d'institutions qui ne sont pas nées, comme on l'a dit, des croisades, mais qui sont tellement inhérentes à la race germanique qu'on les rencontre sous diverses formes partout où cette race était établie. Ce que firent réellement les croisades, ce fut de les multiplier, de leur donner vogue et faveur, d'en sanctifier le principe et d'en montrer la force et la portée.

Les chefs étaient à l'avenant de l'institution, des ébauches premières de chevaliers, déjà parfaites pour certains traits, encore informes pour d'autres. Le fondateur de la compagnie avait été un certain Palnatoki, pirate fameux, qui, paraît-il, conserve encore aujourd'hui dans ces régions du Nord l'ombre d'un nom. A l'époque où commence le récit de M. Dasent, le capitaine était un fils du *jarl* de Scanie, Sigvald, que l'histoire nous présente comme un personnage étonnamment subtil, perfide et rusé. Un autre chef fameux était Bui, fils de Veseti, jarl de Bornholm, soldat dur, avare et rapace, qui, pendant ses expéditions, était parvenu à remplir d'or deux grands coffres qu'il ne quittait ni jour ni nuit, et qu'il emportait toujours avec lui lorsqu'on allait en mer. Quand les expéditions se faisaient sur terre, comme ces coffres étaient une charge trop lourde pour qu'un cheval pût les porter, Bui préférait ne pas quitter la forteresse. Ces fameux coffres le suivirent à la bataille navale contre Hakon-Jarl, souverain de Norvège, où il fut blessé

mortellement ; alors, les ramassant de ses moignons sanglants et les plaçant sous ses bras, il s'élança dans la mer et s'en alla garder ses trésors pour l'éternité comme un dragon Fafnir des flots. Les rangs de la compagnie étant ouverts à tous les aventuriers valeureux non seulement de la Scandinavie, mais des pays étrangers, il s'y trouvait un vieux pirate gallois d'extraction princière, Beorn, fils du roi gallois Howell le Bon, lequel, ruiné par une expédition de vikings, avait demandé la réparation de sa fortune au mal même qui l'avait détruite. Compagnon de Palnatoki, il était père d'armes de son petit-fils, Vagn, jeune guerrier qui est le héros favori de M. Dasent et qui représente, dans son récit, l'éternel jeune premier, indispensable à tout roman. Ces personnages sont tous historiques, et la conduite que leur prête M. Dasent est conforme à l'histoire. Une courte observation : tout à l'heure nous disions qu'il y avait plus d'une étroite ressemblance entre les anciens Grecs et les anciens Scandinaves; maintenant voici qu'à la résonance de leurs noms, Palnatoki, Bui, Aki, Veseti, on dirait des personnages échappés des anciens poèmes de l'Inde.

Le récit de M. Dasent abonde en détails minutieux sur la manière de vivre des vikings. Entrons par exemple dans leur salle de festins, vaste et long carré percé de deux portes étroites à ses deux extrémités, et éclairé sur ses deux flancs par de petites lucarnes pratiquées trop haut dans la muraille pour pouvoir fournir passage. Des deux côtés de la salle couraient deux rangées de bancs, interrompues au milieu par deux sièges plus élevés, réservés l'un au capitaine et l'autre à son lieutenant. Devant ces bancs se plaçaient les tables, qu'on établissait sur des tréteaux et qu'on enlevait après chaque repas. Au centre de la salle, pendant l'hiver, on allumait de distance en distance de grands

feux dont la fumée s'échappait par des ouvertures pratiquées au toit. On mange beaucoup dans le récit de M. Dasent, ce qui n'a rien d'extraordinaire avec des héros du genre de ceux qu'il a choisis; toutefois, quelque robuste que fût leur appétit, les vikings ne faisaient que deux repas, un le matin à neuf heures, et le second le soir à la même heure. On mangeait davantage au premier et on buvait davantage au second, qui était vraiment interminable, car, aussitôt que les tables étaient enlevées, les vikings commençaient à se porter mutuellement des toasts, et les libations de bière et d'hydromel les conduisaient fort avant dans la nuit. D'abord le capitaine se levait, tenant une corne pleine d'hydromel dont il vidait la moitié, sommait son lieutenant, placé en face, de lui faire raison, et lui tendait la corne, que ce dernier achevait; puis, de siège en siège, chaque homme sommait ainsi son vis-à-vis, et les toasts se succédaient indéfiniment au milieu des causeries et des chants. Cette ivrognerie quotidienne avait son code de belles manières : un viking devait être un buveur adroit autant que solide. Le grand art consistait à vider la moitié de la corne sans laisser tomber une goutte de la liqueur; on renversait la tête, on baissait la corne de manière que la liqueur pût tomber dans la bouche sans que le vase touchât les lèvres, tour d'adresse que les paysans et le peuple de diverses régions pratiquent encore, puis, lorsque la corne était à moitié vidée, on la redressait d'un coup sec. Les repas se passaient exactement de la même manière à la table des rois du Nord, à cette différence près que, lorsque des femmes y assistaient, elles se tenaient sur une estrade élevée transversalement à l'extrémité de la salle, et qu'aussitôt après les gâteaux et les friandises, auxquels les guerriers ne touchaient jamais, elles se levaient, laissant les

hommes à leurs libations, coutume que la société anglaise garde encore aujourd'hui. On voit à quel point Shakspeare a été un peintre fidèle des anciennes mœurs du Danemark, lorsque Hamlet nous montre le roi s'enivrant bruyamment avec ses hommes ou, pour parler le langage de cette vieille cour barbare, avec ses *convives*, expression qu'il ne faut pas entendre dans le sens d'invités, mais qui était le nom des cavaliers entretenus par le roi pour porter ses messages ou faire fonctions d'aides de camp. C'étaient à peu près les leudes et surtout les antrustions de nos rois francs, et comme cette institution des *Convives* se retrouve identiquement dans la Perse antique, à la cour des rois achéménides, il est évident qu'il faut chercher son origine dans les lieux où la Perse et les nations germaniques eurent leur berceau commun, l'Ariane, la Bactriane ou chez ces Saces, dont le nom a été conservé sans altération par les conquérants de l'Angleterre.

Ces vikings, uniformément munis de quatre armes offensives, la hache, l'épée, la lance et l'arc, et d'une seule arme défensive, le bouclier, ne connaissaient pas nos modernes distinctions militaires et étaient indifféremment marins, fantassins ou cavaliers, selon que le demandaient les circonstances des expéditions. Leur costume était plutôt celui de marins que de soldats, des pantalons aisés, un vêtement de grossière laine rousse, des chaussures de cuir et un bonnet à pointe rattaché sous le menton; les mieux équipés portaient la chemise de mailles et un casque plat en acier; c'est à peu près l'équipement sous lequel les chapiteaux des très anciennes églises romanes nous présentent les gardiens du tombeau de Jésus. Leurs navires méritent une mention spéciale. Ce n'étaient plus ces barques d'osier recouvertes de cuir dans lesquelles les vieux pirates se lançaient à l'aventure, ou même ces longs

bateaux dont l'apparition avait effrayé Charlemagne; c'étaient de belles galères, à cinquante rangs de rames, pouvant contenir de cent cinquante à deux cents hommes d'équipage, très allongées sur les flancs, très hautes et très recourbées à la poupe et à la proue. Artistement travaillées, peintes et dorées à leurs extrémités, munies de voiles composées de bandes alternées de couleur bleue, rouge et verte, décorées d'ornements et de figures sculptées, on les nommait ***dragons*** ou ***serpents de guerre***, parce qu'elles présentaient la forme d'un serpent dont la proue montrait la tête, dont les flancs dessinaient les replis, et dont la poupe figurait la queue. Quelques-uns de ces ornements étaient en métal, et, fait curieux, c'était l'Angleterre, industrielle dès cette époque, qui avait, paraît-il, le monopole de cette fabrication d'art; le roi Sweyn, nous apprend Carlyle, s'y fournissait des figures dont il décorait les navires à l'aide desquels il conquit une partie du pays. Outre leur nom général de ***dragons*** ou de ***couleuvres de guerre***, chacun de ces navires portait un nom particulier comme nos modernes vaisseaux, nom généralement emprunté au règne animal : le ***Bison***, le ***Lion***, l'***Ours***, le ***Corbeau***, le ***Cheval de mer***, le ***Long serpent***. Lorsqu'on se préparait à une action navale sérieuse, on attachait tous ces vaisseaux ensemble par des cordages, de manière à présenter un front de bataille plus redoutable à l'ennemi, dont tous les efforts consistaient à rompre la ligne. Si elle était une fois rompue, la déroute devenait inévitable, ou l'action générale se disséminait en cent actions particulières entre navire et navire.

Il est à peu près inutile de dire que les vikings excellaient dans tous les exercices du corps, mais un fait plus particulier et moins remarqué, c'est qu'ils semblent avoir eu un goût prononcé pour les tours de

force des acrobates et les tours d'adresse des jongleurs. Les lecteurs d'Augustin Thierry se rappelleront certainement les rois de mer lançant leur pique au sommet du grand mât et l'attrapant au vol pour la lancer de nouveau. Un viking de race royale et destiné à devenir roi de Norvège, Olaf, fils de Tryggvi, était particulièrement fameux à cette fin du xe siècle par ses exploits d'adresse. Il savait jongler avec cinq poignards qu'il rattrapait par le manche, lançait son javelot de l'une ou de l'autre main indifféremment, et même en lançait deux à la fois avec autant de sûreté et de précision que s'il n'en eût lancé qu'un seul. Il faisait mieux encore, car il paraît qu'il pouvait courir sur la pointe des rames pendant qu'elles étaient en mouvement, tour d'adresse difficile à comprendre et qui certainement aujourd'hui enrichirait son homme. Les hommes du nord portèrent ces arts de jongleurs dans tous les pays où ils s'établirent; et l'habitude s'en conserva longtemps, car à la bataille d'Hastings, c'est-à-dire plus de cent cinquante ans après la fondation du duché de Normandie, nous voyons un soldat du nom de Taillefer préluder à l'engagement en exécutant des tours d'adresse avec sa lance pendant qu'il entonnait le chant de Roland à Roncevaux.

Des trois grandes solennités de la vie humaine, les vikings, ne se mariant pas, n'en connaissaient qu'une, celle des funérailles, qu'ils célébraient encore selon les rites héroïques de la religion d'Odin. Lorsqu'après un combat ils étaient maîtres du champ de bataille et que leurs morts restaient en leur possession, ils lavaient leurs blessures, peignaient leurs cheveux et les revêtaient de leurs plus beaux habits, à l'exception des pieds, qu'ils laissaient nus pour un instant; puis, cette toilette achevée, ils déposaient le corps de chaque guerrier sur son bouclier et plaçaient ses armes à ses

côtés. Les morts étaient alors en bonne tenue pour paraître convenablement devant la valeureuse compagnie de la salle d'Odin. Il ne restait plus qu'à les munir de chaussures pour le voyage suprême, lequel était long et fatigant, car il fallait se rendre d'abord à la demeure de l'infernale Hela, située à une profondeur de neuf mondes; la déesse y retenait les lâches et les esclaves et laissait les vaillants prendre la route du Valhalla. On apportait donc les chaussures des morts, que pour cette circonstance on appelait *souliers d'enfer;* le soin de les attacher appartenait aux plus proches parents du mort, à défaut de parents, à son frère d'armes : fraternité qui, dans une telle association, était considérée comme plus étroite que les liens du sang. Ces cérémonies accomplies, les vikings enlevaient les morts sur les boucliers et les transportaient au lieu de leur sépulture. Si le terrain environnant présentait quelque *tumulus* naturel, un tertre suffisamment élevé ou un monticule, on en décapitait le sommet de manière à obtenir une surface plane, on déposait les morts sur cette surface, on creusait tout autour un fossé profond et on entassait la terre jusqu'à ce que la forme du monticule fût à peu près rétablie. Si le terrain ne présentait aucune élévation convenable, on entassait sur les morts d'énormes amas de terre, de gravier et de cailloux. C'étaient là les funérailles ordinaires et pour le commun des soldats; mais dans les grandes circonstances et pour les grands chefs la sépulture était plus héroïque. De même que les rois barbares étaient ensevelis avec leur cheval de guerre, les chefs vikings étaient ensevelis avec et dans leur vaisseau, dont on abaissait le grand mât et qu'on entourait et remplissait de terre jusqu'à ce qu'il eût disparu pour faire place à un gigantesque *tumulus* de forme oblongue, couronné d'énormes pierres.

II

LES VIKINGS ET LE ROI SWEYN

Le roi Sweyn à la barbe fourchue et les vikings de Jomsburg se connaissaient de longue date et ne s'en aimaient pas mieux pour cela. Sweyn avait été le fondateur involontaire de Jomsburg. Bâtard comme Guillaume de Normandie et né d'une Arlète danoise, il eut querelle dans sa jeunesse avec le roi Harold à la dent bleue, qui ne voulait pas reconnaître pour sien ce fils de l'artisane Æsa. Des récriminations et des injures, la querelle passa vite aux coups; Sweyn se révolta, et les vikings lui ouvrirent leurs bras. Palnatoki avait été son père d'armes, et l'on sait combien était forte chez toutes les nations barbares cette parenté militaire qui s'est maintenue pendant toute la période chevaleresque, et très particulièrement en Angleterre, comme on peut le voir par les drames historiques de Shakspeare, où ces noms de père, de fils et de frère reviennent perpétuellement dans les discours des chevaliers. Palnatoki prit parti pour Sweyn, mais, ayant été forcé de faire un voyage dans le pays de Galles, où il s'était taillé une manière de principauté à la pointe de sa lance, il trouva à son retour son fils d'armes étroitement cerné par le roi dans une petite crique de la côte

suédoise. Le vieux pirate n'essaya pas de le délivrer par la force et pensa que, dans la situation où la fatalité de la guerre l'avait placé, il n'avait d'autre moyen de le sauver que de lui donner le trône. Il se jeta dans une barque avec un seul compagnon et s'approcha de nuit du camp d'Harold à la dent bleue. Le roi était là devant eux, vivement éclairé par la lueur des feux, aisément reconnaissable à son casque d'acier surmonté d'un sanglier d'or; une flèche siffla dans l'air, et le lendemain Sweyn était salué souverain de Danemark presque sans combat.

Palnatoki se garda bien de se vanter auprès de son fils d'armes du service qu'il venait de lui rendre, car il savait que chez ses compatriotes il n'y avait pas de reconnaissance qui pût l'emporter sur le devoir imposé par la querelle du sang; mais Sweyn comprit d'où le coup était parti, et, arrachant du corps de son père la flèche qui l'avait percé, il la mit en réserve pour la présenter au meurtrier au jour où s'accomplirait la vengeance ordonnée également par la tradition et par la nature. C'était une coutume en vigueur dans tous les pays scandinaves, depuis les rois et les plus puissans jarls jusqu'aux plus humbles paysans, de célébrer l'entrée en héritage par une fête en l'honneur du défunt; cela s'appelait boire la bière des funérailles, et nul fils n'y manquait jamais, en quelque mésintelligence qu'il eût vécu avec son père. Lorsque Sweyn annonça son intention de tenir la bière des funérailles d'Harold, Palnatoki pria le roi d'excuser son absence, sous prétexte que des affaires importantes le retenaient dans le pays de Galles, et le roi à sa considération consentit à ajourner le festin. Trois ou quatre fois l'invitation fut réitérée, et autant de fois le pirate usa d'excuses pour n'y pas répondre; enfin, au bout de trois ans, l'invitation se changea en sommation, et

Palnatoki, sentant qu'il fallait obéir, se rendit au festin royal, mais en emmenant avec lui cent hommes bien armés et trois bons navires, dont au débarquer il fit tourner les proues du côté de la mer, avec ordre aux marins de se tenir les rames en mains, prêts à partir au premier signal. Lorsque le festin fut terminé et que les toasts commencèrent, le roi remit à l'un de ses serviteurs une flèche dont la barbe était enroulée dans un fil d'or, avec ordre de la passer à la ronde en demandant à chaque guerrier s'il la reconnaissait pour la sienne. « Donne-moi cette flèche, car elle m'appartient, dit hardiment Palnatoki lorsque le serviteur s'arrêta devant lui. — Palnatoki, dit le roi, quand donc t'es-tu séparé de cette flèche? — La nuit même où je tuai votre père, le roi Harold, » répondit le pirate. Sur ce mot, le roi ayant donné l'ordre de mettre à mort le vieux chef et ses hommes, un combat s'engagea dans la salle de festin, tout semblable à celui du festin de Kriemhild dans la salle d'Attila, et Palnatoki, se frayant un passage à force de tuer, courut à ses vaisseaux. Il sortit du Danemark, s'enfuit sur la côte du pays des Wends, et il en résulta la forteresse de Jomsburg, qui depuis lors fut pour le roi Sweyn un sujet de perpétuelles inquiétudes et comme une sorte de remords. En manquant sa vengeance, il était devenu l'auteur involontaire de la prospérité de ces vikings, composés en grande partie de ses propres sujets, et qui maintenant, vassaux des rois wends, pouvaient prêter dans une heure dangereuse leurs services à ses ennemis. Il cherchait donc un moyen de se débarrasser des pirates de Jomsburg sans en trouver d'efficace, et, de leur côté, les vikings, qui connaissaient les sentiments du roi à leur égard et qui avaient, depuis cette bière des funérailles d'Harold, une sorte de querelle du sang avec lui, ne demandaient pas mieux que de

favoriser tout projet qui pourrait lui nuire. L'amour, plus puissant pour les œuvres de la haine que la haine elle-même, se chargea de fournir à l'un et aux autres l'occasion désirée.

De tous les engagements qui liaient entre eux les pirates de Jomsburg, le plus puissant était l'obligation du célibat. C'était cette absence de famille qui en faisait précisément une grande famille où tous les intérêts individuels se trouvaient en harmonie avec l'intérêt général, où les cœurs, n'étant point partagés, concentraient sur la compagnie seule toutes leurs forces de dévouement. Cette obligation du célibat n'était pas particulière aux vikings de Jomsburg; elle était pour ainsi dire de tradition chez les aventuriers scandinaves. Ces hommes qui n'avaient peur de rien avaient peur de l'élément féminin et le regardaient comme un dissolvant de l'ardeur militaire. Dans un chant admirable composé pour une génération antérieure, le *Code viking de Frithiof, fils de Hilding*, se trouvent ces conseils qui, tout peu galants qu'ils soient, ne manquent ni de sagesse ni d'expérience : « Les jeunes filles sont en lieu de sécurité sur le rivage, elles ne doivent pas venir à bord. Fût-elle Freya, prends garde à la jeune fille, car la fossette de sa joue est une fosse pour toi, et ses blondes tresses flottantes sont un piège. » Les chants des *skaldes*, les légendes sanglantes du Nord, et ce qui était d'un enseignement plus direct encore, les événements de l'histoire récente, ne disaient-ils pas également à quel point l'influence des femmes était fatale, soit qu'elle s'exercât avec douceur, soit qu'elle s'exerçât avec violence? Dans le premier cas, elle perdait les cœurs des braves en leur persuadant qu'il y avait quelque chose au-dessus de la guerre, et, dans le second, quelles semences de haines et quelles moissons de vengeances! N'était-ce pas pour satisfaire un

désir de femme que, quelque cent ans auparavant, le royaume de Norvège avait été fondé et tant de braves jarls réduits à la dépendance? Il y avait une belle jeune fille du nom de Gyda, dont Harald aux blonds cheveux (*Haarfagr*) devint amoureux; mais, lorsqu'il demanda sa main, elle répondit nettement qu'elle n'était pas faite pour un simple jarl et qu'elle n'épouserait jamais qu'un roi; sur quoi Harald fit vœu de laisser croître sa blonde chevelure jusqu'à ce qu'il eût satisfait à la condition posée par sa bien-aimée. Il en résulta douze ans de guerre, au terme desquels tous les jarls eurent succombé ou se furent soumis. Ce ne fut donc pas sans soulever d'âpres récriminations que Sigvald, fils du comte de Scanie, le capitaine de Jomsburg, vint annoncer à sa compagnie l'intention où il était de se marier, et lui proposa de modifier la loi qui prescrivait le célibat à ses membres. Si une femme avait été assez forte pour faire le royaume de Norvège, une autre ne pourrait-elle pas l'être assez pour défaire la compagnie de Jomsburg? Néanmoins l'abstinence charnelle, étant pour les saints eux-mêmes une dure épreuve, l'est à plus forte raison pour des pirates, et la masse des vikings, pensant avec son capitaine qu'il y avait des lèvres plus aimables que celles qu'ouvrait le fer dans les combats, accéda à la proposition de Sigvald; mais les prophéties des puritains de la bande revinrent par la suite plus d'une fois à leur souvenir, car les femmes furent aussi fatales à Jomsburg qu'elles le furent au royaume des Bourguignons, selon les traditions germaniques et le poème des *Niebelungen*.

La jeune fille sur laquelle Sigvald avait jeté ses vues était Astrida, fille aînée de Burislaf, roi des Wends et suzerain pour la forme de Jomsburg, qui s'élevait sur son territoire : une prétention bien hautaine pour un capitaine de vikings, simple fils de jarl et destiné à

n'être que jarl lui-même, pensait et disait le roi Burislaf; malheureusement le pauvre souverain n'était pas tout à fait en mesure de refuser, car il était dans la plus embarrassante des situations. Il redoutait les vikings, et il en avait besoin pour la protection de ses Etats. Les vikings faisaient la police de la côte contre leurs confrères des autres bandes du Nord, et ils la faisaient merveilleusement, justifiant ainsi le proverbe septentrional qui prétend que si l'on veut prendre un voleur, c'est un voleur qu'il faut charger de ce soin. Depuis qu'ils étaient maîtres de Jomsburg, cette côte autrefois inculte et déserte s'était peuplée et couverte de riches moissons. En outre, Burislaf pouvait avoir besoin d'eux pour sa propre sécurité à lui-même et contre ses sujets, encore païens rebelles et obstinés, Ce n'est point qu'il fût chrétien lui-même, mais par politique il avait cru prudent de faire semblant de vouloir le devenir. En conséquence, il avait été marqué du signe de la croix, ou *primesigné*, comme on disait alors, ce qui était la préparation au baptême et le premier pas d'introduction au sein du christianisme. Il n'avait pas cru pouvoir faire moins, afin de prévenir le redoutable mécontentement de l'empire d'Allemagne, qui tout récemment, sous le grand Othon, avait imposé par la force le christianisme au Danemark d'Harold à la dent bleue, et il n'avait pas cru devoir faire plus par crainte d'une collision avec ses sujets, qui lui avaient fait fort nettement entendre qu'ils n'avaient plus besoin des rois de leurs pères, si ceux-ci abandonnaient la religion de leurs pères. Un danger était donc à prévoir dans le cas où il serait un jour forcé d'aller plus loin que cette marque de bonne volonté, et ce jour-là les vikings pouvaient lui être d'un puissant secours.

Dans cette situation difficile, le roi Burislaf avait

pris le parti de louvoyer, d'amuser Sigvald d'espérances sans lui faire aucune promesse positive; mais les événements ne lui en laissèrent pas le temps. Au moment où on lui signalait l'approche des vikings, arrivèrent à sa grange deux cavaliers porteurs d'un message du roi Sweyn de Danemark, qui signifiait à Burislaf que, si le tribut imposé aux Wends par son père Harold à la dent bleue n'était pas enfin payé, il devait s'attendre à la guerre. A cette nouvelle, le pauvre Burislaf sentit s'abattre ce qui lui restait de courage; mais sa fille Astrida comprit à l'instant tout le parti qu'on pouvait tirer de cette mauvaise nouvelle, et là où son père voyait la ruine, elle sut démêler le salut. « Que Sigvald obtienne, dit-elle au roi, la promesse de ma main à ces deux conditions : la première, qu'il affranchira vos États de tout tribut exigé par l'étranger, et la seconde, qu'il livrera dans un délai fixé le roi Sweyn en notre pouvoir. S'il est assez hardi pour tenter cette entreprise, il peut succomber avec sa bande, et vous voilà délivré de la crainte de ces vikings; s'il réussit, il vous délivre du roi Sweyn et du tribut, et, s'il refuse ou qu'il échoue sans succomber, vous serez à tout le moins délié de toute promesse. » Burislaf salua donc comme des libérateurs ces vikings qui la veille lui semblaient des hôtes fort mal venus, pour d'autres raisons encore que des raisons politiques; car, à ses embarras de gouvernement, ce roi joignait des difficultés financières, et il calculait avec terreur que cette visite de Sigvald et de ses cinquante hommes d'armes allait mettre ses caves à sec, ses greniers à vide et ses étables à sac, et qu'il lui faudrait jeûner et s'abstenir de s'enivrer au moins pendant six mois pour réparer la brèche que leur séjour allait faire à ses revenus.

Cette cour rustique, établie en pleine campagne, à

la fois fastueuse et besogneuse, et se sentant plus de la prodigue magnificence polonaise ou russe que de l'âpre économie germanique, a été peinte avec bonheur dans sa douceur patriarcale et son éclat menteur par M. Dasent, qui n'a pas moins bien réussi à mettre en contraste, dans l'analyse des caractères, l'astuce et la finesse slaves avec la vaillance et la brutalité scandinaves. Burislaf reçut ses convives avec tout le luxe que lui permettaient ses ressources, couronne d'or en tête et manteau royal aux épaules, escorté de pages et de porteurs de flambeaux de cire, en riches et gais costumes, et les vikings, qui s'étaient déjà étonnés à leur arrivée de recevoir un essuie-mains par homme, purent s'extasier à leur aise sur ce brillant éclairage inconnu aux régions du Nord, où l'on ne brûlait que du suif et des bois résineux, et sur les magnificences de vêtements qu'il faisait ressortir, surtout à l'estrade où siégeaient les princesses, en chemises de soie et en habits de brocart rehaussés de fourrures. Pour les amuser, le roi fit combattre ses deux nègres, cadeau de l'empereur de Byzance, fit chanter par ses joueurs de harpe les plus douces mélodies nationales, et, divertissement mieux assorti à leurs mœurs, leur donna dans ses forêts une chasse où plusieurs d'entre eux se distinguèrent contre les sangliers et les ours. Le résultat de cette brillante réception fut qu'après un court échange de paroles mielleuses et perfides du côté de Burislaf, hautaines et brutales du côté de Sigvald, le roi consentit à la demande du chef viking, et que ce dernier accéda aux conditions difficiles suggérées par Astrida.

De toutes les erreurs du jugement humain, il n'en est pas de plus lourde que celle qui s'est plu à attribuer à la barbarie la bonne foi, la naïveté et la franchise; on n'a qu'à parcourir les annales des divers

peuples européens pour se convaincre au contraire que, depuis l'invasion jusqu'à la fin du XIIe siècle, la fraude et la fourberie sous leurs formes les plus variées ont régné universellement et sans rencontrer dans l'opinion des peuples d'alors la plus petite réprobation. Sigvald ne songea pas un instant à enlever le roi Sweyn à main armée; pour cela, il aurait fallu engager un combat régulier dont la chance pouvait lui être fatale; il s'arrêta donc à l'embuscade et au guet-apens comme aux moyens les plus sûrs de réussir sans péril. Il sortit de Jomsburg avec quelques navires et se dirigea sur un point de la côte de la Baltique où il savait que Sweyn faisait séjour momentanément dans une de ses maisons de campagne. A l'arrivée, son frère Thorkell, que sa haute taille avait fait surnommer le Gigantesque, sobriquet fréquent chez ces guerriers du Nord, rivaux des chênes et des sapins de leurs forêts, descendit seul à terre, et, se rendant auprès de Sweyn, le pria de venir en toute hâte vers Sigvald, qui se mourait à bord de son navire et qui, avant de partir pour le Valhalla, voulait communiquer au roi des choses importantes pour son gouvernement. Sweyn hésita quelque peu, mais Thorkell était pressant. Sigvald, disait-il, était dans un tel état de faiblesse qu'on ne pouvait le descendre à terre; il n'y avait pas une heure à perdre, car il pouvait expirer d'un instant à l'autre, et le roi, qui se trouvait d'ailleurs en ce moment sous l'influence des libations du soir, partit avec cinquante hommes. Arrivés sur le rivage, le roi et son escorte trouvèrent les navires disposés de telle sorte qu'il fallait en traverser plusieurs avant d'atteindre celui de Sigvald, et, à chaque fois qu'ils en abordaient un, Thorkell retenait dix hommes et faisait couper le câble qui attachait ce navire au reste de la flottille, si bien que, lorsque le roi atteignit le vaisseau

de Sigvald, il était à peu près seul et sans secours efficace, ni moyen de lutte possible. « Veuillez vous courber sur mon lit, seigneur, car ma voix est si faible que vous auriez peine à m'entendre, » dit Sigvald. Le roi, sans défiance, accéda à la prière du capitaine, et celui-ci, se redressant aussitôt, saisit sa dupe de ses deux poignets vigoureux et, d'une voix de tonnerre, donna l'ordre de faire force de rames et de se diriger sur Jomsburg.

Hébété par ce coup de perfidie et incertain du sort qui l'attendait à Jomsburg, Sweyn resta quelque temps sans parler; mais, rassuré par la promesse que Sigvald lui donna qu'il serait toujours, quoique captif, traité comme roi de Danemark, il fit taire son ressentiment et attendit avec une gaieté hypocrite les explications qu'on avait à lui présenter. Il essaya cependant de prendre sa revanche sur Sigvald par une de ces ruses où se révèle l'état moral de cette sombre époque toute faite de violence et de perfidie. Au souper, Sigvald, qui s'était aperçu que le roi était venu à son vaisseau sans épée, tant sa confiance avait été grande, lui en tendit une richement ornée de pierreries qu'il avait enlevée naguère en Irlande dans le *tumulus* d'un ancien guerrier. « Eh bien, ceignez-moi de cette épée, Sigvald, » dit Sweyn, et, le capitaine ayant obéi, le roi ajouta tout aussitôt : « Maintenant Sigvald, fils d'Harold, m'a ceint de sa propre épée et m'a rendu hommage en témoignage que je suis le souverain de toute cette bande. »

De toutes les formes de la fourberie il n'y en avait peut-être aucune dont les hommes de cette époque aimassent autant à user que de l'équivoque. Surprendre la bonne foi d'un adversaire, abuser de son inattention, escroquer un serment dont celui qui le prêtait ignorait la portée, escamoter un hommage féodal et engager

sa dupe à son insu, c'étaient là les tours de gibecière de la politique d'alors. On connaît le serment que Guillaume le Bâtard fit prêter à Harold sur le drap qui recouvrait les redoutées reliques des saints. Parmi les ruses du genre de celle de Sweyn dont ma mémoire me présente en cet instant le souvenir, il en est une qui faillit avoir des conséquences sérieuses pour notre avenir national, à l'aurore de la dynastie capétienne. Hugues Capet étant allé en Italie trouver Othon II pour rompre l'alliance que Lothaire cherchait à former contre lui, l'empereur, après avoir promis au duc de n'entrer dans aucune coalition qui pût lui nuire, lui fit signe de prendre son épée et de l'en ceindre, ce que Hugues allait faire, moitié par reconnaissance et moitié par inattention, lorsqu'un de ses conseillers, Arnulphe, qui comprit la gravité de cet acte, se saisit de l'épée, et, comme pour épargner une fatigue à son maître, en ceignit le souverain germanique. Cet hommage escamoté aurait constitué Hugues vassal de l'empereur; c'est dire qu'il aurait détruit dans son principe même la révolution dont le duc était le représentant, puisqu'il aurait rattaché la France à l'empire, au moment même où elle aspirait à s'en séparer absolument et à se créer une destinée indépendante. Il est vrai que la dupe n'était pas toujours victime; car, dès qu'elle s'apercevait qu'elle avait été jouée, elle cherchait, comme Sweyn, un moyen de rendre la pareille, et elle le rencontrait fréquemment. En voici un exemple que nous trouvons dans *les Anciens rois de Norvège,* de Carlyle, et qui se rapporte plus directement au sujet qui nous occupe. Un jour, le roi Harald Haarfagr vit entrer dans sa salle un messager anglais porteur d'une magnifique épée, cadeau du roi Athelstan. Il la prit, la sortit du fourreau, et, pendant qu'il était en train de l'examiner, il fut tiré comme en sursaut de sa contemplation par ces

mots du messager : « Ah! ah! tu es maintenant le feudataire du roi anglais mon maître, tu as accepté son épée et tu es son homme. » Harald Haarfagr ne répondit pas; mais, l'année suivante, il dépêcha à son tour un messager en Angleterre avec son plus jeune fils qu'il avait eu d'une esclave, Hakon, alors tout enfant. Le messager entra dans la demeure d'Athelstan, et sans parler déposa l'enfant sur ses genoux. « Quel est cet enfant? demanda Athelstan. — C'est le fils du roi Harald, qu'une esclave lui a enfanté. Il te le donne à cette heure comme fils adoptif, » lui fut-il répondu. Et comme le roi faisait mine de vouloir commettre quelque acte de violence, le messager le calma tout aussitôt en ajoutant ces paroles : « Tu l'as tenu maintenant sur tes genoux. » Alors Athelstan consentit à être joué et s'appliqua à remplir envers le jeune Hakon tous les devoirs de l'adoption dont l'engagement lui avait été escamoté par cette ruse.

Sigvald ne consentit pas, lui, à être joué et fit comprendre à Sweyn que ce n'était pas l'heure de la subtilité et de la ruse, mais celle de la violence et de la force, qu'il était captif dans Jomsburg et qu'il n'en sortirait qu'après avoir satisfait à sa volonté, qui était qu'il épousât Gunnhilda, la seconde fille du roi Burislaf. Sweyn écouta ces déclarations de Sigvald, le visage empourpré et comme tuméfié par la colère, ce qui était un trait de tempérament particulier, paraît-il, à tous les rois de cette première race de Danemark, Knytling de leur nom patronymique. Toutefois, sentant bien qu'il était tombé dans un piège dont il fallait sortir à tout prix, il réprima sa fureur et répondit qu'il accédait aux exigences de Sigvald. Il fut donc conduit à la résidence de Burislaf comme un prisonnier de guerre plutôt que comme un roi, et là, après qu'il eut déclaré solennellement que le *présent du lendemain*

(ce *Morgengab* que, selon. l'ancienne coutume des nations germaniques, le fiancé offrait à sa fiancée le lendemain du mariage) serait la renonciation à tout tribut sur le royaume des Wends, on le fit approcher d'une estrade où les princesses, voilées et vêtues de blanc, se tenaient aux deux côtés de la reine. Le mariage fut accompli selon les rites traditionnels de l'ancienne religion d'Odin, plus chers aux cœurs scandinaves que les rites, de date trop récente encore, du christianisme, c'est-à-dire sur le marteau de Thor, vieille hache de silex prise comme symbole du maillet dont le dieu Thor s'était servi jadis dans sa lutte contre les géants. Sweyn saisit cette hache et la déposa sur les genoux de la princesse en prononçant à haute voix ces paroles : « Sur ce marteau sacré, moi, Sweyn, roi de Danemark, je te prends, toi, Gunnhilda, fille de Burislaf, pour épouse légitime. » Avec ces paroles prenaient fin toutes les cérémonies du mariage, dont la consommation charnelle n'avait jamais lieu au logis de la fiancée, mais à celui du fiancé, où l'épouse était conduite à cheval le lendemain par son seigneur, impatient d'entrer en possession. Après cette cavalcade, qui s'appelait la chevauchée de la fiancée et qui était comme une réminiscence des temps primitifs, où les mariages prenaient la forme de rapts et de conquêtes, les époux étaient dits *encouchés* ou, pour parler d'une façon moins barbare, unis à un seul lit. Le roi étant captif, c'était sa prison, Jomsburg, qui était désignée pour être le théâtre de cette consommation du mariage; mais, avant d'y retourner, il lui fallut subir une humiliation plus inoubliable encore que toutes les précédentes. Dans sa hâte d'en finir avec ce mariage forcé, Sweyn n'avait pas remarqué qu'il y avait dans la salle deux fiancées voilées et vêtues de blanc, et, comme Sigvald ne lui avait pas jusqu'alors soufflé mot

de ses projets, son étonnement, en le voyant s'avancer vers Astrida, n'eut d'égal que son courroux, lorsqu'il comprit que son mariage avait été la condition même de celui de Sigvald, qui, pour comble de mépris, avait choisi pour lui la plus belle des deux sœurs et lui avait laissé la moins désirable.

Une fois remis en liberté et rentré dans ses États, Sweyn ne songea plus qu'à se venger de cette perfidie, et, quelques mois après son retour en Danemark, les vikings virent arriver à Jomsburg, par un jour de tempête, un Islandais porteur d'un message de sa part. Cet Islandais se nommait Havard et, pour son esprit ingénieux et mordant, avait été surnommé « langue de couleuvre ». Prenons occasion de cette arrivée pour résumer ce que nos auteurs nous apprennent des Islandais de cette époque. Ils ne jouent dans le récit de M. Dasent qu'un rôle fort indirect et ne sont mêlés à l'action générale que d'une façon épisodique; mais leur importance dans l'histoire du Nord a été telle que l'ingénieux auteur ne pouvait se dispenser de les présenter au second plan de son tableau dans leurs types les plus caractéristiques. Ces types divers peuvent se réduire à deux principaux. Le premier représente la barbarie dans son expression la plus franche et la plus primitive, avant l'aurore de toute notion morale et de toute conscience, c'est-à-dire l'animal fort et qui sent sa force, dont le bras peut tuer et se lève instinctivement pour tuer, entrant en défiance devant toute approche humaine, grognant devant le silence, hurlant aux premières paroles, s'élançant comme un ressort meurtrier au premier mot de reproche ou de menace, à la fois taciturne et violent, toujours plongé dans un mutisme morose et toujours prêt à faire explosion, un véritable fils de la terre d'Islande, à la fois brûlante et glacée. De ce

genre est un certain Rapp, que l'auteur nous présente proscrit d'Islande pour ses crimes et réfugié dans la demeure d'un ami de Hakon-Jarl de Norvège, Gudbrand de la Vallée, dont il paye l'hospitalité en souillant de sang son foyer, luxurieux, homicide, incendiaire, sacrilège, et tout cela presque innocemment, car qui pourrait s'étonner qu'un ours blanc du pôle n'eût pas reconnaissance de l'asile prêté, et qu'un loup rendu anthropophage par la bonne chère des champs de carnage eût envie de faire pâture de ses hôtes? Le Han d'Islande de Victor Hugo, qui, comme on le voit, n'était pas si loin de la vérité historique que l'ont cru nombre de beaux esprits railleurs et de zélés défenseurs du bon goût, pâlit presque devant ce personnage hideusement bestial. D'autres nous sont représentés comme ayant des habitudes de guerriers des lointaines époques préhistoriques, — et en effet l'âge historique ne venait-il pas à peine de commencer pour eux? De cette dernière variété est un certain Thorleif, que nous voyons marcher à la grande bataille navale entre Hakon-Jarl et les vikings de Jomsburg, ayant pour toute arme une massue faite d'un jeune pin déraciné dans la forêt voisine du rivage. Le second type d'Islandais, beaucoup plus sympathique, est tout aussi singulier : il représente, à l'aurore de la civilisation scandinave et à la tout à fait première aube de la civilisation islandaise, ce que l'esprit littéraire a de plus compliqué en bien et en mal. Doués de plus de curiosité que de sens moral, grands écouteurs et grands conteurs d'histoires, les Islandais savaient représenter avec une grandeur presque épique les exploits des héros, mais ils savaient à l'occasion faire disparaître cette solennité pour donner essor à un esprit narquois, railleur, porté à la satire et ami de la médisance. De ces deux esprits, c'était peut-être le dernier qui leur était

le plus naturel, et ils en usaient sans aucun scrupule, au gré de leur cupidité et de leurs rancunes. Chose étrange, dans cette époque encore entièrement héroïque, les skaldes de race islandaise nous sont représentés comme entachés de cette vénalité et de cette versatilité par amour du lucre, dont les ennemis des gens de lettres se sont si souvent complu à les accuser. A ce vice capital, ils ajoutent toutes les vanités et toutes les manies si bien peintes par Lesage, et réalisent à la lettre le type qu'un critique célèbre appelait ingénieusement l'animal poète. Dès qu'un skalde est froissé, dès qu'on a refusé d'écouter un de ses chants, dès qu'il est froidement applaudi ou que la récompense est faible, il passe sur-le-champ même à l'ennemi. C'est l'histoire d'Einar, le skalde de Hakon-Jarl, qui, furieux que le maître de la Norvège ne veuille pas perdre son temps à écouter une de ses rapsodies à l'heure même où le danger menace, prend ses jambes à son cou pour gagner les vaisseaux de son ennemi Sigvald et se fait poursuivre par les gardes d'Hakon, lequel demande qu'on lui ramène son poète mort ou vif. Quelquefois même, pour changer de camp, ils n'avaient pas besoin de changer de maître, ils n'avaient besoin que de changer de place, et c'est là l'histoire d'Havard, le messager de Sweyn à Jomsburg, qui, assis à la table de Sigvald, entonne une chanson satirique composée par lui-même contre le roi dont il s'est chargé de transmettre et d'exprimer les volontés. On voit que les vices reprochés aux hommes de lettres datent de loin, et, si cela ne leur fait pas de la noblesse, cela leur fait au moins des quartiers.

Le skalde islandais portait à Sigvald un message de la plus extrême importance. Le roi Sweyn faisait savoir au capitaine de Jomsburg que son père Harold le Superbe, le jarl de Scanie, venait de mourir, et qu'il

devait sans retard venir boire la bière de ses funérailles dans sa demeure héréditaire, où il l'attendait, lui, Sweyn, avec une partie de sa cour. Sigvald fit répondre qu'il s'y rendrait dans le plus bref délai, mais, comme le piège était visible, le capitaine viking, rendant ruse pour ruse, s'embarqua avec les forces entières de Jomsburg, c'est-à-dire 10,000 hommes. Sweyn, en voyant sa vengeance lui échapper, était près de s'abandonner à la colère du désespoir; mais sa femme Gunnhilda lui souffla une inspiration à peu près semblable au plan que sa sœur Astrida avait naguère suggéré à leur père Burislaf. « Vous voulez vous venger de ces vikings, et vous aviez pensé à les brûler dans la salle du festin, et parce que leur nombre formidable rend impossible cette vengeance, qui était indigne d'un roi, voilà que vous abandonnez la partie et que vous consentez à être une seconde fois la dupe de Sigvald; mais le nombre même de vos ennemis est l'élément de votre vengeance. Que ne leur arrachez-vous, après boire, le vœu d'une expédition contre le jarl Hakon, souverain de Norvège, l'homme que vous haïssez le plus au monde? Ils donneront dans le piège, n'en doutez pas, car il y a dans une telle expédition gloire et butin à recueillir, et alors il arrivera de deux choses l'une, ou qu'ils succomberont sous les coups du jarl Hakon, et alors vous serez vengé sans qu'il en ait rien coûté à votre honneur, ou qu'ils triompheront du souverain de Norvège, et alors vous serez débarrassé de votre puissant ennemi. »

Sweyn reçut ce conseil comme une inspiration du ciel, car il lui fournissait le moyen non seulement de se venger, mais de réaliser une entreprise toujours présente à son esprit, la conquête de la Norvège. C'était un projet qui, bien que d'origine récente, était déjà presque de tradition en Danemark. Cela avait

commencé sous le règne d'Éric à la hache sanglante, le détestable fils du sage Harald aux blonds cheveux. Profitant de la faiblesse dans laquelle le royaume de Norvège était tombé pendant qu'Éric était occupé à assassiner ses frères l'un après l'autre, les Danois avaient fait butin du pays autant qu'ils avaient pu; puis, lorsqu'Éric eut été chassé par ses sujets et qu'il fut mort en exil, ils haussèrent leurs prétentions et les portèrent sur le pays même. La veuve d'Éric avait fait adopter son fils aîné par le roi Harold à la dent bleue; ce fut là le prétexte et l'occasion de continuelles ingérences dans les affaires de Norvège pendant tout le règne du plus jeune fils d'Harald Haarfagr, Hakon le Bon, celui-là même que nous avons vu adopter par le roi saxon Athelstan. Hakon finit par succomber sous les invasions des fils d'Éric, incessamment répétées, et, après sa mort, le vieux roi de Danemark eut plus que jamais la main dans les affaires de la Norvège, grâce à une circonstance qui ne manquera jamais de se présenter dans tout pays qui aura subi pendant un certain temps l'ascendant d'un voisin puissant. Cette circonstance, c'est que le Danemark devint le refuge de tous les mécontents de Norvège, et, ce qui est pis, l'auxiliaire de toutes les victimes qu'il avait aidé à faire, et le vengeur de toutes les haines qu'il avait contribué à engendrer. Le personnage qui va tout à l'heure nous occuper, Hakon-Jarl, en fut un mémorable exemple. Il était fils d'un ministre de Hakon le Bon, Sigurd, jarl de Trondhjem, mis à mort par les fils d'Éric après le décès du roi qu'il avait honnêtement servi. Hakon se réfugia en Danemark, et là il combina les voies et moyens d'une des vengeances les mieux conçues et les moins banales que nous ayons jamais rencontrées dans aucune histoire. Le roi Harold à la dent bleue avait un certain cousin, nommé également Harold, qui avait

si lucrativement exercé le métier de viking qu'il s'était acquis le surnom de *riche*. Cet Harold le Riche était une véritable épine pour son cousin le roi à la dent bleue, à qui il avait eu la témérité de demander une part de son royaume. « Pourquoi donc, suggéra Hakon au roi de Danemark, ne pas employer cet importun personnage à renverser le roi de Norvège Harald à la fourrure grise, et, une fois qu'il vous aura rendu ce service, ne pas le supprimer lui-même? » Le conseil fut jugé bon, et alors Hakon, qui trouva dans sa fourberie profonde des ressources suffisantes pour jouer les trois princes à la fois, s'en alla vers Harold le Riche, le viking aux prétentions téméraires, et lui insinua d'agrandir son ambition. Pourquoi pas un royaume tout entier, celui de Norvège par exemple, au lieu d'une part de royauté en Danemark? Harold le Riche prend à l'hameçon qui lui était tendu avec toute la gloutonnerie d'un corsaire. « Eh bien! conclut Hakon, apprêtez une flottille de guerre, et attendez le signal que je vous donnerai. » Cela dit, il arrange, sous un prétexte menteur, une entrevue entre le roi Harold à la dent bleue et le roi Harald à la fourrure grise à Lymfjord. Le roi de Norvège se rend sans défiance à ce rendez-vous, où il rencontre les navires d'Harold le Riche et la mort, mais il est vengé aussitôt que vaincu, car Hakon, jetant le masque, tombe brusquement sur Harold le Riche, encore tout enivré de sa victoire, le tue, puis, retournant sur-le-champ en Norvège, maintenant sans maîtres grâce à sa double fourberie, il s'empare du gouvernement avec l'aide et le consentement d'Harold à la dent bleue, dont il se déclare le tributaire. Il resta jusqu'à la fin l'ami du roi de Danemark, mais il trouva moyen de le duper comme les autres, car il n'acquitta jamais le tribut auquel il s'était obligé. C'est à ce point que s'était arrêtée la

rivalité entre les deux pays lorsque Sweyn conçut le projet de lancer les vikings de Jomsburg contre ce perfide Hakon, doublement détesté et comme tributaire récalcitrant et comme ancien ami de son père, Harold à la dent bleue; mais, après l'insuccès de cette expédition, elle reprit pendant tout le reste du règne de Sweyn et pendant celui de son fils Knut, amena la mort des deux Olaf, les deux plus grands rois qu'ait eus la Norvège, et dura plus ou moins vive jusqu'à l'extinction de la race d'Harald Haarfagr.

La bière des funérailles du jarl de Scanie, père de Sigvald, fut bue avec une magnificence inusitée. Jamais encore dans le Nord on n'avait vu fête si fastueuse. Pensez un peu, toute une armée faisant ripaille, obligée de se répandre dans les cours, dans les bois, sur la plage, dans les vaisseaux à l'ancre pour se repaître des bœufs et des moutons de son capitaine et s'enivrer de l'hydromel de ses celliers! Une telle fête ruinait pour des années les domaines de Sigvald; mais il s'estimait heureux d'avoir échappé à ce prix aux pièges de Sweyn, et il s'abandonnait aux joies du festin sans défiance du coup qui allait lui venir de ces joies mêmes. C'était un usage, à la fin de ces cérémonies, que l'héritier prît solennellement en face de ses convives tels ou tels engagements et formulât tel ou tel vœu, qu'il jurait d'accomplir. Ici encore nous avons l'origine de ces vœux, qui durèrent autant que la chevalerie, qui furent particulièrement à la mode aux XIVe et XVe siècles, et dont un entre autres, le fameux vœu du héron, nous fut si fatal. Après donc que Sigvald eut été régulièrement investi par Sweyn de ses insignes de jarl de Scanie, — par exemple la verge ou le bâton de commandement, un symbole analogue au bâton de maréchal, — après qu'il eut bu solennellement à son entrée en héritage et qu'il eut baisé les mains du roi

en signe d'hommage, il s'apprêtait à prononcer ses vœux selon les formes habituelles, ce qui se faisait en posant le pied sur l'un de deux bas poteaux placés devant le siège royal; mais Sweyn, le prévenant, lui demanda la permission de profiter de l'occasion présente pour exprimer le vœu qu'il n'avait pu faire connaître à la bière des funérailles de son père Harold à la dent bleue, par suite de la scène que nous avons racontée. Adroitement il insinua que le Danemark avait deux ennemis qu'il serait glorieux de vaincre, Éthelred d'Angleterre et le jarl Hakon, et, regrettant de ne pouvoir se charger que d'un seul, il choisit le roi d'Angleterre. Les toasts avaient succédé aux toasts, et les convives étaient alors dans cette situation que décrit si bien ce proverbe du Nord : « Quand la bière est dans l'homme, son esprit est dehors. » C'est sur cette disposition que comptait Sweyn, et son attente ne fut pas trompée. Après lui, Sigvald se leva, et, posant le pied sur le bas poteau, il fit vœu de partir pour la Norvège et de n'en revenir que lorsqu'il aurait renversé Hakon-Jarl. Alors il se passa une scène que l'on pourrait appeler une nuit du 4 août barbare et belliqueuse pour l'élan spontané et la témérité des résolutions. Les chefs vikings se levèrent les uns après les autres, renchérissant à l'envi sur le vœu de leur capitaine. C'est, dis-je, une nuit du 4 août barbare; mais, par les formes, cette scène, telle qu'elle est présentée dans le récit de M. Dasent, rappelle de la manière la plus frappante la scène des vœux des chevaliers de Bourgogne au banquet du duc Philippe le Bon dans la chronique d'Olivier de la Marche. Lorsque la raison fut revenue, l'enthousiasme se refroidit; mais les vœux étaient prononcés, les vikings avaient donné dans le piège de Sweyn, et il n'y avait plus qu'à en sortir par la victoire ou à y périr.

III

LES VIKINGS ET HAKON-JARL

La Norvège a eu de plus grands souverains que Hakon-Jarl, elle n'en a eu aucun de plus original. C'est un des plus singuliers mortels qui aient jamais régné dans aucun pays, et l'un des caractères historiques les plus naturellement formés pour la poésie dramatique qui se puissent concevoir. Le poète danois Œhlenschlager l'a mis en scène avec succès, sans avoir, pour ainsi dire, rien à changer à ce que l'histoire nous apprend de lui; mais le vrai poète qu'il lui aurait fallu, c'était quelqu'un des contemporains de Shakspeare, Marlowe aux inspirations sataniques, Webster aux passions cruelles, ou Ford à la psychologie dépravée. Un personnage ténébreux, sinistre, ne demandant ses ressources qu'aux puissances infernales de l'âme, et dont toutes les aspirations, même les plus élevées, tournaient au profit de ces puissances. Il passait pour magicien et l'était, en effet, non seulement parce qu'il consultait le sort au moyen de balances ou par d'autres jongleries semblables, mais parce qu'il était maître consommé dans les arts de la fourberie, qui constituent véritablement la magie. Nous avons vu par quel chef-d'œuvre de trahison il réussit à amener

la vacance du pouvoir en Norvège et à se substituer à la race d'Harald Haarfagr. Usurpateur avisé autant qu'heureux, il ne voulut jamais du nom qu'avaient porté ceux qu'il avait dépouillés, et, se contentant d'être roi de fait, il gouverna vingt ans la Norvège sous son simple titre de jarl. Son gouvernement fut dur, âpre, mais obéi et redouté, comme le sont facilement ces sortes de dictatures monarchiques. Une seule chose nous en importe en dehors de sa résistance aux vikings de Jomsburg : sa politique, dans ce qui était à cette époque la grande question du Nord, c'est-à-dire la substitution du christianisme à la vieille religion d'Odin. Cette politique fut la principale affaire de son règne, et c'est par elle que son caractère se révèle tout entier.

Cette substitution s'accomplissait partout dans le Nord avec lenteur, tiédeur et mauvais vouloir; en Danemark, elle avait été tout récemment opérée par la forte volonté de l'empereur Othon Ier, qui l'avait imposée à Harold à la dent bleue; en Suède, elle s'était arrêtée en grande partie à la province de la Gothie orientale et avait été repoussée par les souverains, car nous voyons, plusieurs années après le point du temps qui nous occupe, la princesse suédoise Sigrid répondre à Olaf, fils de Tryggvi, qui sollicitait sa main en mettant sa conversion au christianisme parmi les conditions du mariage : « Ce sont les dieux de tous mes ancêtres, choisis ceux qu'il te plaira et laisse-moi les miens. » Quant à la Norvège, le christianisme venait à peine d'y faire son apparition, et il n'y avait encore poussé que de très faibles racines. Le roi Hakon le Bon, le plus jeune fils d'Harald Haarfagr, l'avait importé d'Angleterre, où il avait été baptisé à la cour du roi saxon Athelstan, son père adoptif. Disons ici par parenthèse que c'est à l'Angleterre que la Norvège a dû véri-

tablement le christianisme; il en est venu à trois reprises différentes, car il fallut recommencer souvent cette difficile entreprise : sous Hakon le Bon, sous Olaf, fils de Tryggvi, qui pendant sa vie de viking avait été baptisé, selon la tradition, par un ermite des îles Sorlingues, et rebaptisé par Elphège, archevêque de Cantorbéry, et enfin, et cette fois d'une manière définitive, sous le second Olaf, qui, pirate aussi dans sa jeunesse, se fit instruire dans la nouvelle religion et en embrassa les principes avec une ardeur si particulière qu'elle lui gagna le nom de saint. Pour en revenir au roi Hakon, l'introduction du christianisme en Norvège fut le grand souci de son règne, et il y réussit peu. Il faut qu'il ait été réellement bon, en effet, pour s'acquérir cette épithète en dépit de la constante opposition où sa tentative le mit avec ses sujets. Le roi n'avait qu'horreur pour les coutumes religieuses de son peuple, et le peuple n'avait que mépris pour la religion de son roi. Heureusement il avait auprès de lui, pour tempérer cet antagonisme, un sage conseiller, Sigurd, jarl de Trondjhem, le père même de Hakon-Jarl, païen conciliant et même un peu sceptique, un caractère tout au rebours de celui de son fils. Sigurd rendait au roi le service de donner de ses actes et de ses paroles les interprétations les plus populaires. Carlyle en cite un curieux exemple. Un jour Hakon étant obligé, dans une fête nationale, de boire la bière sacrée, fit le signe de la croix au-dessus de la coupe avant de la porter à ses lèvres, et comme l'assistance grommelait sourdement en demandant l'explication de ce geste : « Ne voyez-vous pas, dit Sigurd, qu'il fait le signe du marteau de Thor avant de boire? » Cette adroite parole prévint une explosion; mais les mécontentements n'étaient pas toujours aussi faciles à apaiser, et un jour que dans une assemblée populaire, convoquée dans le

district de Trondjhem, — une sorte de parlement primitif qui s'appelait *Thing*, — Hakon pressait impérieusement ses sujets de renoncer aux anciens dieux et d'embrasser le christianisme, il souleva une effroyable tempête parmi ces paysans et ces propriétaires, qui, ayant toujours eu avec leurs rois le franc-parler le plus familier, n'eurent aucune habitude de respect à dominer pour lui faire une déclaration où les anciennes cortès d'Aragon n'auraient rien trouvé à ajouter pour la fierté des expressions et l'indépendance des résolutions. « Nous ne savons vraiment, lui dit, dans un petit discours admirable de netteté, un certain orateur du nom d'Osbjorn, si tu es dans l'intention de refaire de nous des esclaves avec cette étonnante proposition que tu nous fais d'avoir à renoncer à la religion que nos pères ont eue avant nous, et avant eux tous nos ancêtres, d'abord dans l'âge de la sépulture par le feu, et puis dans l'âge de la sépulture en terre, et cependant ces ancêtres étaient de beaucoup nos supérieurs, et leur religion aussi nous a porté bonheur. Nous t'avons si fort aimé que nous t'avons élevé au-dessus de nous pour faire exécuter les lois du pays et pour nous parler à nous tous comme leur voix. Nous sommes encore disposés à garder le pacte que nous avons fait avec toi à ta première assemblée, pourvu que tu ne nous demandes pas des choses impossibles; mais, si tu veux t'entêter avec obstination à ce projet et employer la force, nous avons pris la résolution de nous retirer de toi et de nous choisir un autre chef qui nous laissera suivre en toute liberté la croyance qui nous est agréable. Et maintenant, roi, choisis entre ces deux partis avant que l'assemblée se sépare. » Lorsque, quelques années plus tard, l'autre Hakon voulut réagir contre ces faibles commencements du christianisme en Norvège, il est aisé de comprendre quel appui il trouva

parmi des populations animées des sentiments que révèle ce discours.

Il ne faut pas s'y tromper cependant; les obstacles que le christianisme avait à surmonter étaient nombreux, mais au fond ils étaient plus grands en apparence qu'ils ne l'étaient en réalité. Les facilités que le jarl Hakon rencontra parmi les populations norvégiennes pour sa réaction païenne consistèrent simplement dans la force acquise des habitudes séculaires et dans le premier étonnement que dut causer à des hommes pénétrés des mœurs nées d'une religion toute guerrière l'apparition d'une doctrine qui recommandait le jeûne, conseillait de ne pas s'enivrer, mettait la paix au-dessus de la guerre, et défendait de verser le sang de son ennemi. Quelques-uns des raisonnements inspirés à ces populations par cette logique de la routine qui ne manque jamais d'assaillir toute innovation bonne ou mauvaise, et qui est souvent si courte, sont venus jusqu'à nous. « Comment travaillerons-nous, si nous ne mangeons pas? » disaient-elles lorsqu'on leur recommandait le jeûne; « comment la terre sera-t-elle cultivée si l'on nous enlève notre temps de travail? » disaient-elles lorsqu'on leur recommandait le respect du dimanche. Une pareille logique ne pouvait tenir longtemps qu'à la condition d'être soutenue par un grand zèle et une grande ferveur; or cette condition manquait absolument dans le Nord à cette époque. Il était arrivé à la religion d'Odin ce qui arrive à toute religion vieillie : c'est qu'il n'en restait plus qu'un simulacre extérieur et que la foi intérieure s'était éteinte. De là chez ces populations une disposition déjà ancienne au scepticisme et qui ne fit qu'augmenter lorsqu'on vint leur proposer de nouvelles croyances. Placées entre des dieux anciens auxquels elles ne croyaient plus parce qu'ils étaient trop vieux, et un dieu nouveau auquel

elles ne croyaient pas encore parce qu'il était trop jeune, leur embarras d'esprit fut grand et se traduisit chez les masses rustiques par une tiédeur voisine de l'indifférence, et chez les hommes qui menaient une vie guerrière de tous les jours, tels que nos vikings, par un parti pris d'athéisme où le culte expirant semblait avoir fait passer toute son énergie. « A quoi crois-tu? demandait saint Olaf à l'un de ses soldats. — *Je crois en moi,* » lui répondit le guerrier. Le philosophe américain Emerson, si j'ai bonne mémoire, a cité ce mot dans son fameux essai *Self reliance,* comme exemple de l'appui que l'homme doit chercher en lui-même, et le mot peut être en effet pris dans ce sens, si on l'abstrait du milieu historique où il a été prononcé; mais, si on l'y laisse, on lui trouvera une signification moins morale. Ce mot, habituel aux guerriers du Nord aux xe et xie siècles, exprimait la croyance toute brutale à laquelle ils s'étaient arrêtés dans l'incertitude où les laissait le conflit des religions. Ils déclaraient croire en eux-mêmes, croire à leur vaillance personnelle, à l'excellence de leurs armes, à la vigueur des bras qui les maniaient et aux bons coups qu'elles portaient. Cet individualisme athée et ce culte intérieur de la force ont été mis en lumière par M. Dasent dans leur nuance la plus particulière et la plus précise.

Hakon-Jarl a été peint avec grand détail par M. Dasent et jugé par Thomas Carlyle en quelques traits d'une lucidité admirable; toutefois on serait presque tenté de trouver qu'ils sont restés l'un et l'autre en deçà de la triste justice qui lui est due. Dans cette réaction contre le christianisme, Hakon-Jarl fit montre d'un génie véritable et d'une entente merveilleuse de l'un des mécanismes les plus essentiels et les plus puissants de toute religion. On voit clairement que Hakon essaya de créer un *ravivement* de ferveur parmi ces popula-

tions en atteignant cette disposition intérieure au scepticisme qui ne les laissait soumises à la religion d'Odin que par la seule force de l'habitude. Le moyen qu'il employa pour arriver à ce but fut exactement le même qu'ont employé à leurs heures critiques des religions autrement puissantes que le vieux paganisme du Nord, la dévotion. Atteindre l'intérieur de l'homme par l'habitude des pratiques extérieures, élever l'accomplissement de ces pratiques à la hauteur d'un devoir essentiel et indispensable, effaroucher l'âme par l'exigence de ces pratiques au moment même où elle fait montre d'indépendance, lui faire violence si besoin est, et préférer l'irriter et la révolter que la laisser dans l'état de tiédeur ou de sécheresse sceptique; telle a été la tactique de la plupart des réformateurs célèbres, du catholicisme en particulier, et telle fut la tactique du jarl Hakon. M. Dasent nous le montre prosterné, avec la plus complète humilité, dans les temples bâtis et décorés par lui, multipliant les génuflexions devant les idoles des vierges du bouclier, les valkyries Thorgerda et Irpa, déclarant que ce n'est pas assez de croire aux dieux, mais qu'il faut encore les prier avec tremblement, leur prodiguer les marques de respect et de soumission, ou même en inventer de nouvelles pour se les rendre favorables. Hakon était donc dévot dans toute l'exactitude du mot, c'est-à-dire croyant aux rites, aux cérémonies, à la récitation des formules consacrées, et dévot à ne reculer devant aucune extrémité, aussi noire fût-elle; la tradition raconte qu'au milieu de la bataille navale contre les vikings de Jomsburg, voulant se rendre les dieux favorables, il leur sacrifia son plus jeune fils. Sa dévotion le faisait passer pour magicien aux yeux des populations, qui prenaient ses prières pour des incantations et ses gestes pour des sortilèges; mais il croyait lui-

même à la magie, c'est-à-dire à l'efficacité de certains moyens pour entrer en communication avec l'invisible, et nous le voyons, dans le récit de M. Dasent, cherchant à connaître la volonté des dieux par des dés sculptés d'or et d'argent jetés dans des balances d'or. Il avait en lui, dit excellemment Carlyle, une sorte de *puséysme scandinave,* et ce que nous venons de dire suffit pour expliquer ce mot sans qu'il soit besoin de commentaires. Représentant de la haute église, *high-churchman* par excellence de la religion d'Odin, telle fut, en effet, la définition originale que l'on peut donner du jarl Hakon. C'est contre cet homme singulier et profond que les vikings de Jomsburg vinrent se heurter et se briser pour accomplir leur vœu téméraire.

Les vikings partirent de Danemark pleins de confiance, et nul doute qu'ils eussent réussi dans leur entreprise si, remontant lestement la côte de Norvège et n'opérant que les descentes nécessaires au ravitaillement de leur flotte, ils étaient tombés à l'improviste sur Hakon-Jarl. Malheureusement pour leur succès, ils s'arrêtèrent au sac de la ville de Tunsberg, puis s'attardèrent à parcourir la côte en brûlant les fermes et les villages, en sorte qu'ils laissèrent au cri d'alarme des populations le temps d'arriver aux oreilles du jarl, qui, n'étant pas seulement un dévot fervent, mais un homme de la plus redoutable activité, eut bientôt pris toutes ses mesures de défense. Sur-le-champ ses messagers portèrent dans tous les districts de la Norvège la flèche de guerre, signe de convocation analogue à cette croix brûlée par le bout et teinte dans le sang d'un chevreau qui appelait les Écossais aux armes. L'arrivée de cette flèche n'était pas un simple appel au patriotisme du peuple, c'était un ordre absolu de marcher, et quiconque n'obéissait pas était brûlé dans sa maison, ou, s'il parvenait à traverser les flammes,

pendu à l'arbre le plus voisin; mais les cas de désobéissance étaient rares parmi ces peuples, que leur vieille religion avait instruits à considérer la lâcheté comme le plus grand des crimes, et on n'avait presque pas souvenir que cette pénalité eût été jamais appliquée. Tous accoururent, même les proscrits et les gens hors la loi pour crime de bravoure mal employée, et il n'y eut si mince pêcheur qui ne mît sa barque au service du jarl. Aussi Hakon eut-il en peu de temps réuni des forces considérables dans les districts du Nord, où il faisait sa résidence; il les concentra entièrement dans sa flotte et vint attendre ses ennemis dans la baie de Hjoring.

Autant qu'il est possible de comprendre les descriptions qui nous sont données, cette baie était ce qu'on appelle une baie couverte, c'est-à-dire qu'elle formait comme deux enceintes dont l'une, du côté de la mer, était fermée par une muraille de rochers coupée au centre par une ouverture assez large pour donner passage aux vaisseaux, et dont la seconde s'ouvrait du côté de la terre en forme de fer à cheval. C'est dans cette seconde enceinte que le jarl Hakon s'était comme tapi avec sa flotte par une disposition bien entendue, qui lui ménageait le rivage en cas de désastre, et qui créait aux vikings le désavantage marqué d'un retour par l'étroite passe s'ils étaient vaincus. Les vikings franchirent allègrement le défilé, se formèrent en trois divisions, attachèrent leurs vaisseaux les uns aux autres pour donner avec ensemble, puis les cornes de Sigvald sonnèrent le signal du combat, et l'action s'engagea. Ce ne fut pendant longtemps que grêle de pierres énormes, de flèches, de dards et de lances; cette abondance de projectiles lancés des deux flottes à la fois avait pour but d'éclaircir les équipages des navires, et ce n'était que lorsqu'on les

croyait suffisamment éclaircis qu'on essayait de rompre la ligne de l'adversaire et de monter à l'abordage. Hakon, secondé par ses deux fils aînés, Éric et Sweyn, essaya plusieurs fois de rompre cette longue ligne de cent cinquante navires et fut souvent sur le point de réussir; mais chaque fois le combat fut rétabli à l'avantage des vikings, et à la fin, bien que l'issue de la lutte fût encore fort éloignée, il sembla aux deux flottes que la victoire faisait mine de vouloir tourner du côté des assaillants. Hakon sentit le péril et, en capitaine habile et prudent, interrompit le combat et fit reculer sa flotte comme pour lui donner un instant de repos, mais en réalité pour gagner du temps sur la fortune, qui semblait vouloir se prononcer en faveur de ses ennemis, et la jouer, s'il était possible.

Un des chefs vikings, le premier pour l'intrépidité, Bui, fils du jarl de Bornholm, comprenant le piège, voulait que les vikings poursuivissent leur avantage sans laisser à Hakon le temps de respirer; mais Sigvald, qui était un autre Hakon pour la perfidie et la prudence, sinon pour la dévotion, objecta que le combat durait depuis longtemps, qu'il fallait donner aux troupes quelques heures de repos, et ce conseil prévalut, au grand détriment des vikings. Profitant de cet intervalle d'inaction, Hakon descendit à terre et se rendit avec un de ses conseillers dans un petit temple situé près du rivage pour y consulter la volonté des dieux. Dès qu'il avait eu appris l'arrivée des vikings, une de ces obsessions tenaces qui sont propres aux dévots de tous les temps s'était emparée de son esprit. « Peut-être les dieux sont-ils irrités contre la Norvège; mais peut-être pourraient-ils être apaisés par le sacrifice de quelque noble victime? Qu'ils me la nomment, et que la Norvège soit sauvée, même au prix de mon propre sang! » Si les dieux pouvaient être apaisés, il n'y

avait plus maintenant un instant à perdre pour connaître leur volonté. Il s'agenouilla donc devant l'idole de Thorgerda, la vierge du bouclier, et, lui défilant une longue liste de noms illustres, la supplia de lui désigner par un signe la victime qui lui plairait. Il paraît que la déesse fit un signe affirmatif lorsque fut prononcé le nom d'Erlend, le plus jeune fils de Hakon. A la fois triomphant et désespéré, Hakon descendit au rivage et fit connaître le sombre oracle qui venait d'être prononcé. Le jeune Erlend n'hésita pas, et, se précipitant sur le vaisseau de Sigvald, où il trouva une mort immédiate, il accomplit la volonté des dieux.

La bataille recommença ; mais à peine les flottes étaient-elles en mouvement que les éléments annoncèrent de la manière la plus significative la satisfaction des dieux. Quoiqu'on fût alors en novembre, époque où les tempêtes sont rares dans les mers du Nord, le vent se mit tout à coup à souffler avec violence. En un instant, une nuit noire comme le crépuscule des dieux de la mythologie scandinave envahit la scène de l'action, et les nuées, se déchirant sous les détonations d'un effroyable tonnerre, firent pleuvoir sur les vikings une averse épaisse d'énormes grêlons de la grosseur d'un œuf, tandis que la flotte du jarl Hakon, mieux protégée contre le vent, restait spectatrice du terrible phénomène sans en être atteinte. Plusieurs fois la tempête s'arrêta et reprit, et toujours avec les mêmes caractères. Cette tempête si exceptionnelle jeta l'inquiétude dans les âmes des assaillants. Pour être viking, on n'en est pas moins un homme, et si esprit fort qu'on soit on redevient aisément superstitieux aux jours de grand péril. Les vikings, en temps ordinaire, pouvaient bien se vanter de ne croire qu'en eux-mêmes, mais à ce moment beaucoup se rappelèrent qu'on leur avait autrefois enseigné à croire au dieu Thor, et pensèrent

qu'il ne leur serait pas bon de l'avoir contre eux. Et il semblait être contre eux, en vérité, et les menacer de son puissant marteau. Par un de ces privilèges héréditaires qui sont particuliers aux familles aristocratiques, plusieurs chefs vikings avaient le don de seconde vue; de ce nombre était Bui, qui commandait l'aile gauche de la flotte. Il avait levé la tête pendant une des averses de grêle pour observer le ciel, et qu'avait-il vu? Une femme gigantesque volant sur un nuage les bras étendus et laissant échapper les grêlons de ses doigts. Bui, qui était d'un caractère morose et peu communicatif, garda le silence sur cette vision, et, pour contrôler le témoignage de ses yeux, il se contenta d'appeler un soldat que lui avait donné au départ sa belle-sœur Tofa, et qui passait aussi pour avoir le don de seconde vue. « Lève la tête, lui dit-il, et dis-moi si tu vois quelque chose dans le ciel. » Le soldat leva la tête. « Je la vois, l'ignoble sorcière, s'écria-t-il, ses bras sont étendus, et de ses doigts s'échappent les grêlons qui nous lapident! » Bui avait donc bien vu. Les puissances surnaturelles combattaient en toute évidence contre les vikings. Au même moment, à l'aile droite de la flotte, un jeune chef qui avait aussi le don de seconde vue contemplait la même vision sinistre. Les nouvelles de ces effrayantes merveilles se répandirent rapidement de vaisseau en vaisseau, et, à cette nouvelle, il s'en joignait une autre faite pour décourager les cœurs les plus vaillants : c'est que cette tempête avait été soulevée par les sortilèges du jarl Hakon, qui avait payé de la vie de son fils l'appui des pouvoirs invisibles. Alors les soldats envoyèrent une députation auprès de Sigvald pour lui déclarer qu'ils s'étaient engagés à combattre des hommes, mais non des démons, et qu'ils refusaient de continuer la lutte. Après avoir essayé vainement des remontrances, Sigvald, qui

jugeait déjà la partie perdue, saisit habilement le prétexte que lui fournissait ce refus de combattre plus longtemps, fit sonner la retraite et prit le chemin de la passe conduisant à la seconde baie, au milieu des railleries et des injures d'une partie des chefs vikings, irrités de cet acte de prudence comme d'une désertion, et qui déclarèrent, en Scandinaves de la vieille école, qu'ils combattraient jusqu'à la mort. Parmi ces chefs qui écoutèrent plus la bravoure que la prudence se trouvait Bui. Il combattit longtemps en désespéré; criblé de blessures, il en reçut enfin une dernière qui le défigurait horriblement. « Ah! s'écria-t-il en recevant le coup, les filles de Fünen ne voudront plus nous embrasser! » Alors, plaçant sous ses bras les deux fameuses caisses remplies d'or qui ne le quittaient jamais, il se précipita dans les flots.

La déroute des vikings fut complète; tous les navires qui n'avaient pu ou voulu suivre Sigvald dans sa retraite furent détruits et leurs équipages massacrés. Un petit nombre de survivants furent faits prisonniers et moururent sous la hache de Hakon avec ce stoïcisme martial propre aux anciens Scandinaves, qui a rencontré si souvent tant d'expressions d'une poésie mâle comme leurs âmes, sérieuse et triste comme cette nature du Nord qui était la scène de leurs existences. Tout cruel qu'il était, Hakon ne fut pas cependant absolument inexorable, et à la prière de son fils Éric, qui semblait deviner que ces vikings de Jomsburg étaient destinés à lui rendre un jour quelque sombre service, il consentit à faire grâce à quelques-uns et à les recevoir dans sa paix, ce qui impliquait l'octroi d'une pleine sécurité pour les vaincus et l'abandon par eux de tout projet de vengeance contre le vainqueur. M. Dasent nous a donné la très longue formule de cette paix royale. Le document est curieux et mé-

rite d'être cité, ne fût-ce que pour son style poétique, fort différent du style officiel moderne, il en faut convenir, mais qui a l'avantage incontestable d'être moins monotone et moins sec, et de nous laisser apercevoir à travers ses phrases quelque chose des mœurs des hommes du Nord et même des paysages de la nature ambiante. Voici, avec toute sa prolixité poétique et sa solennité sacerdotale, cette formule où, comme, dans toutes les civilisations primitives, la religion est appelée à consacrer les garanties politiques :

« Ceci est la première parole de notre déclaration de paix, que de même que nous sommes tous pardonnés devant les dieux, ainsi nous serons tous en accord et conciliation les uns avec les autres, au manger et au boire, au marché et au lieu de rencontre, à la porte du temple et dans la salle du jarl, et dans quelque lieu que ce soit où les hommes se réunissent. Nous nous sommes ainsi accordés, comme s'il n'y avait jamais eu aucune querelle entre nous. Nous partagerons le couteau et la viande, et toutes autres choses entre nous, comme des amis et non comme des ennemis. Si des disputes s'élèvent désormais entre nous, des amendes seront payées, mais aucune lame ne sera rougie. Mais si quelqu'un de nous brise la paix maintenant faite et tue après la garantie donnée, celui-là sera chassé comme un loup, et chassé aussi loin que les hommes chassent les loups le plus loin, ou aussi loin que les hommes prient dans des temples, que les feux brûlent, que la terre porte de la semence, que les jeunes filles disent « mère », que les navires sillonnent la mer, que les boucliers brillent, que le soleil fond la neige, que les Finnois glissent sur des souliers à neige, que le sapin croît, que l'épervier fuit en un jour d'été sous un bon vent les deux ailes déployées, que le ciel s'étend sur la terre, que la terre est peuplée, que les vents

soufflent, que les eaux courent à la mer, que les hommes sèment le blé. Il sera banni de l'Asgard et du Midgard, et de tout autre séjour que l'enfer. Chacun de nous prend des garanties de l'autre pour lui-même et ses héritiers engendrés et non encore engendrés, nommés et non nommés, et chacun de nous à son tour accorde des garanties viagères et des garanties éternelles, des garanties ordinaires et des garanties exceptionnelles, qui seront toujours tenues aussi longtemps que durera la terre et que les hommes vivront à sa surface. Maintenant nous serons en paix et en accord partout où nous nous rencontrerons, sur terre ou sur lac, sur navire ou sur patins, sur mer ou sur coursier,

Compagnons de rames,
Et compagnons de pompes,
Sur le banc des rameurs et au tolet,
Si de notre aide besoin est.

Nous voilà en bon accord sur des termes égaux, comme le père avec le fils ou le fils avec le père, pour toutes nos actions. Maintenant serrons-nous la main sur cette déclaration de paix, et gardons tous fermement ces garanties avec la volonté des dieux et devant le témoignage de tous ceux qui viennent d'entendre nos garanties. Puisse-t-il obtenir l'amour des dieux, celui qui gardera toutes ces garanties, et puisse-t-il s'attirer la colère des dieux, celui qui violera les garanties légales ! Maintenant nous sommes pacifiés de tous nos cœurs, et puissent les dieux être pacifiés à notre égard à nous tous ! »

La victoire de Hakon-Jarl à Hjoring porta pour un moment un coup terrible à la compagnie des vikings de Jomsburg. Près des deux tiers périrent dans cette expédition, mais de pareilles associations ont la vie

dure, et il fallut au temps encore près d'un siècle pour avoir raison de celle-là. Elle se reforma, toujours sous le commandement de Sigvald, dont nous allons voir dans les pages suivantes le dernier exploit de ruse et de perfidie. Pendant les années qui suivirent, ils prirent part comme troupes mercenaires aux campagnes du roi Sweyn en Angleterre; une partie périt encore dans le massacre fameux de la Saint-Brice, où la population saxonne fit une si horrible boucherie de ses envahisseurs danois; mais M. Dasent les voit campés en Angleterre jusque sous le règne du fils de Knut. On peut même dire qu'ils survécurent à toute la piraterie du Nord, car ils ne furent définitivement détruits que par Magnus le Bon, le fils de saint Olaf, nombre d'années après que son père eut frappé d'interdit et fait disparaître dans le Nord ce métier de viking qu'il avait pratiqué pourtant lui-même dans sa jeunesse, lorsqu'il était pauvre et proscrit. Carlyle soupçonne sur certains indices, et particulièrement sur le rapprochement des dates, que les Danois qui reçurent une si sanglante défaite en Écosse, à Loncarty, sous le roi Kenneth III, furent peut-être ces pirates reconstitués de Jomsburg. Si ce sont eux, ils ont été les collaborateurs involontaires de Shakspeare, car il se rencontre dans cette bataille un épisode dont le grand poète s'est emparé pour en faire une partie du dénouement de son adorable drame de *Cymbeline*. Voici cet épisode tel que nous l'avons naguère lu dans Hollinshed. La victoire s'était d'abord déclarée pour les Danois, et les Écossais s'enfuyaient par un étroit sentier où ils étaient égorgés par leurs ennemis comme du gibier pris au piège, lorsqu'un paysan nommé Hay, qui travaillait dans un champ voisin avec ses deux fils, s'étant arrêté pour reprendre haleine, aperçut la déroute de ses compatriotes. Ce paysan qui travaille à proximité d'un champ de bataille

et pendant la lutte même, sans se détourner de sa besogne, paraîtra peut-être un personnage fabuleux; mais il faut songer que les jours de l'artillerie n'étaient pas venus, que la bataille se concentrait sur un terrain très étroit, que ces combats à la hache et à la lance ne pouvaient avoir de résultats meurtriers que sur ce terrain même, et qu'enfin la vie sociale était infiniment moins troublée par la guerre qu'elle ne l'est de nos jours : le très érudit Macaulay ne nous a-t-il pas représenté les paysans anglais allant à leurs travaux et poussant leurs chariots sur les champs de Towton et de Bosworth dès que la victoire avait laissé le terrain libre? Hay, saisi d'une belle indignation patriotique, s'arme d'un soc de charrue, entraîne ses fils avec lui, et tous trois, allant se placer en travers du sentier, repoussent de ces Thermopyles à la fois fuyards et poursuivants. Les Écossais reprirent cœur à ce secours inattendu, et les Danois furent défaits. Qui ne reconnaîtra dans cet épisode Belarius et les deux frères chasseurs, Arviragus et Guiderius, transformant en victoire la déroute de l'armée bretonne, arrêtée par le moyen employé par Hay et ses deux fils? Qu'elle ait été cependant perdue par les vikings de Jomsburg ou par d'autres Danois, cette vieille bataille de Loncarty, si inconnue aujourd'hui, a eu, disons-nous, le mérite et l'honneur de fournir un dénouement à Shakspeare; dans neuf siècles d'ici, — ce qui est juste le temps qui nous sépare de cette journée, — combien de nos fameuses batailles modernes n'auront pas même un résultat de cet ordre!

IV

OLAF, FILS DE TRYGGVI

La victoire de la baie de Hjoring porta à son comble la popularité et la puissance du jarl Hakon; mais une prospérité exceptionnelle laisse rarement prudents ceux qu'elle comble de ses faveurs, et, en dépit de sa magie et de ses arts de fourberie, le jarl ne sut pas ruser avec l'heureuse fortune aussi bien qu'avec la mauvaise. A mesure que la vieillesse avança, les deux vices les mieux faits pour déshonorer le soir d'une existence, la sensualité et l'avarice, s'emparèrent de lui de plus en plus. Il prit l'habitude de faire enlever ouvertement et de vive force les femmes et les filles de Norvège qui agréaient le mieux à ses convoitises amoureuses souvent renouvelées, pratique qu'il ne pût continuer longtemps sans entasser sur lui des haines ardentes et des désirs de vengeance, qui de moins en moins silencieux commencèrent par substituer à son surnom de riche celui de méchant : Hakon, le méchant jarl, c'est ainsi qu'il était maintenant désigné en Norvège, surnom prophétique d'une ruine imminente qu'il n'apercevait même pas, aveuglé qu'il était par sa fortune. Sa sécurité cependant n'était pas absolue, car il y avait dans sa prospérité un point noir qui lui

causait souvent maint souci, et ce point noir, c'était l'existence en Angleterre d'un certain viking du nom d'Olaf, Norvégien de naissance, disait-on, et dont la renommée avait porté jusqu'à lui les exploits. Inquiet, Hakon dépêcha un homme de confiance à Dublin, où résidait cet Olaf, et à son retour le messager put rapporter à son maître les peu rassurants renseignements que voici : cet Olaf n'était autre que le fils de Tryggvi, un rejeton de la race d'Harald Haarfagr, mis à mort par les fils d'Éric à la hache sanglante. Il était né trois mois après la mort de son père, pendant que sa mère fuyait de retraite en retraite devant la haine de la veuve et des fils d'Éric. Il avait été séparé de sa mère depuis son enfance, vendu comme esclave à diverses reprises, et, d'aventure en aventure, il était arrivé jusqu'à un de ses parents, personnage important dans la Russie d'alors. Devenu grand et instruit de sa naissance, il avait embrassé la carrière de viking et s'était mis à courir les mers en quête de renommée et de fortune. Il avait réussi à acquérir l'une et l'autre, car il faisait maintenant grand bruit et grande figure dans le monde. Tout récemment il avait été le compagnon d'armes de Sweyn de Danemark pendant sa campagne contre Ethelred d'Angleterre, avait fait avec lui le siège de Londres, pillé nombre de provinces, et arraché au malheureux Ethelred les premières sommes de ce fameux tribut appelé *danegeld* (argent des Danois), que les vainqueurs étaient en train de faire monter de 16,000 à 48,000 livres. De cet argent prélevé sur Ethelred, il avait distrait 150 livres dont il avait fait don aux moines des îles Sorlingues pour acheter un beau crucifix d'or et dire des messes pour le repos de son âme après sa mort, car Olaf était chrétien, et c'était sans doute par reconnaissance envers le souvenir d'un bon ermite qui l'avait baptisé dans les

Sorlingues qu'il avait fait ce beau cadeau aux moines de ces îles. On ne pouvait pas dire que cette conversion eût été funeste à Olaf, car il était heureux en toutes choses : une princesse d'Irlande s'était éprise de lui et l'avait épousé à Dublin, d'où de temps à autre il partait pour quelque excursion de viking dans les Orcades, les Hébrides et autres îles voisines. Il était à craindre qu'il ne nourrît la pensée de pousser ses excursions plus loin, peut-être même jusqu'en Norvège.

Au moment où le messager lui portait ces renseignements, le jarl se trouvait aux prises avec un des plus grands embarras intérieurs qu'il eût encore rencontrés, embarras causé par un des caprices de cette sensualité à laquelle il lâchait de plus en plus les rênes. Alléché par la beauté d'une de ses sujettes, une certaine Gudrun que ses charmes exceptionnels avaient fait surnommer *Rayon de soleil du bosquet*, il dépêcha deux esclaves avec ordre de la lui mener. Cette Gudrun fut la Lucrèce de ce Tarquin du Nord. Son Collatin, qui était un propriétaire considérable, chassa les esclaves avec indignation, et, prévoyant bien que le jarl n'accepterait pas cette résistance, il envoya sa flèche de guerre à ses voisins et à ses paysans et souleva une révolte. Hakon s'apprêtait à la réprimer, lorsque tout à coup une effrayante nouvelle vint paralyser son énergie. Cet aventurier du nom d'Olaf, qui lui avait causé de si vifs soucis, était en Norvège, et le pays entier se levait sur ses pas. Obligé de fuir devant ses paysans, Hakon se vit abandonné, jour après jour, par tous ses soldats et ses hommes d'escorte, et enfin il se trouva seul avec un unique esclave. Cerné de tous côtés par la haine universelle, sans partisans et sans amis, il eut l'idée d'aller demander asile à une de ses anciennes maîtresses du nom de Thora, et, après avoir enfoncé son cheval sous la glace d'une rivière et laissé

sur les bords son épée et son manteau pour faire croire à une mort accidentelle, il s'achemina vers la demeure de cette femme. L'ancienne maîtresse se montra charitable; mais, objectant que sa maison serait fouillée, elle fit cacher Hakon et son esclave dans une cave pratiquée sous une étable à cochons qui était déjà creusée sous terre. Dans cette fosse à deux étages, dont il occupait le plus profond, retraite en parfait rapport avec les honteuses passions qui l'avaient conduit à cette extrémité, le jarl passa deux jours et deux nuits au milieu d'affreuses tortures, n'osant se laisser aller au sommeil par défiance de son esclave, dont il craignait d'être abandonné ou assassiné, défiance qui fut justifiée. De leur sale cachette, les deux hommes apprirent l'arrivée d'Olaf dans ces parages, et peu de temps après ils purent l'entendre haranguant les révoltés du haut d'une énorme pierre et promettant honneur et récompense à qui lui apporterait la tête de Hakon. Alors, profitant d'un moment où le jarl, vaincu par la nature, s'était endormi, l'esclave le poignarda, puis il lui coupa la tête et la porta à Olaf en réclamant la récompense promise. « Tu étais donc son esclave ou son serviteur, puisque tu étais avec lui dans cette étable? » dit Olaf. Sur la réponse affirmative de l'esclave, le prince lui fit compter 100 marcs d'argent. « Voici la récompense que je te devais; mais maintenant je te dois autre chose, la punition qui est due à un esclave traître et meurtrier de son maître. » Et après ces paroles il le fit décapiter.

Olaf, fils de Tryggvi, fut une belle âme servie par des organes robustes, condition toujours heureuse pour les belles âmes, mais plus particulièrement chez un peuple qui accordait une si grande estime à la force physique. C'était, nous l'avons dit déjà, l'homme le plus renommé du Nord pour les exercices du corps,

et à ces qualités d'adresse et d'agilité il joignait les qualités morales les mieux faites pour plaire aux gens de Norvège : loyauté et véracité dans ses actes, jovialité et franc-parler populaires dans ses discours. Cette même heureuse harmonie entre l'âme et le corps distingue pareillement le second Olaf, qui, avant de porter le nom de saint, porta celui de *Vigoureux*, tant il était solidement bâti, et l'on doit remarquer à cet égard qu'il n'a pas été inutile à la fortune du christianisme dans le Nord d'y avoir pour promoteurs principaux deux hommes exceptionnellement robustes. Ce qui est certain, c'est que ce fut à cette circonstance qu'Olaf dut les méthodes énergiques et expéditives avec lesquelles il poursuivit l'œuvre commencée par Hakon le Bon et interrompue par Hakon-Jarl. Un mélange de colère méprisante et d'ironique bonne humeur est le caractère de la guerre qu'il fit au vieux paganisme, qu'il s'appliqua en toute occasion à dépopulariser par le ridicule, et cette tactique fut aussi celle de son homonyme saint Olaf; l'un et l'autre poussèrent le paganisme hors de Norvège à coups de pieds, pour ainsi dire. Il enfonça les portes de quelques temples et brisa quelques idoles; mais, d'ordinaire, il préférait à la violence la facétie, qui pouvait égayer son naïf public sur le compte des païens obstinés. Un jour, une députation de ces derniers vint le trouver pour l'engager à renoncer à son entreprise; le roi les invite à donner leurs raisons, et voilà qu'ayant ouvert leurs bouches, elles restent béantes sans pouvoir se refermer et sans qu'une parole articulée en puisse sortir. Devant cet amusant prodige opéré probablement par la fascination de ses regards ou la timidité inspirée par sa personne, le roi se hâte de crier au miracle et prouve à ces païens ensorcelés que ce qu'ils ont de mieux à faire est de recevoir le bap-

tême. Une autre fois, invité par ses jarls récalcitrants à prendre part à une grande solennité religieuse, le roi se rend sous forte escorte au temple où devaient s'accomplir les cérémonies, fait saisir onze des principaux personnages présents, et leur déclare que, puisqu'il faut qu'il redevienne païen, il ne le redeviendra pas à demi, et qu'ayant à offrir un sacrifice, il veut l'offrir sous sa forme la plus haute, c'est-à-dire celle des sacrifices humains, et cela non sur des personnes d'esclaves et de malfaiteurs, mais sur les hommes les plus considérables du pays, victimes plus dignes des dieux. Sur quoi les onze victimes désignées, au risque de déplaire aux dieux, s'empressèrent de plaire au roi en recevant le baptême et en donnant des otages comme garantie de la sincérité de leur conversion. C'est une chose curieuse et qui vaut d'être notée que le tour d'esprit rustique et plébéien de presque tous ces vieux rois du Nord, et particulièrement des meilleurs. Comme son homonyme, le roi saint Olaf aimait les facéties, et les facéties archipopulaires encore, celles dont le livre de l'*Eulenspiegel* a fourni plus tard le plus parfait modèle. En voici une qu'on peut présenter comme le type du genre. Parmi les confidents de saint Olaf se trouvait un Islandais du nom de Thorarin, homme de bon conseil, mais extrêmement laid. Ce Thorarin, qui couchait dans la chambre royale, dormait un matin un pied hors du lit. « Voilà bien, dit saint Olaf en s'éveillant, le pied le plus laid qu'on pût trouver dans toute cette ville. — Ah ! roi, dit Thorarin, il y a peu de choses dont on ne puisse trouver les pareilles en bien cherchant. Je parie, avec ta permission, roi, que je t'en trouverai un plus laid. — Je tiens le pari, » dit saint Olaf. Là-dessus Thorarin tire son autre pied. « Il est encore plus laid, car il a perdu le petit doigt. — J'ai gagné, crie Olaf, car le moins il y

a d'une chose laide et moins laide elle est. » Cela est mieux fait pour être apprécié dans une chaumière, pendant une veillée d'hiver, au milieu des gros rires, que dans une réunion de choix plus délicat; mais quoi! nous sommes au commencement du XIe siècle, et en Norvège, pays où les mêmes mœurs familières et rustiques étaient également partagées par les rois et les paysans.

Bien qu'il eût été épousé par amour lorsqu'il résidait en Irlande, le roi Olaf ne fut pas heureux avec les femmes. Nous ne savons comment la première, l'Irlandaise, se conduisit à son égard, mais celles qui lui succédèrent lui firent une vie passablement difficile, et il finit par mourir de leurs ambitions et de leurs vengeances. De terribles personnes que ces beautés du Nord, qui, pour l'énergie barbare, valaient leurs maris et leurs frères! Si forte était cette barbarie que nous la voyons persister dans tous les pays où la race scandinave s'était établie, notamment en Normandie, longtemps après la conquête; il n'est certainement pas un lecteur de l'*Histoire de Normandie* d'Orderic Vital qui ait oublié les femmes de la sauvage famille des Talvas, les Sibile et les Mabire avec leurs passions homicides et leurs pommes empoisonnées. Celles auxquelles eut affaire Olaf étaient précisément de ce calibre. Un jarl païen récalcitrant, du nom fort rébarbatif de Jarnskaegg, ayant été tué par les gens du roi pour résistance à ses volontés, Olaf, en galant homme, voulut épouser sa fille en manière de réparation. C'était du reste une coutume fort en honneur dans les pays scandinaves; quand on tuait le père, on dédommageait la fille en l'épousant. Il semblerait à la logique vulgaire que ce ne devait pas être là une condition d'heureux ménage, mais les moralistes l'ont dit depuis longtemps, diverses sont les mœurs des nations,

insondable est le cœur féminin, et il paraît, au contraire, que le cas de Chimène et de Rodrigue se renouvela fréquemment dans ces régions scandinaves. M. Dasent en a présenté un exemple dans un épisode de ses *Vikings*, l'amour du jeune Vagn pour la belle Ingibeorg dont il a tué le père, épisode que nous avons passé sous silence, parce qu'il constitue la partie purement romanesque de son récit. Cependant la chose tourna moins bien pour Olaf qu'elle n'avait tourné en d'autres occasions, car, le matin de sa nuit de noces, au moment où il rouvrait les yeux, il aperçut sa peu reconnaissante épouse brandissant un couteau dont elle s'apprêtait à le poignarder. Olaf se hâta de renvoyer cette fille trop vindicative à ses foyers héréditaires.

Avant cette aventure, il avait eu la fantaisie de présenter ses hommages à une vieille princesse suédoise, mère du roi d'alors, lequel se nommait Olaf comme lui. Il aurait pu mieux choisir, car Sigrid — c'était le nom de cette reine-mère — avait exactement le caractère peu sociable et les exigences difficiles à satisfaire que le poème des *Niebelungen* attribue à la reine Brunhild. Les sollicitations amoureuses avaient, paraît-il, le don de l'agacer; mais elle savait se débarrasser de ses prétendants avec une fermeté de décision qui laissait peu de chose à désirer. Un cousin d'Olaf, Harald Graenske (*du vert pays*), le père même de saint Olaf, et un jeune prince de Russie ayant simultanément pressé cette mégère de leurs instances, et persisté malgré son double refus, furent brûlés par ses ordres avec la maison même où elle leur avait donné à contrecœur l'hospitalité. Un tel caractère était pour faire réfléchir; toutefois Olaf, qui sans doute poursuivait avec cette union la réalisation de quelque plan politique, et qui d'ailleurs n'était pas homme à se laisser

intimider facilement, envoya ses vœux à Sigrid en les accompagnant de beaux présents, entre autres d'un collier, don de Hakon-Jarl à l'idole de Thor. Un superbe collier en apparence, mais qui prouva, lorsque les orfèvres de la reine l'examinèrent, que l'hypocrite Hakon avait connu l'art d'être magnifique avec économie, car le revêtement seul était en or. Cette découverte indisposa Sigrid, qui avait d'abord accepté avec quelque satisfaction les instances d'Olaf. « Celui qui peut tromper en cette matière peut tromper en beaucoup d'autres, » dit-elle avec colère. Toutefois elle se calma; Olaf, puissant et renommé, n'était pas un homme à dédaigner, et elle consentit à une entrevue; mais la querelle recommença lorsque Olaf posa comme principale condition du mariage la conversion au christianisme. « Ce sont les dieux de tous mes pères, répondit-elle, garde les tiens et laisse-moi les miens. » Sur ces paroles, Olaf entra dans une colère si terrible qu'il finit par traiter la reine de vieille païenne décrépite, et par la frapper légèrement de son gant au visage. On peut aisément imaginer comment Sigrid prit cette offense et avec quelle vigilance elle guetta l'heure de sa vengeance.

Une autre femme lui fournit l'occasion désirée. Une sœur de Sweyn à la barbe fourchue, Thyri, fiancée contre son gré à notre ancienne connaissance, le vieux roi wend Burislaf, ne trouva rien de mieux, pour échapper à cette union détestée, que de chercher un refuge auprès d'Olaf, qui, se trouvant alors sans femme, épousa la fugitive. Ce mariage s'était donc fait contre la volonté de Sweyn, et, pour comble de complications, ce dernier venait justement d'épouser l'altière Sigrid. Thyri avait dans le pays des Wends des propriétés qu'elle engagea son mari à réclamer. Olaf refusa d'abord, prévoyant les difficultés qui pourraient

en résulter avec Sweyn, mais enfin, vaincu par les larmes et les reproches de sa femme, il équipa une flotte et s'apprêta à rendre visite à Burislaf. Alors Sigrid, prenant prétexte de cette expédition, qu'elle représenta comme menaçante pour les princes du Nord, noua contre le souverain de Norvège une coalition où entrèrent son fils Olaf, son mari Sweyn, et le jarl Éric, le fils de Hakon-Jarl, depuis longtemps ambitieux de venger la mort de son père. Ni les uns ni les autres cependant n'osaient attaquer immédiatement la flotte d'Olaf. Il leur fallait du temps pour se préparer. Dans cet embarras, les coalisés eurent recours au rusé Sigvald, le capitaine de Jomsburg, et le chargèrent de s'insinuer auprès d'Olaf, de surveiller ses mouvements et de les en informer. Sigvald, acceptant avec empressement cet office d'espionnage et de perfidie, peut-être dans le désir de faire oublier ses anciens péchés contre Sweyn et Hakon-Jarl, joignit en voyage la flotte d'Olaf, gagna sa confiance et l'accompagna chez son beau-père Burislaf, où, l'enguirlandant de flatteries, il sut le retenir sous des prétextes quelconques aussi longtemps qu'il était nécessaire aux préparatifs des coalisés.

Quand ceux-ci eurent enfin réuni une flotte assez considérable pour écraser celle d'Olaf, ils firent un signe à Sigvald, qui ne chercha plus alors à créer d'obstacles au départ d'Olaf, et le roi reprit fraternellement avec le viking le chemin de la Scandinavie, sans se douter que la trahison guettait son passage de la baie d'une petite île aujourd'hui, paraît-il, reprise par la Baltique. Lorsqu'on fut arrivé proche du lieu désigné d'avance pour être la scène du guet-apens, Sigvald, s'esquivant avec autant d'agilité, mais moins de dommages, qu'il l'avait fait naguère à la baie de Hjoring devant la victoire de Hakon-Jarl, laissa le roi seul, réduit à ses propres forces, en présence du formidable

armement de ses ennemis. Olaf ne se troubla pas devant cette apparition inattendue et refusa de fuir. « Je n'ai jamais fui d'une bataille, que Dieu dispose de ma vie ! » répondit-il à ses capitaines qui lui représentaient l'inégalité des deux flottes en présence. « Le roi était monté sur le gaillard d'arrière du *Long-Serpent*, le plus beau et le plus grand de ses navires, dit Snorro Sturleson, cité par Carlyle; il avait un bouclier doré et un heaume incrusté d'or; sur son armure, il avait un court habit rouge et se distinguait aisément. » Trois fois son navire fut abordé par Éric, qui trois fois fut repoussé. Olaf combattit tant qu'il lui resta un homme; puis, sans donner à son ennemi la joie de triompher de sa mort, il se précipita dans la mer. « On le voit encore, dit Carlyle, avec son habit rouge étincelant sous les rayons du soleil couchant, s'enfonçant sous les vagues pour y trouver son long repos. »

La mort d'Olaf, fils de Tryggvi, est le dernier fait mémorable auquel se trouve associée la piraterie scandinave en général et celle de Jomsburg en particulier, et avec elle prend fin naturellement le tableau que nous nous étions proposé de tracer. Tout ce qui nous reste à ajouter, c'est que cette mort, après un court interrègne occupé par le fils de Hakon-Jarl, livra le trône de Norvège au dernier viking notable, c'est-à-dire à saint Olaf, le fils de cet Harald Graenske que la mégère Sigrid avait fait brûler pour se délivrer de ses importunités amoureuses : un viking, sous une forme fort adoucie cependant, et qui se présente à nous plutôt comme un aventurier noble et un royal officier de fortune que comme un pirate du type traditionnel. Ce fut ce viking qui prononça l'arrêt de mort définitif contre la piraterie, et il n'eut aucune peine à le faire exécuter dès qu'il eut achevé l'œuvre de conversion religieuse commencée avec tant de difficultés par

Hakon le Bon, et si vigoureusement poussée par le premier Olaf. Une fois délivrés de leur paganisme, tout entier consacré à la force et à la vaillance, et qui les séparait du reste du monde en le leur présentant comme une proie légitime à dépouiller, les hommes du Nord furent saisis et enlacés dans la république chrétienne des peuples européens, et ils restèrent sous le filet bienfaisant que la religion leur avait tendu. La conversion au christianisme impliquait tacitement la renonciation à la piraterie, et ils ne purent échapper à la logique de leur nouvelle situation. Désormais plus d'églises à piller et de peuples à considérer comme ennemis; ces églises étaient le sanctuaire de leur culte, et ces peuples étaient leurs frères. Politiquement aussi les choses étaient bien changées. Ce qui avait singulièrement facilité ces invasions qui pendant trois siècles ne cessèrent de partir du Nord, c'était l'état d'anarchie progressive dans laquelle la dissolution de l'empire carlovingien plongea l'Europe; mais maintenant, avec la féodalité commençante, les vikings allaient trouver partout des Hakon-Jarl et des batailles de Hjoring. La piraterie n'avait plus à attendre que des défaites, mince profit pour un métier qui veut être lucratif; elle disparut donc, non seulement parce qu'elle ne répondait plus au nouvel ordre social, mais parce qu'il n'y avait plus pour elle avantage à continuer d'être.

Une double question à laquelle il est assez difficile de répondre et que nos historiens n'abordent pas, s'éveille dans notre esprit. Les temps de transition, c'est-à-dire les passages d'un état social à un autre, sont toujours pénibles et délicats; par conséquent, il serait curieux de savoir exactement quelles furent matériellement et moralement les conséquences les plus immédiates de cette cessation de la piraterie. Jusqu'à quel point l'état matériel de ces pays naturellement

pauvres, encore trop jeunes à la civilisation pour que le capital, comme on dit aujourd'hui, eût eu le temps de s'y accumuler, fut-il affecté, lorsque la piraterie cessa d'une part de faire écouler sur l'Europe le trop-plein de leurs populations, et de l'autre de faire remonter sur le Nord les richesses de l'étranger? Nous n'avons, dis-je, aucune réponse à cette question; mais il est permis de croire, sans vouloir faire pour cela l'apologie de la piraterie, que le premier résultat en fut un appauvrissement longtemps insensible et dont les effets ne se laissèrent apercevoir que lorsque la cause première qui les avait produits était depuis longtemps oubliée. Est-ce par exemple aux seules guerres excitées par les ambitions des rois et des grands qu'il faut attribuer l'effroyable misère qui détermina, un siècle et demi après saint Olaf, la jacquerie des *birkenbeiner*, et mit fin à la dynastie de Harald Haarfagr? Ces paysans norvégiens révoltés étaient si dépourvus de toute chose qu'ils en étaient réduits à porter des culottes d'écorces de bouleau, d'où leur nom *birkenbeiner*, un genre de sans-culottisme qui a de la couleur locale, on en conviendra. Cette misère aurait-elle eu le temps de grossir et de faire tas dans le bon temps de la piraterie, et combien aurait-il fallu alors d'expéditions malheureuses pour que les populations en fussent réduites à se vêtir d'écorces d'arbres? La réponse à la seconde face de la question est plus facile. On peut soupçonner sans aucune témérité d'imagination que le regret et le souvenir mélancolique des jours d'autrefois entrèrent longtemps pour une bonne part dans l'état moral où la cessation des anciennes habitudes plaça les hommes du Nord. Bien souvent sans doute, les jeunes gens enfiévrés par les convoitises et le besoin d'activité de leur âge, arrêtèrent leurs regards sur la mer avec le désespoir d'être venus trop

tard au monde, ou virent passer dans le lointain des flots, comme des démons tentateurs, les ombres des anciens héros qui les appelaient aux aventures glorieuses et à la curée des richesses étrangères, cependant que les cloches chrétiennes, luttant avec leurs rêves d'ambitions homicides, les rappelaient à la vie de paix, à l'honnête labeur et au sentiment de la fraternité.

Octobre 1876.

SIXTE-QUINT

SIXTE-QUINT

I

L'histoire de Sixte-Quint que nous devons à M. de Hübner est le fruit des loisirs que ses devoirs d'ambassadeur lui ont laissés pendant son séjour à Rome. Elle a été lentement, minutieusement élaborée sur les lieux mêmes, puisée aux sources immédiates, et l'on sait combien un récit historique exécuté dans ces conditions offre de garanties de certitude. Alors mille circonstances qui, de loin, paraissaient de mystérieuses énigmes, s'expliquent d'elles-mêmes : les faits s'appellent, se rapprochent et se révèlent dans leurs affinités propres, dans la réalité de leurs rapports ; tout les commente et en livre le sens secret : un portrait, un cloître, un coin de verger, un édifice. Pour ne pas sortir du sujet qui doit nous occuper, l'église des Saints-Apôtres, si vénérable par l'origine antique, mais de construction toute moderne, cette église contemporaine de la papauté monarchique, inaugurée par Martin V, ne garde-t-elle pas encore l'écho des prédications de fra Felice? La demi-solitude des Thermes de Dioclétien évoque aisé-

ment le souvenir de la vie silencieuse du cardinal Montalto pendant les longues années de sa défaveur sous Grégoire XIII; l'obélisque de la place Saint-Pierre est mieux qu'un colossal embellissement : il se dresse en face du Vatican comme l'éloquent témoignage de la force de volonté de Sixte-Quint. C'est cette âme des lieux qui, circulant dans le livre de M. de Hübner, lui donne son intérêt et sa couleur, et nous fait apparaître la physionomie du pontife encore mieux peut-être que les documents nouveaux livrés par le docte diplomate à notre examen.

Le portrait que M. de Hübner a tracé de Sixte-Quint, plus vrai que ceux de ses prédécesseurs, ne change cependant rien d'essentiel à cette physionomie. Les grandes lignes restent les mêmes; ce que M. de Hübner leur a ajouté, c'est le charme, et aussi, — faut-il le dire? l'ironie des nuances. Avec un tact de diplomate expert, par-dessous le masque d'airain de la tradition historique, M. de Hübner a su nous faire apercevoir les faiblesses de la chair. Nous voyons Sixte-Quint dans ses défauts, quelquefois dans ses petitesses. Nous le prenons en flagrant délit d'innocente intempérance, par exemple, et cela à la veille même de sa mort : « Il soupa avec une panade et un bec-figue, et prit trois fois du vin », écrit l'ambassadeur Alberto Badoer au doge de Venise. Nous apprenons que, volontaire et obstiné en toutes choses, il manqua plus d'une fois à ses devoirs envers lui-même en commettant toutes sortes d'écarts de diète et de régime. Nous voyons son visage s'empourprer de colère et nous entendons les éclats de sa voix, pendant ses audiences aux ambassadeurs de France ou d'Espagne : quelques-unes de ces colères touchent même au bouffon par la forte trivialité italienne dont elles sont marquées, par exemple celle qu'il laisse éclater devant l'ambassadeur de Venise

contre son légat de France, qui avait le tort de s'en tenir aux instructions reçues à son départ. « Le légat s'est enfermé dans Paris (alors assiégé par Henri IV); il mange de l'herbe comme un cochon, il n'a que ce qu'il mérite. » Comme tous ceux qui ont grandi dans la solitude et longtemps conversé avec eux-mêmes, Sixte-Quint parlait beaucoup et était parfois imprudent de langue. Il aimait à rappeler ses obscures origines, à ramener la conversation sur sa miraculeuse élection, à montrer la main de Dieu étendue sur sa vie. Enfin sa mémoire était impitoyable comme sa justice, et il ne sut jamais pardonner les mesquines persécutions dont le pape Grégoire XIII l'avait affligé pendant son cardinalat. Voilà, nous semble-t-il, un petit bouquet de défauts très suffisant pour donner satisfaction à la malignité de l'âme humaine qui aime tant à mettre des sourdines à ses admirations.

M. de Hübner a relevé bon nombre de fables créées par la tradition populaire, et mises en circulation comme monnaie historique de bon aloi par Grégorio Leti, le premier biographe du grand pape. M. de Hübner est impitoyable pour ce dernier; est-il cependant aussi coupable qu'il en a l'air? Il a raconté des fables, soit; ces fables sont-elles bien loin de la vérité? Le petit Félix Peretti n'a pas été berger; cependant M. de Hübner avoue qu'il est fort possible qu'il ait gardé les porcs, et il fait même à cet égard une remarque pleine de justesse, qui prouve que l'habitude de l'étiquette des cours n'a pas éteint en lui l'observation de la réalité, et qu'il sait regarder la nature sans mièvrerie et sans faux dédains : « Les porcs, ces animaux domestiques si utiles, jouissent dans les campagnes des pays méridionaux d'une extrême faveur, de la tendresse et de l'intimité même des familles aisées, et si Piergentile (le père de Sixte-Quint), assez heureux pour en pos-

séder quelques-uns, en a confié la garde à ses enfants, il n'a fait qu'imiter ses voisins. » Rien n'est mieux observé; mais que ce soit par plaisir, ou obéissance aux volontés paternelles et pour épargner un berger à sa famille, Félix Peretti n'en a pas moins gardé les porcs, et tout ce qu'il faut retrancher de la légende traditionnelle se réduit à ceci : qu'il n'a pas été berger pour le compte d'autrui. Félix Peretti n'était pas sorti des derniers rangs du peuple, soit encore; cependant à l'époque de sa naissance, sa famille était fort déchue; sa mère s'était placée comme servante auprès d'une dame noble; une de ses tantes gagnait sa vie comme blanchisseuse. C'était de la tradition populaire que Grégorio Leti avait tiré ses détails sur la famille de Sixte-Quint; or pour le peuple l'inégalité des conditions consiste bien moins dans la différence d'origine que dans la différence de la manière de vivre. La déchéance avait forcé les Peretti à embrasser les occupations du peuple; c'en était assez pour qu'il les comptât parmi les siens.

Je ferai une remarque analogue au sujet des légendes plus importantes qui se rapportent au pontificat de Sixte-Quint. Ainsi il n'est point vrai que, pour forcer Olivarès à lui remettre un document important, le pape ait fait dresser l'échafaud sur la place Navone, et entourer de gardes l'ambassade d'Espagne. L'histoire du jeune Ranuccio Farnèse, condamné à la décapitation pour délit de port d'armes illégal, et sauvé par une ruse du cardinal son oncle, cette histoire, acceptée jusqu'à ce jour et répétée par Stendhal comme parole d'Évangile, est une pure fable, ainsi que le démontre fort bien M. de Hübner. Sans doute ces légendes sont mensongères comme faits, mais le sont-elles autant par l'esprit? Il me semble, au contraire, qu'elles symbolisent assez bien l'inflexible et prompte justice de

Sixte-Quint, qui ne fit jamais d'exception en faveur de la puissance. Elles sont nées de la terreur qu'avaient répandue tant de preuves réitérées de cette justice. Ce n'est pas seulement le peuple qui ressentait cette terreur, les plus grands la partageaient. Giordano Orsini, le puissant seigneur, se hâta de s'enfuir de Rome, sur le regard que lui lança le pape, lors des visites qui suivirent l'avènement. M. de Luxembourg, envoyé par Henri de Navarre pour traiter de sa réconciliation avec l'Église, eut un moment de frayeur involontaire lorsqu'il se vit introduire seul auprès du pontife. Des actes trop authentiques, par exemple l'impitoyable exécution du comte Giovanni Pepoli, l'homme le plus considéré de Bologne, ont pu faire accepter facilement aux contemporains l'histoire fabuleuse de Ranuccio Farnèse. Enfin le langage habituel du pape autorisait, il faut l'avouer, de pareilles suppositions. Nul souverain n'a jamais parlé plus souvent et plus aisément que Sixte-Quint de faire trancher la tête aux récalcitrants. Voici quelques-unes des paroles rapportées par M. de Hübner. Lors des visites officielles de l'avènement, le pape, s'entretenant avec Priuli, l'ambassadeur de Venise, lui recommanda de rappeler au gouvernement vénitien le respect dû aux évêques. « Je ne dis pas, ajouta-t-il, qu'on doive porter respect aux évêques en cas de rebellion; alors nous n'objecterions rien à ce que le gouvernement les mît en prison et même qu'il leur fît trancher la tête. » Ces dernières paroles, le pape les dit, selon le rapport de l'ambassadeur, « en souriant fort agréablement ». Après les ambassadeurs étrangers vinrent les corps constitués des Etats romains : « Les conservateurs du Capitole se présentèrent au Vatican, demandant ce que les peuples demandent, mais n'obtiennent pas toujours, la paix et l'abondance. Le pape répondit qu'ils auraient de la

justice et qu'ils n'auraient pas de disette, comme sous un autre pape, allusion de fort mauvais goût à Grégoire, et qui fut fort relevée par les assistants. Il ajouta que c'était à eux qu'il recommandait l'exercice de la justice, qu'ils pouvaient compter sur son appui s'ils faisaient leur devoir, et sur les punitions les plus sévères s'ils y manquaient, résolu qu'il était, s'il le fallait, de leur faire couper la tête. Les conservateurs s'en allèrent anéantis et glacés d'épouvante. Les partisans les plus chaleureux du nouveau pape trouvèrent ses propos un peu forts pour le commencement. » Et les actes répondaient aux paroles. Voici ce qui se passait dès les premiers jours, même avant le couronnement. « Quatre jeunes frères qui avaient servi pendant la vacance du saint-siège dans la bande de Sforza *formée pour maintenir l'ordre public dans Rome durant l'interrègne*, rentrèrent chez eux portant chacun son arquebuse, et furent arrêtés par le *bargel* et condamnés à mort sommairement pour contravention à la défense du port d'armes. Le soir, plusieurs cardinaux vinrent se jeter aux pieds du pape, en lui rappelant que jamais des exécutions n'avaient lieu avant le couronnement. Le pontife se montra inexorable. Le lendemain, deux heures après le lever du soleil, les quatre jeunes frères furent pendus au pont Saint-Ange. »

Le pape n'a pas fait dresser l'échafaud pour l'ambassadeur d'Espagne ; mais ses querelles avec Olivarès étaient journalières, et allaient quelquefois jusqu'à la dernière violence. Ce furent même ces querelles qui abrégèrent les derniers jours de Sixte-Quint. En voici quelques spécimens. Les faits se rapportent à l'époque où Henri de Navarre commençait à négocier sa réconciliation avec la cour de Rome. Le 24 février 1590, Olivarès lit au pape une lettre de Philippe II, pleine de

menaces et d'insolentes instances. Sixte-Quint nie avec fureur l'authenticité de cette lettre. « Il en avait reçu d'autres pleines de bonnes paroles et en tous points différentes de celles que lui, Olivarès, lui avait lues. Ces lettres sont du roi ou elles ne sont pas de lui. Si elles ne sont pas du roi, la conduite de l'ambassadeur est indigne d'un gentilhomme; si elles sont du roi..... que le roi y prenne garde! Il verrait ce que peut un souverain pontife justement irrité. Si le roi procède ainsi, le pape l'excommuniera, soulèvera contre lui les peuples d'Espagne et de ses autres États, le privera des grâces et bénéfices, le sommera de rendre compte du million d'or qu'il a tiré des biens de l'Église. » A ces mots, il se leva de son siège, tourna le dos à l'ambassadeur et se retira. Olivarès, pâle de colère, sortit brusquement du cabinet, traversa les antichambres sans se donner la peine de cacher son émotion... » Quelques jours après, nouvelle scène. « Olivarès déclara que Sa Majesté était étonnée de voir les actes de Sa Sainteté si peu répondre à ses paroles, et qu'il comptait faire une protestation publique avec l'assistance du docteur Martos, président de la cour de la *Summaria* de Naples. A cet effet, il demanda l'autorisation du saint-père. Une vive altercation s'ensuivit. Le pape se mit à hurler de rage, en menaçant d'excommunier Olivarès et ceux qui l'imiteraient dans cet acte impie, et de les chasser, lui et eux, de Rome. *Il paraît qu'il alla jusqu'à dire qu'il les ferait tuer.* » Après de pareilles querelles, il faut reconnaître qu'Olivarès était excusable de ne pas aimer le pape, et même de l'accuser, comme il le fait dans ses dépêches à Philippe II, *de mauvais naturel.*

En somme, les légendes sans base aucune sur Sixte-Quint se réduisent à deux. Après le meurtre de Francesco Peretti, son neveu, mari de la trop aimable Vit-

toria Accorambona, il n'a pas tenu la conduite que lui a prêtée la tradition dans le consistoire du lendemain. A la vérité, il garda bien pendant toute la séance la plus froide impassibilité; mais après le consistoire, il s'approcha du pape, donna un libre cours à sa douleur, et demanda justice; en sorte que Grégoire XIII n'a pu dire ce mot que lui prête la tradition : *E veramente un gran frate*. Eh bien! nous sommes fâchés que le mot n'ait pu être dit, car il donnait de la personne de Sixte-Quint, une définition très rigoureusement historique. Il méritait d'être dit, comme le méritaient tant d'autres mots qui ont été reconnus faux après examen, mais qui n'en résument pas moins avec génie les caractères des grands hommes auxquels la tradition les a prêtés ou appliqués. Enfin l'histoire des béquilles jetées après le conclave où il fut élu pape, est complètement fausse. Ces fameuses béquilles sont, selon toute probabilité, le symbole de la vie obscure, maussade, silencieuse, à laquelle le cardinal de Montalto avait été contraint par la défaveur de Grégoire XIII. On peut dire métaphoriquement qu'en effet il se traînait alors sur des béquilles, et que ces béquilles il les rejeta tout d'un coup, lorsque le vote par *adoration* l'eût fait passer presque miraculeusement d'une vie obscure à une vie royale.

M. de Hübner a minutieusement raconté la sourde lutte d'influences qui précéda l'élection de Sixte-Quint entre les cardinaux Farnèse et Médicis. Elle peut se résumer ainsi. Depuis longtemps, les grandes puissances catholiques avaient cessé de peser ouvertement sur les conclaves. Les jours de Paul III et de Charles-Quint étaient déjà bien loin. L'empire s'était complètement désintéressé de tels débats; deux puissances seules, la France et l'Espagne, agissaient par les cardinaux amis de leurs nations, ou, pour mieux rendre la situation, ces cardinaux agissaient de leur chef

comme représentants de ces intérêts respectifs; au moins en fut-il ainsi à ce moment pour la France, dont le cardinal d'Este se constitua le mandataire et l'avocat. C'est donc à l'Italie seule qu'était remise alors l'élection des souverains pontifes; or l'Italie, dans l'état de vasselage et de subjection où cent ans d'horribles guerres l'avaient placée, s'était presque tout entière réduite à ces deux points, Parme et Florence, Venise ayant pour tradition séculaire d'observer dans toutes les choses de l'Église la plus sage neutralité. Mais ces deux États n'étaient pas italiens au même degré. A Parme, où régnaient les Farnèse, l'influence espagnole était dominante. La Toscane, même abaissée comme elle l'était sous le gouvernement du grand-duc Ferdinand de Médicis, pouvait donc passer pour le dernier asile de l'indépendance nationale, et au moins pour ce qui concernait la part d'influence à exercer sur les affaires de la religion, on pouvait dire que l'Italie était tout entière concentrée à Florence. C'est cette rivalite entre Parme et Florence qui fut l'âme des luttes dont l'élection de Sixte-Quint fut le résultat. Le cardinal de Médicis, frère du grand-duc, aidé du cardinal d'Este, représentant le peu qu'il y avait alors à Rome d'influence française, battit le cardinal Farnèse, aidé des cardinaux espagnols. L'élection de Sixte-Quint fut donc exclusivement italienne, et l'esprit de ce pontificat resta conforme à cette origine.

Cette élection fut italienne dans un sens beaucoup plus étendu encore, car elle sortit de la situation générale qui avait été créée par ces deux causes formidables : la Réforme et l'ambition de la maison d'Espagne. Moins de cent ans auparavant, l'Italie, sous le souffle de la Renaissance, s'épanouissait avec une liberté dont les annales des sociétés humaines offrent peu d'exemples. Endormie dans une sécurité trom-

peuse, elle s'était enivrée de beaux songes, et s'était permis toutes les audaces de la pensée. Ce dépôt des traditions chrétiennes qu'elle était chargée de garder fidèlement, elle l'avait enfermé à triple clef dans l'arche sainte, elle l'avait mis en oubli avec un demi-dédain pour se délecter des trésors de son antiquité retrouvée, sans songer, l'imprudente, qu'à ce dépôt sacré qui rattachait à son empire toutes les consciences de l'Europe, tenaient sa liberté, son indépendance, sa grandeur et sa primauté sur les autres nations. Les événements se chargèrent bientôt de la réveiller brutalement de la volupté de ce sommeil si fécond en beaux rêves. Lorsqu'à la voix d'un moine du Nord, les nations germaniques se dérobèrent à son obéissance, il y eut en Italie un mouvement de muette épouvante, qui fut bientôt suivi d'un recueillement profond et d'une sorte de repentir. Voilà donc le résultat auquel aboutissaient tant d'heureuses audaces, tant d'amour de la science et de la beauté, tant d'indépendance laissée à la pensée? Alors, commença une réaction qui devait aller dans la compression bien plus loin que la liberté n'était allée dans la hardiesse. « Serrez les freins », tel est le mot d'ordre que l'on entend alors retentir partout, sans le trouver formellement écrit nulle part. De ce danger, un second naquit bientôt : pour sauver son influence religieuse menacée, l'Italie eut recours au pouvoir étranger; mais ce pouvoir lui fit payer son appui de la perte de son indépendance politique, si bien qu'elle perdit ce qui lui restait pour ne pas regagner ce qui lui était échappé. C'est sous le pape Clément VII que se révéla cette effrayante situation, et que l'Italie se sentit serrée entre ces deux dangers, l'ennemi implacable du protestantisme, l'ami cupide et rapace de la maison d'Espagne. Vaincre l'un en échappant à l'autre, tel fut donc le difficile problème que l'Italie

à résoudre ; or, pour jouer cette partie, elle n'avait en main d'autres cartes que celle de la papauté, sa dernière ressource dans son abaissement. Elle joua cette carte avec frénésie, avec habileté, avec violence, et, malgré bien des revers, avec bonheur. La papauté, qui se trouvait chargée déjà du lourd fardeau de maintenir le dépôt de la tradition catholique en Europe, se voyait ainsi chargée, par surcroît, des destinées de l'Italie. Pour tenir ce jeu, il fallait une série d'hommes éminents ; ils se rencontrèrent. Paul III vit le nœud de la question, et indiqua nettement à ses successeurs la double route à suivre. Paul IV, Pie V, Grégoire XIII marchèrent sur ses traces avec résolution ; mais, malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent qu'à écarter un seul de ces dangers, celui qui menaçait l'existence de l'autorité spirituelle de l'Église. C'est à Sixte-Quint que revint l'honneur d'écarter définitivement le second, c'est-à-dire de sauver de l'Espagne, la papauté, l'Italie, et jusqu'à un certain point l'Europe entière.

Lorsqu'une situation donnée a ses racines dans les profondeurs des âges, rien ne peut l'empêcher de croître et de se développer ; tout lui sert, même les obstacles, même les revers. Tous les malheurs auxquels on survit ont à la longue des conséquences heureuses : la grande question est de leur survivre. C'est ce que prouve avec la dernière évidence l'histoire séculaire de la papauté. De tous les germes qui étaient en cette institution à son origine, le plus puissant était le germe monarchique ; c'est celui-là qui a fini par dévorer tous les autres, et il n'y a pas eu d'événement, si malheureux qu'il fût en apparence, qui ne l'ait favorisé. Lorsque Philippe le Bel transporta la papauté à Avignon, on put croire cette monarchie bien malade ; le séjour d'Avignon est précisément l'époque où la papauté prit vraiment rang parmi les puissances ita-

liennes. Étrangers à l'Italie par l'origine et le séjour, les papes n'en furent que plus libres dans leur politique d'ambition temporelle, et n'en eurent que moins de ménagements à garder envers des sujets qui ne leur étaient chers par aucune communication habituelle et aucune affinité de race. La puissance temporelle de la papauté avait été jusqu'alors incertaine : c'était une puissance consentie par opinion populaire, octroyée par bon vouloir impérial, disputée, combattue, soumise à des fluctuations incessantes : mais les véritables pouvoirs dans ce monde où domine la force, ce sont ceux qui sont conquis de haute lutte et imposés par victoire. Tel fut le pas important que le séjour d'Avignon fit faire à la papauté. Par le légat Du Poyet sous Jean XXII, par le cardinal Albornoz sous Clément VI et Innocent VI, la papauté fit alors la conquête de son domaine, et lorsqu'elle reparut en Italie, ce fut en souveraine qui vient prendre possession de ses victoires. Plus tard, la Réforme semblait devoir détruire cette monarchie en sapant sa base spirituelle ; elle ne fit que lui donner plus de consistance. Obligée de se défendre, la papauté concentra ses forces et les épura, abandonna tout ce qui était incertain, rejeta tout ce qui ne pouvait pas lui servir d'arme, et se mit à l'abri des fluctuations des opinions humaines par le concile de Trente, qui en fit le pouvoir absolu qu'elle est encore. Plus tard, enfin, vint la Révolution française, et, à sa suite, le renouvellement des formes politiques de la vieille Europe. L'autorité spirituelle de la papauté se vit encore menacée, non point en elle-même et directement, mais indirectement et dans les personnes de ses ministres proscrits et interdits d'abord, puis transformés en simples fonctionnaires de l'Etat et forcés de relever d'un maître. Alors naquit le régime des concordats; et quelle a été jusqu'à présent la con-

séquence des concordats? simplement de créer la force énorme désignée sous le nom d'ultramontanisme. Les clergés de toutes les nations catholiques ne trouvant plus en eux-mêmes leur indépendance, soumis à la loi commune des citoyens, ne s'en sont que plus étroitement rattachés à l'institution d'où découle leur principe d'existence spirituelle. Ce que nos contemporains considèrent aujourd'hui avec un certain étonnement, n'est que la constatation officielle d'un pouvoir qui existe en croissance depuis plus de dix siècles, et en fait depuis le concile de Trente.

L'histoire de Sixte-Quint offre des preuves nombreuses de cette force en quelque sorte fatale qui est inhérente aux situations séculaires. C'est sous son règne que ce pouvoir monarchique de la papauté, jusqu'alors plus ou moins dissimulé, apparut enfin avec toute la netteté de ses formes. Or, il n'y a pas eu une des circonstances de ce pontificat, si indifférente qu'elle fût en apparence, qui n'ait contribué pour sa part à ce résultat. Un des premiers actes de l'administration de Sixte-Quint, par exemple, fut l'extermination des bandits; rien n'est certes plus juste que cette mesure, le respect de l'ordre étant une des conditions nécessaires de toute société, sous quelque forme politique qu'elle vive. Or, à l'avènement de Sixte-Quint, ce redoutable fléau de l'anarchie héroïque sévissait avec une effroyable intensité, non seulement dans la campagne romaine, mais dans toutes les provinces de l'Italie méridionale et même centrale. Alphonse Piccolomini, Lambert Malatesta, le prêtre Guercino infestaient de leurs bandes les Romagnes, les Marches, la frontière napolitaine; à Rome même les coups de main, les enlèvements, les attaques étaient chose d'occurrence journalière. Quelques mois d'une justice aussi prompte qu'inflexible — jamais justice n'a marché d'un pas

moins boiteux que celle de Sixte-Quint — suffirent au pape pour rétablir la sécurité dans ses Etats et même dans les Etats limitrophes. Eh bien, rien n'a plus contribué à transformer la papauté en monarchie absolue : car sous les coups de cette justice expirèrent les derniers restes de la liberté romaine. La liberté, qui est en théorie d'une définition bien plus difficile que l'autorité, est aussi en fait bien plus difficile à circonscrire : c'est un Protée capable de bien des métamorphoses, et l'histoire nous la présente sous les formes les plus singulières. Or, la forme qu'elle avait revêtue dans les Etats romains était celle du banditisme.

Cette liberté d'ordre peu régulier n'était pas une parvenue du hasard; elle pouvait se vanter de son antique noblesse et de sa longue lignée de héros de grands chemins. Elle était donc séculaire, presque autant que la papauté elle-même : car si on ne peut faire remonter son origine jusqu'aux temps malheureux qui suivirent la chute de l'empire, on la voit poindre bien distinctement aux x[e] et xi[e] siècles avec le pouvoir des comtes de Tusculum, les princes de la famille de Théodora et de Marozie. Plus tard les rivalités des barons romains, surtout après que le pape Nicolas IV eut investi de possessions énormes la famille Colonna, donnèrent à cette liberté la consécration de l'habitude. Transformés en serviteurs armés des passions et des rancunes de leurs maîtres, les paysans menèrent la double existence de soldats d'aventures et de laboureurs. Cet état violent atteignit son apogée lorsque la translation du saint-siège à Avignon eut laissé les barons seuls maîtres de Rome. Après le retour de la papauté commencèrent les interminables guerres du xv[e] siècle italien ; puis vinrent les guerres françaises et espagnoles; cette liberté n'en fut que plus à l'aise à l'abri d'une telle situation : elle devint une

force, et peu après, lorsque l'Italie eut sombré, elle devint une vengeance. Le banditisme ouvrit ses rangs à tous ceux qui regrettaient l'indépendance des siècles précédents, et recruta ses chefs parmi les nobles mécontents, persécutés ou trahis par la fortune. C'est ainsi que s'explique la présence à la tête des bandes d'hommes portant les noms de Malatesta et de Piccolomini; c'est ainsi que s'explique comment les Orsini et les Colonna protégeaient ouvertement les *fuorusciti* romains, et leur donnaient asile dans leurs châteaux et leurs palais, inviolables à l'égal des églises. Aussi la condition de bandit n'avait-elle rien de déshonorant, et ce nom était-il identifié dans la pensée du peuple avec ceux de héros et de patriote. Nous voyons, dans le livre de M. de Hübner, l'ambassadeur de Venise, Priuli, solliciter pour un jeune del Monte, qui s'était fait bandit, — un membre de la famille de Jules III, s'il vous plaît, — un commandement au service de la république. Ainsi, lorsque Sixte-Quint fit justice des bandits, il fit plus qu'accomplir un acte de bonne justice administrative; ses exécutions sommaires furent à la lettre quelque chose de comparable aux exécutions de Louis XI sur la haute noblesse féodale, ou, si l'on trouve l'exemple trop gros, à celles dont Richelieu frappa les seigneurs récalcitrants au joug régulier de l'autorité. Par cette justice sommaire, tout esprit d'opposition fut anéanti dans l'Etat romain, et le pouvoir papal fut débarrassé à jamais de tout contradicteur.

Une autre réforme contribua encore à ce résultat, l'établissement des congrégations. Avant Sixte-Quint, le pape prenait ses décisions d'accord avec le consistoire, c'est-à-dire avec le corps des cardinaux réunis en assemblée générale. La monarchie de l'Eglise était donc alors une sorte de monarchie parlementaire.

Mais Sixte-Quint trouva cette manière de procéder trop embarrassante pour sa volonté inflexible, et surtout trop lente pour son âme ardente. Les papes précédents avaient établi, sous le nom de congrégations, des espèces de conseils d'Etat, dont les fonctions étaient de nature restreinte et transitoire, à l'exception de la congrégation permanente de l'Inquisition, établie par Paul III pour parer aux dangers d'une situation qui ne souffrait pas de surveillance intermittente. Sur des questions spéciales, le pape faisait appel aux lumières d'hommes compétents qu'il assemblait en conseil; puis, la difficulté résolue, il renvoyait la congrégation, qui ne gardait aucune part au gouvernement général de l'Église. Sixte-Quint s'empara de cette institution encore flottante, et divisa le gouvernement de l'Église entre quinze congrégations, dont chacune fut chargée d'une branche particulière de l'administration, et les rendit permanentes. Par cette innovation, il transforma en gouvernement administratif le gouvernement parlementaire du saint-siège. Cela ne s'aperçut pas tout d'abord. Sixte-Quint continua à tenir des consistoires jusqu'à sa mort; mais sous le pape Aldobrandini (Clément VIII), ils n'eurent plus aucune importance, et ne furent plus qu'une forme respectable des institutions du passé : la réalité du pouvoir avait passé aux congrégations, qui sont encore aujourd'hui le mode de gouvernement de l'Église.

II

Sixte-Quint est un pape tout moderne ; mais on sent bien qu'il faut entendre ce mot avec une nuance. Il n'eut rien de l'esprit rétrospectif de ses prédécesseurs, tout moine franciscain qu'il fût et bien que le concile de Trente eût ramené le catholicisme à une orthodoxie singulièrement scrupuleuse. L'influence espagnole infectait alors toute l'Italie, Venise exceptée ; Sixte-Quint ne s'en laissa point corrompre et resta strictement, fidèlement Italien. Il eut au plus haut degré le sentiment des nécessités de son époque, et quand on le considère avec attention on le trouve en singulière harmonie de caractère avec ceux des souverains d'alors qui furent animés de l'esprit nouveau. C'est à ses adversaires qu'il ressemble plutôt qu'à ses alliés naturels, à Henri IV, à Elisabeth, plutôt qu'à Philippe II et aux Guise. Depuis la mort de Pie IV, tous les efforts de la papauté avaient porté sur la question religieuse et, durant cette trop longue et trop exclusive préoccupation, les dangers de la situation politique qu'avaient aperçus si nettement autrefois le pape Farnèse et le pape Caraffa, n'avaient cessé de grandir et de devenir de jour en jour plus menaçants. C'est à parer à ces dangers que Sixte-Quint porta tous ses soins. Le sou-

verain politique domine donc en lui sur le pontife, et voilà dans quel sens il faut entendre cette épithète de moderne que nous lui avons donnée.

Un grand homme est souvent un être fort complexe; au-dessous du personnage officiel qu'il représente, il y a quelquefois un homme en quelque sorte ésotérique qu'il est malaisé de reconnaître. Qui n'a senti cent fois, par exemple, à travers les si nombreux orages de son long pontificat, que le pape Pie IX fut profondément patriote, et que la grande et douloureuse difficulté de sa situation tint précisément à la lutte entre ses sentiments d'Italien et ses devoirs de gardien des traditions de l'Église. Il y eut aussi en Sixte-Quint un homme ésotérique, et si vous voulez découvrir quel il fut, cherchez quel est celui de tous les gouvernements d'alors qui eut les préférences de son cœur. Ce gouvernement fut celui de Venise. Or, le gouvernement de Venise était un gouvernement foncièrement laïque, qui n'avait jamais permis la moindre usurpation au pouvoir ecclésiastique, qui avait poussé la prudence jusqu'à interdire l'exercice d'un pouvoir quelconque dans la république à tout Vénitien revêtu d'une dignité romaine, qui s'était toujours efforcé dans toutes les querelles de politique pontificale d'observer la plus stricte neutralité, et qui souvent n'avait pas craint d'entrer en lutte avec le saint-siège. Combien de fois Venise n'avait-elle pas été excommuniée et son territoire mis en interdit! Cela s'était vu au commencement du siècle sous le pontificat de Jules II, cela devait se voir après Sixte-Quint sous le pontificat de Paul V. Le saint-siège n'avait pas en Italie d'amis plus tièdes que les Vénitiens, et c'était à ce gouvernement où l'esprit théocratique était en si petite faveur, que Sixte-Quint donnait ses préférences! Un tel fait dit assez quelle était la nature vraie du pontife. Venise

répondait à son cœur parce qu'il y trouvait un Etat gouverné avec sagesse, selon les vrais principes de la politique, et riche d'une expérience entassée pendant mille années. Sixte-Quint, homme d'autorité, allait d'instinct vers l'État qui était alors le type suprême du bon gouvernement.

C'est encore par l'obéissance à cet homme intérieur que nous ne pouvons jamais dompter entièrement, qu'il faut expliquer les singulières sympathies de Sixte-Quint pour les mêmes princes qu'il excommuniait et poursuivait. Il aimait Henri de Navarre, il aimait Elisabeth d'Angleterre, qui, fait curieux, lui rendait sa sympathie, car un jour qu'on la pressait de choisir un époux, l'énergique fille d'Anne Boleyn répondit qu'elle ne connaissait qu'un seul homme qui pût lui convenir, le pape Sixte-Quint. Si grande était la tendresse que lui inspirait Elisabeth que, pendant tout son pontificat, il ne cessa de nourrir la chimère de rappeler la reine à la foi catholique. Cette chimère nous fait sourire aujourd'hui, mais combien elle est excusable! C'est une de celles dans lesquelles nous tombons le plus souvent tous tant que nous sommes; car il n'est pas en nous d'illusion aussi tenace que celle de ramener à nos opinions les personnes dont le caractère nous est sympathique. Quand on cherche sur quels fondements était appuyée cette illusion du pape, on ne trouve rien qu'un mot fort léger d'un ambassadeur d'Angleterre qui aurait dit « qu'en cas de troubles sa souveraine n'aurait qu'à entendre une messe pour sortir d'embarras », et peut-être quelques rapports des jésuites anglais; mais il n'en avait pas fallu davantage pour persuader un homme qui ne demandait qu'à être persuadé. Il fut contre Elisabeth aussi peu hostile que le lui permettaient, en tout honneur, sa foi religieuse et ses devoirs de pape. Il s'était engagé à coopérer à

l'expédition de l'*Armada*, mais jamais il ne pressa beaucoup le roi Philippe, et il fit même plusieurs fois tout ce qu'il put pour se dégager, autant que possible, de la responsabilité de cette expédition. Rien n'est curieux à cet égard comme les rapports des ambassadeurs de Venise, auxquels le pape ouvrait son cœur librement, et avec lesquels il semble qu'il passât sa vie. Un jour, s'entretenant avec André Gritti, il regretta hautement l'argent qu'il fournissait à l'Espagne, huit cent mille écus par an. « Et cependant, dit-il, les galères espagnoles ne font que du trafic, et les deniers de l'Église servent à d'autres fins. De là la colère de Dieu, les affronts et dommages que le roi souffre partout, en Hollande, en Flandre, où il prend une ville pour en perdre deux, tandis qu'une femme parvient à coaliser les princes d'Allemagne et le roi de Navarre, à trouver en elle-même les moyens de mettre le monde sens dessus dessous. » Puis, arrivant à cette expédition contre les Turcs, qui était la plus caressée de ses entreprises en projet, il prononça ces paroles fort significatives : « Avec l'argent que coûtent les armements contre l'Angleterre, on aurait pu entreprendre cette expédition. Déjà on a dépensé treize millions et on n'a rien fait. Le roi se rend ridicule avec son *Armada*, tandis que la reine conduit bien ses affaires. Si cette femme était seulement catholique, *elle serait aimée de nous au-dessus de tous*, car elle est d'une très grande valeur. Voyez ce qu'est ce Drake! Avec son peu de forces, il a brûlé au roi ving-cinq navires dans le détroit de Gibraltar, un plus grand nombre à Lisbonne; il a pillé ses flottes, rançonné l'île Saint-Domingue et acquis une si grande réputation, que les Anglais courent après lui pour prendre part à sa gloire, tandis que les autres s'enfuient pleins d'épouvante. Cette *Armada* d'Espagne nous donne des soucis. *Nous*

avons de mauvais pressentiments et craignons un mauvais résultat. »

Mais ce n'était pas seulement avec les ambassadeurs vénitiens que Sixte-Quint s'exprimait ainsi sur Élisabeth. Il avait eu l'idée d'employer Henri III comme intermédiaire auprès de la reine pour l'engager à rentrer dans le sein de l'Église catholique, et il s'ouvrit dans ce sens à notre ambassadeur, le marquis de Pisany. C'était avant la mort de Marie Stuart, il est vrai. « Un des principaux remèdes, écrit M. de Pisany, serait, de l'avis du pape, de gagner la reine d'Angleterre et la faire revenir catholique. Lui semblant que Votre Majesté avait une bonne occasion de tenter cette bonne œuvre par le moyen des grands qu'elle enverra exprès vers elle, bien avisés et catholiques, de bonnes mœurs et vie, pour négocier les affaires de la reine d'Écosse, et commencer à lui remontrer, tant qu'elle voudra vivre en l'opinion qu'elle est, sera toujours en danger de perdre la vie, ne devant douter qu'à toute heure il ne se fasse de nouveaux attentats sur sa personne, sans avoir jamais plus d'heures de sûreté ni de plaisir; ou, au contraire, elle demeurerait une grande reine, honorée et aimée de tout le monde, et que si les huguenots voulaient lui contredire, que Votre Majesté promet d'aider d'argent et de toute sorte de moyens; qu'il me promettait de sa part de fournir et mettre comptant aux mains de Votre Majesté, en s'assurant et obligeant par ce moyen les catholiques de ce royaume qu'il savait être en grand nombre, et qu'outre cela, elle acquerrait une couronne de gloire au ciel, et, entre les peuples chrétiens, un honneur et une réputation immortels. » L'ambassadeur, qui ne partage pas les illusions du pape, se permet quelques objections, remontrant que la reine n'est pas libre et que, fût-elle disposée à se convertir, son conseil ne tolérerait pas

une telle résolution; mais Sixte-Quint persiste avec un espoir âpre comme toutes ses passions. « Il ne faut point penser à tant de choses. Peut-être est-elle plus disposée à se faire catholique qu'on ne le pense. » Cet espoir dut cesser après la mort de Marie Stuart, qui arracha des larmes au pontife, mais même alors son estime pour le caractère d'Élisabeth ne diminua pas, et voici l'éloge qu'il en faisait devant le même marquis de Pisany et le cardinal de Joyeuse : « Quelle vaillante femme que celle-là, puisqu'elle brave les deux plus grands rois, tant sur mer que sur terre..... c'est une vaillante femme; si elle n'était hérétique, elle vaudrait un monde. » M. de Hübner a mis en lumière, pour la première fois, je crois, un tout petit fait qui en dit plus d'ailleurs que toutes les belles paroles : le pontife avait protégé la vie d'Élisabeth. Il fit un jour à Pisany l'aveu singulier « qu'on lui avait proposé de tuer la reine, et *pour peu d'argent* (Sixte-Quint était l'économie en personne), mais qu'il avait rejeté ces offres, détestant et abhorrant de pareils moyens ».

Autant le pape avait d'estime pour ses grands adversaires, Henri de Navarre et Élisabeth, autant il en avait peu pour les princes qui étaient ses alliés naturels, Henri III qu'il méprisait et Philippe II qu'il exécrait. Les prodigalités de Henri III, au milieu des charges écrasantes que sa situation, bien faite cependant pour le rappeler à l'économie, lui imposait, étaient pour le pape le sujet d'un étonnement où se mêlait un sentiment de nature peu flatteuse. Il refusa toujours de l'aider de ses deniers, prétextant qu'il voulait savoir où passait son argent. Il ne lui permit pas davantage d'user des ressources du clergé de France. Un jour que l'ambassadeur de Venise, Priuli, pressait le pape d'accorder à Henri III, toujours à court d'argent, l'autorisation d'aliéner certains biens du

clergé, il répondit froidement : « Nous désirerions voir Sa Majesté déployer plus d'activité dans la guerre contre les huguenots. Nous sommes étonnés qu'un si grand roi, malgré les charges énormes dont il grève son peuple, n'ait pas songé à faire des économies pour les besoins extraordinaires. Qu'il agisse sérieusement, qu'il ne manque pas à ses devoirs, et nous l'aiderons. » Plus encore que sa prodigalité, l'absence de virilité chez ce prince le révoltait. Lorsque le duc de Guise eut détruit les reitres allemands, Henri III revint triompher à Paris des victoires de ce grand rival, mais les Parisiens refusèrent de prendre le change, et le pape pensa à l'égard des triomphes de Henri comme les Parisiens. Il dit fort nettement à M. de Pisany « en battant des mains, comme est sa coutume quand quelque chose le fâche, qu'il fallait rapporter l'honneur de cette victoire à Dieu et non aux hommes qui n'y avaient eu aucune part », et le lendemain au consistoire, comme il évitait de prononcer le nom de Henri III, et que le cardinal de Joyeuse se levait pour entonner les louanges du roi de France, il ferma la bouche à ce dernier, en s'écriant violemment : « Je vous dis que les hommes n'y ont rien fait. »

Quant à Philippe II, le pape l'exécrait nettement, et de son côté le roi lui rendait les mêmes bons sentiments. Sixte-Quint abhorrait dans Philippe non seulement un allié tyrannique, mais un compétiteur au pontificat, un second pape. Nous n'exagérons rien. Il suffit de lire quelques-unes des dépêches de Philippe pour s'apercevoir que tout doucement et peu à peu il transformait son pouvoir monarchique en une véritable théocratie et cherchait à faire de sa couronne une tiare. Il se considérait comme le vicaire armé de Jésus-Christ dont le pape était le vicaire selon l'esprit. Il s'attribuait le droit de reconnaître et de punir l'hérésie,

d'innover en matière de discipline ecclésiastique, de changer les usages reçus dans l'Église, ou de maintenir des coutumes tombées en désuétude et condamnées par le pape. Un jour, il refuse de laisser porter la couleur violette aux évêques, prétextant que le noir (sa couleur préférée) convient mieux à des ecclésiastiques. Une autre fois, il fait sur les titres une pragmatique qui porte atteinte aux honneurs traditionnels des grands dignitaires ecclésiastiques. Sixte-Quint jette feu et flammes et déclare Philippe *sacrilège*, en plein consistoire. Une autre fois encore, Philippe élève l'incroyable prétention de forcer le pape à déclarer que les ecclésiastiques français sont incompétents pour absoudre du péché d'hérésie, et voici en quels termes il en écrivait à son ambassadeur Olivarès : « Il est dangereux de confier la faculté d'absoudre de si graves péchés à des gens si dénués de sens et aussi corrompus que le sont la plupart des confesseurs français. » Philippe étendait, il est vrai, cette incompétence aux ecclésiastiques de son propre pays, se fondant sur les droits traditionnellement acquis à l'inquisition espagnole, mais la prétention n'en devenait ainsi que plus exorbitante. Incessantes sont les querelles soulevées entre l'irascible pontife et l'opiniâtre monarque par cette ambition de nature singulière. Cela va si loin que Sixte-Quint s'écrie un jour : « Le roi veut-il se faire pape? eh bien, nous commencerons par le faire cardinal. » Si cette ambition eût réussi, la constitution du monde catholique eût été changée en quelque chose qu'on ne peut comparer qu'à l'ex-constitution japonaise. On aurait eu deux papes : l'un, celui de Rome, aurait été une espèce de *Mikado* vénéré, impuissant et inutile; l'autre, celui d'Espagne, un *Taïcoun* possédant la réalité du pouvoir et l'exerçant sans avoir à rendre compte de ses actes au pape honoraire de Rome.

Mais ce n'était pas seulement comme aspirant à la papauté que Sixte-Quint détestait Philippe II, c'était encore et surtout comme aspirant à la monarchie universelle. Il pensait avec juste raison qu'une monarchie qui embrasserait toute l'Europe enchaînerait la liberté de l'Église, et que la religion catholique tomberait par le triomphe même de ce prétendu sauveur. Aussi serait-il assez difficile de dire lesquels, des hérétiques ou des Espagnols, semblaient les plus dangereux au pape, et la vérité est qu'en poursuivant de toute sa puissance l'extirpation du protestantisme, il ne se souciait pas d'avoir une telle obligation à Philippe II.

Jamais d'ailleurs il ne crut que Philippe II fût en mesure de lui rendre pareil service. Avec un bon sens profond, il avait pénétré la faiblesse inhérente à l'Espagne sous son apparente grandeur, il la sentait épuisée et ne faisant encore bonne contenance que par l'entêtement et l'orgueil de son roi. Ce n'est pas une des moindres preuves de génie de Sixte-Quint que d'avoir jugé de la puissance de Philippe II à ces heures suprêmes du XVIe siècle comme nous en jugeons aujourd'hui. Dans ses causeries avec les ambassadeurs vénitiens, au milieu des emportements de la passion contemporaine, il parle comme la calme et indifférente histoire : « Ils veulent conquérir le monde, disait-il un jour, et ils ne peuvent pas reprendre Cambrai. » Il croyait si peu au colosse, qu'à un certain moment il ne craignit pas de s'engager avec Philippe II par un traité hostile à Henri IV, traité qu'il n'avait nulle intention de tenir, tant il était sûr que les Espagnols n'exécuteraient jamais leurs conditions. Albert Badoer essaya de représenter au pape qu'il serait imprudent de souscrire à un pareil traité. Le pape, secouant la tête d'un air d'incrédulité, lui fit comprendre qu'il n'aurait pas même la peine de se dégager. « Nous ne savons pas

tant de choses; les Espagnols promettent beaucoup et font peu. A les en croire, la Provence devait être prise par le duc de Savoie en décembre dernier, et jusqu'ici ils n'ont pas même commencé les opérations. Maintenant ils veulent faire soudainement d'immenses préparatifs. Nous verrons, et alors nous parlerons de l'affaire. Ils ont la bouche pleine du duc d'Urbin, de troupes et de tant d'autres miracles. Eh bien! nous verrons, et alors nous parlerons, quand nous aurons vu de nos yeux, et en attendant nous ne croyons pas plus qu'il ne faut tout ce qu'ils nous disent. »

Et cependant, dans l'état d'indolence où restait l'Allemagne sous Rodolphe II, dans l'état de cruel déchirement où se trouvait la France sous Henri III, l'Espagne était encore le plus solide appui de la papauté. Il lui fallait donc ménager ce Philippe II dont il ne voulait à aucun prix. Là est le secret des perpétuelles oscillations de sa conduite dans les affaires de la Ligue et la réconciliation religieuse de Henri de Navarre, le secret de ses contradictions, de ses brusques fureurs et de ses non moins brusques apaisements. Quand il ne s'agit que de traiter des autres affaires du monde, le pape parle haut et ferme; mais s'agit-il de l'ingérence de l'Espagne dans les affaires de France, alors toute cette fermeté s'évanouit : la conduite du pape varie non seulement de quinzaine en quinzaine, mais de jour en jour, et pour ainsi dire d'heure en heure. Rarement on a manœuvré avec une telle prudence et une telle habileté, et cette sagesse excite au plus haut point l'admiration, quand on songe à la violence de caractère de celui qui la montra.

On ne peut juger du génie que déploya le pape dans cette situation complexe qu'en suivant minutieusement les négociations de cette époque. Jamais écheveau ne

fut plus embrouillé. Toutefois en voici les fils principaux. La Ligue en haine de l'hérésie menaçait de changer l'ordre de succession et d'élever au trône de France une nouvelle dynastie. Les ligueurs, catholiques fervents, se recrutaient surtout dans le peuple et la petite bourgeoisie; c'est assez dire qu'ils étaient en bonne partie excellents Français et probablement peu disposés à devenir Espagnols; cependant, par suite de la fatalité de leur situation, ils étaient entraînés à chercher leur principal point d'appui en Espagne, et ils ouvraient ainsi sans le vouloir à Philippe II les portes de la France. Eh bien, cette situation de la Ligue vis-à-vis de l'Espagne était exactement celle de Sixte-Quint vis-à-vis de la Ligue. En sa qualité d'homme d'autorité, le pape n'aimait pas les ligueurs qui lui paraissaient des rebelles; d'un autre côté, ils étaient la force la plus certaine sur laquelle l'Église pût compter en France. Si le pape ne les favorisait pas, il se privait volontairement de son corps d'armée le plus solide; s'il les favorisait par trop ouvertement, il introduisait en France ce Philippe II qu'il n'y voulait pas plus qu'il n'y voulait l'hérésie. Grand était l'embarras du pontife. Dans ces conditions, il prit le parti dangereusement prudent d'appuyer tour à tour la Ligue et le roi selon les circonstances. Quand la Ligue portait trop haut la tête, Sixte-Quint faisait un pas vers Henri III; quand elle menaçait d'être battue, il la relevait par quelque mesure vigoureuse. Telle fut sa conduite depuis la bulle privatoire lancée contre Henri de Navarre, au début de son pontificat, jusqu'à la mission du légat Gaetani, après l'assassinat de Henri III. Cependant il n'y fut contraint que parce qu'il ne put jamais suivre le plan qu'il s'était tracé relativement aux affaires de France.

Ce plan était très simple; mais, comme toutes les

choses simples, il ne put être exécuté dans un monde où tout devient facilement très compliqué. Au fond, le pape considérait qu'il ne devait se mêler des affaires de France que dans la mesure où les intérêts de la religion l'exigeaient, qu'il devait rester neutre dans les querelles des princes, et s'abstenir d'afficher des sympathies, soit pour l'Espagne, comme l'avaient fait ses deux prédécesseurs immédiats, soit pour la France, comme le lui aurait conseillé sa nature s'il l'avait écoutée. Il voulut se renfermer strictement dans son rôle de pontife, et il ne démentit pas un seul jour ce rôle. Le seul but qu'il croyait devoir légitimement poursuivre, dans les affaires de France, était donc l'extirpation de l'hérésie, et pour y arriver il ne voyait qu'un moyen, c'était de rapprocher la Ligue du roi, de manière à opposer à l'hérésie la masse entière des forces catholiques de la nation. L'entreprise était de difficile exécution, car la division du roi et des chefs de la Ligue naissait d'intérêts pour lesquels la religion n'était qu'un prétexte d'attaque et de défense. En un tel état de choses, l'union entre le roi et la Ligue ne pouvait jamais être d'assez longue durée pour obtenir un résultat aussi considérable que la défaite du protestantisme, chacun des adversaires étant à tout instant obligé d'avoir recours contre son ennemi à des forces opposées à ce résultat ou à des influences antinationales. Combien de fois, par exemple, Henri III, le roi très chrétien, fils aîné de l'Église, n'avait-il pas été obligé de se rapprocher des huguenots? Quant à la Ligue, ses relations avec l'Espagne étaient constantes, et, à chaque jour de crise, on voyait s'allonger vers la couronne de France l'ombre du bras de Philippe. L'une et l'autre de ces alliances étaient également antipathiques à Sixte-Quint, et il crut pouvoir les prévenir toutes les deux en lançant, dès le début de son pontificat, une

bulle privatoire de tout droit à la couronne de France contre Henri de Navarre, légitime héritier du trône depuis la mort du duc d'Alençon.

Ce ne fut pas sans hésitations que le pape se décida à cette mesure excessive. Longtemps il biaisa, louvoya, flatta de belles paroles les agents des Guise ; une fois même, il refusa net d'en arriver à cette résolution, et répondit au cardinal de Vaudemont, dont le nom dit assez les attaches lorraines : « Nous ne devons pas faire ce que vous demandez. Nous n'avons pas l'habitude de condamner les gens sans les avoir entendus. Il sera toujours temps d'en venir là. » Sur ces entrefaites arriva le traité de Nemours entre le roi et la Ligue. Ce traité semblait réaliser la pensée que poursuivait Sixte-Quint, l'union de toutes les forces catholiques du royaume contre l'hérésie : il n'hésita plus et lança la bulle privatoire.

Cependant cette mesure était une faute, et Sixte-Quint ne tarda pas à s'en repentir. Débarrassés par la bulle privatoire de tout adversaire qui pouvait leur faire obstacle dans l'avenir, les chefs de la Ligue n'eurent plus devant eux qu'un seul ennemi, le roi. Tant que Henri de Navarre et Henri de Condé n'avaient pas été exhérédés, les Guise n'étaient maîtres de rien, même en triomphant et en réduisant le roi à leur merci ; maintenant le roi tombant, ils étaient maîtres de tout. Alors l'espoir d'un prochain succès gonflant leurs cœurs, leur audace n'eut plus de bornes. Longtemps Sixte-Quint se contenta de regarder les événements, pensant et disant que ce qu'une bulle avait fait, une bulle pourrait le défaire. La révocation possible de la bulle privatoire, telle fut la terreur qu'il tint dès lors suspendue sur les têtes des Guise et de Philippe II. Dès qu'ils montraient des velléités dangereuses, le pape agitait devant eux cet épouvantail, évitant ainsi que

rien de décisif sortît de leurs succès. D'un autre côté, contre le roi et ses alliances possibles avec les huguenots, il avait le spectre de la Ligue. C'est à tenir cette balance en équilibre que Sixte-Quint usa les quatre années de son pontificat, un des plus courts, mais des plus difficiles et des plus chargés d'événements qu'il y ait jamais eu.

Au premier abord cette politique semble louche, et l'on a envie comme Olivarès d'élever des doutes sur la bonne foi du pontife, mais en observant avec attention cette succession si rapide d'événements qui aurait rendu excusables les plus énormes démentis de conduite, on est frappé, au contraire, de sa parfaite loyauté. Sixte-Quint fit réellement jusqu'au bout tous ses efforts pour sauver Henri III, qu'il n'estimait pas et dont il espérait peu. Après la journée des Barricades, il exprima nettement son indignation : « Pourquoi, s'écria-t-il, le roi n'a-t-il pas eu vingt hommes à sa disposition pour arrêter ce rebelle, l'enfermer dans une chambre et en faire ce que bon lui semblait ? » Il en faut prendre son parti cependant, et si les Guise sont maîtres de Paris et de la France, c'est sur eux qu'il faudra s'appuyer nécessairement, car le grand intérêt est avant tout la conservation de la foi catholique. Mais bientôt les résultats de cet événement deviennent fâcheux pour les Guise, et alors Sixte-Quint s'empare avec empressement d'une idée que lui suggère son légat de France, Morosini, un sagace Vénitien. Cette idée consistait à transporter au roi la principale force des Guise, en lui faisant contracter une alliance intime avec Philippe II contre les protestants. Sixte-Quint s'en ouvrit à Olivarès, qui transmit la proposition à Philippe II. Mais pour que cette idée pût aboutir, il aurait fallu qu'elle fût proposée par un pontife moins hostile à Philippe que ne l'était Sixte-Quint, et le roi

d'Espagne garda le silence. Il n'en reste pas moins à Sixte-Quint le mérite d'avoir cherché pour Henri III cette périlleuse planche de salut.

Ce ne fut qu'après les meurtres du duc et du cardinal de Guise que le pape rompit ouvertement avec Henri III et l'abandonna définitivement à son malheureux sort qu'il lui prédit dans des termes qui ne laissaient rien à désirer pour la netteté. Ce n'est pas qu'il eût une sympathie quelconque pour les princes assassinés. C'étaient des rebelles, et dans l'opinion de Sixte-Quint, on le sait, la mort était le seul salaire que méritât la rébellion. Il convint que le roi avait parfaitement le droit de se défaire judiciairement du duc; ce qu'il lui reprochait, c'était de s'en être délivré en tapinois et par un guet-apens. Les paroles que prononça Sixte-Quint à cette occasion sont trop caractéristiques pour que nous ne les rapportions pas textuellement : « Le roi étant souverain, et le duc sujet, le roi peut agir contre ses sujets. Il n'est tenu de rendre compte de ses actions à personne. Mais après s'être réconcilié avec lui, après l'avoir admis dans son conseil et dans son intimité, faire appeler le duc dans sa chambre et massacrer cet homme qui s'y rendait en toute confiance, c'est ce que nous ne saurions approuver, car ce n'est pas un acte de justice, c'est un homicide. Il devait le faire arrêter, lui faire son procès et ensuite agir selon sa convenance, car il est roi, et en se conformant aux lois, en observant les formes ordinaires de la justice, tout était bien fait. *Si une insurrection avait eu lieu, il aurait pu le faire mourir sans procédure* (*tumultariamente*); mais le tuer comme il l'a fait était homicide et péché et non justice, et nous sommes affligé que le roi l'ait commis. » Ces paroles sévères étaient une réponse indirecte à une lettre écrite au pape par Henri III, le lendemain même de

l'assassinat, dans le but de s'en excuser. Cette lettre est d'une ironie voilée dont on ne saurait assez admirer la finesse féline et la spirituelle hypocrisie, si l'on ne songeait à l'énormité de l'acte qui avait mis la plume à la main du roi. « Vous informerez Sa Sainteté et lui direz que *ses saintes et personnelles admonitions, et l'exemple de sa justice m'ont ôté tout scrupule.* Je m'assure aussi qu'elle louera ce que j'ai fait, étant chose non seulement licite, *mais aussi pieuse, d'assurer le repos du public par la mort d'un particulier.* » Sixte-Quint exigea que le coupable demandât solennellement l'absolution, et comme sur ces entrefaites survint l'alliance de Henri III avec Henri de Navarre, conséquence inévitable du meurtre accompli, le pape assembla un consistoire, où il fit rédiger une sommation au roi d'avoir à comparaître à Rome personnellement ou par procuration, dans un délai de soixante jours. Au moment même où il lançait ce monitoire, le poignard de Jacques Clément vengeait le meurtre du duc de Guise et rendait vacant le trône de France. Ainsi se trouvait réalisé ce mot prononcé quelques jours auparavant par le pape : « Nous vous dirons que si le roi ne se repent, il aura le sort de Saül; il finira mal. »

III

Après la mort de Henri III, l'anxiété de Sixte-Quint fut extrême. Il se voyait enfermé par la fatalité dans le plus redoutable des dilemmes : s'il reconnaissait que Henri de Navarre était bien le véritable souverain de la France, il manquait à tous ses devoirs de gardien des intérêts catholiques; s'il refusait au roi ses droits légitimes, il travaillait au démembrement de la France et détruisait l'équilibre du monde. Quoi qu'il fît, il était sûr de commettre une faute, soit religieuse, soit politique. Dans une telle alternative, un homme d'un court bon sens ordinaire n'aurait pas hésité dans son choix; mais le bon sens supérieur du génie disait au pape que la faute politique atteignait aussi sûrement les intérêts du saint-siège que la faute religieuse. Pour se tirer de perplexité, il eut d'abord recours à son ancien plan d'union de toutes les forces catholiques du royaume contre le protestantisme. Le roi Henri III n'existait plus, mais la masse des catholiques loyaux qui l'avaient soutenu existait toujours. Or cette masse de catholiques royalistes déciderait la victoire sans coup férir, si on pouvait l'amener à contracter union avec la Ligue. Ce mouvement devait en effet inévitablement engendrer un de ces deux résultats : ou bien il forcerait la

main au roi de Navarre, qui, se voyant déserté de la partie la plus loyale, la plus éclairée, la plus *française* de ses sujets, serait amené à conversion ; ou bien Henri de Navarre s'obstinant à rester le chef d'une minorité, la bonne entente de tous les catholiques permettrait à la nation de choisir librement son roi, sans qu'il lui fût imposé par une faction ou par l'étranger, un roi qui ne serait ni le roi de la Ligue, ni le roi des huguenots. « Henri de Navarre veut-il être ce roi de la nation française? pensait et même disait Sixte-Quint, toute la question est là; car si nous ne voulons à aucun prix d'un roi des huguenots, nous désirons éviter autant que nous le pourrons un roi de la Ligue. »

Il n'est pas douteux que c'est à peu près dans ce sens que le légat Gaetani aurait dû comprendre ses instructions lorsqu'il fut envoyé en France, dès les premiers jours qui suivirent l'assassinat de Henri III. Gaetani devait reconnaître le roi de la Ligue, le vieux cardinal de Bourbon, et se mettre en communication directe avec Mayenne; mais en même temps il lui était enjoint d'entrer secrètement en rapport avec le duc de Nevers, le plus influent des seigneurs catholiques ralliés à Henri IV, et de l'amener, s'il se pouvait, à travailler au résultat que nous venons d'indiquer, l'union de toutes les forces catholiques du royaume. Malheureusement Gaetani ne comprit pas, ou probablement ne voulut pas comprendre le sens secret de ses instructions, et s'en tenant judaïquement au texte même des ordres qu'il avait reçus, il appuya autant qu'il le put dans le sens de la Ligue et de l'Espagne. Infidèle par excès de fidélité, Gaetani, durant toute sa mission, ne voulut jamais se départir de la politique du premier jour; quand tout changeait autour de lui, lui seul restait immobile. Même après la réception de M. de Luxembourg par le pape, il continue à parler le

langage de Philippe II et à soutenir que la conversion de Henri IV ne devra jamais être tenue pour sincère; même après Ivry, lorsqu'il est évident que la Ligue a reçu un coup mortel, il se montre publiquement dans Paris avec les agents de l'Espagne, et abusant des pouvoirs reçus à son départ, il lance l'excommunication contre le cardinal de Vendôme et les prélats partisans de Henri IV. Au moment où Sixte-Quint se démène au Vatican contre Olivarès avec une énergie désespérée, le légat dit publiquement à Paris que Henri de Navarre ne sera jamais roi de France, parce que Philippe II ne le permettra pas. Pendant toute cette mortelle année, août 1589-août 1590, il y eut donc sur les affaires de France deux politiques toujours en opposition, celle du légat et celle du pape.

M. de Hübner, avec cette discrétion du diplomate consommé qui ne s'exprime jamais qu'à demi-mot, même sur des choses vieilles de trois cents ans, a glissé sur cette conduite de Gaetani, qu'il explique par une absence de perspicacité et de sens politique. Nous nous permettrons, son livre à la main, d'être en contradiction avec lui sur ce point. Non, Gaetani ne manquait pas de sens politique, car il eut au contraire sur la situation la vue la plus générale et la plus profonde qu'on pût avoir. Selon lui, aucun des princes de la Ligue n'avait la moindre chance d'arriver au trône par ses adhérents. « Tout prince étranger serait repoussé par le pays, si on laissait au pays la faculté de choisir son roi. Cette appréciation était celle de tout le monde; personne n'osait la combattre. Cela étant, il ne restait que cette alternative : ce sera, selon l'issue de la guerre, ou la France ou l'Espagne qui fera le roi. Dans le premier cas, l'élection de Henri n'est plus douteuse; dans le second, ce sera Philippe à disposer du royaume. » Que pensait de plus Sixte-Quint? Que pensait de plus

Venise? Seulement Sixte-Quint et Venise modifiaient ainsi cette opinion : « la France fera le roi, parce que Henri de Navarre, en se convertissant, dispensera l'Espagne de le faire. » Le secret de la conduite de Gaetani doit donc être cherché non dans une absence de jugement, mais dans ses préférences politiques. Il n'était pas ligueur, il est vrai, mais il était bien pis pour nous, il était Espagnol, tandis que le pape dont il avait reçu sa mission ne l'était pas, en sorte que le mandataire était animé d'un esprit diamétralement opposé à celui du mandant. Nous laissons aux diplomates le soin de trouver le mot qui définit la nuance exacte de cette conduite qui ne peut s'appeler trahison, mais qui contient, à n'en pouvoir douter, une certaine dose facilement appréciable de dissimulation italienne. Ce qui est moins appréciable, c'est le mal que nous fit sans doute cette conduite. Combien de fois l'opinion publique française ne dut-elle pas être trompée sur les intentions réelles de Sixte-Quint en les voyant représentées avec cette douteuse fidélité? Toute la politique du pape reposait sur la croyance à la conversion possible de Henri : le légat posait ouvertement en principe absolu que Rome ne croirait jamais à cette conversion. Le pape encourageait les prélats qui travaillaient à cette entreprise, le légat les excommuniait. Le pape tenait à agir par les catholiques royalistes, le légat les écartait à l'égal des huguenots. Demandez-vous maintenant ce que devaient penser les bons bourgeois qui n'étaient pas dans le secret des Dieux. Rome nous fera la guerre, voilà sans doute ce qu'ils dirent bien souvent, et non sans quelque raison, car le légat ne cessait de pousser le pape à l'action, et si l'on suppose chez Sixte-Quint un atome de bon sens en moins, il n'est pas douteux qu'il n'eût été entraîné à une guerre imprudente. Gaetani, en paralysant pendant ces longs

mois la politique de son maître en France, a certainement retardé le terme de nos guerres civiles.

Cependant ce n'était encore qu'en rechignant que le pape s'était décidé à revenir à la politique du commencement de son règne. L'embarras de sa situation, c'est qu'il ne pouvait avouer ouvertement que la moitié de sa pensée. Il pouvait bien dire au public européen : notre devoir est de soutenir la Ligue même en dépit de nos répugnances, mais il ne pouvait pas dire à Henri de Navarre, chef des huguenots : nous désirons vous tendre la main, voulez-vous la prendre?

Dans cette situation, il avait besoin d'un intermédiaire habile qui sauvât les apparences et qui agît pour la papauté en paraissant n'agir que pour lui-même. Cet intermédiaire fut la sage Venise, qui, dans ces circonstances périlleuses, joua pour nous le rôle d'une Minerve protectrice. Venise avait à cette fin du XVIe siècle une belle occasion de se venger des injures du passé. A ce moment où la France était aux abois, combien il était facile de lui faire sentir ce qu'ont d'amer pour une nation des violences comme celles de la Ligue de Cambrai et des désastres comme celui d'Agnadel! Mais ne s'inspirant que de sa sagesse, elle eut l'honneur de comprendre que l'intégrité de la France était indispensable à la liberté de l'Europe, et que le roi légitime, huguenot ou non, était nécessaire à cette intégrité. Il y avait longtemps déjà que cette pensée dictait toute la conduite de Venise. Dès la première heure où la monarchie française avait paru chanceler, Venise avait pris le parti peu populaire du malheureux roi contre lequel étaient conjurées à la fois les deux plus grandes forces qu'il y ait au monde, la tradition et l'innovation. Combien de fois Venise n'avait-elle pas sollicité pour Henri III auprès de Sixte-Quint? Combien de fois n'avait-elle pas épargné au faible monar-

que l'union trop intime du pape et de la Ligue? Le lendemain de la mort de Henri III, Venise couronna cette sage politique par une résolution héroïque; elle prit les devants sur l'Europe entière pour reconnaître Henri de Navarre comme seul et légitime héritier de la France. Héroïque est le vrai nom de cette conduite, car à ce moment-là Venise ne pouvait compter sur rien, pas même sur le pape, quoique son peu de penchant pour l'Espagne lui fût bien connu, à cause de la complexité de ses devoirs et des violentes fluctuations de son caractère. La république s'exposait donc aux inimitiés redoutables de Philippe II et des princes lorrains pour soutenir un proscrit, qui, tout en ayant pour lui le bon droit, avait contre lui toutes chances d'insuccès.

Avec un bon sens admirable, la Seigneurie vit où était le vrai sentiment de la France, et que ce serait ce sentiment qui triompherait, à moins que la France ne fût démembrée, ce qui était un malheur universel qu'il fallait éviter à tout prix. Criant à sa manière, comme les anciens Français : *Le roi est mort; vive le roi!* elle agit comme si l'on était en temps ordinaire et qu'il n'y eut rien d'interrompu dans l'ordre de succession, en continuant à traiter avec M. de Maisse, ancien ambassadeur de Henri III, comme ambassadeur de Henri IV. Un tel acte équivalait à une reconnaissance formelle. Le nonce du pape, Matteucci, devançant les ordres de son maître, protesta contre cette conduite et partit pour Rome sans prendre congé. Mais Matteucci s'était trop hâté en déployant tant de zèle. Le rôle du pape, en cette circonstance, étant de se fâcher, il gronda contre tout le monde, et contre Venise parce qu'elle recevait l'ambassadeur d'un hérétique, et contre son nonce, parce qu'il s'était permis de partir sans sa permission. Il renvoya ce dernier sans même vouloir l'admettre à

explications : « Faites savoir à l'archevêque Matteucci que, puisqu'il est venu *incognito* par la poste, il s'en retourne de la même façon; qu'il monte à cheval tout de suite; que ce soir nous voulons savoir s'il est parti, et que nous n'admettons pas de réplique. » Tel fut le seul accueil que reçut le nonce. Quant à Venise, après avoir beaucoup tempêté, il se contenta de la taxer d'imprudence et de témérité de conduite, en termes d'une cordialité grondeuse et d'une éloquence à demi facétieuse pleine de couleur italienne. « Vous autres, messeigneurs les Vénitiens, dit-il au cardinal Cornaro, vous nous avez mis l'esprit en grand travail, quoique vous ayez la réputation d'être prudents, lents dans vos résolutions, et habiles dans les choses douteuses à tirer parti du bénéfice des temps. Nous avons vu certaines gravures qui représentent de vieux Vénitiens ayant des lunettes sur le nez et regardant faire les autres, et nous avons entendu dire que les Vénitiens aiment à se tenir à la fenêtre avec la papauté. Et maintenant ils agissent avec précipitation, veulent recevoir un ambassadeur résident d'un hérétique excommunié, faire ce qu'aucun autre prince grand ou petit n'a fait! Où est la prudence de ceux qui se déclarent pour un homme qui a encore les armes à la main, dont la victoire et la fortune finales sont encore incertaines?... *Nous n'avons rien contre le roi de Navarre, excepté en ce qui touche à la religion; nous n'avons pas voulu l'excommunier, parce que nous ne voulions pas le mettre au désespoir, parce que nous voulions laisser la porte ouverte à une transaction, ce que nous ne pouvons plus faire maintenant à moins qu'il ne tente des démarches auprès de nous.* »

Ces dernières paroles, qui disaient assez sa pensée secrète à l'égard du roi de Navarre, étaient fort suffisantes pour rassurer Venise. Après quelques semaines

de pourparlers orageux, le pape, qui ne demande qu'à avoir la main forcée, cède sur l'affaire de M. de Maisse, en ayant l'air de faire des réserves qui n'en sont pas. Eh bien, soit! que les Vénitiens gardent s'ils le veulent l'ambassadeur du roi de Navarre, mais au moins qu'il ne soit pas reçu avec *tous les tapis*, c'est-à-dire avec tous les honneurs d'étiquette. Il se rabat sur des questions de tapis pour faire semblant de résister. Pendant toute cette longue année la conduite du pape peut se résumer à peu près ainsi; toutes les fois qu'il gronde contre Venise, il finit par lui laisser faire ce qu'elle veut, et toutes les fois qu'il semble d'accord avec l'Espagne, il trouve moyen de l'empêcher de faire ce qu'il a l'air d'approuver.

Cette bonne volonté du pape ne pouvait échapper à la vue fine et perçante de ce Gascon de génie qui eut pour nom Henri IV. Il sentit très bien que le pape ne pouvait pas faire les avances à l'instar des belles dames qu'il avait aimées, et avec une habile hardiesse il se décida à risquer la première démarche. Pendant que le pape était encore occupé à équivoquer avec Venise sur la quantité et la qualité des tapis dont on honorerait M. de Maisse, on lui annonça l'arrivée à Rome d'un envoyé particulier de Henri de Navarre, M. de Luxembourg, déjà reçu par la Seigneurie. Le pape gronda de nouveau Venise pour son trop de promptitude; puis, cela fait, il se montra encore plus accommodant que la république, et reçut l'envoyé dès le lendemain de son arrivée. Cette première entrevue fut décisive, car voici la conversation du pontife et de l'ambassadeur. « Dites au saint-père, avait dit Henri à son ambassadeur, que je ne suis pas hérétique; si je suis dans l'erreur, qu'il me la fasse connaître, et je l'abandonnerai. — C'est vrai! c'est vrai! s'écria le pape. — Voici, continua le duc, ce que le roi, en causant familièrement avec moi,

comme cela convient à des parents, voici ce qu'il m'a dit : « Nous croyons tous la même chose, car nous croyons au symbole des apôtres. — Votre Majesté, ai-je interrompu, croit bien au symbole ; mais ce n'est pas tout. Vous croyez bien en Dieu, mais vous ne croyez pas à son omnipotence. — Comment cela? dit le roi. — Puisque, répliquai-je, vous ne croyez pas qu'il puisse se trouver actuellement présent dans l'hostie consacrée et dans le sacrement de l'autel. — En ceci, dit le roi, nous avons tort, et pour ma part j'y crois et j'y tiens fermement, et, s'il n'y a pas d'autres difficultés, nous tomberons facilement d'accord. » — Dieu soit loué! s'écria Sixte-Quint tout joyeux, c'est une bonne nouvelle que vous nous donnez. Mais est-ce bien vrai ce que vous dites là? Comment pouvons-nous le croire? — Parce que je vous le dis, saint-père. » Dès cette première entrevue, l'affaire de la conversion de Henri était décidée et, séance tenante, le pape désigna un prélat français, Mgr Séraphin, pour travailler à l'instruction religieuse de ce roi si plein de bonne volonté. Rarement deux grands hommes sont allés plus directement au-devant l'un de l'autre.

A partir de ce moment, sa résolution étant arrêtée, Sixte-Quint n'abandonna plus Henri de Navarre, et lui fit la courte échelle tant qu'il put. Après la bataille d'Ivry, comprenant que le roi avait encore besoin du secours des huguenots, il fit la sourde oreille aux cris d'alarme de Philippe et d'Olivarès, et prononça un soir ces paroles remarquables : « Comment Navarre pourrait-il se faire catholique maintenant? il serait aussitôt abandonné par la reine d'Angleterre et les princes d'Allemagne, et le roi d'Espagne le humerait comme un œuf. » Bon et brave pape! puissent, en récompense de ces courageuses paroles, toutes les félicités du ciel des politiques être votre partage dans l'éternité!

Mais il fallait compter avec l'Espagne, et la partie était dure avec le terrible Philippe II, qui, par la longue énergie de son règne, s'était acquis le droit de rappeler à leur devoir même les pontifes. Heureusement il avait à faire en Sixte-Quint à un adversaire aussi opiniâtre que lui-même. D'abord Olivarès demanda au nom de son maître le renvoi de Luxembourg. Le pape refusa en se fâchant tout rouge. « Qu'avez-vous à nous dire que nous ne sachions pas? dit-il aux prélats de la faction espagnole. Vous voulez nous enseigner notre métier. Nous nous sommes fait moine à l'âge de neuf ans, nous avons constamment lu et étudié les canons, l'histoire sacrée, les docteurs et théologiens et surtout les décisions des papes et des conciles. Nous n'aimons pas que tout le monde se croie appelé à se faire notre pédagogue, parce qu'il est évident que nous en savons plus long que vous tous. » Le parti espagnol ne se tient pas pour battu et renouvelle sa demande. Alors le pape conseille à M. de Luxembourg de petits voyages, le séjour de la campagne romaine, un pèlerinage à Lorette, mais finalement il ne le renvoie pas et il le garde même malgré lui pour bien faire comprendre à tous qu'il n'a peur de personne et que sa décision irrévocablement arrêtée tient, non plus aux menaces de Philippe, mais à la bonne volonté de Henri. « Les ministres du roi d'Espagne font maintenant beaucoup de bruit, dit-il un jour à Badoer, nous manquent de respect et nous accablent de menaces, mais chiens qui aboient ne mordent pas. » Vaincus sur ce terrain limité de l'acceptation de Luxembourg, les agents de l'Espagne, le cardinal Gesualdo en tête, choisissent un champ de bataille plus vaste, et demandent au pontife l'excommunication en masse des catholiques qui suivent le roi de Navarre. C'est alors que se passèrent entre le pape et Olivarès ces scènes dont nous avons parlé dans nos précédents

chapitres, scènes qui ont donné naissance à la légende de l'échafaud dressé pour l'ambassadeur d'Espagne.

A partir de ce moment, les relations du pape avec l'Espagne composent une pièce des plus singulières, à moitié comique, à moitié tragique, où Melpomène et Thalie trouvent également leur compte. Dans ces luttes où le sort du monde était en suspens, Sixte-Quint déploya des qualités d'acteur éminent; on peut, sans irrévérence aucune, écrire le mot. Jamais homme si violent ne montra tant de finesse. Son jeu consiste à ne rien céder à l'Espagne, son alliée naturelle, et qu'officiellement ses devoirs de pontife l'obligent à soutenir. S'il résiste ouvertement, l'opinion publique pourra l'accuser de trahir les intérêts catholiques; grave accusation quand elle s'adresse à un pape, et qui peut produire de terribles résultats. Et l'accusation se produit. Olivarès et Philippe II la portent également dans leurs dépêches; elle s'insinue dans l'Église et y fait rapidement une dangereuse fortune : en France, un dominicain, du haut de la chaire, représente le pape comme un protecteur d'hérétiques; en Espagne, un jeune jésuite exprime, en l'accentuant plus fortement encore, le même jugement. S'il n'y prend garde, Sixte-Quint ouvrira la porte à l'anarchie, au schisme, à la désaffection. Comment retenir les peuples dans l'antique soumission lorsqu'ils auront vu le chef de leur foi faire cause commune avec ces hérétiques contre lesquels ils sont debout et en armes? Mais d'un autre côté, s'il cède à l'Espagne, c'en est fait de la liberté en Europe, et peut-être de la religion en France. Au milieu de ces difficultés si complexes, Sixte-Quint se démène avec une prudence que l'on peut appeler orageuse, tant elle soulève de tempêtes. Il s'emporte, fulmine, puis se radoucit; il fait sortir des incidents des moindres paroles, et obtient ainsi quelque répit,

allègue l'état de sa santé, les retards des courriers, la chaleur accablante, crie qu'on veut le tuer et prie qu'on le laisse un peu respirer. Au fond de ces orages si violents, il n'y a que la sage politique de Fabius Cunctator; le pape veut gagner du temps, et il y réussit.

Au bout de quelques mois de ces luttes incessantes, Olivarès avait perdu tout crédit auprès du pontife. Philippe II dut avoir recours à un ambassadeur extraordinaire. On envoya donc le duc de Sessa pour seconder Olivarès et renouveler les exorbitantes demandes qui avaient été déjà adressées au pape : le renvoi de Luxembourg, l'exhérédation de Henri, l'excommunication des catholiques royalistes, l'action combinée des forces militaires du pape et du roi d'Espagne. Le duc de Sessa ne réussit pas mieux qu'Olivarès. Un instant le pape parut vouloir se laisser engager dans une action militaire commune, on dressa même un acte à cet effet; mais quand il fallut conclure, on s'aperçut que les choses n'étaient pas plus avancées qu'au commencement. Parmi les prétextes qu'inventa le pape pour faire échouer cette mission de Sessa, en le traînant de délais en délais, il s'en rencontre un de la plus amusante nature. Comme on voulait l'amener à déclarer que la France ne devait pas faire le roi, et qu'un pareil aveu aurait remis nécessairement cette œuvre aux mains de l'Espagne, Sixte-Quint s'avisa de découvrir dans la tradition historique que c'était au pape et non à la nation française qu'il appartenait de faire le roi, les choses s'étant ainsi passées sous Pépin le Bref et sous Hugues Capet. Pendant qu'on discute la valeur de ces précédents, les heures s'écoulent, la Ligue perd ses forces et Henri de Navarre gagne du terrain.

Mais la vie du pontife s'écoulait aussi. Les longues luttes de cette année l'avaient brisé, et à la fin d'août

1590 il fut emporté de ce monde au milieu d'un violent orage. Ainsi sa mort fut bien d'accord avec sa vie. Ses nombreux ennemis déclarèrent que l'orage avait éclaté parce que le diable était venu chercher son âme, et la populace, heureuse de se sentir délivrée de la main de fer de ce juste, brisa ses statues. Mais c'était surtout l'Espagne qui triomphait. Elle était débarrassée du pontife qui pendant cinq années décisives lui avait opposé des obstacles sans cesse renaissants, et ce pontife était mort avant d'avoir accompli l'œuvre pour laquelle il avait tant fait, la conversion de Henri IV. On pouvait croire en effet que le règne de Sixte-Quint avait échoué. L'Espagne, éclairée par les dangers qu'elle avait courus, se promit bien que cette fois elle ferait le pape. Elle en fit trois coup sur coup : Castagna, Sfrondato, Facchinetti. Au milieu de cette crise passagère, il y eut pour nous une heure d'extrême danger, celle où l'on vit Hercule Sfrondato s'avancer vers la France à la tête de bandes italiennes et espagnoles, portant au bout de son épée l'excommunication lancée par son oncle contre le Navarrais. Mais la Providence veillait sur notre pays, et rappela bien vite à elle ces trois pontifes qui auraient fait obstacle à ses desseins. Après la mort de Facchinetti, le dernier de ces trois papes éphémères, le conclave des cardinaux, cédant aux circonstances, élut Hippolyte Aldobrandini, un des plus zélés serviteurs de Sixte-Quint. C'est ce dernier qui eut l'honneur de prononcer l'absolution, d'introduire Henri au sein de l'Église, et de garantir à la France son indépendance nationale. Il eût peut-être été à désirer que M. de Hübner poussât son récit jusqu'à l'absolution de Henri ; mais, comme la conversion du roi était chose arrêtée en principe dès la mort de Sixte-Quint, cette lacune n'a rien de bien regrettable.

Sixte-Quint fut le dernier pape de la grande époque héroïque où l'on vit les Titans lutter avec les Dieux pour la possession du ciel, et aussi quelque peu de la terre. Il clôt la série de ces papes énergiques inaugurée par Paul III, qui sauvèrent le catholicisme en inventant de nouveaux moyens d'action, et en refondant de fond en comble la discipline et la politique de l'Église. Après lui, quelques lueurs de cette époque enflammée se voient encore sous le pontificat d'un Hippolyte Aldobrandini, sous celui d'un Camille Borghèse; mais la réaction catholique a dès lors visiblement atteint ses limites, et le foyer se refroidit sensiblement. Deux siècles de repos vont succéder, pendant lesquels la papauté s'endormira du sommeil où dort déjà l'Italie à la fin du XVIe siècle. Le XVIIe siècle ne sera que l'ombre sans corps du XVIe. Les ambitions et les guerres des Barberini sous Urbain VIII, les intrigues d'Olympia Manicardi sous Innocent X ne sont qu'un pâle reflet des grandioses ambitions des Farnèse et des Caraffa; la question du jansénisme n'est qu'une inoffensive miniature de protestantisme; les querelles des papes Chigi et Odescalchi avec le roi de France pour les privilèges des ambassadeurs ou les libertés de l'Église gallicane, paraissent bien petites à côté des querelles de Clément VII, de Paul III de Paul IV, de Sixte-Quint, avec tous les souverains de l'Europe. Plus profond encore est le sommeil du XVIIIe siècle. Ce n'est qu'avec la Révolution française que commencera pour la papauté une nouvelle époque de dangers incessants et de périlleuse gloire. Nous n'avons à rappeler les caractères de cette période qui n'est pas encore près d'être fermée que pour en nommer le plus remarquable. Ce que la papauté a montré au monde depuis près d'un siècle avec plus d'éclat qu elle ne l'avait montré jamais peut-être, c'est

la constance : les pontificats des papes Chiaramonti et Mastaï en sont des exemples trop frappants pour que nous ayons besoin d'insister.

Nous avons dû borner notre examen du livre de M. Hübner à ses parties essentielles et d'un intérêt historique permanent; mais il s'en faut bien que nous ayons dit tout ce qu'il a d'instructif et d'attachant. Que de chapitres d'une érudition fine et sûre où se révèlent une variété de connaissances et une étendue d'esprit vraiment rares! Nous renvoyons le lecteur à l'exposé si lucide de l'étrange système financier de Sixte-Quint, qu'aucun gouvernement moderne ne sera, je crois, tenté d'imiter, mais qui n'est, malgré tout, que l'exagération des anciennes données de l'économie politique et qui d'ailleurs était parfaitement combiné pour le but éventuel que se proposait le pape. Je ne sais pourquoi je me suis toujours figuré qu'en tout Viennois il devait y avoir un tiers d'Italien; la lecture du livre de M. Hübner m'a confirmé dans cette opinion. L'introduction générale, où l'auteur nous fait voyager à travers les diverses contrées de l'Italie au commencement de la décadence, est un morceau excellent, d'une lecture aussi amusante qu'instructive. Le chapitre sur les monuments de Sixte-Quint et la physionomie de Rome à son époque est d'un véritable connaisseur en matière d'art. Avec quelle sagacité, par exemple, l'auteur a démêlé et exposé la nature du talent de Dominique Fontana, sans initiative, sans flamme géniale, mais studieux, appliqué, et en toutes choses capable de répondre aux exigences de son maître par des œuvres d'une correcte et acceptable médiocrité. Et que de piquantes observations morales parsemées tout le long de son livre, sur les mobiles d'action des personnages! Que pensez-vous, par exemple, de cette fine remarque sur l'importance de l'étiquette? « les esprits forts qui,

d'ordinaire, ne sont que des esprits faibles, dédaignent et tournent en ridicule les prescriptions de l'étiquette, parce qu'ils ignorent que l'étiquette, avec l'appareil des formules symboliques, sauvegarde des droits acquis le plus souvent, là où il s'agit de relations internationales, au prix du sang et du trésor des peuples; qu'elle maintient intactes des situations données ; empêche qu'on ne revienne indirectement sur des affaires définitivement réglées, et rend faciles les rapports journaliers entre les individus et les États. L'étiquette, en effet, est partout; grands et petits, personne ne peut s'y soustraire. Elle est un élément nécessaire de la vie civilisée. Le ridicule est dans l'exagération. » Nous ne pouvions mieux prendre congé de M. Hübner que par la citation de ce passage aussi délicat que vrai, où l'historien s'est si heureusement inspiré de son expérience de diplomate.

Juin-juillet 1870.

LES CONFESSIONS

D'UN

RÉVOLUTIONNAIRE ITALIEN

LES CONFESSIONS

D'UN

RÉVOLUTIONNAIRE

ITALIEN

Lorenzo Benoni, phases de la vie d'un Italien, écrit en langue anglaise, mais non par une plume anglaise [1], est l'œuvre d'un ancien révolutionnaire italien, d'un ex-membre de la *Jeune-Italie*, d'un ami de Mazzini, et renferme la confession des espérances et des déceptions d'un républicain désabusé. M. Ruffini, son auteur,

1. Les choses s'usent vite dans le siècle où nous sommes, aussi ne sommes-nous pas sûrs que le charmant petit livre qui fait l'objet de cette analyse soit bien connu des nouvelles générations. Il est cependant un des livres de la littérature européenne des trente dernières années qui méritent le mieux d'échapper à l'oubli, non seulement pour son mérite littéraire qui est sérieux, mais parce qu'il est associé de la manière la plus intime à l'un des mouvements les plus importants de l'histoire de l'Italie contemporaine. Il marque une heure et une date en effet, le moment où, après Novare, le patriotisme l'emportant sur l'esprit révolutionnaire, le parti qui jusqu'alors avait suivi Mazzini l'abandonna ostensiblement pour se tourner vers la maison de Savoie et lui montrer à l'horizon prochain le trône d'Italie.

écrit sans amertume et sans colère. Pas un mot de haine contre les gouvernements qui l'ont persécuté ne tombe de sa plume. Une douce ironie brille au-dessus de toutes ces pages, écrites avec une verve toute juvénile, et où le souvenir fait revivre avec tous leurs enchantements les illusions des premières années ; — encore cette ironie modérée et contenue ne s'applique-t-elle jamais qu'à sa personne, à ses actes et à ses fautes. L'auteur, qui doit toucher maintenant au milieu de la vie, nous semble, si nous osons conjecturer dans des matières si délicates, être arrivé à cette sérénité qui s'achète par tant de souffrances et de déceptions, mais qui ne manque jamais d'être le partage et la récompense des natures nobles et élevées.

Dans la jeunesse, à l'époque où l'on est tout amour, foi et espérance, où ces trois vertus théologales forment pour ainsi dire le fonds de notre être moral, à cet âge merveilleux et rapide où l'on ignore ce qu'est le mal au point de ne pas le reconnaître même quand on le commet, où les passions ne sont pas encore des vices et présentent un aspect charmant, certaines âmes se font une idée trop haute de la vie et de ce qu'elle peut être ; mais le désenchantement, qui ne manque jamais d'arriver, et la triste certitude qu'elles ne manquent jamais d'acquérir, que les rêves ne sont que des rêves, n'ébranlent cependant pas toujours en elles la fidélité aux croyances qui ont égaré leur vie. Ces croyances font encore leur orgueil, ne pouvant plus faire leur mobile d'action, et leur ouvrent les sources de la consolation et de la paix. Ces âmes pèsent leurs illusions d'autrefois contre les réalités d'aujourd'hui : les premières n'existent pas, mais elles sont belles ; les secondes existent, mais elles sont difformes. Alors elles arrivent à se dire qu'en définitive elles ne s'étaient pas trompées. Elles reconnaissent et avouent sans hésiter

qu'elles ne rencontrent nulle part leurs idées, mais peut-être parce que ces idées n'étaient faites que pour elles. Elles gardent donc leurs chères utopies, et permettent au monde d'agir et de penser autrement qu'elles. Les personnes qui arrivent à cet état moral conservent toute leur jeunesse d'âme sans l'intolérance de tempérament de la jeunesse. Elles restent en paisible possession de leurs croyances sans troubler celles d'autrui. Elles sourient d'elles-mêmes et de leur persistance à croire encore à des choses auxquelles tout le monde a renoncé. De là l'air de noblesse et la suprême distinction qui s'attachent aux personnes arrivées à cet état moral, et que vous ne retrouverez jamais ni chez l'ambitieux fourvoyé, ni chez l'homme vulgaire et sensuel désabusé, ni chez le renégat versatile qui met ses apostasies sur le compte de l'expérience et des années.

L'impression générale que nous avons gardée du livre de M. Ruffini nous fait croire qu'il a été écrit dans de telles dispositions morales. L'auteur est toujours un libéral, s'il n'est plus un républicain; il croit toujours au bien comme dans sa jeunesse, s'il ne croit plus aux sociétés secrètes; il ne renie aucun de ses premiers rêves, ce sont les moyens qu'il a employés pour les réaliser qu'il condamne. Il est aisé de voir que si par un miracle M. Ruffini pouvait rétrograder, il servirait encore les mêmes dieux; seulement il les servirait autrement. Il n'est pas rare de voir de notre temps des demi-conversions et des conversions entières; mais il est rare de voir un homme persister dans ses anciennes idées, ne pas calomnier ses anciennes croyances, et se contenter de se condamner soi-même et de dire : « C'est moi qui fus un serviteur maladroit, imprudent, insensé. »

Il n'y a pas non plus trace dans ce livre de ce détes-

table esprit italien moderne que nous appellerons tout crûment du nom d'athéisme. Si vous avez rencontré par hasard quelque Italien réfugié, et que la conversation ait pris une certaine tournure, vous aurez été peut-être frappé de l'amertume impie et de l'accent blasphématoire de ses paroles. Triste effet de la servitude et de la tyrannie sur une population sensible, impressionnable et entraînée vers les choses extérieures! Cette impiété a du reste un caractère fort singulier et essentiellement italien; elle est superstitieuse et presque catholique. Cet athéisme n'est pas celui de l'homme qui n'a pu arriver à croire en Dieu, ni celui de l'homme qui a dû renoncer à croire; c'est celui de l'homme refusant de reconnaître la puissance d'un être plus fort que lui et qui l'écrase. Je vois encore le geste, le regard, j'entends encore l'accent d'un pauvre Italien, pendant qu'il me citait avec un enthousiasme mêlé de rage cette parole de Guerrazzi, je crois : « Pourquoi les choses ne sont-elles pas autrement? Demandez-le à celui qui, pouvant faire mieux, ne l'a pas voulu faire. » Un mélange malsain d'athéisme à la Jacopo Ortis et de colère à l'Alfieri compose très souvent le fond moral des révolutionnaires italiens contemporains, et suffirait presque seul à expliquer leurs fautes et leur absence d'esprit pratique. Nous avons cherché avec curiosité si nous trouverions trace de ce sentiment dans *Lorenzo Benoni*, et nous devons dire qu'il ne s'y montre nulle part. Du reste, l'auteur s'abstient soigneusement de parler de religion et de laisser apercevoir ses croyances religieuses personnelles. Il est permis de supposer que M. Ruffini n'est pas un catholique très orthodoxe, mais il ne hasarde nulle part une réflexion philosophique, et n'attaque même le clergé italien que d'une façon très modérée. En somme, son livre est, sous ce rapport, l'œuvre

d'un homme sensé, revenu des discussions oiseuses, et comprenant l'inutilité des polémiques qui ne peuvent pas aboutir.

L'auteur s'est servi de cette forme autobiographique que les écrivains anglais emploient si volontiers, et où, dans un cadre romanesque, ils aiment à raconter les réalités d'une existence individuelle. Ce livre est donc un récit, et un récit fort bien fait, varié, plein de portraits, semé çà et là de pages éloquentes, amusant surtout, et c'est là son principal mérite. C'est un vrai plaisir que de voir, au milieu de ces pages écrites en langue anglaise, éclater la vie et le mouvement de l'Italie. Pas de longues conversations, pas de passions métaphysiques, pas de subtilités protestantes dans les sentiments amoureux, mais en revanche peu d'esprit pratique et peu de profondeur dans tous les passages traitant de la politique; peu de fermeté de trait dans toutes les descriptions de la vie réelle, peu d'esprit d'analyse et d'observation morale. Une certaine veine comique tout italienne y court cependant; la pantomime des personnages, leurs ridicules physiques et extérieurs, mais ceux-là seulement, y sont fort bien saisis et reproduits. Ce livre est, en un mot, tout le contraire de ce qu'il aurait été s'il eût été écrit par un Anglais. Dans ce dernier cas, les caractères, les portraits, les incidents de la vie politique, y eussent été bien mieux saisis et racontés, toutes les relations de Lorenzo avec le chef révolutionnaire qu'il désigne sous le nom de Fantasio y eussent tenu bien plus de place; mais en revanche quels sentiments amoureux alambiqués, quel médiocre platonisme, quels scrupules de langage, quelles conversations entortillées nous aurions eus! Ici ce sont au contraire tous les passages qui se rapportent à l'amour, au plaisir physique, à la sensualité, à la description extérieure des objets et des per-

sonnes, qui sont les plus éloquents et les plus naïfs. Ce livre est donc curieux en ce qu'il nous montre en même temps ce que le Latin a de supérieur au Saxon et ce que le Saxon a de supérieur au Latin.

La meilleure manière de faire comprendre ce livre est de l'analyser en mêlant le moins possible à notre analyse nos idées personnelles, de le raconter d'une manière désintéressée et à la façon d'un secrétaire abrégeant un rapport. Il y aurait de la maladresse à mêler nos sentiments et nos impressions aux sentiments et aux impressions de l'auteur; il y aurait du pédantisme à opposer nos opinions politiques à celles d'un homme qui avoue sincèrement que la voie où il entra n'était pas la meilleure, et qui fait assez clairement entendre que, s'il lui était donné de rétrograder dans la vie, les moyens qu'il a employés ne sont pas ceux qu'il choisirait.

I

LES ANNÉES D'ENFANCE

Lorenzo Benoni, issu d'une bonne famille de bourgeois de Gênes, au moment où s'ouvre le récit, n'est encore qu'un enfant, déclinant et conjuguant les substantifs et les verbes de la langue latine et servant la messe de son oncle le chanoine, qui habite dans une petite ville à égale distance de Gênes et de Nice, le meilleur des hommes, mais le plus ennuyeux des oncles et le moins amusant des précepteurs. Les occupations de sa vie étaient aussi peu variées que celles de son esprit; les unes et les autres se résumaient en une seule : la récolte des olives et la préparation subséquente de ces fruits. Les rares instants où la pensée des olives n'absorbait pas toutes les facultés de son intelligence étaient employés par le bon chanoine à injurier la France et les Français. « Ce que la France ou les Français avaient fait au vieux chanoine, je ne le sais pas, nous dit son neveu, mais je me rappelle une certaine anecdote qu'il répétait sans se lasser, avec un plaisir toujours nouveau et un remarquable contentement de lui-même. Se trouvant une fois dans le voisinage du Var, là où cette rivière sépare les États sardes de la France, il avait traversé le pont, était

entré sur le territoire français, avait fait la *nique* à la France, et s'en était retourné triomphant. Que la France se tire de là comme elle pourra! »

La maison du chanoine était assez triste. La cuisinière, la vieille Margherita, personne sèche, revêche, presque méchante, d'une économie qui frisait l'avarice, aurait volontiers, par dévouement pour la bourse de l'oncle, réduit à la portion congrue le neveu, qu'elle regardait comme un intrus. Le professeur de latin, jeune abbé, long, râpé, émacié, portant sur le visage les traces de ses jeûnes forcés, était un de ces décents affamés que les pays du midi ont toujours produits en abondance. De tels personnages n'étaient pas faits pour jeter beaucoup de variété dans la vie du jeune Lorenzo, qui aurait joyeusement préféré à leur monotone compagnie celle du moindre enfant du voisinage. Un soir, au moment du souper, un joyeux vacarme se fait entendre dans la rue que le chanoine habite. Au carillon bizarre des clochettes se mêle le son grotesque de casseroles et de poêles à frire, que frappent à tour de bras les voisins en belle humeur. Un bruit exhilarant de pelles et de pincettes se marie harmonieusement à la voix criarde du fifre et à la voix rauque et sourde du tambourin; des chansons bouffonnes et des braiements d'ânes, des quolibets féminins et des cris d'enfants, complètent cette agréable symphonie. Lorenzo n'y tient plus : il sort sur la pointe du pied, et va prendre part au charivari dont la ville régale un veuf remarié. La punition du coupable ne se fait pas attendre : il est ramené à la maison avunculaire et condamné au *carcere duro*, c'est-à-dire à l'emprisonnement dans l'office noir, avec privation de souper. Ce supplice dure plusieurs semaines, au bout desquelles Lorenzo, ennuyé et affamé, sort de sa prison et de la maison de son oncle, prend à pied la route de Gênes, où il arrive

chez son père, qui quelques jours après le renvoie au collège royal.

Ce *carcere duro*, cette première résistance à la tyrannie et cette évasion sont de l'année 1818. Quatorze ans plus tard environ, l'auteur échappait à un plus redoutable *carcere duro* et avait essayé de résister à des tyrannies plus sérieuses que celles du bon chanoine : il ne lui fallut pas longtemps du reste pour acquérir la certitude que le monde est peuplé de despotes. Où ne rencontrait-il pas la tyrannie? Il la rencontrait au foyer paternel, où trônait son père, despote capricieux, désagréable, homme charmant d'ailleurs et d'une politesse remarquable toutes les fois qu'il était hors de chez lui. Il la rencontrait au collège sous une triple forme, sous la forme de l'esprit de caste dans la personne d'un de ses condisciples, le prince d'Urbino; sous la forme de l'abus de la force physique dans la personne d'un autre élève, Anastase; sous la forme de l'abus de pouvoir et de l'injustice morale dans les personnes des professeurs. Lorenzo résista successivement à ces trois tyrannies; il finit par triompher des trois et même par établir une république éphémère; mais cette résistance opiniâtre lui coûta son meilleur ami : triste présage pour l'avenir et qui ne devait que trop se réaliser!

M. Ruffini a longuement insisté sur les années de son enfance, et nous ne pouvons lui en faire un reproche. Qui n'aime à revenir vers ces années où tout était plus beau et où l'on sentait plus vivement? Ce n'est même que dans l'enfance que les impressions sont fortes. Malheur à celui qui, à cet âge, n'en a pas fait provision pour toute sa vie! C'est l'époque où nous avons vu les neiges les plus blanches, les rayons de soleil les plus dorés, les froids les plus piquants, les chaleurs les plus accablantes. D'autres sensations

arrivent avec les années, des sensations artificielles, compliquées, presque abstraites et métaphysiques, qui gênent la liberté de nos sens, et nous empêchent de sentir comme autrefois. Et d'ailleurs cette vie des enfants n'est-elle pas, sous une forme innocente, exempte de périls, la répétition du drame ennuyeux, lamentable et fatigant qu'ils auront à jouer plus tard d'une manière sérieuse? Ces coteries d'enfants qui se font opposition les unes aux autres, qui ont chacune leurs grands hommes, que sont-elles, sinon le symbole de cette force d'association qui sert de base à la société en même temps qu'elle crée le mensonge social, et qui fait que dans le monde une douzaine d'imbéciles qui se soutiendront mutuellement auront plus d'influence et de pouvoir que l'homme le plus remarquable? Ces combats livrés pour des points d'honneur puérils ne sont-ils pas de véritables duels? En vérité, toute la vie future de Lorenzo est contenue dans sa vie de collège : qu'importe que l'on résiste au vice-recteur ou au gouvernement piémontais? Tous ces amis qui fondent une république à la manière de Rome et de Sparte sont les mêmes qui formeront le carbonarisme et fonderont la *Jeune-Italie*. Tous ces enfants sont là déjà tels qu'ils seront dans la vie : le jeune Lorenzo, ardent, romanesque, rêveur, disert; Anastase, lâche, rapace, insolent et bas; le noble Sforza a déjà le courage froid et la fermeté de caractère qu'il déploiera plus tard en face de la prison et de la mort; le brave Alfred, esprit lourd, cœur dévoué, a déjà cette puissance de sacrifice qui le ferait monter tranquillement sur l'échafaud, lui innocent, pour sauver un ami coupable. La scène seule changera, les acteurs resteront les mêmes.

Lorenzo, disons-nous, rencontra donc au collège la tyrannie sous ses formes les plus variées. Le roi

Charles-Félix, étant en tournée à Gênes, devait recevoir une députation du collège, qui, selon l'usage, se composait du père recteur (il est inutile de dire que le collège était dirigé par des ecclésiastiques), du vice-recteur et des cinq élèves qui s'étaient le plus distingués dans les cinq divisions. Si la justice, non la politique et la flatterie, avait été consultée, Lorenzo aurait de droit représenté sa division; mais Lorenzo n'avait aucun titre nobiliaire, et le prince d'Urbino fut nommé à sa place.

« Les autres enfants qu'on choisit pour compléter la députation étaient les deux fils d'un grand d'Espagne, le fils d'un général piémontais et l'héritier d'un riche planteur de l'île de Cuba, tous jeunes gens très bien choisis par rapport au rang et à la fortune, mais desquels on peut dire, pour se servir de l'expression anglaise, qu'ils n'étaient pas capables d'incendier la Tamise. Pas une place, pas une seule n'avait été réservée au mérite réel.

« Les révérends pères qui dirigeaient le collège royal, et qui étaient avant tout les humbles serviteurs des pouvoirs existants, savaient bien que ce qu'on leur demandait était de former des sujets dociles plutôt que des raisonneurs tracassiers. Quelque orgueilleux qu'ils fussent de leurs élèves distingués, ils se gardaient donc bien de les montrer à une cour où le talent était la pire recommandation, et la meilleure, un titre de noblesse ou une fortune de quelques millions. A cette époque surtout, les idées étaient l'épouvantail de la haute société. C'était à elles qu'on devait les dernières insurrections de Naples et du Piémont. Aussi pensait-on qu'il était grandement temps d'y mettre fin. Pour débuter, on avait fermé les universités de Turin et de Gênes, et le programme de François Ier, empereur d'Autriche, faisait rapidement son chemin en Pié-

mont. En réponse à un plan d'instruction publique qui lui avait été présenté à Milan par un professeur distingué, Sa Majesté impériale avait prononcé ces mots laconiques : « Tout cela est de trop. Si mes sujets savent lire et écrire, ils en savent assez. »

A ce système d'obscurantisme ajoutez les préjugés séculaires dont les meilleurs esprits étaient encore infectés, et vous aurez une idée du régime intellectuel qui florissait en Italie vers l'an 1820. M. Ruffini cite à ce sujet un exemple assez curieux. Le père recteur du collège était un homme remarquable, et qui avait admirablement pénétré la nature de l'enfance, si l'on en juge par son système de terreur. « Un certain mystère entourait toutes ses actions, et particulièrement les punitions qu'il infligeait. » Lorsqu'un enfant avait commis une faute grave, il était enlevé, et on ne le revoyait plus de quelque temps. Un jour, il mande Lorenzo, lui montre du doigt un livre saisi dans son pupitre, le *Paradis perdu*, et lui présente en même temps un autre livre ayant pour titre : *Index librorum prohibitorum à summo pontifice*. Voici le discours passablement grotesque que tint à Lorenzo cet homme pénétrant, qui appliquait le système de politique de Venise au gouvernement de son collège :

« — Eh quoi! monsieur! aurais-je dû m'attendre à cela de votre part? Est-ce ainsi que vous récompensez les soins et la tendresse qu'ont eus pour vous vos professeurs? Est-ce donc à vous précipiter tête baissée dans l'impiété que vous employez les talents qu'il a plu à Dieu de vous prodiguer? Vous lui devez compte de votre temps, et vous l'employez à lire des livres impies, à répandre le poison de l'hérésie parmi vos jeunes compagnons, vous qui devriez au contraire les édifier par votre exemple! Vraiment Biscozza est un ange en comparaison de vous (Biscozza était notoirement le plus

mauvais sujet du collège). Que sont ses polissonneries, si on les compare à l'impiété? Savez-vous bien que, par le seul fait d'avoir lu ce livre, vous êtes en état de péché mortel? Savez-vous que s'il plaisait à Dieu de vous frapper de mort en ce moment (et puisse sa divine clémence vous donner le temps de vous repentir!), vous iriez à l'éternelle perdition? Pouvez-vous penser à cela sans frémir, ou bien avez-vous déjà atteint au sommet de cette philosophie moderne qui nie l'infaillibilité du vicaire du Christ, ou même le Christ lui-même? »

Revenons au voyage du roi de Piémont et au choix de la députation reçue par Charles-Félix. Il ne faut pas demander si Lorenzo avait ressenti vivement l'injustice qu'on lui avait faite en lui préférant le prince d'Urbino. Aussi, lorsque le prince rend compte à son retour des magnificences auxquelles il a été invité à prendre part, Lorenzo, la rage dans le cœur, ne manque pas de l'humilier, et ici se place une anecdote qui caractérise admirablement la nature des deux classes d'hommes les plus importantes de la société — l'aristocrate de naissance et l'homme des classes moyennes.

« — Vous paraissez inquiet, Lorenzo! dit le prince, fixant soudainement les yeux sur moi.

« — ..... Pas le moins du monde, mon *cher garçon;* si j'ai ressenti quelque inquiétude, c'était à votre sujet, mais votre récit l'a entièrement dissipée.

« — Quelle inquiétude, au nom du ciel! avez-vous dû ressentir à mon endroit? demanda le prince avec un accent de surprise mêlée de déplaisir.

« — Eh mais! une inquiétude très naturelle. Supposez que le roi, au lieu de vous interroger sur *papa et maman*, vous eût interrogé sur vos études — quelque question d'histoire par exemple!

« — Eh bien! quoi! j'eusse répondu alors aussi bien que n'importe qui.

« — C'est là précisément ce dont je n'étais pas sûr. Supposez que Sa Majesté vous eût demandé le nombre des unités requises par Aristote dans une tragédie, ou bien quand et par qui le sonnet italien a été inventé, vous auriez peut-être eu grand'peine à répondre.

« A ce sarcasme, le prince fut embarrassé, d'autant plus qu'il ne pouvait nier son ignorance, et que cependant il n'était pas disposé à l'admettre. — Vous n'êtes pas mon examinateur, que je sache, répliqua-t-il en affectant un air de dignité; aussi je ne prendrai pas la peine de vous prouver le contraire.

« — Eh bien! donnez-nous une définition de la poésie en général, et laissons les autres questions.

« — Sur ma parole, s'écria le prince, je ne sais pas pourquoi vous vous donnez ces airs de supériorité. Devons-nous tomber à vos pieds et vénérer le génie dans votre adorable personne?

« Ce sarcasme, qu'il accompagna d'un profond salut d'humilité ironique, causa un éclat de rire général. — Il n'est pas nécessaire, répondis-je froidement, d'être un génie pour en savoir un peu plus que vous n'en savez.

« — Ah! pour cela je vous vaux bien, répliqua le prince. J'espère que j'en ai donné des preuves, surtout en poésie.

« Il s'aventurait sur un terrain dangereux. — Comment! répondis-je, ce misérable second prix vous a, je crois, tourné la tête, et cependant vous le devez à un sonnet de Frugoni, que vous avez d'ailleurs gâté en le copiant.

« — C'est une calomnie, s'écria le prince, qui devint rouge comme le feu.

« — Je pourrais prouver mon dire le livre en main, si je voulais, mais je ne veux pas. Nous verrons toutefois si je ne trouve pas moyen de vous guérir de vos prétentions à la poésie. »

Dans cette scène, le plus sot des deux enfants n'est pas celui qu'on pense. Lorenzo représente parfaitement ici l'importance excessive et exagérée que les classes moyennes attachent à l'intelligence, l'orgueil qu'excite en elles le savoir, et par suite l'invincible penchant au pédantisme qui dépare toutes leurs qualités. Il est malheureux que Lorenzo n'ait pas été boiteux ou bossu, parce qu'alors nous aurions vu se dessiner le penchant contraire, l'importance exagérée accordée à l'élégance, à la grâce et aux choses extérieures, la tendance au dandysme en un mot. Le prince n'aurait pas manqué de prendre sa revanche sur Lorenzo en lui reprochant ses défauts physiques, comme aiment trop souvent à le faire les personnes de sa condition.

Le prince, comme beaucoup d'aristocrates, n'est soutenu que par l'orgueil que lui donne son rang et par l'importance que lui donne sa naissance; mais trouvez moyen d'ébranler cet orgueil et de dissiper ce prestige qui l'environne : il perdra confiance en lui-même et reconnaîtra sans trop se faire prier son infériorité réelle. C'est là un fait qui s'est rencontré et qui se rencontre assez fréquemment dans le monde; c'est aussi ce qui arriva. Défié par Lorenzo à un combat poétique en vers italiens, le prince ne trouve rien de mieux pour se tirer d'embarras que de copier sa composition dans un recueil quelconque : Lorenzo découvre la fraude, et du moment où le prince se sent humilié, du moment où sa conduite coupable a été dévoilée, un certain sentiment d'honneur que la naissance, à défaut d'intelligence, manque rarement de donner, lui fait comprendre la nécessité d'expier sa faute. Il devient le meilleur et le plus dévoué des amis; il soutiendra désormais Lorenzo dans toutes ses entreprises, il l'aidera à renverser le tyran Anastase et à fonder une république sur le modèle romain; plus tard il sera carbo-

naro avec lui, et prendra part à la formation de la société secrète de la *Jeune-Italie.* Tel qu'il nous est présenté par son ami Lorenzo, le prince est un assez bel échantillon de la noblesse de cœur que donnent non pas la nature, mais la naissance et le titre acquis.

C'est entre le prince et Lorenzo qu'est concertée la chute du tyran Anastase. Qu'était ce tyran? Une sorte de vaurien plus redoutable à ses camarades que jamais baron féodal ne le fut à ses vassaux ou aux marchands voyageant sur les grandes routes, une espèce de Louis XI toujours suivi de deux acolytes aussi méchants que lui et qui étaient comme les grands prévôts et les exécuteurs des hautes œuvres de ce souverain arbitraire et pillard. Partout où il apercevait une friandise, un objet capable d'exciter sa rapacité, Anastase s'en emparait, levait des contributions sur les poches de ses camarades, fouillait les pupitres, décrétait des impôts. Un complot est ourdi. A un signal donné, toutes les voix s'écrient : A bas le tyran!... Anastase est renversé et appelle en vain à son aide ses deux acolytes, qui, désertant sa cause, s'unissent à ses ennemis. Alors Lorenzo comprend pour la première fois le caractère des foules et ce que c'est que la lâcheté humaine : une leçon dont il ne devait pas profiter plus tard!

« Anastase était assis à sa place, la tête penchée contre son pupitre et sanglotant; mais son désespoir et ses larmes, loin d'éveiller la compassion dans les cœurs des révoltés, ne servirent qu'à donner naissance aux quolibets et aux jeux de mots les plus amers... De tous côtés partaient rumeurs, insultes, reproches sanglants. — Crie, monstre, toi qui as tant fait crier les autres! — Quelle pitié eus-tu pour moi le jour où tu m'as si cruellement fouetté? — Où est le rire par lequel tu répondais aux cris de tes victimes? — Oh!

mon bon ami, disait un autre, nous avons un petit compte à régler. Où est le canif que tu m'as volé? — Où est mon ballon neuf? — Où est ma bouteille de *rosolio?* — Où est...? etc. Et ainsi une douzaine de voix se succédaient les unes aux autres avec la rapidité des coups d'un marteau frappant sur l'enclume. « Mais, cria le premier qui avait parlé, qu'est-ce qui nous empêche de reprendre notre propriété? — C'est juste! » répondirent les autres, et en un moment toute la foule des réclamants spoliés se précipita vers le pupitre d'Anastase, qui eut à peine le temps de s'échapper. Fidèle à mon rôle de modérateur, j'essayai d'empêcher cette anarchique explosion, et, ne pouvant y réussir, je tâchai de lui donner au moins le caractère et la forme d'une revendication régulière de la propriété. Mes exhortations et mes prières se perdirent au milieu des passions bouillonnantes de cette foule altérée de vengeance. En un instant, le pupitre assailli fut brisé, et non seulement tous les objets réclamés furent repris; mais tout ce qui appartenait à Anastase — livres, plumes, papiers — fut mis en pièces et foulé aux pieds; ce qui ne put être déchiré fut jeté par la fenêtre.

« Je déplorais en silence ces actes de vandalisme, et j'apprenais pour la première fois, à ma grande mortification, qu'il est plus aisé d'exciter les tempêtes populaires que de les arrêter, lorsqu'une fois elles sont déchaînées. Ce que je ressentis en ce moment s'est représenté plus d'une fois à mon esprit dans la suite, lorsque je lisais les histoires des révolutions, et m'a donné la clef de bien de ces contradictions apparentes dont l'existence des hommes publics offre des exemples frappants dans les temps révolutionnaires. Hélas! pourquoi faut-il que l'abus soit si près de l'exercice du droit, que la licence accompagne la liberté, et que le mal marche

côte à côte avec le bien? Mais telle est l'humanité. »

Le tyran renversé, il fallait constituer la liberté. « Que pensez-vous d'un gouvernement républicain? avait demandé Lorenzo au prince. Sparte, Athènes et Rome durent à ce gouvernement leurs plus beaux jours de gloire et de prospérité. » Lorenzo rédigea un plan de constitution qui fut acclamé par la foule et dont nous citerons les trois dispositions principales: 1° le pouvoir national résidait dans la division entière; 2° ce pouvoir était délégué par la majorité des votes à deux consuls chargés de l'administration de la justice et du maintien de la liberté; les punitions corporelles étaient abolies comme indignes d'hommes libres; 3° les crimes contre la chose publique étaient punis par l'ostracisme. Sur la proposition du prince, qui tint à honneur de faire à lui tout seul sa nuit du 4 août, tous les titres de noblesse étaient et devaient rester abolis. Les deux premiers consuls nommés furent naturellement le prince et Benoni. Le jeune Lorenzo se comporta dans ces fonctions suprêmes avec justice et modération, en cherchant de son mieux à tempérer la sévérité de son collègue, qui appliquait à tort et à travers l'ostracisme pour les fautes les plus légères. L'inauguration des consuls se fit avec grande pompe; les deux magistrats, précédés de leurs licteurs, entourés de leurs gardes, lurent la constitution au peuple, qui leur répondit par les cris enthousiastes de: Dieu sauve la république! Et la liberté fut fondée, mais pour un temps seulement, hélas! car les choses de ce monde sont périssables. Il suffit d'une absence forcée de Lorenzo pour faire crouler la jeune république.

Cependant les années d'enfance touchaient à leur terme, et ce prologue de la vie, qui en est en même temps la parodie anticipée, conduisait Lorenzo à l'existence sérieuse, périlleuse, semée de douleurs.

II

LES ANNÉES DE JEUNESSE ET LE CARBONARISME

Au sortir du collège, Lorenzo alla continuer ses études au séminaire. Il était alors entré dans l'adolescence, et à l'instinct d'imitation qui lui avait fait copier les républiques grecque et romaine allait succéder un instinct plus noble, mais aussi plus dangereux, c'est-à-dire cet enthousiasme vague, indéfini, qui se porte indifféremment sur tous les objets à l'époque où l'expérience ne nous a pas encore enseigné l'existence des poisons et n'a pas éveillé en nous le sens critique et le discernement. Ce n'était plus des hommes de Plutarque et des récits de Tite-Live que se nourrissait sa jeune imagination, mais des histoires des saints et des martyrs, des spectacles ascétiques qu'il avait sous les yeux. Un soir qu'il se promenait à l'heure de l'*Ave Maria*, il entre dans une église appartenant à l'ordre des capucins; là, à la lueur incertaine de quelques lampes tremblotantes, il contemple les novices agenouillés sur la pierre et chantant leurs psaumes. De temps à autre, un novice relevant la tête vers l'image du Sauveur découvre ses traits amaigris par le jeûne et la prière. Ce spectacle émeut profondément Lorenzo, qui prend pour une révélation une exaltation momentanée

et une forte impression physique. Une voix intérieure semblait lui dire : C'est là ce que tu cherches. Lorenzo sort de l'église tout brûlant de l'enthousiasme du martyre ; il rêve d'aller prêcher l'Évangile en Chine ou au Japon, et il découvre son projet à sa mère, qui le renvoie à l'oncle Jean.

Cet oncle Jean est un des personnages les plus curieux du livre, il est malheureux que l'auteur n'ait pas mis son caractère en pleine lumière et n'en ait fait qu'un comparse. L'oncle Jean est le type du véritable honnête homme tel qu'il peut exister aujourd'hui, bon, affectueux, indulgent, sans enthousiame pour aucune cause, et refusant de prendre parti pour aucune, parce que dans la situation actuelle des choses il se rendrait infailliblement complice d'infamies et de lâchetés ou d'étourderies et de désastres. Il n'aime pas l'ancien régime et il le verrait tomber sans grands regrets, parce qu'il sent bien que tant qu'il ne sera pas renversé, le mal ne fera qu'empirer, et il ne voudrait pas le voir renverser, parce qu'il n'espère rien d'une population qui a été trop longtemps soumise à ce régime. Il désespère des nobles et des prêtres, des bourgeois et du peuple ; l'état des choses est pour lui un dilemme dont on ne peut sortir : ou l'ancien régime continuera d'exister et le mal ne fera qu'augmenter jusqu'à ce que la mort arrive, ou il sera renversé et la maladie, aggravée subitement par cette crise imprévue, ne fera qu'amener une mort plus rapide. Il se repose donc sur le temps du soin d'arranger les affaires, et se complaît dans la pensée que tout ira pour le mieux malgré les hommes. Cette opinion, qui était celle de l'honnête oncle Jean relativement aux affaires italiennes vers l'an de grâce 1820, commence à se répandre rapidement ailleurs qu'en Italie. Ce n'est pas la plus saine partie de la population qui de nos jours prend fait et

cause à outrance pour tel ou tel principe; les honnêtes gens commencent à se distinguer à ce signe, qu'ils ne voient rien qui vaille la peine d'être aimé. Hélas! hélas! *Dî avertant omen!* Une des conversations de l'oncle Jean expliquera mieux que nos commentaires ses opinions politiques.

« — Vous voyez les choses, me disait-il quelquefois, non comme elles sont, mais telles que votre imagination vous les peint. Presque tout le monde, je vous l'accorde, méprise et déteste le gouvernement, mais il n'en prospère pas moins pour cela. Analysez la société et dites-moi où vous voyez ces vertus viriles, cet esprit de dévouement qui régénère les nations. Regardez nos nobles par exemple : les vieux boudent le gouvernement; croyez-vous que ce soit par amour de la liberté? Allons donc! ils agissent ainsi parce qu'ils voudraient tenir les rênes eux-mêmes. Les jeunes ne pensent qu'à leurs chevaux et à leurs maîtresses. Les classes moyennes sont rongées par l'égoïsme; chaque individu est absorbé par son emploi, ou sa maison de banque, ou ses clients, tous en général par la rage de faire de l'argent : le nombre *un* est leur Dieu.

« — Mais le peuple, mon oncle?

« — J'arrive à lui. Le peuple est ignorant et superstitieux (ce n'est pas sa faute, mais il est ainsi), et par conséquent l'esclave des prêtres, ces ennemis-nés de tout progrès. Le peuple entend la messe le matin et s'enivre le soir, il pense néanmoins qu'il s'est mis en règle avec Dieu et sa conscience. Que reste-t-il donc ? Un certain nombre de jeunes gens bourrés d'histoire grecque et romaine, généreux, enthousiastes, — je ne le nie pas, — mais parfaitement incapables d'autre chose que de se faire pendre. Absence de vertu, mon cher enfant, est synonyme d'impuissance : la masse est pourrie au fond du cœur, je vous le dis,

Supposez un moment que vous puissiez faire table rase de ce qui existe : que bâtirez-vous avec de tels matériaux ? Un édifice qui repose sur des poutres pourries n'a pas de fondements bien solides et croulera au premier choc. Le mal est à la racine de la société.

« — Eh bien! alors, m'écriai-je avec véhémence, attaquons le mal à sa racine.

« — Êtes-vous fou? disait mon oncle, se levant alarmé et mordant ses ongles. Pensez-vous qu'on puisse retourner la société comme une crêpe ? En vérité, ce garçon est sur la route de l'hôpital des fous.

« — Mais, mon oncle, s'il est inutile de trouver mauvais les fruits de l'arbre et s'il est fou de l'attaquer à la racine, tout progrès est impossible, et tout ce qu'il nous reste à faire, c'est de nous croiser les bras de désespoir.

« — Ce n'est pas ce que je dis. Le progrès vient de lui-même, la Providence le veut ainsi. Il y a dans le monde moral aussi bien que dans le monde physique des principes mystérieux qui se développent d'une manière qui nous est inconnue et même malgré nous. Grâce à ce travail latent, les choses sont en meilleur état qu'il y a cent ans et même cinquante ans, et dans cinquante ans d'ici, vous qui êtes jeune, vous verrez encore de nouveaux progrès. Il faut prendre le mal présent avec patience et laisser le temps faire son œuvre : que chacun dans son humble sphère essaye de devenir meilleur et de rendre meilleurs ceux qui l'entourent! Là, et là seulement, est la pierre angulaire de notre régénération future. Quant à moi, mon cher ami, lorsque j'entrerai dans une boutique et qu'on voudra bien me demander seulement le juste prix de l'article que je vais acheter, je considérerai que mon pays aura fait une plus importante conquête que s'il s'était donné toutes les institutions de Sparte, et celles d'Athènes par-dessus le marché. »

L'oncle Jean est donc chargé de souffler sur l'enthousiasme religieux de son neveu, et il y réussit à peu de frais. Son bon sens pratique lui a fait reconnaître que les héros, comme les plus vulgaires des hommes, ne doivent pas être trop exposés aux tentations, qu'on est plus sceptique après un bon dîner qu'à jeun, et que dans la jeunesse, à l'époque où le sang domine et où le caractère a trop de mollesse pour résister, les rêves de sensualité peuvent en un moment remplacer les rêves d'héroïsme, et *vice versa*. Il invite donc son neveu à dîner, refuse de l'écouter avant le dessert, et alors, après avoir rempli les verres de vieux *lacryma-christi,* il consent à recevoir les ouvertures du jeune homme, impatient de lui confier ses projets de prédication et de martyre. « Mais d'abord laissez-moi vous dire, mon cher enfant, qu'un homme peut faire très bien son salut dans le monde, qui contient assez de fous et de coquins, d'épreuves et de désappointements pour le fatiguer jusqu'à la mort et en faire un saint. Maintenant, mon cher neveu, pour prêcher les idolâtres, il faut connaître à fond les arguments de la théologie : il vous faut donc préalablement étudier la théologie. Pour prêcher à des Chinois, il faut préalablement savoir le chinois. Commencez donc par ces études indispensables, et dans quelque cinq ou six ans, si votre vocation persiste, vous serez encore assez jeune pour affronter le martyre. » L'enthousiasme de Lorenzo se sent ébranlé en partie par les conseils de son oncle, en partie par une autre influence : « Je ne suis pas sûr que les deux verres de lacryma-christi que j'avais bus n'eussent pas contribué jusqu'à un certain point à ce facile abandon de mes plans monastiques. Ils faisaient sur moi un effet singulier, un effet mondain, si j'ose ainsi parler; ils coloraient toutes choses à mes yeux d'une teinte rosée, qui, par contraste, faisait

paraître la cellule d'un couvent si sombre, si désolée, si froide à mon imagination! » — D'autres visions ne tardèrent pas à succéder aux visions mystiques, — des visions plus sensuelles, fruits de ses lectures romanesques, et les *Mille et une Nuits* remplacèrent bientôt pour lui *la Légende dorée.* Princesses captives, palais enchantés, jardins d'Armide, trésors cachés, diamants mystérieux, talismans, furent à leur tour pour lui des réalités; il conversa avec des ombres, joua avec des chimères, et poursuivit de toute l'ardeur de ses jeunes désirs des vapeurs colorées, comme nous l'avons tous fait.

Cependant l'heure était venue de faire choix d'une profession. Lorenzo décida qu'il suivrait la carrière du barreau, et entra à l'Université pour faire ses études de droit. Qu'était-ce alors qu'une université piémontaise? L'insurrection sarde de 1821 venait d'éclater et avait été réprimée impitoyablement, et plus impitoyablement vengée encore. La jeunesse des universités s'était fait remarquer dans l'insurrection, surtout à Turin, où les étudiants, secondés par une compagnie de soldats, avaient déterminé l'insurrection. Aussitôt que la révolte fut comprimée, le gouvernement ne se contenta pas de sévir contre les étudiants qui y avaient pris part; il résolut de les frapper en masse, et fit fermer les universités de Turin et de Gênes. Peu de temps après, on les reconstitua sur un nouveau modèle. Pour prévenir désormais l'introduction dans les universités de l'esprit de révolte, le gouvernement imagina des mesures qui semblaient devoir exclure forcément des études libérales de larges catégories de citoyens; il crut pouvoir arriver à ce résultat en créant deux classes d'étudiants : ceux dont les parents pourraient prouver la possession d'une certaine étendue de propriétés foncières, et ceux dont les parents ne le pour-

raient pas. En outre, deux modes distincts d'examen furent créés pour chacune de ces deux catégories, « et le mode d'examen des étudiants de la deuxième catégorie fut entouré, dit Lorenzo, d'une telle complication de difficultés, qu'on put espérer que les plus résolus n'oseraient affronter de telles épreuves. » Toutefois ces espérances furent trompées, et cet arbitraire choquant manqua son effet. Pendant la fermeture des universités, la masse des aspirants aux professions libérales s'était tellement augmentée, que, malgré toutes les mesures restrictives, les inscriptions ne furent jamais plus nombreuses. Les familles riches des classes moyennes avaient employé à acheter des propriétés foncières le capital qu'elles avaient laissé auparavant dans le commerce ou entre les mains des banquiers. Malheureusement toutes les difficultés n'étaient pas surmontées lorsqu'on avait justifié de sa fortune : il fallait encore pouvoir présenter une foule de certificats dont la plupart étaient ridicules, dont quelques-uns étaient odieux. La liste en est longue, curieuse et bonne à citer. Tout étudiant qui se présentait à l'Université devait y déposer les certificats suivants : « — 1° de naissance et de baptême ; — 2° de vaccine ; — 3° un certificat constatant que l'étudiant avait suivi pendant deux ans les cours de philosophie, et qu'il avait passé les examens obligés ; — 4° un certificat de bonne conduite signé par le prêtre de sa paroisse ; — 5° un certificat constatant qu'il s'était rendu à l'église tous les jours de fête pendant les derniers six mois ; — 6° un certificat constatant qu'il s'était confessé chaque mois pendant les derniers six mois ; — 7° un autre, constatant qu'il s'était confessé et avait communié à Pâques pendant la dernière année ; — 8° un autre encore, constatant que son père et sa mère possédaient une fortune immobilière suffisante pour donner

à chacun de leurs enfants une part égale à la somme déterminée par la loi pour l'admission de l'étudiant à l'Université; — 9° enfin un certificat de police attestant qu'il n'avait pas pris part au mouvement insurrectionnel en 1821. » A propos de ce dernier certificat, Lorenzo ne put s'empêcher de faire en riant l'observation qu'il n'avait que douze ans lorsque le mouvement de 1821 avait éclaté, et qu'il était par conséquent impossible qu'il y eût pris part. Alors le secrétaire chargé de recevoir les inscriptions répondit en prenant un air de dignité que « les règlements étaient faits pour être observés et non pour être discutés ». Lorsqu'on a pris si bien ses mesures, on n'a point à craindre d'admettre aucun anarchiste; mais qu'arrivera-t-il cependant, si tous ces jeunes gens si bien triés, n'étant pas anarchistes avant leur admission, le deviennent après, et à quoi serviront alors toutes ces minutieuses précautions?

Une fois entré à l'Université, les tracasseries, les chicanes, les obstacles irritants, ne cessaient chaque jour d'inquiéter, de harceler et d'arrêter l'étudiant, et d'abord les cours ne se faisaient pas dans l'enceinte de l'Université, mais dans les demeures respectives des professeurs. Il fallait donc courir tout le long du jour d'un bout de la ville à l'autre, heureux lorsqu'on pouvait arriver à temps pour avoir une place dans ces chambres trop petites pour contenir les étudiants, et lorsqu'on n'était pas obligé d'entendre la leçon sur l'escalier. Ces obstacles multipliés auraient dû exciter l'indulgence des professeurs; ils ne faisaient, au contraire, qu'exciter leur sévérité. Au commencement du cours, le professeur faisait l'appel nominal et inscrivait les noms des absents. Après trois absences, le professeur refusait de signer la carte de l'étudiant, et l'obligeait à perdre ainsi trois mois. Ce qu'on demandait à l'étudiant, ce

n'était pas de l'intelligence et du travail, mais de la soumission et une assiduité mécanique. « La lettre était tout, dit Lorenzo, l'esprit n'était rien. Le but qu'on s'était proposé était de former des machines et non des hommes. L'Université était comme une énorme presse destinée à extirper de la génération présente toute indépendance d'esprit, toute dignité, tout respect de soi-même, et lorsque je passe en revue tous les nobles caractères qui ont cependant échappé à ce lit de Procuste, je ne puis m'empêcher de penser avec orgueil combien les éléments moraux de cette nature italienne, dont on parle si légèrement, doivent être forts pour sortir purs et vigoureux d'une atmosphère aussi délétère. » Personne à qui se fier parmi les inférieurs, qui étaient tous des espions et obligés de consentir à l'être pour obtenir et conserver leurs places. Tel est le brillant tableau que trace Lorenzo Benoni de l'université de Gênes pendant les années de la Restauration.

Il n'est pas étonnant que des jeunes gens à tête chaude, perpétuellement agacés par un despotisme aussi provoquant, sentissent s'amasser dans leurs cœurs des trésors de haine et s'agiter dans leur esprit des pensées de vengeance. Ce n'était pas d'ailleurs à l'Université seulement qu'ils rencontraient l'arbitraire; ils le rencontraient partout, dans leurs promenades, au sein de la société, dans leurs réunions, dans les lieux de plaisir. Un jour par exemple, Lorenzo et ses amis se promenaient pendant la nuit sur le pont de Carignano. Au bout de quelques instants, ils s'aperçoivent qu'ils sont suivis de près par deux carabiniers. « Que faites-vous là? leur demanda l'un d'eux. — Nous nous promenons. — Il est trop tard pour se promener. — Il n'est jamais trop tard pour faire un tour pendant une si belle nuit. — La nuit est faite pour dormir, et vous feriez mieux d'aller

au lit. — Nous n'avons pas sommeil. — Peu importe, vous ferez bien d'aller vous coucher. — Est-ce un ordre que vous nous donnez? — Oui, messieurs. — Et si nous n'obéissons pas? — Nous serons obligés de vous mettre au poste. » Une autre fois la censure ordonna la suppression dans un opéra du mot *libertà*, et ordonna de le remplacer par le mot *lealtà* (fidélité). Ce ne sont là d'ailleurs que peccadilles à côté des abus de pouvoir de toute nature que rapporte Lorenzo Benoni, et dont nous lui laissons la responsabilité. Ces faits qui ont depuis remué toute l'Europe, ce sans-façon de despotisme et d'arbitraire qui a provoqué tant de discours dans le parlement d'Angleterre et fait écrire tant de lettres à M. Gladstone, sont choses de vieille date en Italie; mais — circonstance à noter — ils n'ont commencé à frapper tous les yeux que lorsqu'ils ont été dénoncés officiellement, pour ainsi dire, par une assemblée d'hommes dont la position donnait des garanties de modération et d'exactitude [1], et non par une bande de jeunes enthousiastes qui donnaient trop facilement prise aux reproches d'exagération et d'ambition subversive. Parmi les souvenirs de Benoni relatifs à l'administration piémontaise et au clergé, nous choisirons cependant une anecdote qui, à cause de son caractère dramatique, figurerait fort à son avantage dans le terrible roman de *Melmoth* ou dans tel autre livre de la littérature funèbre et anglicane. Quant au lecteur, il en tirera les conséquences qu'il voudra, selon son goût ou son aversion pour les moines et la vie monastique.

Une habitude assez répandue parmi les populations

1. Le parlement d'Angleterre, qui de 1850 à 1855, se donna pour mission de dénoncer à l'Europe tous les actes d'arbitraire des gouvernements italiens et tous les agissements de l'Autriche.

italiennes est celle des *retraites*, exercices religieux bien connus des pays catholiques, et auxquels on assiste pendant le carême. Ces exercices étant obligatoires pour les étudiants, Lorenzo dut s'y rendre. Un soir, pendant qu'il était agenouillé près d'un confessionnal, il entend une voix chuchoter à son oreille : « Ne bougez pas, j'ai besoin de vous parler. Laissez la porte de votre chambre ouverte cette nuit. » Vadoni, celui qui parlait ainsi, était un des anciens camarades de collège de Lorenzo, une des créatures humaines les plus inoffensives qu'on pût voir, une pauvre tête, un tempérament obéissant, et dont tous les lauriers cueillis au collège se résumaient dans les prix de bonne conduite et de sagesse. Vadoni était orphelin et n'avait pour parent qu'un vieil oncle dur, avare, égoïste, bigot, soumis à l'influence ecclésiastique, et toujours en proie aux terreurs de l'enfer, dont ses vices et sa mauvaise nature le rendaient d'ailleurs parfaitement digne. Les moines, dont il faisait généralement sa compagnie, n'eurent pas de peine à prendre bientôt une grande influence sur l'esprit du jeune Vadoni. Ils étaient si doux, si bons, si polis, — son oncle au contraire était si dur et si morose, — leur couvent était si paisible, si propre, — la maison avunculaire était si sordide et si ennuyeuse..... Bref, sa faible cervelle n'y tint pas. Il se figura qu'il était appelé à la vie monastique, ses religieux amis l'encouragèrent, et son oncle, trop heureux d'être débarrassé de son neveu, n'eut garde de l'en dissuader.

Le vieux Vadoni était riche ; si son neveu prononçait définitivement ses vœux, tous les biens dont il devait légalement hériter deviendraient la propriété du couvent. Si on laissait échapper Vadoni, l'héritage s'enfuyait avec lui, et il allait s'enfuir, car au bout de six mois de vie claustrale le pauvre garçon soupirait après la liberté. Il avait reconnu qu'il n'était pas fait pour

la vie monastique. Prières, exhortations, menaces, furent employées pour le retenir, mais en vain; on eut recours alors à des moyens plus terribles.

« L'époque de la majorité de Vadoni approchait, et par conséquent avec elle l'heure fatale où les vœux devaient être prononcés. Le supérieur fit encore tous ses efforts pour l'amener à cette détermination, mais il échoua de nouveau. Alors le pauvre garçon fut plongé dans une *segreta*, c'est-à-dire dans un cachot souterrain, éclairé seulement par une petite lampe placée dans une tête de mort. Sa nourriture se composait de pain et d'eau, et il avait pour tout lit une couche de paille. Pendant la nuit, il était fréquemment éveillé par des bruits de chaînes et par des voix mystérieuses qui le menaçaient de l'éternelle damnation. Le malheureux Vadoni ne put soutenir cette épreuve; il supplia qu'on le retirât de ce séjour de terreur, qui lui était devenu insupportable, et fit toutes les promesses qu'on exigeait de lui. « Dans un mois, dit Vadoni en terminant son récit, je serai majeur et je serai moine; oui, je sens que toute ma force de résistance est épuisée. Je n'étais pas né pour lutter. Ils m'ont accablé, épuisé, annihilé. Je suis perdu si vous ne me sauvez pas. Je vous aperçus l'autre jour, et un rayon d'espérance illumina mon esprit. Je n'ai dans le monde personne qui puisse me sauver que vous. »

« Hélas! que pouvais-je faire pour lui, moi, pauvre jeune étudiant sans relations, sans influence et sans argent? Vadoni avait arrangé dans sa tête tout un plan romanesque que je devais exécuter : je devais lui procurer un déguisement, une échelle de corde, et un passage à bord de quelque vaisseau partant pour l'Amérique. Je sentis immédiatement que tout cela était impossible, et je le lui déclarai. J'essayai de relever son courage, je l'exhortai à la résistance, mais en vain. Il

n'y avait plus en lui une étincelle d'énergie. « Je suis perdu sans espoir de salut, s'écria-t-il dans un accès de désespoir. J'avais besoin d'être protégé contre ma propre faiblesse. Pourquoi résisterais-je? Une demi-heure de cette terrible *segreta*, je le sens bien, aura raison de toute mon opposition.

« — Je verrai votre oncle si vous voulez, lui dis-je. Écrivez-lui une lettre, je m'en chargerai; je plaiderai votre cause de toutes mes forces. — Je le veux, répondit Vadoni avec l'accent du découragement. Demain soir à l'église vous aurez ma lettre. Je n'en espère rien; que Dieu vous bénisse cependant! Vous avez été toujours bon pour moi. Comptez sur mon affection. Je serai certainement un mauvais moine, mais jamais, j'espère, un mauvais ami. » Le lendemain soir il m'apporta sa lettre, et le jour suivant je quittai mon isolement temporaire, Dieu sait avec quels sentiments. »

Lorenzo porte la lettre au vieux Vadoni. Quelques jours se passent sans qu'il puisse obtenir une audience. A la fin cependant il est admis. — « Vous pouvez juger, monsieur, de la pénible surprise que m'a causée la lettre de mon neveu; mais depuis j'ai reçu un nouveau message dans lequel je suis heureux de trouver l'expression des sentiments qui lui sont habituels. » En effet, une nouvelle lettre avait suivi la première, et dans cette épître le pauvre Vadoni exprimait les sentiments du plus profond regret pour ce qu'il avait écrit dans un moment d'aberration, il se déclarait tout prêt à entrer dans cet *état qu'il avait volontairement choisi.* « Il était évident, dit Lorenzo, que la *segreta* avait exercé une influence considérable sur la détermination de mon pauvre ami. » Quelques mois après, il apprit que le novice Vadoni avait prononcé ses vœux.

Nous pourrions multiplier les anecdotes, mais nous devons nous borner. Il en est une cependant que nous

citerons encore, non qu'elle ait un caractère politique, mais parce qu'elle exprime tout un côté sauvage de la nature humaine, ce qu'il y a de plus odieux dans le despotisme des êtres vulgaires, je veux dire l'insulte aux victimes, la plaisanterie devant la mort ou la souffrance, le sarcasme jeté au malheur, cette infâme belle humeur et ces plaisanteries cyniques qui sont le partage de certains instruments de la tyrannie, des Jeffreys et des Fouquier-Tinville. Un prisonnier politique, depuis longtemps détenu dans la forteresse de Mondovi, avait demandé à plusieurs reprises la permission de se faire faire la barbe. Le commandant fit part de cette demande au gouverneur de la province de Cuneo, qui accorda l'autorisation par la dépêche suivante, que Lorenzo déclare textuelle : « Le prisonnier aura les mains, les bras et les jambes liés à une chaise ; deux sentinelles seront placées l'une à sa droite, l'autre à sa gauche ; derrière lui se tiendra un soldat ; devant lui se tiendra le commandant, ayant le major de la forteresse d'un côté et son aide de camp de l'autre. Dans cette attitude, nous permettons au prisonnier de se faire raser tout à son aise. »

Il n'est pas étonnant que, témoins de tant d'actes arbitraires qui faisaient l'élément premier des conversations de chaque jour, qui atteignaient tantôt des parents, tantôt des amis, les jeunes citoyens d'une ville qui n'avait jamais supporté qu'impatiemment la domination piémontaise, qui se souvenait de son ancienne grandeur et de son ancienne liberté, fussent entraînés à des rêves de vengeance ; mais quelle que soit la haine qu'on éprouve théoriquement pour la tyrannie, il n'est rien de tel pour comprendre l'injustice comme d'être soi-même la victime de l'injustice. Or c'est là ce qui arriva à Lorenzo. Un matin, pendant qu'il était encore au lit, un messager entre dans sa

chambre et lui remet une lettre portant le sceau de l'Université, avec cette suscription : « Au signor Lorenzo Benoni, pour lui être remis en personne. » Il ouvre la lettre et y lit qu'il est exclu de l'Université pour une année entière. Quel crime pouvait-il donc avoir commis? Lorenzo fouille dans sa tête et n'y trouve pas le souvenir du plus petit péché véniel. Il court à l'Université, entre dans le cabinet du secrétaire, et, ne le trouvant pas, va l'attendre à la porte, afin de ne pas le manquer. « Quel est mon crime? qu'ai-je fait? lui demanda-t-il dès qu'il l'aperçut. — Vous le savez mieux que personne, » répond le secrétaire. Lorenzo se retire et rencontre un étudiant qui l'informe du délit dont il est accusé. Le dimanche précédent, à l'heure de l'office divin, une odeur insupportable s'était tout à coup répandue dans la chapelle de l'Université; plusieurs étudiants avaient été accusés de cette mauvaise plaisanterie, et Lorenzo était du nombre. Or il se trouvait que précisément Lorenzo s'était absenté du service ce dimanche-là, et qu'il avait passé les heures de l'office dans un café de la ville, où il s'était amusé à donner une leçon de billard à un de ses camarades. Prouver un *alibi* n'était pas chose facile : comment avouer qu'on n'avait pu commettre une faute parce qu'on en avait commis une autre? Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de se soumettre en silence à la condamnation qui le frappait. « C'est un dilemme sans issue, lui avait dit un de ses amis. Vous ne pouvez appeler en témoignage un maître de café et deux ou trois de vos condisciples qui, à ce moment, étaient supposés assister à l'office, cela serait absurde et ne servirait à rien. Supportez cet accident avec courage, c'est tout ce que vous pouvez faire. »

Tel ne fut pas l'avis du père de Lorenzo, homme intraitable et tyrannique, comme nous l'avons dit.

Pour se soustraire aux colères et aux sarcasmes de son père, Lorenzo se décide à aller trouver un des chefs de l'administration universitaire, M. Merlini, personnage aigre-doux, mielleux, caressant, dangereusement insinuant, mélange d'inquisiteur et de juge d'instruction. « En quoi puis-je rendre service à M. Farina? dit l'excellent homme en feignant de se tromper de nom dès qu'il aperçoit Lorenzo. — Je vous demande pardon, monsieur, mon nom est Benoni. — Ah! c'est vrai; ma mémoire est si faible... Quel service puis-je rendre à M. Benoni? » Lorenzo explique les motifs de sa visite, et alors a lieu la conversation suivante, curieuse en ce qu'elle renferme ce mélange de violence et de souplesse, de terrorisme et de politesse extérieure, d'indulgence apparente et d'inflexibilité réelle qui compose la politique du despotisme :

« Vous avez, dit-il, une façon si claire d'exposer les choses, qu'il me semble maintenant me souvenir tant soit peu de l'affaire que vous avez mentionnée. Vous vous déclarez non coupable, et certes c'est bien votre droit. Quel coupable a jamais été assez fou pour s'avouer tel? Hi! hi! hi! vous me rappelez la dernière cause que j'ai plaidée devant la cour criminelle. Je prononçai un plaidoyer qui, je dois le déclarer, obtint un brillant succès. C'était une affaire de parricide. Les preuves contre nous étaient accablantes. Mon homme avait mis dans sa tête de s'avouer coupable. — Vous ne le ferez pas, dis-je, et il ne le fit pas pour son bonheur, car mon plaidoyer le fit acquitter. — Et M. Merlini se mit à rire de nouveau.

« A la vérité, je n'apercevais pas ce que cette anecdote avait de commun avec l'affaire en question, mais je ne hasardai aucune observation à ce sujet.

« — Vous dites que vous êtes innocent, reprit M. Mer-

lini ; très bien, mais où est la preuve à l'appui de votre assertion?

« — Je vous demande bien pardon, monsieur, mais n'est-ce pas à l'accusateur de prouver la culpabilité? L'innocence n'a pas besoin d'être prouvée; elle est toujours présumée, n'est-ce pas?

« — Admirable, parfaitement bien dit, très solidement raisonné, mon cher monsieur Benoni. Il est aisé de reconnaître que vous avez du sang d'avocat dans les veines, et je suis tout joyeux de voir les progrès que vous avez faits. Seulement, dans votre affaire, mon cher monsieur, soyez assez bon pour remarquer que le tribunal a prononcé son jugement, et que par conséquent il existe ce que nous appelons *res judicata*. Hi! hi! hi!

« — Mais si le tribunal a condamné sans entendre l'accusé?

« — Cela dépend, mon cher monsieur, de la nature exceptionnelle du tribunal. La commission de l'instruction publique est une sorte de magistrature paternelle qui est présumée ne jamais prévariquer..., et contre les décisions de laquelle il n'y a pas d'appel, ajouta M. Merlini — cette fois avec une grimace.

« — Soit, repris-je, mais la commission d'instruction publique, une fois mieux informée, ne peut-elle pas annuler ses propres décisions?

« — Pour qu'une telle chose arrive, il faut qu'il y ait des motifs sérieux, très sérieux. Maintenant soyons francs, vous m'intéressez, et je désire vous être utile. Pour obtenir l'indulgence de la commission, il faut la mériter, et il n'y a qu'un moyen pour cela : c'est de me dire ici, tout à fait entre nous, en toute confiance, comme en confession, les noms des auteurs du désordre de dimanche dernier.

« — Dénoncer mes camarades! dis-je en tressaillant. Quand bien même je saurais ce que vous me demandez,

et je ne le sais pas, rien ne pourrait m'engager à me rendre coupable d'une action aussi vile.

« M. Merlini cessa alors de faire patte de velours, et montra ses griffes. — Vous les connaissez, dit-il, et vous êtes l'un d'eux. Et quand bien même cela ne serait pas, les détestables paroles que vous venez de prononcer font de vous moralement leur complice. Allez, monsieur, vous recevez ce que vous méritez. »

Proscrit temporairement de l'Université, à quoi le jeune Lorenzo pouvait-il passer son temps ? Comment satisfaire à cette exubérante activité de la jeunesse, lorsqu'on n'est ni chargé d'une tâche régulière, ni amoureux, ni très lancé dans le monde des vanités et de la mode, sinon en s'occupant des affaires du genre humain, en cherchant à mettre ses rêves en pratique? La plupart des folies des jeunes gens proviennent du grand nombre d'heures qu'ils ont à dépenser, et de la nécessité où ils sont de les remplir tant bien que mal. La jeunesse, c'est le travail de Sisyphe roulant éternellement son rocher qui retombe sans cesse, c'est le tonneau des Danaïdes éternellement rempli et éternellement vide : doux supplice, ardent martyre dans lequel s'usent les forces de l'âme et du cœur, qui livre à la vie sérieuse des hommes qui ne sont plus que l'ombre et la moitié d'eux-mêmes, période fatale que la nature, jalouse, dirait-on, de la noblesse, du courage et du génie auxquels pourrait parvenir le genre humain, a voulu placer à l'entrée de la vie active pour user ces forces étonnantes et éteindre ce feu généreux qui pourraient réaliser des prodiges d'héroïsme et d'amour! C'est là que se perdent inutilement des trésors d'énergie, que vont littéralement au néant les semences d'innombrables vertus; c'est là que se contractent les habitudes et les vices qui dépareront la vie entière : heureux encore si ces fautes et ces

orages ne brisent pas la vie sur sa tige dès le début! Oh! si l'on pouvait sauter à pieds joints cette période terrible, le monde serait deux fois plus beau, plus riche, mieux ordonné qu'il ne l'est. Le pauvre Lorenzo en fit l'expérience. Dans les loisirs forcés que lui avait faits l'Université, il se nourrit de songes politiques et rêva d'indépendance nationale. Autour de Lorenzo se groupait tout un petit cénacle d'amis aussi jeunes, aussi ardents et aussi oisifs que lui : son frère César Benoni, cœur tout aussi dévoué, mais imagination moins romanesque, esprit plus pratique et plus terre à terre; Sforza, caractère énergique, âme de stoïcien, sobre, frugal, pauvre et supportant légèrement la pauvreté; le prince d'Urbino, chevaleresque et sûr ami, esprit lourd, mais remplaçant la finesse par le dévouement; enfin, avant tous les autres, Fantasio, le mystique rêveur, le remuant, le ténébreux Fantasio, autrement dit Mazzini en personne.

Lorenzo nous donne un portrait de ce bizarre et célèbre révolutionnaire dans sa jeunesse, avant la prison et les longs exils, avant les malheurs et les fautes, au moment où le rôle de conspirateur est charmant comme la jeunesse, au printemps de la révolution italienne, à l'époque de la floraison première des sociétés secrètes :

« Fantasio était mon aîné d'un an. Il avait une belle tête, un front large et proéminent, des yeux noirs comme le jais, qui par moments lançaient des éclairs. Son teint était olive pâle, et ses traits, remarquablement frappants d'ailleurs, étaient comme enchâssés dans une forêt de cheveux noirs et flottants qu'il portait ordinairement longs. L'expression de sa physionomie, qui était grave et presque sévère, était tempérée par un sourire d'une grande douceur mêlée d'une certaine finesse qui trahissait une riche veine

comique. Il parlait bien et abondamment, et lorsqu'il s'échauffait, il y avait dans ses yeux, ses gestes, sa voix, dans toute sa personne une puissance de fascination tout à fait irrésistible. Sa vie était une vie de solitude et d'étude; les amusements habituels aux jeunes gens de son âge n'avaient pas d'attrait pour lui. Sa bibliothèque, son cigare, son café, quelques promenades, mais rarement pendant le jour, plus fréquemment dans la soirée et au clair de lune et toujours dans des lieux solitaires, étaient ses seuls plaisirs. Ses mœurs étaient irréprochables, sa conversation était toujours chaste. Si quelqu'un des jeunes compagnons qui l'entouraient se permettait par hasard quelque plaisanterie égrillarde ou quelque expression à double sens, Fantasio y mettait fin immédiatement par quelque parole qui ne manquait jamais son effet. Telle était l'influence que lui donnaient la pureté de sa vie et son incontestable supériorité.

« Fantasio était très versé dans la connaissance de l'histoire et de la littérature non seulement de son pays, mais des pays étrangers. Shakspeare, Byron, Gœthe, Schiller, lui étaient aussi familiers que Dante et Alfieri. D'un corps frêle et maigre, il avait une infatigable activité d'esprit; il écrivait beaucoup et bien à la fois en vers et en prose, et il y avait à peine un genre qu'il n'eût pas essayé, essais historiques, critique littéraire, tragédies, etc. Amant passionné de la liberté sous toutes les formes, un indomptable esprit de révolte contre tous les genres de tyrannie et d'oppression respirait dans son âme ardente. Bon, sensible, généreux, il ne refusait jamais ses conseils ni ses services, et sa bibliothèque bien fournie comme sa bourse bien pourvue étaient toujours à la disposition de ses amis. Peut-être aimait-il trop à déployer l'éclat de ses talents de discussion aux dépens du bon sens, en soutenant par

moments d'étranges paradoxes ; peut-être y avait-il une légère affectation dans son invariable costume noir, et son horreur pour les cols de chemise apparents était certainement quelque peu exagérée ; mais tout compte fait, c'était un noble jeune homme. »

Je ne doute pas que le portrait n'ait été ressemblant à cette époque, et quelques-unes des qualités que Lorenzo prête à Mazzini peuvent très bien expliquer certains actes de sa vie ultérieure. Qui n'a connu quelqu'un de ces jeunes gens prématurément sérieux et qui ont peine à porter la gravité de leurs pensées, dont la nature morale est trop forte pour leur tempérament physique, et dont les aspirations sont un poids trop lourd pour leur caractère? Tel a été, je le crois du moins, le malheur de Mazzini ; il semble qu'il y ait eu une disproportion marquée entre ses ambitions et ses forces, entre le but qu'il s'assignait et les moyens que sa nature pouvait lui fournir. Tout le monde a vu le portrait de ce révolutionnaire célèbre : une belle et intelligente figure, rêveuse et (contradiction frappante !) spirituelle en même temps, un air d'exaltation mêlé à beaucoup de ruse, peu de force et de solidité dans les traits ! Sur l'ensemble général de la physionomie court un rayon d'élévation morale, vague et inquiète, semblable à une mince couche d'huile répandue sur un vase d'eau. Deux réflexions vous saisissent en contemplant cette figure : c'est d'abord l'absence complète de solidité qu'elle révèle, et puis une certaine contradiction dans les diverses expressions qu'on peut y lire. On dirait qu'un masque rêveur, exalté à la moderne, à l'allemande ou à l'anglaise, a été placé sur le véritable visage spirituel, fin, mobile, tout italien. Lorenzo nous apprend que Mazzini possédait une riche veine comique. Qui s'en serait jamais douté en lisant ses proclamations et ses opuscules politiques ?

Encore cette vieille tragédie d'une nature primitivement bien douée et qui s'est faussée par trop d'ambition et de surexcitation artificielle, en se proposant un but trop lointain, ou en se chargeant de porter un fardeau trop pesant! La fascination que Mazzini exerçait sur ses amis explique très bien et le dévouement avec lequel ils l'ont suivi dans toutes ses entreprises, et l'implacable étourderie avec laquelle il les a compromis ou sacrifiés. Les vertus de sa vie privée lui méritaient-elles la confiance qui l'accompagnait dans la vie publique? Il y a quelquefois une sorte de prestige moral dont abusent aux dépens de leurs amis et de leurs concitoyens des hommes parfaitement honnêtes et vertueux d'ailleurs. On croit à leurs opinions politiques et on ne songe pas à les discuter, parce que leur vie est irréprochable; certes l'histoire de Mazzini contient plus d'un fait de ce genre-là.

Instruit comme il l'était, actif, plein d'éloquence et de fougue en tous sens, il aurait pu, en restreignant ses ambitions, rendre de grands services à son pays comme publiciste, critique, défenseur des idées modernes. Il était fait pour être un initiateur. La guerre des classiques et des romantiques était alors dans tout son éclat; il avait pris hardiment parti pour les derniers. Il avait défendu Manzoni et Rossini contre leurs détracteurs dans une série d'articles publiés par un journal florentin dévoué aux idées romantiques. Déjà cependant il roulait dans sa tête le plan fatal qui devait occuper toute sa vie. La révolution grecque avait éclaté et attirait les regards de l'Europe entière. Dans cette lutte héroïque et glorieuse, Mazzini était surtout frappé d'un fait — le rôle important qu'avait joué la société secrète connue sous le nom d'*Hétairie*. « Ne sommes-nous pas, disait-il souvent, vingt-quatre millions d'hommes? Sommes-nous moins intelligents, moins

braves que les Grecs ? Lisez l'histoire de notre temps, et vous verrez de quoi sont capables les Italiens, lorsqu'ils sont bien dirigés et bien commandés; vous verrez les prodiges de valeur qui ont été accomplis par nos légions italiennes en Espagne, en Russie, partout. Le joug étranger qui pèse sur nous est-il moins lourd, moins dégradant que celui qui écrasait les Grecs? Le supportons-nous avec plus de patience? Qu'est-ce qui nous manque donc pour accomplir ce que les Grecs ont accompli? Rien, si ce n'est de nous entendre les uns les autres. Nous manquons d'une hétairie, voilà tout. » Cette idée favorite d'une grande société secrète faisait souvent le sujet des conversations de Fantasio avec ses jeunes amis, qu'il n'avait pas de peine à convaincre. Dès cette époque, il avait conçu le plan de ce qui fut plus tard la *Jeune-Italie*. Il l'avait rédigé et proposé à la facile approbation de ses compagnons. Il ne voulait pas restreindre son *hétairie* à Gênes et au Piémont seulement, et il fit un voyage à Florence, où il avait parmi les jeunes libéraux un grand nombre de connaissances, pour les gagner à son projet et étendre son plan à la Toscane; mais il y avait déjà là une société secrète, les libéraux toscans avaient reçu récemment des ouvertures des *carbonari* de Bologne, et alors à quoi bon une nouvelle société?

Le carbonarisme, fondé d'abord dans le royaume de Naples contre l'occupation française, encouragé par le roi Ferdinand en personne, n'avait pas tardé à devenir formidable aux souverains italiens. Il était alors dans toute sa floraison, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. C'était le carbonarisme qui avait soulevé les insurrections de 1821. Le pape Pie VII l'avait excommunié, le roi Ferdinand l'avait persécuté après l'avoir encouragé. « Toutes ces rigueurs, dit Lorenzo, avaient accru la fascination qu'exerçait cette

secte, au lieu de la diminuer. Une atmosphère de sombre poésie entourait ces êtres étranges que l'imagination populaire se figurait tenant leurs séances dans les bois et les cavernes à l'heure de minuit, et continuant leur œuvre mystérieuse sans s'inquiéter en rien des foudres du Vatican ou de la perspective de l'échafaud. » Fantasio dut donc se contenter pour le moment de s'affilier à cette toute-puissante société. Il multiplia les voyages et les correspondances. Il essaya d'aller à Bologne sous prétexte de comparer et d'examiner quelques manuscrits très rares de *la Divine Comédie*, en réalité pour se concerter avec les chefs de la *vente* de cette ville; mais le gouvernement lui refusa un passeport. Cependant l'œuvre secrète n'en marchait pas moins rapidement. Deux émissaires toscans s'étaient rendus auprès de Fantasio. Lorenzo, qui les contemplait avec la curiosité passionnée d'un sauvage et d'un enfant, décrit ainsi les impressions qu'il éprouvait à leur aspect :

« Les deux émissaires avaient un message spécial pour la vente suprême de Paris. Paris ! l'inconnu ! l'infini ! la vente suprême ! un je sais quoi couronné de nuages porteurs de la foudre ! On chuchotait des noms, des noms que je n'avais jamais entendu prononcer, que depuis ma première enfance je n'avais jamais rencontrés dans mes lectures sans un frisson d'admiration respectueuse, des noms qui dans ma pensée représentaient des demi-dieux, Lafayette, Lamarque, Foy ! Mon cœur se gonflait, ma tête se troublait, un désir passionné d'accomplir quelque chose de grand s'emparait de moi. Combien ces jeunes gens étaient heureux ! comme je les admirais ! comme je les enviais ! deux beaux, nobles, sincères jeunes hommes s'il y en eut jamais, croyant fermement à chacune des paroles qu'ils prononçaient, et prêts à verser leur sang pour témoigner de la vérité

de ces paroles! Ce n'est que d'hier encore que tombait l'un d'entre eux en combattant les Autrichiens dans un faubourg de Bologne. Honneur à toi, brave Marliani! »

Les souhaits de Lorenzo seront bientôt accomplis ; lui aussi sera *carbonaro*. Depuis quelque temps il a surpris entre Fantasio et son frère César des conversations mystérieuses qui cessent à son approche. On semble le redouter et se défier de lui. Enfin le secret lui est révélé. « Ayez un peu de patience, lui dit Fantasio; votre âge soulève encore quelques difficultés, mais tout sera bientôt terminé. » En effet, quelques mois après, Lorenzo était initié à la société secrète. La scène de l'initiation est curieuse et a un caractère tout italien; elle commence dans un bal masqué et se termine dans l'appartement somptueux d'un riche gentilhomme.

« La foule était grande dans les salles du Ridotto, et le bal extrêmement animé. Il pleuvait et faisait froid dehors : excellente raison pour se réunir dans cette salle agréable, si confortablement chaude! Tout avait un aspect si brillant! tous paraissaient si heureux et si gais! Les masques étaient nombreux, les travestissements étaient généralement de bon goût, et quelques-uns étaient splendides. Il n'était que onze heures et demie ; j'avais encore une demi-heure pour faire un tour dans la salle du bal; je me mêlai donc au flot joyeux qui allait et venait et se pressait à travers la longue suite des appartements. On dansait dans deux ou trois endroits différents, et je ne pus m'empêcher de sourire en passant auprès des danseurs au souvenir de mon infortuné début dans la gaie science de Terpsichore longtemps auparavant. Un feu croisé de saluts, de bouquets, de plaisanteries, de calembours et d'espiègleries, autorisés par la circonstance, partaient de tous côtés autour de moi comme des pétards.

« Un groupe compact obstrue le chemin : qu'est-ce là? C'est une servante, vrai type génois, avec son spencer en velours, son *mezzaro* national et ses jupons courts, dialoguant avec un *gianduja*, type piémontais : le gouvernement et l'opposition face à face! « Deux écus par mois, crie la servante, deux écus pour une fille comme moi! Allez au diable, allez, impertinent animal. (Rires des assistants.) Ils sont tous les mêmes, ces mangeurs de *polenta*. Ils viennent affamés et sans le sou, et ils s'engraissent de notre chair. » La majorité de l'assemblée, qui appartient à l'opposition, applaudit cette délicate allusion à un plat favori des Piémontais et à leur pauvreté proverbiale.

« Plus loin, une nourrice en favoris noirs, portant dans ses bras une poupée de bois, persifle un Adonis suranné qu'elle a poussé dans un coin. Cette nourrice, à ce que m'apprennent mes voisins, porte la terreur partout où elle passe. Elle sait le secret de tout le monde. En vain le pauvre homme, que la plaisanterie ne réjouit pas, fait des efforts désespérés pour s'échapper. Son persécuteur sans merci le suit de près et insiste pour avoir l'adresse de la boutique où il a acheté sa perruque de chanvre. Le Lovelace suranné se met sérieusement en colère, ce qui est contre les règles, et la joie des assistants n'en est que plus grande ; mais minuit sonne, et il est temps d'aller rejoindre César.

« Il n'était pas encore dans la salle du rendez-vous ; je m'assis donc, et je regardai la foule bigarrée qui passait devant moi. De temps à autre, un masque m'appelait par mon nom ou dirigeait son doigt vers moi d'une manière menaçante. Deux dominos noirs s'arrêtèrent sur le seuil et regardèrent comme s'ils cherchaient quelqu'un, puis ils se dirigèrent vers moi. Le plus grand des deux m'appela par mon nom : — Que faites-vous là tout seul?

« — Je contemple des fous, comme vous voyez.

« — Vous attendez quelqu'un? glapit le petit domino, habillé en femme, mais qui était un homme évidemment.

« — Une dame, je parie, continua le petit domino.

« — Précisément, j'attends quelqu'un.

« — Une dame à favoris noirs en tout cas, répondis-je.

« — Une très belle dame; je la connais, ajouta le grand domino.

« — Si vous la connaissez, vous en savez plus long que moi.

« — Je sais son nom et je vous le dirai tout bas. — Le domino s'arrêta et laissa tomber ces mots dans mon oreille : *L'heure a sonné.*

« Je tressaillis, comme frappé d'une secousse électrique, et je dis en me levant : — Enfin! je suis prêt.

« — Alors, suivez-nous.

« Ils traversèrent les salles encombrées, et me précédèrent sur les escaliers, puis dans la rue. Je les suivais de très près; enfin nous entrâmes dans une allée obscure, où mes guides s'arrêtèrent. — Je vous demande pardon, dit le plus grand, mais il est indispensable que nous vous bandions les yeux. — Je fis un signe de tête affirmatif, et un mouchoir fut noué autour de mes yeux. Il faisait froid, humide, et nous étions tous enveloppés dans nos manteaux. Mes compagnons me prirent chacun par un bras, et nous marchâmes ainsi en parfait silence, tournant à droite, à gauche, et quelquefois, à ce qu'il me semblait, retournant en arrière. Deux autres personnes, autant que j'en pouvais juger par le bruit des pas, nous suivaient de près. Enfin nous nous arrêtâmes. Je n'avais pas la moindre idée de l'endroit où nous pouvions être. J'entendis une clef tourner dans une serrure, nous entrâmes

et montâmes deux étages; on ouvrit une porte, on traversa un corridor : nous avions enfin atteint notre destination.

« On me débanda les yeux, et je me trouvai dans une vaste chambre plutôt richement qu'élégamment meublée. Un grand feu brûlait dans une énorme cheminée, et une lampe pesante recouverte d'un globe d'albâtre répandait une douce et tendre lumière autour de l'appartement. Le plancher était recouvert d'un épais tapis d'un rouge sombre ; une large draperie en damas à fleurs de même couleur tombait en plis splendides à l'extrémité de la chambre, et cachait probablement une alcôve. Nous étions cinq dans cette pièce — les deux personnes qui m'avaient amené, deux autres également enveloppées dans des dominos noirs, probablement celles qui nous avaient suivis, et moi. Le grand domino noir, qui paraissait être le chef, et que j'appellerai désormais le président, s'assit dans un fauteuil; les deux derniers s'assirent à ses côtés, et le domino habillé en femme devant lui. Le président m'ordonna de m'avancer, ce que je fis; je me tins debout, regardant les quatre hommes et en face de l'alcôve. Après un court moment de silence, une sorte d'examen commença. Ce fut le grand domino qui parla en me tutoyant.

« Quels étaient mes noms de famille et de baptême et mon âge? — Je les donnai. — Savais-je pourquoi j'étais dans ce lieu? — Je croyais le savoir. — Persistais-je dans mon intention d'entrer dans la *Société des bons Cousins?* — J'y persistais de tout mon cœur. — M'étais-je formé une idée nette des terribles devoirs que je m'imposais? — Je savais qu'aussitôt que j'aurais prêté ce serment solennel, mon bras, mon intelligence, ma vie, mon être enfin, ne m'appartiendraient plus, mais appartiendraient à l'ordre. — Étais-je prêt à mourir

mille fois plutôt que de révéler les secrets de l'ordre? Étais-je prêt à obéir aveuglément et à abdiquer ma volonté devant la volonté des supérieurs de l'ordre? — Incontestablement je l'étais. Si l'on m'eût dit d'ouvrir la fenêtre et de me précipiter la tête la première, je n'aurais pas hésité. — Pendant que ces mots sortaient chauds comme la lave du fond de mon âme, je vis ou plutôt il me sembla voir les rideaux de l'alcôve se remuer doucement. Était-ce une illusion, ou bien quelqu'un était-il caché derrière? Je ne m'inquiétai pas longtemps de cette circonstance, car que signifiait un mystère de plus ou de moins dans ce grand mystère?

« L'examen terminé, le président me fit agenouiller et prononça la formule du serment d'une voix haute et distincte, en appuyant avec force sur les phrases les plus significatives. Cela fait, il ajouta : « Prenez une chaise, et asseyez-vous; vous le pouvez maintenant que vous êtes un des nôtres. » J'obéis; on me choisit un nom d'adoption, et on me fit connaître quelques mots, quelques signes mystérieux par lesquels je pourrais me faire reconnaître de mes frères, mais avec l'injonction expresse de ne les employer qu'en cas de nécessité, etc. »

Être *carbonaro*, pour Lorenzo cela représentait toute une existence de dévouement, de périls, de combats, dont tout ardent jeune homme est friand, si nous pouvons nous servir de cette expression. Il était déjà affilié depuis plusieurs mois, il comptait avoir à renverser sous peu de jours un gouvernement, et il ne voyait arriver aucun ordre. Il commençait à penser qu'il avait été mystifié, et il avait fait part de ses craintes à Fantasio, lorsqu'un matin ce dernier vint le trouver. — Eh bien! que vous avais-je dit, incrédule? J'ai un ordre pour vous. — Un ordre! A ce mot, je relevai la tête comme un cheval de guerre au son

de la trompette. — Oui, un ordre ; nous sommes tous convoqués pour ce soir au pont de Carignano. — Ils s'y rendent, et trouvent au rendez-vous une quinzaine de personnes, toutes revêtues de longs manteaux. Minuit sonne. Alors, avec le premier coup de l'horloge, un grand fantôme, jusqu'alors caché dans un coin et tout semblable à un spectre qui sort de terre, parut et prononça d'une voix creuse les mots suivants : « Priez pour l'âme de X..., de Cadix, condamné à mort par la haute vente pour parjure et trahison de l'ordre ; avant que minuit ait achevé de sonner, il aura cessé de vivre. » L'horloge sonnait lentement ; l'écho du dernier coup s'élevait encore lorsque la voix ajouta : « Dispersez-vous. » Et chaque groupe se retira.

Cette scène mélodramatique mécontenta fort Lorenzo, qui vit très bien que tout cela n'était qu'un mensonge fait pour intimider des esprits puérils. « Ainsi donc les émotions de cette journée, ce mystère, cet ordre de se tenir armé, tout cela n'avait pour but que de nous faire assister à un misérable *truc* de théâtre. C'était trop mauvais ! » Nous sommes de l'avis de Lorenzo, mais nous ferons à sa place deux observations : la première, c'est qu'il est évidemment fort difficile de faire quelque chose d'une armée de conspirateurs lorsqu'on n'a rien à entreprendre, de même qu'il est difficile de faire quelque chose d'une armée de soldats lorsqu'on n'est pas en guerre. Dans le premier cas, on satisfait par des scènes mélodramatiques aux besoins d'imagination dont tout conspirateur doit être travaillé, comme dans le second cas on amuse par des revues l'oisiveté des troupes. La seconde observation, c'est qu'en effet tout cela est bien vide et bien puéril. Est-ce que quelques actes de courage accomplis en plein soleil n'auraient pas mieux valu que tous ces

mystères? La résistance la plus modérée à l'arbitraire, l'exemple de la justice et de l'énergie individuelle donné publiquement n'auraient-ils pas été mille fois plus féconds en résultats que toutes ces momeries ténébreuses et théâtrales? Il y a un certain courage dans la vie du conspirateur, mais c'est un courage secondaire que celui qui a besoin d'être entretenu par des moyens qui ressemblent à des excitants et à des boissons capiteuses.

III

LILLA

Cependant les pensées de politique et de conspiration n'occupaient pas seules l'âme de Lorenzo. Depuis longtemps, des ombres traversaient son imagination, ombres vagues, à vrai dire, mais qui avaient toutes un incontestable caractère féminin. Ses pensées ne demandaient pas mieux que de se fixer sur un objet précis; il faisait à l'occasion différentes remarques, et entre autres que Santina, la fille du propriétaire chez qui il logeait, avait des yeux noirs pleins de flammes, qui la faisaient singulièrement ressembler à une bohémienne. Un matin, Santina entre dans sa chambre et lui remet une lettre toute mignonne et parfumée, portant pour sceau un Amour le doigt sur les lèvres, avec le mot *discrétion*. — Une lettre d'une dame! dit Santina en la remettant. Elle était d'une dame effectivement, et contenait ces douces et caressantes paroles, pleines de promesses et d'espérances: « Je connais votre secret, je sais à quelle noble tâche vous vous êtes dévoué. Les âmes comme la vôtre n'ont pas besoin d'encouragement; mais vous ne serez peut-être pas fâché d'apprendre qu'une amie s'intéresse à vous et vous accompagne de tous ses vœux. Si cette nou-

velle vous est agréable, soyez aujourd'hui à l'Acquasola entre quatre et six heures de l'après-midi, et portez un camélia blanc à votre boutonnière. Pas un mot de tout ceci. Vous ne me connaissez pas, mais vous me connaîtrez en temps et lieu, si vous êtes discret. En attendant, pensez quelquefois à celle qui pense à vous. » On peut imaginer sans peine les émotions qui remplirent cette journée, les ardeurs, les désirs curieux, l'activité sans but, l'agitation sanguine, toutes les sensations pénétrantes et énervantes de plaisir inquiet et de fiévreux bonheur dont l'énumération serait trop longue. Jamais le soleil n'avait été si beau que ce jour-là, jamais la nature n'avait été aussi éclatante, jamais les soucis et les besoins de la vie matérielle n'avaient été aussi légers, jamais les hommes n'avaient été des ombres plus muettes.

« On était dans les premiers jours d'avril. L'air était si clair, la verdure si fraîche, le soleil si brillant! Hier encore, tout paraissait froid et sentait l'hiver. Quel merveilleux changement! — Oh! salut à toi, douce nature; jamais je ne t'ai tant admirée, jamais je ne t'ai sentie avec autant d'intensité qu'à ce moment. Es-tu réellement plus belle que de coutume, ou est-ce la joie que je porte dans mon cœur qui jette sur toi ces couleurs si brillantes? — Un sentiment de tendresse infinie inondait tout mon être; j'aimais jusqu'aux vaches qui paissaient tranquillement aux rayons du soleil. Une vieille femme s'approcha de moi et me demanda la charité. Son mari était malade à l'hôpital, et elle était misérable. Ce dernier mot résonna à mes oreilles comme une note discordante et presque comme un reproche. Quelqu'un pouvait-il être malheureux dans un jour pareil? — Venez ici, ma bonne femme. — Et je lui donnai toute la petite monnaie que je possédais. Si j'avais été riche, elle aurait eu au moins du pain

pour toute sa vie. Je l'aurais fait, et je le lui dis. Elle me regarda d'un air moitié reconnaissant, moitié étonné. — C'est un beau jour, n'est-ce pas, ma bonne dame? — Un beau temps pour les semailles, s'il continue encore un peu! répondit-elle avec un signe de tête dubitatif. — S'il continue! Pourquoi ne continuerait-il pas? Ces vieillards seront-ils donc éternellement des oiseaux de mauvais augure? »

Les jours passent, les billets anonymes se succèdent, la déesse reste toujours invisible comme si elle prenait plaisir à prolonger le mystère. Enfin le voile se déchire, le rendez-vous devient sérieux, et Lorenzo s'achemine au lieu fixé. Avec quels tressaillements et quels battements de cœur! Oh! comme il lui semble que la journée est longue! et lorsque l'heure désignée approche, comme il lui semble que le temps s'enfuit vite, au contraire! Il en est presque à désirer que le rendez-vous soit manqué. Peut-être n'aura-t-elle pu venir! Mais non, un pas encore, et il est à ses côtés. « Qui parla le premier, ce qui fut dit, comment je me trouvai à côté d'elle, de tout cela je n'ai pas le moindre souvenir. » Le temps s'écoule, elle est partie, et il est toujours là, plongé dans l'extase. « Les étoiles brillaient, les rossignols chantaient doucement, des milliers de mouches lumineuses étincelaient dans l'air, qui semblait imprégné d'amour. C'était comme un conte de fées. Je restai longtemps, aspirant le bonheur par chaque pore et baisant le bouquet de roses qu'elle m'avait laissé. Lorsque je rentrai à la maison, ma mère fut frappée de mon air de bonheur. — Comme vous êtes beau ce soir, mon chéri! me dit-elle en me passant la main dans les cheveux; je ne vous ai jamais vu autant à votre avantage. — Je me sens si heureux! répondis-je en l'embrassant, la rougeur au front. — Dieu te bénisse, mon cher fils! répondit-elle. — J'allai

me coucher, me répétant ces incomparables vers de Pétrarque :

Chiare, fresche, dolci acque,

en substituant le nom de Lilla à celui de Laure, et je sommeillai toute la nuit sans me réveiller. »

Mais le plus doux bonheur a son amertume, et Lilla n'était pas femme à ménager l'amertume. C'était un de ces caractères féminins par excellence, faits pour dérouter à chaque instant, et qui demanderaient une analyse de tous les moments, une scrupuleuse surveillance de soi-même, dont la passion n'est pas capable. Le bonheur avec elle ne serait durable que si le rayon sous lequel elle a vu Lorenzo pour la première fois pouvait l'entourer d'une éternelle auréole; mais les rayons sont fugitifs, et fugitifs aussi les sentiments de Lilla. Frappée de tout ce qui brille, elle a aimé Lorenzo comme elle aurait aimé un beau soleil, un beau costume, un beau cheval. Lorsqu'elle le vit pour la première fois, c'était le jour de la réception de Lorenzo comme carbonaro; la réception avait eu lieu dans l'appartement de son frère, et Lilla se trouvait par hasard cachée derrière les rideaux de l'alcôve. Les yeux de Lorenzo brillaient ce soir-là d'un éclat si héroïque, si exalté, si romanesque, que Lilla en conserva bon souvenir. Au fond, Lilla n'est qu'une jeune et belle sauvage; elle n'a aucunement ce qu'on nomme le sens moral, non par dépravation, mais par ignorance absolue : elle ne sait ce que c'est, et sa nature ne lui dit rien à cet égard. Obéissant en toute chose à son caprice et à sa passion du moment, elle est par conséquent, comme toutes les femmes de son caractère, capable de méchanceté sans être instinctivement méchante, et cependant, malgré tous ces défauts vains

et puérils, qui ne peuvent manquer de frapper presque immédiatement, Lilla est dangereuse précisément à cause de ces défauts mêmes. Sa légèreté, ses caprices ne sont point des charmes, mais sont des stimulants funestes, qui aiguillonnent, excitent et tiennent en haleine l'amour tout en le lassant. C'est une de ces femmes dont on se sépare dix fois et vers lesquelles on revient autant de fois, car la vanité a de singuliers accommodements, et l'orgueil blessé est un mauvais conseiller. La facilité qu'on a de se venger de ces natures qui offrent tant de prise, le plaisir de les fouler aux pieds sans qu'elles puissent se défendre, le regret qu'on éprouve ensuite de ces quasi-lâchetés, la crainte d'avoir été trop dur, prolongent outre mesure ces orageuses passions qui ne finissent jamais chez les hommes vulgaires, qui flétrissent et empoisonnent leur vie, et dont les natures élevées elles-mêmes ne se délivrent qu'avec peine et après de longs combats. Lorenzo eut à faire toutes ces expériences.

Telle était donc Lilla, jeune femme de vingt ans à peine, fille d'un noble génois et d'une actrice, veuve du marquis d'Anfo et sœur du comte Alberto, ce même domino qui avait présidé la séance nocturne où Lorenzo fut reçu carbonaro. Enfant gâtée de son père, jamais ses caprices n'avaient été contrariés, et à dix-sept ans elle s'était mariée par amour avec un des dandies les plus renommés de Rome, élégant cavalier qui, ayant épousé Lilla plutôt pour refaire sa fortune dilapidée que par une inclination bien marquée pour elle, eut la galanterie de se casser le cou trois mois après son mariage. Gracieuse, coquette, spirituelle, volontaire, au fond Lilla n'aimait guère que la vanité, tout ce qui brille un moment, et tout ce qui donne un succès d'un moment. Elle raffolait, par exemple, des couleurs voyantes, qui attirent invinciblement l'œil;

elle avouait avec naïveté qu'elle pouvait se consoler de l'absence de celui qu'elle aimait toutes les fois qu'elle produisait un effet et qu'elle obtenait un succès d'admiration. Boudeuse, querelleuse, changeante, gracieux Protée féminin, il ne fallait jamais la prendre au mot, ni compter sur la force de son affection, lorsque sa vanité pouvait être blessée, ni attendre d'elle indulgence ou pitié pour les plus légères fautes vénielles contre l'élégance et le bon goût. Un jour, le pauvre Lorenzo est saisi d'une sorte de petite vérole qui le défigure momentanément. Il écrit à Lilla en lui annonçant son départ prochain pour les bains de mer, et s'excuse de ne pouvoir se présenter auprès d'elle avec la ridicule figure que lui a faite sa maladie. Lilla se fâche et lui ordonne de venir dès le lendemain, s'il veut expier sa faute et obtenir son pardon. Pouvait-il supposer que son affection pût être influencée par un tel accident? « Je fus assez faible pour céder. Lilla fut choquée à ma vue, et ne put s'empêcher de le laisser voir. Je le remarquai, et j'en fus piqué. Notre entrevue fut froide et courte. Nous nous sentions tous deux mal à l'aise, et lorsque nous nous séparâmes, il y avait un nuage entre nous. Pauvre Lilla! ce n'était pas sa faute, mais la mienne. Les hommes doivent faire très attention à ne pas choquer ce sentiment d'élégance et de beauté qui est inné chez les femmes, et qui n'est jamais blessé avec impunité. Ma figure était rouge et gonflée, et une grande partie de ma chevelure, ma seule beauté, avait été coupée par ordre du médecin. En réalité, j'étais assez laid pour effrayer un quadrupède! Quelle merveille que Lilla m'ait trouvé tel! »

Brouilles et raccommodements occupèrent ainsi plusieurs mois, mais enfin l'orage éclata. Parmi les connaissances de Lorenzo et de ses amis, se trouvait un

certain Beltoni, fat d'insupportable belle humeur, élégant de mauvais goût, très satisfait de lui-même et le faisant entendre à autrui. Un jour, Lorenzo, caché derrière un rideau, surprend toute une conversation dans laquelle Beltoni se vante de ses aventures amoureuses. La malheureuse femme qui fait le sujet de la conversation n'est autre que Lilla elle-même. Lorenzo passe toute la nuit à rassembler les lettres qu'il a reçues d'elle et à écrire la lettre de séparation, tâche difficile et qu'il faut recommencer plus d'une fois. — C'est trop dur! c'est trop indulgent! c'est trop froid! — La lutte finit par une défaite. Après tout, ce Beltoni est un fat, toute cette histoire est peut-être une pure invention de sa part. Lorenzo a une entrevue avec Lilla. Comment, elle, aimer cet homme! quelle odieuse histoire! Elle a été coupable par légèreté peut-être, Beltoni l'amusait, il contait de si plaisantes histoires, mais voilà tout. La tempête éclate avec son habituel accompagnement de pleurs, de sanglots, d'évanouissements. Lorenzo cède encore et s'en retourne calmé, mais refroidi. Les relations continuent. Cependant un jour de fête populaire, Lorenzo aperçoit à un balcon la tête de Lilla penchée près de celle de Beltoni. Le paquet de lettres scellées depuis plus d'un mois est envoyé immédiatement, et les billets d'explication et d'excuse de Lilla sont rigoureusement refusés. Le silence se fait pendant quelques mois autour de Lorenzo. Enfin Lilla apparaît subitement un matin à la campagne, dans un lieu écarté dont Lorenzo avait fait sa retraite favorite, et alors a lieu la scène définitive et violente, inévitable et nécessaire dénouement.

« — Vous voilà enfin, dit-elle. Je suis à vous chercher et à vous attendre depuis deux heures.

« J'étais tellement étonné et stupéfait, que je ne pus trouver un mot à répondre.

« — Vous vous attendiez peu, poursuivit-elle amèrement, à ce qu'un jour je ferais usage de la belle description que vous m'avez faite de cette vallée et de ce que vous appeliez d'habitude votre oasis dans le désert, pour venir vous y surprendre, assez peu agréablement, à ce qu'il me semble.

« — Si vous désiriez me surprendre, vous avez, je le confesse, réussi parfaitement; agréablement, cela ne se peut guère. La démarche que vous venez de faire est si imprudente, si téméraire! Nous pouvons être vus de tous côtés.

« La lèvre de Lilla se plissa. — Vous craignez que je ne porte atteinte à ma réputation? Comme vous êtes devenu prudent tout à coup! Vous l'étiez moins lors de nos rendez-vous quotidiens dans le jardin.

« — Je regrette de vous voir ici, parce que je crains, bien plus parce que je suis sûr qu'il ne peut résulter rien de bon de cette entrevue. Toutefois je suis tout prêt à écouter ce que vous pouvez avoir à me dire.

« — Vous avez une manière froide et tranquille de dire et de faire des choses amères, qui vous appartient en propre et qui fait bouillir le sang.

« Je vis qu'elle était en train de se mettre en fureur, et je restai silencieux. Il se fit une pause.

. . . .

« — Je vous en prie, lui dis-je, ne récriminons pas à l'endroit du passé. Qu'il nous serve plutôt de leçon. Nous avons fait une expérience. Nous n'étions que deux enfants; nous ne nous connaissions pas l'un l'autre, nous nous connaissions peu nous-mêmes. Le temps nous a révélé des différences de sentiments et d'habitudes qui sont tellement incompatibles... Bref, l'expérience n'a pas réussi. Il faut nous avouer la vérité; vous ne m'avez jamais aimé.

« — Peut-être! interrompit brusquement Lilla; je

ne sais pas... Mais ce que je sais bien, continua-t-elle avec chaleur, c'est que depuis...

« Elle s'arrêta, et changeant subitement de ton : — Nous devons être amis ou ennemis à mort. Choisissez.

« — Mon choix est déjà fait, dis-je en respirant librement; soyons amis, et séparons-nous en paix.

« — Non, non, pas de séparation; soyez encore pour moi ce que vous fûtes autrefois.

« — Cela, je ne le puis pas, et je ne le serai jamais, répondis-je immédiatement.

« — Jamais! dites-vous. Et elle tressaillit de la tête aux pieds comme saisie d'un frisson. Je ne répétai pas le mot, mais je fis un geste qui en voulait dire tout autant.

« — Bien alors! Soyons ennemis et agissons comme tels. Il faut que j'aie votre vie, ou que vous ayez la mienne.

« En parlant ainsi, elle tira de la poche de son amazone deux petits pistolets et m'en offrit un.

« — Bah! ceci est de la folie, répondis-je presque en souriant et en prenant le pistolet, que je jetai à terre. Vous pouvez me tuer si cela vous fait plaisir, mais jamais je ne lèverai mon petit doigt contre une femme.

« — Une femme! Comme vous êtes généreux! dit-elle avec dédain; comme les airs de supériorité virile vous vont bien! — Puis éclatant de rage : — Oui, une femme, une femme mortellement offensée qui demande réparation, entendez-vous? Ne vous reste-t-il donc plus une étincelle d'honneur?

« Je demeurais immobile. Je vis qu'elle était sur le point de me frapper avec sa cravache, mais je ne remuai pas.

« — Oh! pourquoi ne suis-je pas un homme? — Elle jeta à terre le pistolet qu'elle tenait.

« — Je voudrais que vous le fussiez, murmurai-je.

« — Le voudriez-vous? répliqua-t-elle. Je prends acte de ce vœu, et vous vous en souviendrez quelque jour. — Puis elle partit.

« Elle n'avait pas fait dix pas, lorsqu'on entendit à peu de distance la voix de Santina qui m'appelait par mon nom. Lilla revint sur ses pas et dit en riant d'une façon maladive : — Ah! c'est votre négresse? Je veux la voir.

« — Vous ne la verrez pas, dis-je.

« — Craignez-vous que je ne la tue?

« — Vous voulez insulter une pauvre fille innocente, qui ne vous a fait aucun mal; voilà ce que je crains et que je ne permettrai pas, répondis-je.

« Cependant Lilla persistait et s'efforçait de me repousser. Que pouvais-je faire? Pour prévenir un malheur, je n'avais d'autre moyen que de répondre à Santina que j'y allais et que je désirais qu'elle s'en retournât, tout en retenant les mains de Lilla. Lorsque j'eus vu Santina rentrer à la maison, je laissai Lilla libre, et je lui dis : — Je vous demande pardon de la violence que je vous ai faite. Vous me remercierez un jour de vous avoir empêchée de commettre un acte indigne de vous.

« — Misérable! dit-elle d'une voix rauque, le compte que nous avons à régler ensemble est lourd; mais le jour du règlement viendra, tenez-vous-le pour dit. — Et à ces mots elle s'en alla. »

Il y a du mouvement et de l'originalité dans cette scène, qui a dû être vraie. En général, quel que soit l'arrangement artistique du livre, on sent que M. Ruffini a surtout écrit avec ses souvenirs. C'est là ce qui fait le charme de cet épisode d'amour. La figure de Lilla n'aurait jamais été si vivante, si l'auteur n'avait pas écrit de mémoire; elle n'aurait jamais été aussi vivement illogique, aussi follement insensée. Nous

recommandons spécialement cet épisode aux romanciers anglais. Lilla est bien un portrait de femme, elle n'est pas entourée de ces nuages métaphysiques qui enveloppent trop souvent comme des déesses ossianiques les héroïnes du roman anglais contemporain. En général d'ailleurs, les caractères de femmes dans la littérature anglaise ont toujours été trop tout d'une pièce : ou trop angéliques, ou trop odieux, ou trop grossiers.

Lilla tint parole, et sa vengeance faillit être terrible. A quelque temps de là, Lorenzo la rencontre au spectacle, causant et riant avec un jeune officier des gardes du corps, à qui elle le désignait ouvertement. Involontairement les yeux de Lorenzo se portant sur cette loge, son regard rencontra celui du jeune officier, et il lui sembla lire une expression de défi dans la physionomie de ce dernier. A la sortie du spectacle, l'officier l'arrête, et quelle n'est pas sa surprise en reconnaissant le tyran Anastase, la terreur du collège, détrôné par lui naguère! Un duel s'ensuit, et Lorenzo tombe blessé. La rancune de Lilla n'alla pas plus loin, et elle poussa l'indulgence jusqu'à venir, voilée, demander chaque jour de ses nouvelles. Lorenzo ne la revit plus que deux fois, et dans des circonstances encore plus tragiques. Lilla venait alors s'humilier et solliciter son pardon, que Lorenzo, quoiqu'il ne le dise pas ouvertement, fut trop heureux de lui accorder.

IV

CONSPIRATION ET EXIL

Jusqu'ici, qu'avait rapporté le carbonarisme à Lorenzo? Peu de chose : tout compte fait, il lui avait donné, grâce à un heureux hasard, une maîtresse, et par suite infiniment d'ennuis, plus un duel où il avait failli perdre la vie. Tous les *carbonari* n'ont pas eu cette chance, et beaucoup ont été plus maltraités.

Cependant 1830 était arrivé, et l'œuvre souterraine du carbonarisme, triomphante en France, semblait devoir triompher également dans toute l'Europe. Un enthousiasme bizarre, qui ne s'est jamais vu depuis, qui ne s'était jamais vu auparavant, s'était emparé de tous les peuples. Les hommes allaient être rendus à leur vraie nature; toutes les chaînes allaient tomber, et des rois citoyens allaient régir sagement du haut de trônes vermoulus, les mains liées et un bâillon sur la bouche, des populations ivres de liberté, qui s'abandonneraient sans contrôle, en vertu des droits de l'homme, à tous les excès de la licence. Néanmoins, avant de tomber au rang de rois citoyens, les monarques absolus de l'Europe firent un dernier effort; ils prirent leurs précautions en Italie comme dans le reste de l'Europe, et en Piémont comme dans le reste de l'Italie.

Un matin, l'oncle Jean entre haletant dans la chambre de Lorenzo : — Ah bien! de jolies nouvelles! Fantasio est arrêté, plusieurs autres sont arrêtés, peut-être allez-vous l'être aussi. Pourquoi diable vous ai-je empêché de vous faire capucin? — Lorenzo et son frère César courent au domicile de Fantasio. Il était bien absent. Tout était encore dans le même état que lorsqu'il avait quitté sa chambre. Le volume de Byron était ouvert à la page même qu'il lisait lorsqu'on l'avait arrêté, et près du volume se trouvait une feuille de papier sur laquelle étaient écrites quelques pensées suggérées par la lecture du poète. Huit *carbonari* avaient été arrêtés avec Fantasio, et dans le nombre se trouvait un des amis de Lorenzo, le brave Sforza. Lorenzo parcourt toute la ville pour connaître les motifs de l'arrestation et savoir s'il n'y aurait pas moyen de faire évader Fantasio. Le premier carbonaro auquel il s'adresse est un certain docteur Peretti, un homme sans âge, qui pouvait avoir de vingt-cinq à cinquante ans, timide et égoïste comme doivent l'être nécessairement des gens aussi bien conservés. Peretti répond à ses questions en murmurant à voix basse que le mot *isolement* est, pour le quart d'heure, le mot d'ordre de la société. Lorenzo reçoit un meilleur accueil du comte Alberto, le frère de Lilla; mais le comte ne savait rien et ne connaissait aucun des chefs de la société. Ces chefs étaient tous d'ailleurs de vieux conspirateurs, débris de 1821, trop prudents et trop expérimentés, qui avaient une défiance innée des jeunes gens en général et des jeunes *carbonari* en particulier; il n'y avait donc rien à attendre d'eux.

Heureusement l'oncle Jean, moins fiévreux que son neveu, avait glané un à un tous les détails de l'affaire. Fantasio et ses compagnons étaient purement et simplement accusés d'avoir fait partie d'une société

secrète. Le cas, quoique grave, ne pouvait cependant pas entraîner une condamnation capitale. Une commission nommée par le roi Charles-Félix usa d'indulgence, et déclara qu'il n'y avait pas lieu de poursuivre. Fantasio reçut des passeports et partit pour la France. Lorenzo et son frère l'accompagnèrent jusqu'à la diligence et lui firent leurs adieux. « Ayez bon courage, leur dit-il, conservez le feu sacré et aimez-moi toujours. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. » Ils en eurent effectivement bientôt après. Heureux eussent-ils été s'ils n'en avaient pas reçu!

Un matin que Lorenzo était occupé à fumer dans son étude en attendant des clients qui ne se hâtaient pas d'arriver, on frappe à la porte, et on lui remet une lettre signée *Lazzarino*. Cette lettre l'informait qu'une compagnie d'assurances établie à Marseille désirait fonder une maison de correspondance à Gênes, et on priait Lorenzo de vouloir bien se rendre le lendemain dans un quartier qu'on désignait pour traiter de cette affaire. Lorenzo va au rendez-vous et se trouve face à face avec un petit homme bavard, remuant, affairé, plein de mystères et de chuchotements, un de ces dévoués, indiscrets et compromettants conspirateurs dont le silence même est toujours plein de révélations, et dont la prudence est plus dangereuse que les étourderies d'autres personnes. — « Ah! ah! n'ai-je pas bien arrangé toute cette affaire? s'écrie-t-il dès qu'il aperçoit Lorenzo. — Mais quelle affaire? Soyez assez bon pour m'expliquer... — Bien, bien, tout va bien. Lorsque Lazzarino entreprend un message, ah! ah! Lazzarino est connu, et ce n'est pas à moi d'en dire davantage sur ce sujet (il se frappe la poitrine), on peut s'y fier. Tout est en sûreté là. — Si je comprends bien, vous avez un message à me remettre. — Un message! Donnez-lui ce nom si cela vous fait plaisir;

Fantasio l'a nommé autrement lorsqu'il me l'a confié. — Lazzarino, m'a-t-il dit, voilà une bombe chargée, une bombe avec mèche allumée. Promettez-vous de la remettre intacte à mes amis? — Certes, dis-je. — Faites attention, c'est une affaire de vie ou de mort, et plutôt que de laisser tomber ce message entre d'autres mains que celles auxquelles il est destiné, vous devez le réduire, et vous avec lui, en poussière. Voulez-vous vous en charger? — Certes, dis-je... — Et il est là. (Se frappant de nouveau la poitrine.) Que dites-vous de cela? hein! » Malgré sa vantardise, Lazzarino, comme il le prouva, était un homme à qui l'on pouvait se fier, et Fantasio, avec sa connaissance des conspirateurs, avait bien choisi son émissaire. Un plus prudent aurait moins risqué d'être découvert, mais, une fois pris, il n'aurait pas hésité à livrer le message pour sauver sa vie. Lazzarino était capable de crier à tue-tête qu'il portait avec lui une conspiration; mais cela une fois annoncé à l'univers, rien n'aurait pu lui arracher son message. « L'homme est un animal divers et ondoyant, » disait Montaigne; la sagesse n'est pas toujours le partage des courageux ni le courage le partage des sages.

Le message contenait différentes lettres pour Gênes, Turin, etc., avec le plan détaillé et minutieux de cette fameuse société secrète qui fut plus tard connue sous le nom de *la Jeune-Italie*, et une lettre adressée aux deux frères Benoni, dans laquelle Fantasio leur faisait part de ses idées politiques pour la régénération de l'Italie. Selon Fantasio , l'édifice français de 1830 menaçait ruine et ne tarderait pas à crouler. Il fallait donc être prêt pour le moment où l'Europe serait de nouveau en combustion. Il n'y avait plus rien à faire avec le carbonarisme; sa prudence pédantesque, son dédain pour la jeunesse n'étaient plus de

saison. Les sociétés secrètes formées jusqu'alors, et qui se contentaient de porter pour devise le mot *liberté* sans autre affirmation plus précise, étaient désormais condamnées à l'impuissance et cesseraient bientôt d'exister. Si la nouvelle société dont il leur confiait la fondation voulait vivre, il fallait qu'elle prît une devise, qu'elle formulât un *credo*, et ce *credo*, cette devise, ne pouvaient être que le mot *république italienne*. Il fallait se défier des erreurs et des illusions du passé. Point n'était besoin dans la nouvelle société de grands noms et de grandes influences. Des jeunes gens dévoués, prêts à mourir à chaque instant sans mot dire, suffiraient à la tâche de la régénération italienne. Puis venait un plan détaillé de la nouvelle société secrète. Elle devait se composer d'un comité central établi à Gênes, qui serait en perpétuelle communication avec le comité directeur de Marseille, de comités provinciaux établis dans toutes les villes principales et subordonnés à l'action du pouvoir central, puis de chefs propagandistes établis dans toutes les villes inférieures, et en communication avec les comités provinciaux. Les adeptes devaient se diviser en deux classes : les *simples membres* et les *propagandistes*. Les règlements avaient été tracés avec un soin tout à fait minutieux ; toutes les précautions avaient été si bien prises, qu'il semblait impossible que la conspiration fût jamais découverte. « Enfin, dit ironiquement Lorenzo, ce plan faisait très bien sur le papier ; restait à savoir comment il supporterait l'épreuve de la pratique. »

L'*hétairie* italienne est donc enfin fondée, mais dans quelles conditions désastreuses ? Une observation nous frappe surtout à la lecture des instructions de Fantasio : c'est que cette fameuse *hétairie* est bien une société secrète pure et simple, c'est-à-dire une chose

en dehors de la vraie société, une chose que celle-ci doit ignorer, dans laquelle ses représentants ne peuvent entrer, et par conséquent forcément dirigée contre elle. C'est une œuvre souterraine et de ténèbres, dont les dogmes doivent demeurer ignorés du monde et conquérir le monde par surprise, par conséquent à son insu et malgré lui. La recommandation que fait Fantasio d'éviter avec soin les noms célèbres et les influences reconnues est significative et tout à fait caractéristique de ce plan révolutionnaire. Fantasio veut régénérer la société sans s'appuyer sur les éléments de cette société. Ambition chimérique! les philosophes discutent encore pour savoir si Dieu lui-même a pu tirer la création *de nihilo*.

Dès le soir même, les amis de Fantasio se rassemblèrent, et le plan fut adopté avec enthousiasme. Cinq jeunes gens exaltés et sans expérience furent les premiers fondateurs de l'œuvre souterraine qui devait faire tant de mal à la cause italienne, exciter tant de soulèvements intempestifs, donner lieu à tant de répressions cruelles, ouvrir tant de chemins d'exil et dresser tant d'échafauds. Les larmes viennent aux yeux lorsqu'on pense au sort qui attend tous ces braves enfants, victimes futures des chimères d'un rêveur politique et d'un artiste en conspirations. Vertueux et étourdi Fantasio! que de choses fatales contient le fameux message remis à Lazzarino! Fautes politiques irréparables, hécatombes humaines, tombes prématurément ouvertes pour recevoir tes amis d'enfance, espérances italiennes déçues, inutile révolution de Florence, insensée révolution romaine, bataille de Novare, défection et trahison, tout cela est contenu dans ce funeste message, et pourtant quels amis dévoués, dignes sinon d'une meilleure cause, au moins d'un meilleur chef! « Je vous remercie, mes amis, dit

César (le frère de Lorenzo, qui venait d'être nommé chef de la société par acclamation), et maintenant à la besogne! J'ai le pressentiment que peu d'entre nous verront le résultat final de nos efforts; mais la semence que nous avons lancée germera après nous, et le pain que nous avons jeté sur les vagues surnagera et se retrouvera un jour. » Pauvre César! Votre prophétie n'est vraie que par un certain côté : peu d'entre vous verront la fin de ces efforts. « Combien de fois, ajoute Lorenzo, je me suis rappelé ces paroles et le sourire mélancolique qui les accompagna! » Puis les amis se séparent comme les apôtres après la mort du Christ, pour aller porter la bonne nouvelle et les lettres de Fantasio aux localités avoisinantes. La société grandit rapidement par l'accession de membres d'autres affiliations qui acceptent sans hésiter le *credo* de Fantasio. « Une secte se fondant avec un capital de cent membres, tous de bonne famille, bien élevés, intelligents, actifs, une secte ainsi constituée ne pouvait manquer de mener les choses bon train, surtout si nous tenons compte de la richesse du sol sur lequel elle avait à travailler. »

Cette richesse, c'étaient les causes de mécontentement qui existaient en Italie et surtout à Gênes, où dominaient deux sortes de haines, la haine de l'Autriche et la haine du gouvernement piémontais. Malheureusement, cette dernière dominait dans les deux classes les plus nombreuses de la société, la vieille aristocratie et le peuple; quelques hommes des classes moyennes et quelques jeunes nobles partageaient seuls la première. Cette haine du Piémont, que l'effet du temps et le règne de Charles-Albert ont amortie et à peu près éteinte, était naturellement une raison d'oppression nouvelle et une source d'obstacles sans cesse renaissants pour la nouvelle association. Les Italiens se

trouvaient ainsi se haïr beaucoup plus qu'ils ne haïssaient les étrangers. Néanmoins, en dépit de ces obstacles, les ressentiments étaient assez considérables pour fournir de nombreuses recrues à l'œuvre de Fantasio, et en peu de temps la société se grossit d'hommes appartenant à toutes les classes, nobles, légistes, fonctionnaires du gouvernement, marins, artisans, prêtres et moines. La bannière républicaine fut arborée, et tous la reconnurent comme la leur presque sans objection. Ce fait est assez singulier, et Lorenzo l'explique en disant qu'il n'y avait alors aucun prince italien auquel on pût se fier. Le pape était en dehors de la question. Il ne fallait pas penser aux princes de la maison de Bourbon, le roi de Naples et le prince de Lucques. Le duc de Toscane était un Autrichien, et le duc de Modène également, à peu près par la naissance et les alliances, tout à fait par les sentiments et la politique. Le roi de Sardaigne, Charles-Albert, était alors impopulaire. Il y a une dernière raison que Lorenzo ne donne pas : c'est qu'à cette époque tous les regards étaient tournés vers la France ; on s'attendait à y voir la République triompher avant peu, et les illusions libérales étaient poussées si loin, que le gouvernement constitutionnel lui-même ne semblait plus qu'une variété du despotisme. Ce sentiment, qui fut un moment général dans l'Europe entière, et qui s'est maintenu plus ou moins jusqu'à la révolution de 1848, influa plus peut-être que Lorenzo ne l'avoue sur cette facile acceptation du *credo* républicain.

Cependant tous les membres de la société n'étaient pas également républicains ; les révélations de Lorenzo à cet égard sont fort curieuses et expliquent les tiraillements qui ont eu lieu dans la politique des révolutionnaires italiens, surtout depuis 1848. « Tous ceux qui faisaient partie de la société n'étaient pas républi-

cains par conviction; beaucoup au contraire, surtout parmi ceux qui se joignirent à elle postérieurement à sa fondation, auraient préféré une monarchie représentative à une République, et s'ils acceptaient la dernière, c'était par sentiment de l'impossibilité pratique où l'on se trouvait de proposer autre chose. D'autres s'inquiétaient surtout de ce grand point principal, l'indépendance de l'Italie, et, pour y atteindre, ils étaient prêts à accéder à toute forme de gouvernement, quelle qu'elle fût. On peut comprendre, cela étant expliqué, comment il arriva que lorsqu'en 1848, Charles-Albert accorda une constitution et rompit ouvertement avec l'Autriche, ce qui restait de l'association se divisa en deux fractions. L'une, qui se composait des deux éléments que nous venons de mentionner, se rallia autour de l'étendard du roi constitutionnel, champion de l'indépendance nationale, tandis que l'autre, le parti républicain, s'abstint de prendre part au mouvement, et même se déclara contre lui, parce qu'il était dû à l'initiative d'un roi et qu'il était commandé par un roi. »

Tout marcha bien pendant un temps. Le comité-directeur de Marseille applaudissait de loin à l'œuvre et l'encourageait activement. Les équipages des vaisseaux marchands de Gênes qui faisaient commerce à Marseille étaient tous soigneusement endoctrinés, et transportaient en Italie des ballots de pamphlets et de brochures politiques que les clubs de la société distribuaient dans l'intérieur du pays. On avait aussi pratiqué des intelligences dans l'armée piémontaise, par l'entremise d'un jeune officier d'artillerie nommé Vittorio, beau garçon de vingt-deux ans, héros taillé en Hercule, chrétien fervent et égaré qui cherchait dans les sociétés secrètes et la République les moyens de réaliser sur la terre les préceptes du Nouveau Testament. La propagande fit naturellement de nombreuses

recrues dans une armée aristocratiquement constituée. Par ce moyen, on était sûr de ne pas manquer d'armes et d'entraîner dans un mouvement révolutionnaire, ayant pour mots d'ordre *Italie et indépendance nationale,* au moins une partie de l'armée piémontaise; mais ces succès si rapides avaient bien leurs revers, en attendant les catastrophes sanglantes, et Lorenzo raconte d'une manière assez sceptique, et sur le ton d'un homme quelque peu désabusé, les désagréments de sa vie de conspirateur.

« Avez-vous jamais vu une de ces décorations de théâtre dont l'effet est si frappant à distance, mais qui, de près, n'offrent plus à l'œil que des trous, des pâtés de couleurs difformes, et des coups de pinceau qui semblent avoir été donnés au hasard? Il en est de même jusqu'à un certain point d'une conspiration. Vue à distance et d'ensemble, rien n'est plus frappant et plus poétique que cette puissante réunion de volontés et de forces poussées par une même impulsion et se dirigeant dans les ténèbres, à travers des difficultés et des dangers de tout genre, vers la plus noble et la plus légitime des conquêtes, celle de la liberté et de l'indépendance; mais si de la contemplation de cet ensemble vous descendez aux détails, adieu la poésie et salut à la très plate prose! Que d'égoïsme et que de petitesses embarrassent les fils de ce mécanisme compliqué!

« Véritablement, je vous l'assure, le sentier d'un conspirateur n'est pas semé de roses, surtout quand il s'agit de conspirateurs placés dans notre situation, c'est-à-dire connus de tout le monde et accessibles à un chacun. Je ne connais pas d'existence qui demande une abnégation et une patience plus continuelles. Il faut qu'un conspirateur prête l'oreille à toute sorte de bavardages, caresse toutes les variétés de vanités, discute sérieusement des sottises : malade à n'en pouvoir plus, oppressé

qu'il est par tant de commérages vides de sens, de vanteries ineptes et de vulgarité, il faut qu'il garde un maintien complaisant et placide. Un conspirateur cesse de s'appartenir à lui même, et devient le jouet de tous ceux qu'il rencontre; il faut qu'il sorte lorsqu'il aimerait mieux rester chez lui, qu'il reste lorsqu'il préférerait sortir, qu'il parle lorsqu'il désirerait garder le silence, et qu'il veille lorsqu'il aimerait à dormir. Véritablement, c'est une misérable vie. Elle a, il est vrai, quelques joies rares, mais douces, les relations occasionnelles avec des esprits élevés et des âmes dévouées, et la conviction que toutes ces peines et tous ces tracas abrègent pied à pied la route qui conduit à une fin noble et sacrée.....

« Ceux qui parlent de sociétés secrètes organisées de manière à rendre toute découverte impossible disent des sottises. Les sociétés secrètes impossibles à découvrir n'existent que dans l'imagination de quelques personnes crédules à l'excès. Ces sociétés-là ressemblent aux armées qui n'existent que sur le papier, et qui par conséquent ne courent aucun risque d'être battues. Une association qui comprend un grand nombre de membres et qui s'agite est une mine toujours sur le point de sauter. Dans ses rangs se trouvent des vantards, des fanatiques, des imprudents, qui sont par eux-mêmes un véritable danger, — et telle est la nature humaine, que même parmi les membres les plus disposés à la prudence, l'impunité finit par engendrer une fausse sécurité qui conduit à la ruine. Les conspirateurs peuvent être assimilés aux hommes qui travaillent avec des matériaux inflammables. D'abord ils s'entourent de toutes les précautions possibles; mais bientôt et par degrés insensibles, ils négligent un jour une bagatelle, un autre jour une autre, jusqu'à ce qu'ils se soient familiarisés avec le danger, et à la longue, voyant que

les matières inflammables n'ont pas encore fait explosion, ils finissent par s'imaginer qu'elles n'éclateront jamais. »

Quel malheur que toutes ces réflexions ne se présentent à l'esprit qu'après expérience faite, et lorsque tout est consommé et irréparable! Au moment même où le comité central de Gênes envoyait des émissaires en Piémont, afin de savoir si tout était mûr pour une insurrection, la bombe éclata. Les comités provinciaux demandaient du temps, les réponses étaient indécises, et le comité directeur en fut réduit à adopter à une faible majorité un ajournement de deux mois; mais le hasard et la fatalité ne s'ajournent pas. Deux sergents du régiment de Vittorio furent arrêtés, et voici à quelle occasion. Une querelle avait eu lieu entre les deux sergents, et l'un d'eux fut blessé. Le coupable avait, dans un moment de fraternité militaire, reçu les confidences de son antagoniste, qui appartenait à la société. Il résolut de révéler ces confidences dans l'espoir de gagner son pardon. Une fois le gouvernement mis sur la voie, il lui fut facile de connaître à fond toute l'affaire. On essaya d'abord d'intimider et de corrompre le sergent dénoncé, qui résista bravement. Alors on eut recours à un stratagème; on lui lut des dépositions fausses par lesquelles il était incriminé : le sergent se laissa prendre au piège, et raconta tout ce qu'il savait. Aussitôt les arrestations se succédèrent; César, le frère de Lorenzo, Vittorio, Sforza, furent saisis et emprisonnés, et après les arrestations vinrent, comme toujours, les jugements des cours martiales et les condamnations à mort. Plusieurs furent fusillés dans des circonstances horribles et avec des raffinements qui dévoilent un des plus tristes côtés de la nature méridionale, c'est-à-dire la cruauté. Les prisonniers eurent aussi, comme en France pendant la Terreur, une manière de *journal du*

soir. Parfois on s'écriait sous leurs fenêtres : « Un tel a été fusillé, demain ce sera votre tour. » Passons sur ces scènes pénibles, qui accompagnent trop souvent les répressions nécessaires, de même que l'anarchie accompagne trop souvent la liberté, et qui sont l'éternel déshonneur de la nature humaine. Un seul incident horriblement dramatique nous suffira.

« Un prisonnier condamné à Alexandrie, et qui a survécu à son long emprisonnement dans le fort de Fénestrelle, a laissé dans ses mémoires le passage suivant : « D'abord mes livres, c'est-à-dire une Bible, un recueil de prières et l'histoire des capucins célèbres du Piémont, me furent enlevés ; puis on me mit une chaîne aux pieds, et je fus conduit dans un cachot encore plus sombre, plus humide et plus sordide que celui que j'avais occupé jusqu'alors, percé d'une fenêtre à double rangée de barreaux et fermé par une porte à double serrure. En face de mon cachot était celui du malheureux Vochieri, un autre prisonnier politique. Comme on laissait sa porte ouverte, je pus voir par une fente qui se trouvait dans la mienne ce qui se passait. Vochieri était assis sur un escabeau de bois, une chaîne pesante autour du pied, deux gardes de chaque côté, le sabre nu ; un troisième, le fusil au bras, se tenait devant la porte. Le profond silence qui régnait était terrible. Les soldats semblaient plus consternés que le prisonnier lui-même. De temps à autre, un vieux capucin venait le visiter. C'est ainsi que ce malheureux passa une semaine entière. Son agonie fut vraiment longue et terrible. Enfin il fut exécuté. Le général Galateri, gouverneur d'Alexandrie, persista jusqu'au dernier moment dans ses efforts pour lui arracher des révélations, en lui faisant apercevoir la perspective d'un pardon possible. « Délivrez-moi de votre odieuse présence, c'est tout

ce que je vous demande, » répondit Vochieri. Le gouverneur, furieux, lui donna un violent coup de pied dans le ventre. Vochieri, malgré les chaînes qui le retenaient, lui cracha au visage. Par un raffinement de cruauté presque incroyable, on le fit passer pour aller à la mort sous les fenêtres de sa propre maison, afin que sa femme, sa sœur et ses deux jeunes enfants pussent contempler ce spectacle déchirant. Ce ne furent pas des soldats, mais des gardes-chiourmes que l'on choisit pour l'exécuter. Le gouverneur trouva convenable d'assister à l'exécution en grand uniforme et assis sur un canon. »

Cependant Lorenzo va, lui aussi, être arrêté, s'il ne fait diligence ou s'il n'est pas sauvé par quelque incident imprévu. Sa pauvre mère se précipite aux pieds de la madone : « Mère de miséricorde, s'écrie-t-elle avec une ferveur navrante, oh! épargne-moi, épargne-moi celui-là! Mais que la volonté de Dieu soit faite maintenant et toujours! » Les officiers de police entrent, et le commissaire qui les précède donne lecture de l'ordre du gouverneur de Gênes, qui leur enjoint d'arrêter Camillo Benoni, avocat. Camillo est un des frères de Lorenzo, parfaitement innocent de toute participation au complot. Si cette méprise dure encore quelques jours, Lorenzo est sauvé. On fait en secret tous les préparatifs de départ, et le fugitif s'embarque... après quelles scènes! — après les adieux de sa mère, après les adieux de Lilla, qui vient demander son pardon, après les convulsions de désespoir de la pauvre Santina, qui l'avait aimé en silence, naïvement et passionnément. Quel voyage aussi! quelles alarmes! Passer des nuits entières sans sommeil, se confier avec abandon à des hommes dont on n'est pas sûr, trembler à chaque instant qu'ils ne vous livrent, mieux que cela, qu'ils ne se débarrassent de leur res-

ponsabilité en se débarrassant de votre personne par quelque procédé expéditif; se cacher dans des tanières comme une bête fauve traquée, passer des journées sous des tas de feuilles comme un reptile, traverser des torrents à la nage, toutes ces aventures et tous ces périls, Lorenzo les connut. La folie, l'insomnie, la faim, le danger de mort imminente, la dureté et l'indifférence des hommes, il eut à faire toutes ces expériences en quelques jours. Après avoir traversé le Var à la nage et avoir été jeté sur ses rives évanoui et sanglant, il arrive à Marseille et va trouver Fantasio. Fantasio l'embrasse et le regarde d'un air sombre. « J'ai été fort inquiet de vous, balbutia-t-il, et... Il s'arrêta et hésitait à parler; enfin je hasardai cette question : — Des nouvelles du pays, mauvaises peut-être... Fantasio essaya de répondre, mais ne put pas et se détourna.. — Au nom du ciel, m'écriai-je, n'essayez pas de me tromper. Dites-moi ce qui est arrivé! Qu'est-il arrivé à César? — Fantasio se cacha le visage et sanglota. Je compris tout. O Dieu de clémence, César n'était plus! »

Les confessions de l'auteur s'arrêtent ici, au moment où l'expiation est complète; mais les longues années d'exil, les souffrances, les pensées amères du proscrit, de tout cela l'auteur ne nous dit rien. Nous pouvons en conjecturer quelque chose cependant. L'orage a brisé dans sa fleur cette existence; une brillante carrière a été interrompue dès le début; quelque chose d'irréparable est arrivé, qui fera, bon gré, mal gré, dépendre toute la vie de Lorenzo d'une folie de jeunesse et d'un instant d'enthousiasme justifiable sans doute, mais imprudent. Les choses se sont-elles passées ainsi? Si le contraire est arrivé, félicitons-en Lorenzo et prenons cordialement congé de lui.

Nous n'aurons pas le courage d'exprimer sur ce livre une opinion politique ; nous ne ferons pas un reproche à l'auteur d'avoir suivi le drapeau de la République plutôt que celui du gouvernement constitutionnel, et nous laisserons le gouvernement constitutionnel se défendre tout seul. S'il est une chose que nous n'ayons jamais comprise, ce sont les disputes des Italiens sur les formes de gouvernement ; la question italienne n'est pas malheureusement une affaire de forme politique, c'est surtout et avant tout une question de vie ou de mort, d'être ou de n'être pas ; aussi peut-on demeurer fort indifférent à tous les systèmes politiques qui ont été proposés, et par suite assez indulgent pour toutes les fautes qui ont été commises. Celui qui est soumis à l'oppression ne raisonne pas toujours d'une manière bien saine, et il serait d'ailleurs assez ridicule de prêcher la modération à l'homme qu'on accable de coups. Il y a des faits historiques devant lesquels il faut suspendre son jugement, parce qu'il y a des circonstances, pour les nations comme pour les individus, qu'on ne peut bien comprendre qu'après les avoir traversées soi-même. Lorsque j'entends parler des fautes commises par les nations malheureuses, et que j'en entends parler avec une sévérité pédantesque, je me demande involontairement ce que nous ferions si nous avions à supporter les mêmes épreuves. Vous êtes-vous jamais vu forcé, après avoir longtemps lutté pour rester calme, de vous soulever contre quelque personnalité tyrannique ou seulement déplaisante ? Et pourtant ce n'était là qu'un incident momentané. Savez-vous à quel état d'esprit vous arriveriez si cet incident durait toujours, si votre vie tout entière y était liée indissolublement ? Le duc de Brunswick adressa au peuple français une proclamation menaçante ; vous connaissez la sanglante tragédie, longue de trois jours

et de trois nuits, qui en fut la suite. Nous qui avons supporté deux invasions — avec quels ressentiments et quelle amertume ! — nous savons combien nos cicatrices ont été longues à guérir. Encore aujourd'hui, à certains courants de l'atmosphère politique, ces plaies se rouvrent et saignent. Qu'eût-ce été si l'invasion se fût prolongée, si ce fait momentané qui troubla notre existence nationale était devenu désormais la règle de notre vie? Lorsque nous sommes enclins à trop de sévérité par intérêt, par esprit de parti, ou par mauvaise humeur politique, pensons à ce que nous ferions si nous étions placés dans les mêmes circonstances, et la réflexion nous donnera toute l'indulgence que la passion ne nous donne pas. Nous n'avons pas besoin de dire à quel parti nous voudrions voir confiés les intérêts de l'Italie, mais ce ne sont là pour nous que des opinions théoriques et froides : ceux qui ont enduré des souffrances pratiques ont des opinions un peu plus exagérées, et nous n'avons naturellement pas la naïveté de nous étonner du fait.

Peut-être d'ailleurs sommes-nous porté à l'indulgence par un goût particulier pour l'Italie. De toutes les nations malheureuses, c'est celle que nous aimons le mieux et pour laquelle nous faisons les vœux les plus ardents, et c'est celle au contraire pour laquelle le public européen a toujours montré le moins de sympathie. Le sort des Irlandais arrache des larmes d'attendrissement à toutes les bonnes âmes dévotes et pieuses, et ce sort est véritablement digne de pitié. Toute une nation en haillons, et quels haillons! c'est là certainement un spectacle peu gai. Nous connaissons toutes les vives et charmantes qualités du peuple irlandais, mais nous ne pouvons nous dissimuler que ce n'est là après tout qu'une peuplade à demi sauvage, brillamment douée, qui n'a jamais rien fait pour l'hu-

manité; dès lors, la destinée de ces frères celtiques doit nous toucher beaucoup moins. Tous les partis ont déploré le sort de la Pologne, et il est certain qu'on l'a injustement et cruellement traitée, que les Polonais sont un noble peuple, capable de fournir de vaillants soldats, de se battre bravement et étourdiment, et qu'ils ont produit plusieurs héros; mais je sais aussi qu'en plein XVIII[e] siècle leurs grands seigneurs propriétaires de serfs menaient encore la vie féodale, et je ne puis plus m'étonner de la chute lamentable de cette nation. Les Espagnols ont été aussi héroïques qu'il est possible de l'être, mais je sais que leur héroïsme avait un but mauvais, qu'il était menaçant pour la liberté des autres peuples, et je dois, en gémissant, reconnaître que leur décadence est une expiation. Comme le génie de l'Italie est différent de tous ceux-là! Jamais elle n'a vu le flambeau de la civilisation s'éteindre chez elle. Elle a été la première des nations modernes, elle a fait l'éducation de toutes les autres, et elle brillait du plus magnifique éclat lorsque toute l'Europe était encore plongée dans les ténèbres. Nous avons généralement dans la tête un faux type d'Italien qui nous cache le véritable caractère de ce peuple, l'Italien *lazzarone*, paresseux, gourmand, mangeur de macaroni et dilettante sensuel, l'Italien du théâtre et des mascarades! Nul peuple au contraire n'a été plus sérieux et plus ardent dans les choses sérieuses. La foi morale, l'intrépidité intellectuelle, la passion portée dans la science, nul n'a eu toutes ces qualités, nous dirions presque ces vertus, autant que le peuple italien. Leurs spéculations ne sont pas froides comme l'intelligence, mais chaudes comme la vie qui les inspira et le climat sous lequel elles se produisirent. En vérité, la placidité, la sérénité de Leibnitz et de Newton me semblent glaciales, comparées

à la fougue scientifique et au génie brûlant de Galilée. Les ingénieuses dissertations de Montesquieu sont admirables de pénétration judicieuse; mais il est probable que *l'Esprit des Lois* ne fera jamais éprouver de bien fortes émotions à personne, tandis qu'il est impossible de lire Machiavel sans se sentir déchiré, affligé, troublé comme à la représentation d'un drame. Albuquerque, Vasco de Gama, l'infant don Henri, furent des héros, mais jamais ils ne le furent au même degré que le génois Christophe Colomb, l'âme la plus religieuse et la plus naïvement dévouée aux œuvres de Dieu qui ait jamais été. Le sublime Milton paraît presque pédantesque, compassé, mesquin à côté de Dante. Les peintres espagnols et hollandais sont de grands artistes qui expriment admirablement, les premiers le fanatisme catholique, les seconds la trivialité de la vie bourgeoise; mais les peintres italiens ne sont pas seulement des artistes : ce sont de très grands hommes ayant des *conceptions*, des conceptions qui ne sont pas le reflet de préjugés populaires ou la copie exacte des trivialités de la vie de chaque jour, qui sont éternelles comme le monde idéal et moral dont elles nous reproduisent les personnages.

Voilà pourquoi j'aime l'Italie et le peuple italien; c'est le peuple qui a été le plus ardemment sérieux, et aucun autre ne l'a remplacé sous ce rapport. Depuis les Italiens des XVe et XVIe siècles, l'humanité a eu encore de très grands hommes, mais elle a eu une note de moins, la plus puissante, la plus grave de toutes. Cette ardeur sérieuse n'est pas cependant éteinte; vous la retrouvez encore chez les Italiens, mais exagérée et pervertie comme leur peinture après les Carrache, vous la retrouvez, mais envenimée, enfiellée, pleine de rages impuissantes, de blasphèmes, de colère et de tristesse sombre et fiévreuse chez un Alfieri et un

Foscolo. L'étincelle est recouverte sous d'épaisses couches de cendres, mais elle n'est pas morte ; elle brillera de nouveau aux regards pour allumer, nous l'espérons, non pas un incendie, mais un flambeau bienfaisant.

Octobre 1854.

L'EXIL

DE

LA JEUNE-IRLANDE

ÉPISODE DES RÉVOLUTIONS DE 1848

L'EXIL

DE

LA JEUNE-IRLANDE[1]

En l'année 1848, alors que tous les trônes tremblaient et que toutes les races s'agitaient, il y eut en Irlande une velléité de révolte sur-le-champ réprimée. Cette tentative révolutionnaire passa pour ainsi dire inaperçue. Nul ne s'inquiéta de cette nouvelle malechance d'une nation perpétuellement déçue, nul n'eut une larme de pitié pour ces transportés, dont l'un était le descendant des anciens rois du Munster. Les catholiques eux-mêmes, le seul parti qui de notre temps ait montré pour l'Irlande de vives sympathies, ne s'émurent pas. Faut-il attribuer cette indifférence à l'état de confusion dans lequel l'Europe était plongée? Sans doute, les redoutables événements qui s'accomplissaient alors pourraient suffire à expliquer cette distraction de l'esprit public. Malheureusement pour la triste terre des vertes collines, l'insouciance de l'Europe à son égard tient à des causes plus profondes. Ici et là seu-

1. Essai écrit à l'occasion de la publication du journal de déporté de John Michel.

lement quelques individus élèvent la voix en sa faveur au milieu d'un public froid et affairé, qui écoute à peine le récit de ces misères sans nom, et cependant l'état de l'Irlande est une honte pour l'Angleterre, un scandale pour l'humanité. D'où vient donc cette indifférence?

Elle a deux causes principales. En premier lieu, le voisinage de l'Angleterre fera toujours le plus grand tort à sa pauvre sœur Cendrillon, qui, les yeux pleins de larmes et fixés sur son foyer sans flammes, attend sans souper depuis des siècles l'arrivée du prince Charmant, qui doit l'élever à la dignité de reine. Si l'oppresseur de l'Irlande était l'Autriche ou la Russie, il n'y aurait pas assez d'invectives, assez de colère pour dénoncer l'injustice et la cruauté du tyran. Malheureusement l'oppresseur de l'Irlande, c'est l'Angleterre, l'Angleterre protestante, constitutionnelle, libérale, industrielle et marchande, le type le plus accompli des nations modernes, le modèle de la civilisation au XIXe siècle. Comment les hommes de notre temps prendraient-ils parti pour l'Irlande? A-t-elle inventé les machines à tisser, les chemins de fer, les bateaux à vapeur? De quelle innovation, de quel service l'Europe lui est-elle redevable? Ainsi raisonnent les marchands, les industriels, les économistes, race cosmopolite aujourd'hui dominante, et qui sanctionnerait les injustices les plus notoires pour quelques aunes de coton et quelques quintaux de houille. — L'Irlande peut-elle nous donner, disent de leur côté les politiques, un gouvernement plus intelligent, mieux pondéré que le gouvernement anglais? A-t-elle un autre idéal de gouvernement que le clan celtique, le pouvoir d'une aristocratie à demi sauvage tempéré par le pouvoir religieux du prêtre, deux puissances auxquelles toutes les nations ont renoncé, et qui ne peuvent plus régir une société compliquée comme la nôtre? — Ainsi rai-

sonne la partie influente, opulente, éclairée, oisive, de la société européenne à l'égard de l'Irlande. Abandonnés de ces classes toutes-puissantes, les Irlandais peuvent-ils compter au moins sur les sympathies des révolutionnaires? Non. L'Irlandais le plus anarchiste, le plus fougueusement partisan de la *force physique*, est moins avancé en fait d'idées libérales que le monarchiste le plus entêté du continent. John Mitchel, le plus violent à coup sûr de tous les membres de la *Jeune-Irlande*, est au fond moins révolutionnaire que le dernier boutiquier anglais. Il est révolutionnaire à la surface, dans l'accent, dans l'expression; en esprit et en principes, il est au pôle opposé. L'obstination des Irlandais dans le catholicisme n'est pas faite d'ailleurs pour leur conquérir les sympathies des radicaux. Ainsi ni les partis violents, ni les partis modérés et sensés de la société moderne n'ont à compter sur l'Irlande, et celle-ci ne trouve chez eux qu'indifférence et tiédeur.

Par sa position même, l'Irlande ne peut donc attendre de l'esprit public les sympathies qu'excitent les infortunes des autres peuples. L'ombre de l'Angleterre s'étend sur elle. Le contraste entre la terre de la liberté, du commerce et de l'industrie et le pays de la misère, de la famine et des haillons est trop frappant pour ne pas égarer le sentiment des masses vulgaires. D'un côté, tout est activité, travail, opulence; de l'autre, tout est paresse, abandon de soi, pauvreté. D'un côté règnent les principes en vertu desquels nous vivons tous, de l'autre règnent les principes qui sont contraires à notre existence. Qui ne préférerait l'Angleterre à l'Irlande, et qui oserait se prononcer pour l'Irlande contre l'Angleterre?

Mais il y a encore une raison plus cachée et plus profonde. Nous avons aujourd'hui une manière de juger essentiellement prosaïque et bourgeoise. Nous

pesons et nous mesurons les choses, les peuples, les races, comme nous pesons la houille ou comme nous mesurons les étoffes. Tout ce qui ne peut être étiqueté, classé, numéroté, n'a pour nous aucune valeur productive et commerciale; un peuple est d'autant plus grand qu'il produit davantage. La première nation du monde est celle qui fabrique et qui vend le plus. Les Américains nous ont donné dans ces dernières années la caricature de cette méthode matérialiste d'appréciation. Un honnête professeur d'agriculture d'Édimbourg, M. Johnston, raconte qu'étant entré un jour dans la boutique d'un boucher de je ne sais plus quelle ville de l'Union pour y voir différentes espèces de bœufs et de moutons, il fut distrait de sa contemplation économique par ces mots du boucher triomphant : N'est-il pas vrai que nous sommes un grand peuple? Le même voyageur raconte qu'il lui tomba un jour sous la main un almanach de l'État de New-York. L'auteur de cette remarquable élucubration donnait le poids de chaque représentant de cet État, et les classait hiérarchiquement selon le nombre de livres que chacun pesait. — Un tel est un habile homme et fort intelligent, disait cet ingénieux almanach; mais il ne pèse que cent vingt, tandis que cet autre pèse deux cent quatre-vingts; c'est un solide représentant. — Ne rions pas trop de cette excentricité grossière; nos jugements ressemblent beaucoup à celui de l'almanach américain. Hélas! les malheureux Celtes d'Irlande n'ont rien qu'on puisse mesurer, peser, jauger. Commerce, industrie, richesse, agriculture même, tout leur manque. Ils n'ont pas non plus ces qualités qui peuvent être appréciées jusqu'à un certain point comme on apprécie les productions matérielles, — la régularité dans le travail, la patience, la prévoyance, l'économie, — aucune de ces vertus au jour le jour, et

d'un usage habituel et familier. Ils ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, le superflu, et ils n'ont pas le nécessaire. Leurs qualités sont des choses de luxe, supérieures à leur condition, qui ornent et charment une existence brillante et oisive, mais qui ne peuvent aider en rien une existence précaire et famélique : ils ont des dons d'orateur et de poète, de l'esprit, de l'imagination, de la délicatesse de sentiment, de la gaieté, de l'abandon; mieux vaudrait pour eux qu'ils eussent des qualités de fermier, de forgeron et de mineur.

Le monde moderne, qui n'estime que ce qu'il voit et touche, ne leur sait aucun gré de tous leurs dons séduisants, et dans le fait cette malheureuse race n'est plus qu'un débris et un souvenir de choses et de temps qui ne reviendront plus. Elle est entièrement isolée dans notre Occident; rien ne lui ressemble dans tout ce qui existe, nulle part elle ne trouve un reflet d'elle-même. Elle aime la vie agricole, nous préférons les infectes manufactures et les noires usines; elle aime le sol natal, les paysages de la patrie, les coutumes locales : nous sommes au contraire des cosmopolites, des citoyens du monde, et notre patrie, si nous en avons une, n'est autre que le wagon du chemin de fer ou le *steamboat*. Ils sont révolutionnaires, croirait-on ; mais non, ils s'insurgent contre toutes les choses en faveur desquelles s'insurgent nos démocrates, et se battent pour toutes celles que l'Europe radicale voudrait effacer à jamais. Leur caractère et leurs inclinations les séparent de tous les autres peuples, et les maintiennent dans un isolement absolu en leur conservant une physionomie très originale. Tandis que toutes les races sentent le besoin de se rapprocher et de s'unir, la race celtique éprouve pour le cosmopolitisme une aversion insurmontable et se tient à l'écart. En Amérique, où cette fusion s'opère plus facilement

qu'ailleurs, les Irlandais continuent à vivre séparés, tandis que lés Allemands et les Hollandais au contraire deviennent aisément des *nationaux*. Quels sont donc les traits principaux de ce singulier caractère?

Il est souvent difficile de marquer nettement les différences qui séparent les races, car ces différences ne sont point grossièrement tranchées, elles consistent la plupart du temps dans des nuances extrêmement délicates. Lorsqu'on n'emploie pas le microscope, le scalpel et tous les fins instruments d'analyse, on s'aperçoit que la division de l'espèce humaine en trois races, telle qu'elle nous est donnée par la Bible, est la seule qui soit d'une certitude absolue, à quelque point de vue qu'on se place. Les différences entre les trois races sont sensibles et pour ainsi dire matérielles. On voit clairement, et sans avoir besoin d'aucun instrument d'optique philosophique, les instincts qui les séparent les unes des autres et qui caractérisent chacune d'elles. La difficulté devient plus grande aussitôt qu'on essaie d'établir d'une manière précise les différences qui séparent les divers peuples dont se compose chacune de ces trois grandes races. A proprement parler, en observant le monde caucasique, on n'aperçoit que deux caractères bien marqués; d'une part, le caractère germanique (pays scandinaves, Allemagne, Hollande, Angleterre, Amérique du Nord), celui-là fortement tranché, tout individuel, dirions-nous presque; d'autre part, un certain caractère plus impersonnel, plus métaphysique, moins indissolublement lié à la race, à la chair et au sang, et qui est commun à tous les autres peuples de l'Europe (Celtes, Latins, Slaves). Ces derniers peuples ne sont séparés réellement les uns des autres que par des nuances souvent imperceptibles, et ce qui le prouve, c'est la facilité inouïe avec laquelle ils se comprennent. Un Français et un Italien, un Ita-

lien et un Russe, un Irlandais et un Polonais s'entendront parfaitement et feront très bon ménage ensemble. Ils ont au fond les mêmes instincts, les mêmes idées, les mêmes aversions et les mêmes sensualités. Ils s'apercevront facilement qu'ils haïssent et aiment les mêmes choses, qu'ils s'amusent des mêmes plaisirs. Pour prendre la race qui nous occupe, en quoi diffère-t-elle des autres races que nous avons nommées? Les Celtes ont le goût de la vie patriarcale et pastorale, les Slaves l'ont également. Ils ont l'amour du sol natal et de la patrie, les Latins possèdent au plus haut degré aussi cette vertu. Ils sont gais, spirituels, imaginatifs; ils sont naturellement gracieux et aisés dans leurs manières; mais l'aisance française et la courtoisie italienne sont renommées, et l'on sait que sous ce rapport les Slaves, polonais ou russes, peuvent soutenir la comparaison avec tous les peuples. Il n'y a pas jusqu'à leurs vices qui ne leur soient communs avec ceux des peuples non germaniques. La différence entre les deux grands caractères européens est donc bien tranchée, beaucoup trop malheureusement, et l'âme humaine serait arrivée à son plus haut degré de perfection, si l'on pouvait, par un procédé quelconque, infuser quelques-unes des qualités germaniques dans le caractère celtique, slave ou latin, et quelques-unes des qualités slaves ou celtiques dans le caractère germanique. C'est là sans doute le but de la Providence, qui connaît seule les moyens de parvenir à ce difficile résultat.

Pour distinguer les différences de ces deux caractères, nous emploierons deux épithètes anglaises qui n'ont pas d'équivalent dans notre langue, *earnest* et *fitful*. *Earnest* résume admirablement le caractère germanique, *fitful* le caractère celtique, slave ou latin. La ténacité, l'ardeur sombre et persistante, la forte volonté, l'énergie infatigable et patiente, toutes

les qualités et tous les vices d'une nature vigoureusement individuelle, sont contenus dans cette épithète d'*earnest*, qui peut s'appliquer à tous les grands hommes et à tous les grands événements de l'histoire du peuple germanique, depuis les *vikings* norvégiens jusqu'aux compagnons de Guillaume le Bâtard, depuis les *gueux* du prince d'Orange jusqu'aux puritains de Cromwell, depuis les conquérants anglais de l'Inde jusqu'aux conquérants hollandais de Java. *Fitful* au contraire résume bien le génie opposé, c'est-à-dire une activité interrompue, intermittente, des accès d'ardeur fébrile suivis de prostrations ; l'absence complète de cette énergie froide, silencieuse, incessante, qui est l'apanage des Germains, mais en revanche des réveils subits et terribles, des trésors de passion, d'amour et de haine dépensés à un moment donné, dans une minute solennelle dont l'humanité gardera désormais l'impérissable souvenir ; de la douceur unie à de la violence, rien de cette âpre ambition que l'Anglais ou le Hollandais porte dans la conquête des choses matérielles, mais une fougue aveugle dépensée dans la jouissance temporaire de ces mêmes choses. Voilà le caractère que nous désignons par l'épithète de *fitful*, et qui, à quelques nuances près, est commun à toutes les nations européennes non germaniques. Or le type accompli, excessif du génie de l'*earnest* est certainement le peuple anglo-saxon, de même que le type excessif du génie du *fitful* est certainement le peuple irlandais. Là, ce génie se manifeste même dans toute sa nudité primitive. Vivant côte à côte, placés sur la même terre et séparés par les mers du reste du monde, comprenez-vous quel bon ménage ces deux peuples ont dû faire ensemble!

La haine réciproque que les deux peuples se portent n'a donc rien d'extraordinaire, et l'oppression de

l'Irlande par l'Angleterre se présente comme un fait naturel. Les plus récents appréciateurs du caractère et du génie celtiques nous semblent avoir oublié de mentionner deux circonstances qui expliquent admirablement les malheurs de cette race infortunée [1]. Une des choses qui nous aident le mieux à comprendre la fortune ou le malheur des peuples, c'est le sentiment qu'ils ont du temps. Passé, présent, avenir, à laquelle de ces trois divisions de la durée leur esprit aime-t-il davantage à se reporter? Regrettent-ils plus qu'ils ne désirent? désirent-ils plus qu'ils ne regrettent? ou bien, troisième hypothèse, ne regrettent-ils ni ne désirent-ils rien? Vivent-ils plus volontiers dans le passé ou dans l'avenir que dans le présent? Les races Celtiques ont toujours vécu de souvenirs ou d'espérances. Pour se consoler du présent, elles aiment à se bercer du douloureux souvenir des grandeurs évanouies, et puis à imaginer dans l'avenir la résurrection d'un passé chéri. De là le charme, la tendresse, la grâce que nous remarquons dans leur caractère et surtout dans leurs poésies, qui semblent à la fois les accents d'un jeune homme et d'un vieillard. L'enchanteur Merlin, prisonnier de la fée Viviane, est bien le symbole poétique de cette race retenue captive par la douce étreinte du souvenir, et attendant toujours, pour être délivrée, la caressante main de l'espérance. Ce fait explique aussi beaucoup, je le crois, les singularités que présentent son histoire et sa fantasque politique. Les peuples Celtiques n'ont jamais voulu des institutions existantes, même alors qu'elles étaient excellentes et qu'aucun peuple ne songeait à élever contre elles la moindre objection. Ils ont résisté au pape alors que l'autorité

1. Voyez le très bel essai de M. Renan sur *les Celtes et la poésie celtique.*

du pape était absolument un bienfait, et il a fallu employer le secours des peuples devenus plus tard hérétiques et sceptiques pour les réduire à l'obéissance. Aussitôt que cette autorité a décliné ils l'ont appelée à grands cris. Même chose pour la monarchie. Toujours en révolte contre elle aussi longtemps qu'elle a duré, ils se sont épris pour elle d'un inconcevable amour dès qu'elle a été renversée. Cette tendance singulière se retrouve partout où il reste un vestige de la race celtique; le même esprit les anime tous, Irlandais, Écossais des *highlands*, Gallois, Bretons français. Les peuples Celtiques se trouvent placés dans cette position anormale, qu'ils sont à la fois les plus anarchistes et les plus conservateurs des hommes, parce qu'ils sont toujours en retard sur le présent. Malheureux esprit, qui les rend sans doute fort intéressants, mais qui en même temps les rend incapables de vie politique!

Les Anglo-Saxons, au contraire, ont toujours vécu dans le présent. Jamais ils ne se sont payés de regrets ni d'espérances, jamais ils n'ont placé leur idéal par derrière ou devant eux. Pour eux, la minute présente résume le temps tout entier; la possession de la chose présente est la suprême joie : *to have is to enjoy*. Grâce à cet esprit fortement épris de la réalité, il n'y a jamais eu chez eux interruption dans la chaîne historique des temps. C'est par là que s'explique le caractère traditionnel du peuple anglais, par là qu'avec des principes et des formes du moyen âge il est arrivé à fonder la plus moderne des sociétés. Le passé vit condensé et résumé dans l'heure présente, qui elle-même prépare l'avenir.

Si tel est l'esprit moral des Celtes, on ne doit pas s'étonner qu'ils aient été de tout temps écrasés par l'Angleterre. Leur tempérament n'était pas mieux fait

pour la résistance que leur caractère moral. Ce tempérament est en effet essentiellement féminin, c'est-à-dire un composé de douceur et de violence. Les divers attributs de la nature féminine, la résignation, les réveils fiévreux de la passion, et cette puissance avec laquelle les femmes supportent la souffrance, se retrouvent dans la nature celtique. Tous les observateurs ont pu remarquer combien, sous ce dernier rapport surtout, l'homme est inférieur à la femme : la misère l'abat, la souffrance corporelle le brise, et toute son énergie tombe devant une douleur que la plus frêle femmelette supporterait en riant. Il en est ainsi des Irlandais. — Rien n'est plus gai, nous disait un jour un diplomate distingué [1], qu'un Irlandais qui n'a rien dans le ventre : c'est son beau moment. Alors il se rit de la Providence, il se moque de la reine, il raille l'Angleterre, il nargue le monde entier. Mettez un autre homme à sa place, un Anglais par exemple : il succombera en grommelant sourdement, comme une bête de somme, sous un poids trop lourd, et pour ne plus se relever. — Une autre particularité de la nature féminine, c'est la résistance par accès et par boutades. La résistance irlandaise n'a pas non plus de patience et de durée, elle s'affaisse et fait place à un état de prostration qui se termine par un réveil subit et par des explosions de fureur sauvage. Alors des crimes de toute nature sont commis par cette population si douce et si gaie. On brûle, on assassine, et tout cela, hélas! sans résultat. Le public recule devant ces fureurs sauvages qui s'apaisent bientôt d'elles-mêmes, et la protestation de l'Irlande devient une affaire de cour d'assises. Les partis politiques exploitent ces

1. M. Lefebvre de Bécour. Il me plaît de rappeler son nom comme celui de l'un des hommes les plus naturellement aimables qu'il m'ait été donné de rencontrer.

crimes stériles, la presse anglaise les exagère et les présente au monde comme justification de la politique britannique : — *Sanguinary Celts*, Celtes sanguinaires, répètent à l'envi de cette race féminine les durs Anglo-Saxons, qui, le lendemain du désastre, reprennent leur ascendant, réparent les maisons incendiées, effacent les traces des dégâts, promulguent quelques lois un peu plus sévères encore et décrètent quelques transportations. Il en est de ces tempêtes politiques de l'Irlande comme des tourmentes de la nature : l'orage cesse, et le soir même les collines de la verte Érin sont plus vertes que jamais, et les oiseaux britanniques chantent leurs complaintes d'amour et d'attachement à l'Irlande, entremêlées de sifflements satiriques contre le papisme et les papistes. Ce n'est certainement pas ainsi que l'Irlande pouvait et pourra résister à cette nation qui n'a jamais commis de crimes inutiles, qui ne s'est jamais déterminée à un meurtre par colère et qui n'a jamais reculé par pitié : ses explosions de fureur ne peuvent rien contre cette énergie patiente sans illusions, sans faiblesse, qui ne se dément en aucune circonstance; mais en revanche l'Irlande, lorsqu'elle a été coupable, l'a été par exaspération, jamais de sang-froid ou par calcul. Sa population est incapable de produire un Pitt ou un Warren Hastings; c'est bien là sa faiblesse, que ce soit aussi son excuse!

Ainsi, pour nous résumer, la malheureuse condition de l'Irlande et l'indifférence relative de l'Europe à son égard ne s'expliquent que trop. Placée en face de l'Angleterre, elle est éclipsée par sa rivale; c'est l'Angleterre qui est la puissance libérale, et c'est l'Irlande, la nation opprimée, qui représente les idées rétrogrades. Isolée au milieu de notre civilisation, elle ne désire rien de ce que désirent les autres peuples, et

nulle part elle ne retrouve son image. Le monde ne se rappelle aucun service rendu par l'Irlande, et réserve en conséquence toute son estime pour son ennemie. Ses malheurs étaient inévitables. Cependant les esprits sympathiques à tout ce qui est humain ne doivent pas fermer les yeux sur les qualités de cette race parce que ces qualités ne sont pas de celles que nous estimons aujourd'hui, parce qu'elles ne se pèsent ni ne se mesurent. Amour du sol natal, passion sincère et tendre pour les vieilles habitudes, respect ardent pour les choses passées, faculté de souffrir des misères sans nom, n'est-ce rien que tout cela? Allons donc, grands économistes, auteurs de savants traités sur la distribution des richesses, entrepreneurs de chemins de fer, exploiteurs de mines, industriels et marchands, vous qui avez la gloire de compter parmi vous le grand Hudson, roi des chemins de fer anglais, et le grand Barnum, roi du *puff* américain! découvrez-vous une fois en passant devant ces mendiants affamés et en haillons, car ces mendiants représentent un idéal qui ne s'est jamais réalisé sur la terre, celui de la chevalerie, non pas de la chevalerie germanique et féodale, tyrannique, dominatrice des faibles, mais de la chevalerie mystique et chrétienne, protectrice du faible par le fort, l'idéal du désintéressement, du dévouement, de la sainteté active. S'ils se sont révoltés contre votre civilisation, s'ils sont restés en arrière de vos progrès matériels, pardonnez-leur en songeant à tout le sang celtique que vous avez répandu en l'honneur de cette civilisation à Drogheda, à Culloden, sur les bruyères armoricaines [1].

A défaut d'autre mérite d'ailleurs, ces Irlandais sont

1. L'idéal de la chevalerie celtique est un mélange de la vie du guerrier et de celle du prêtre; c'est peut-être l'idéal le plus élevé que les hommes aient conçu.

intéressants. Pauvres, malheureux, ils sont au moins exempts de ces vices d'esprit et de caractère que le bonheur et la richesse semblent traîner à leur suite, ils sont exempts de pédantisme et, tranchons le mot, de cette *cuistrerie* qui caractérise les peuples triomphants. Ils aiment l'Irlande pour elle-même et ne fatiguent pas les oreilles de l'humanité entière de « notre puissante marine », de « notre gigantesque commerce », de « nos glorieuses armées », de « notre héroïque population », de « nos savantes universités », comme le font si volontiers l'Angleterre, la France et l'Allemagne. En un mot, grâce à leurs malheurs, ils ne sont pas vulgaires, précieuse qualité que le bonheur n'engendre pas toujours, car en vérité de nos jours, où l'on cherche tant la distinction et où on en parle tant, on pourrait recommander cette maxime : « Voulez-vous ne pas être vulgaire? ne soyez pas trop heureux. » Cette absence de vulgarité n'est point un faible mérite comme on pourrait le croire, ni une vertu négative. Absence de vulgarité est presque synonyme de noblesse, et la noblesse est, après la sainteté, la plus belle des fleurs de l'âme humaine. Que les Irlandais n'accusent donc pas trop leur mauvaise étoile! C'est par cette réflexion sympathique que nous terminerons ces quelques considérations sur le caractère de l'Irlande. Nous aurions pu appuyer davantage sur les vices des Irlandais, mais à quoi bon? Insister sur les vices des étrangers est une tâche la plupart du temps malsaine et inféconde. L'observation du vice n'est jamais profitable que lorsque nous la faisons sur nous-mêmes. Laissons donc aux publicistes anglais le soin de reprocher à cette malheureuse population ses violences, sa négligence, sa paresse, son ivrognerie : c'est une tâche dont ils s'acquittent assez bien de temps immémorial, et qui a eu pour conséquences d'augmen-

ter encore la haine qui sépare les deux nations. On s'imagine que l'injure perd de sa force lorsqu'elle s'adresse à une masse anonyme, à un peuple tout entier : il n'en est rien. C'est là le rôle véritablement odieux de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande. Elle l'a littéralement abreuvée d'insultes, dont une seule suffirait pour mettre aux prises deux nations et les faire s'égorger jusqu'au dernier homme. Et tout récemment, n'avons-nous pas entendu le brutal *bon voyage!* qu'un des principaux organes de la publicité anglaise adressait aux émigrants celtiques [1]?

Ces injures, que l'Angleterre a eu le tort de tout temps d'adresser à l'Irlande, lui ont été rendues maintes fois avec usure par cette race sensible à l'outrage, susceptible comme la nation française, violente dans ses vengeances comme l'Italien ou l'Espagnol même. Chaque insulte a été payée par quelque quolibet sanglant ou par quelque action plus sanglante encore : rixes dans les rues de Dublin, outrages à l'autorité anglaise, coups de feu tirés derrière les haies sur l'*orangeman* et l'anglican, soustraction des criminels à la justice, etc. Seulement de ces représailles l'Europe ne voit encore que le mauvais côté, les attentats et les violences. La publicité anglaise est immense, et toute l'Europe lit les journaux anglais; mais qui donc lit les journaux ou les pamphlets irlandais? Dans ces polémiques, l'Angleterre a toujours le dernier mot, car de même que la civilisation anglaise nuit à la cause de

1. L'époque où cet essai fut écrit est celle où l'émigration annuelle des Irlandais pour l'Amérique se mit à prendre tout à coup de telles proportions qu'on put croire que l'île entière serait vidée en quelques années de ses aborigènes, et que la presse anglaise, pour caractériser ce déplacement colossal de population, se vit obligée d'avoir recours à ce vieux mot d'*exode* qui sert depuis des siècles à nommer la sortie en masse des enfants d'Israël de la terre d'Égypte.

l'Irlande, le bruit de la publicité anglaise étouffe la voix du peuple irlandais; dans cette vilaine lutte, l'Europe n'entend que la voix de l'Angleterre.

M. John Mitchel rend amplement injure pour injure dans le journal intéressant et passionné où il a tenu registre des aventures et des sentiments de sa vie de déporté. Il crache sur l'Angleterre, il ramasse la boue des chemins pour la lui jeter à la face, il secoue sous ses yeux les fétides guenilles irlandaises, grouillantes de vermine et imprégnées des poisons du typhus. L'esprit de vengeance anime ces pages, écrites au jour le jour, et où sont consignés minute par minute les maux de nerfs de l'auteur, ses explosions de colère solitaire, les tourments de sa bile, les fureurs de son sang. N'y cherchez pas d'opinions politiques bien précises : ne demandez pas à l'auteur s'il est catholique, constitutionnel ou républicain, ne lui demandez pas quel gouvernement il voudrait donner à l'Irlande : il n'en sait trop rien. Ce qu'il sait bien, c'est qu'il hait l'Angleterre de toutes les forces de son âme, qu'il est prêt à se révolter contre elle en toute occasion, et qu'il n'est aucun parti dont il ne soit disposé à se déclarer le défenseur, pourvu que l'Angleterre périsse. Sans-culottes français, aristocrates autrichiens, despotisme russe, tout lui sera bon. La révolution de Février l'a poussé à la révolte; mais ne croyez pas qu'il soit conséquent avec lui-même et qu'il s'afflige beaucoup de la mort de la République. Dans tous les événements qui se succèdent, il ne voit qu'une chose : peuvent-ils ou ne peuvent-ils pas nuire à l'Angleterre? Y a-t-il en eux une chance d'humiliation pour Carthage? Il applaudit à Mazzini, l'ennemi du catholicisme; il applaudirait aussi bien à un évêque ultramontain d'Irlande bénissant les étendards d'une insurrection celtique. Il salue avec espoir la République française; mais lorsque, sur les pontons des Bermudes,

il apprend l'élection à la présidence du prince Louis-Napoléon, un immense cri de joie sort de sa poitrine; puis, lorsqu'à son arrivée en Amérique les nouvelles d'Orient lui arrivent, il fait écho aux « trompettes guerrières du tsar qui retentissent sur le Danube ». Dans tous les événements, il voit la bonne nouvelle : l'agonie de l'Angleterre!

Cette haine va si loin, qu'il sacrifiera sans hésiter la civilisation moderne, s'il n'y a pas d'autre moyen d'abattre la puissance anglaise. L'Angleterre est surtout vulnérable par les intérêts matériels; faut-il bouleverser le crédit du monde pour tuer son commerce? M. Mitchel est prêt. Si le monde pouvait faire banqueroute, l'Angleterre serait réduite au sort de l'Irlande; cette perspective remplit de joie M. Mitchel. Il reviendrait bien volontiers à la vie sauvage, s'il pouvait voir cette vieille ennemie tomber à la mendicité. Peu lui importent tous les progrès de l'humanité depuis quatre cents ans; un seul lui plairait, l'invention de la poudre à canon et des armes à feu, si l'Irlande pouvait avoir assez et de l'une et des autres pour appliquer à son tour la loi du talion. Tous les autres progrès, chemins de fer, bateaux à vapeur, manufactures, docks et magasins, bibliothèques même, peuvent brûler comme de la paille : il ne s'en inquiétera pas. Il est tellement absorbé par sa haine, qu'il prend pour des réalités les illusions de sa colère. Ainsi il est très fermement convaincu que le crédit et toutes ses institutions sont une immense mystification, fondée par quelques charlatans pour l'exploitation des nombreuses dupes qui composent l'humanité; que tous nos billets de banque, lettres de change, etc., ne sont autre chose que des morceaux de papier; que tout cela repose sur une pure abstraction, sur un sentiment d'ignorance, et crèvera dans un jour prochain comme une bulle de savon trop gonflée;

que la propriété industrielle est une pure fiction; que ceux qui lui confient leurs épargnes sont imprévoyants, fous ou stupides, et que rien n'est solide que la propriété foncière. Les billets de banque anglais, ce sont des traites de la maison *Notus and C°* tirées sur la maison *Eurus and C°*, rien de plus. Jusqu'à présent, l'Angleterre n'a pas fait banqueroute, et la fraude n'a pas été découverte parce qu'elle a à sa disposition des pays qu'elle peut *voler* (*sic*) à merci; mais supposons qu'on trouve moyen de prévenir ces vols à l'avenir, qu'adviendra-t-il? De même que le vieux Caton répétait sans cesse son *delenda est Carthago,* M. Mitchel répète sur tous les tons ce sarcasme d'un célèbre écrivain anglais : « Puissante est la banqueroute! » Mais généralement il se plait peu à ces dissertations économiques, et il aime mieux lâcher quelque raillerie amère et sanglante, ou paraphraser quelque terrible imprécation de la Bible, celle-ci, par exemple, qu'il cite quelque part : « Puissent tes pieds se baigner dans le sang de tes ennemis, et puisse la langue de tes chiens en être rougie! »

Il ne faudrait pas se hâter de croire cependant que M. Mitchel soit un révolutionnaire à la française. Rien ne serait plus faux. C'est un pur Irlandais en révolte contre l'Angleterre, à qui tous les moyens semblent légitimes pour la détruire, même les plus sauvages. Deux ou trois fois il parle des socialistes européens avec le plus profond mépris, et comme la modération n'est pas au nombre de ses qualités, il dit tout haut que ce sont des bêtes féroces qu'on doit s'empresser de tuer. Il exprime peu d'opinions politiques; mais s'il a quelques préférences, c'est pour la vie patriarcale et rustique, pour les sociétés fondées sur la propriété territoriale. Il applaudit aux révolutions, non parce qu'elles détruisent les monarchies et les aristocraties,

mais parce qu'il considère ces institutions comme usées sous leur ancienne forme et en réclamant une nouvelle, que les événements se chargeront de trouver. Il professe sous ce rapport les théories de Carlyle, que nous avons été assez surpris de rencontrer dans son livre. Les révolutions lui semblent bonnes parce qu'elles produiront à la longue les nouvelles formes politiques qui gouverneront le monde, non parce qu'elles répandront partout les théories des droits de l'homme et qu'elles feront passer l'humanité sous le niveau égalitaire. Il accepte donc partout la République non comme fin, mais comme moyen. En d'autres termes, M. Mitchel a des instincts révolutionnaires, il n'a pas de sentiments démocratiques. Il est factieux incontestablement, et il revendique de toutes ses forces le titre de félon irlandais, mais il n'est pas démagogue : celui de nos révolutionnaires qui essayerait de le compter comme un confrère se tromperait presque aussi lourdement que Ledru-Rollin se trompa naguère à l'égard d'O'Connell. M. Mitchel, l'adversaire intraitable de l'agitation pacifique et des traditions o'connellistes, l'homme de l'insurrection illégale, le partisan de la *force physique*, n'est donc qu'un révolutionnaire imparfait, et il lui reste beaucoup à faire pour se débarrasser de ses préjugés celtiques et de l'éducation qu'il a sucée avec le lait.

Sans le vouloir et sans le savoir, M. Mitchel contredit les idées les plus élémentaires de la démocratie. Il y a de lui un curieux plaidoyer contre lord Bacon et Macaulay. Qu'il exècre Macaulay en sa qualité d'Irlandais, rien de mieux; mais que lui, révolutionnaire, nie la révolution scientifique accomplie par Bacon, cela est plus singulier. La révolution baconienne consiste en deux choses : d'une part, elle a démocratisé la science en lui assignant une fin utile, applicable aux besoins

de l'homme, en la faisant descendre de ses hauteurs idéales; d'autre part, elle l'a rendue accessible à tous en créant une méthode facilement impersonnelle, instrument dont depuis cette époque le premier venu a pu se servir aussi bien que le plus grand savant. Dès lors est tombé le monopole aristocratique des Aristote et des Archimède, dont la science était la propriété et le domaine. Il y a eu une seule science ouverte à tous les hommes, comme la nature, comme le soleil; il n'y a plus eu de science péripatétique, de science platonicienne, plus de ces forteresses scientifiques dans lesquelles les philosophes s'enfermaient et dérobaient leurs trésors à la multitude ignorante. La science depuis lord Bacon, de même que la vérité depuis l'Évangile, a été accessible aux hommes de bonne volonté, et dans ce fait il y a plus de démocratie véritable que dans toutes les révolutions des dernières années. M. Mitchel ne voit et ne veut rien voir de tout cela. Il pense sur lord Bacon comme Joseph de Maistre, et il pense sur la destination de la science comme Platon et Archimède, qui défendaient à leurs disciples de dégrader la science en la faisant servir aux arts des esclaves. Il partagerait, comme Pythagore et Aristote, la science en deux parts : l'une ésotérique, l'autre exotérique; l'une faite pour les initiés, l'autre pour les aspirants à l'initiation. Il ne saurait y avoir une manière plus aristocratique de considérer la science et sa destination. Cependant, malgré cette inconséquence, félicitons M. Mitchel. La révolution baconienne a été profitable et utile; mais il serait bon en plus d'un sens aujourd'hui de réagir contre elle. Le monde en a retiré à peu près tout le profit qu'il en pouvait attendre. Grâce à cette révolution, l'humanité tout entière, et non plus quelques individus privilégiés, a été appelée à contempler les merveilles de l'univers,

et a pu ainsi s'élever à une existence spirituelle plus haute : voilà le véritable progrès accompli ; mais donner le nom de science à toutes les inventions plus ou moins ingénieuses qui se sont multipliées dans notre siècle, et qui toutes ont pour but de nous procurer un plaisir ou une jouissance, donner le nom de savants à tous les hommes qui ont fait quelque combinaison mécanique, ou quelque observation empirique ou de détail, c'est réduire la science au rôle que Bentham assignait à la justice. Qui de nous voudrait croire, comme Bentham, que la justice est une affaire de pure utilité ? Il en est de la science comme de la justice. Elle existe pour nous faire apercevoir les lois idéales et permanentes qui soutiennent le monde, pour en affirmer l'éternité. C'est là son vrai but, et ce but, en dépit de M. Macaulay, qui en effet a poussé la doctrine contraire trop loin, n'est pas contredit par la révolution baconienne. Bacon a transporté à la masse des hommes le privilège dont jouissaient quelques individus ; il a voulu que la science cessât d'être dédaigneuse, mais il n'a sans doute jamais voulu qu'elle fût considérée désormais comme la ménagère, la servante ou l'entremetteuse de l'humanité. Cette tendance matérialiste, amoureuse des détails, dédaigneuse de l'unité, cette rage de résultats pratiques, quelque mesquins et vulgaires qu'ils soient, ont surtout été poussées à outrance en Angleterre. Il faut donc féliciter M. Mitchel d'avoir soutenu la thèse contraire à celle qui a cours aujourd'hui, mais en l'avertissant qu'elle n'est rien moins que démocratique et révolutionnaire. La haine de l'Angleterre l'a heureusement servi cette fois.

Et cette haine le sert bien toutes les fois qu'il attaque l'Angleterre au nom d'un principe supérieur à l'utilité. Il y a de l'exagération, mais il y a aussi quelque vérité dans la critique qu'il fait de la politique anglaise,

cruelle, implacable, prudente envers les forts, sans pitié envers les faibles, ne songeant à invoquer le droit que lorsque la ruse et la force n'ont point réussi, peu soucieuse de procéder par violence cependant, et ne s'y déterminant que lorsque cette violence peut être accomplie sans trop d'éclat. Ses railleries contre l'Église anglicane, institution de pure utilité pratique, et qui ne ressemble pas plus à une Église véritable que la science empirique dont nous parlions tout à l'heure ne ressemble à la science véritable, sont souvent amères et sensées.

Le journal de M. Mitchel va du milieu de 1848 à la fin de 1853, c'est dire qu'il comprend toute la durée des derniers troubles européens. N'y cherchez pourtant aucun écho de ces révolutions, l'auteur n'en a rien vu, il en a su peu de chose, les événements de ces cinq années n'ont pour lui aucun lien. Il ne connaît cette histoire si récente que par fragments. Il était alors bien loin de l'Europe, sur les rivages inhospitaliers des Bermudes, en face du cap de Bonne-Espérance, sur la terre de Van-Diémen. Il a été l'une des premières victimes de la révolution de Février. Dès le mois de mai 1848, il avait cessé de compter parmi les acteurs du drame politique européen, et il n'eut même pas le temps de voir la déplorable issue de l'insurrection de Tipperary. Quel était donc son crime ?

M. Mitchel, avons-nous dit, n'a pas d'opinions politiques bien arrêtées. Ses opinions sont des sentiments, des instincts, et ne pouvaient être autre chose ; elles ont été le résultat non d'un examen calme et raisonné des affaires irlandaises, mais de l'impression que certains faits, à savoir la semi-défection d'O'Connell et la famine, ont produite sur son organisation. Témoins des derniers actes du tribun, dont les prédilections aristocratiques et catholiques s'accusaient de plus en plus

à mesure qu'il avançait en âge, M. Mitchel et les fougueux jeunes gens qui quelques années plus tard devaient accomplir cette tentative stérile et funeste de 1848, rompirent avec la tradition créée par O'Connell. O'Connell mourant en Italie avait recommandé que son corps fût envoyé non pas en Irlande, mais à Rome; le parti qui allait lui succéder rompit avec Rome. O'Connell avait recommandé l'agitation légale, le parti de *la Jeune-Irlande* recommanda la résistance à main armée. O'Connell avait passé sa vie à demander constitutionnellement le *rappel*, *la Jeune-Irlande* recommanda ouvertement et brutalement la séparation. Les hommes qui composaient ce parti se proclamèrent franchement *traîtres* à l'Angleterre et refusèrent de reconnaître ses lois. Rien ne resta de l'œuvre d'O'Connell; tout ce qu'il avait prêché fut conspué, et son glorieux nom ne fut pas à l'abri de l'outrage. Comme il arrive toujours, la réaction dépassa rapidement l'action précédente et créa une nouvelle situation politique. L'Angleterre, qu'O'Connell avait si longtemps harcelée de ses importunités constitutionnelles, fut hardiment défiée et avertie de se tenir sur ses gardes. Elle s'y tint en effet.

Ainsi les dernières années d'O'Connell, époque où ses prédilections politiques et ses habitudes de vie et d'esprit révélèrent ouvertement une antipathie marquée pour la démocratie, contribuèrent surtout à la formation de ce parti violent. Le vent soufflait du côté de *la Jeune-Irlande,* et tous les événements favorisaient sa popularité. En 1846, la famine éclata, non pas cette famine permanente qui pendant tant d'années avait rongé et amaigri sourdement ce pays, rognant de jour en jour sa faible pitance et déchirant un peu plus ses guenilles, mais un véritable fléau, quelque chose comme le choléra ou le typhus. C'est alors que l'on

vit les paysans irlandais affamés mourir en foule sur les grandes routes et border de leurs cadavres les chemins publics, des mères disputer leur nourriture à leurs enfants, d'autres cacher soigneusement les cadavres de leurs nouveau-nés pour s'en repaître secrètement, des malheureux désespérés se verrouiller dans leurs demeures et mourir solitairement, des familles entières se nourrir de charognes d'ânes ou d'autres animaux. A ces douleurs et à ces misères vint se joindre tout ce qu'elles peuvent engendrer, les délits, les crimes, le vol, le meurtre, et la répression de ces délits et de ces crimes, qui, dernière misère, semblait une nouvelle injustice. Forcée de rétablir l'ordre et de maintenir la sécurité publique au milieu de ces populations affamées, l'Angleterre n'en semblait que plus tyrannique. *La Jeune-Irlande* avait donc raison! c'était donc à ce fléau qu'étaient venus aboutir tant de harangues et tant de *meetings!* Ce n'était plus le moment de parler du *rappel* et des institutions irlandaises. Le parti d'O'Connell, guidé par son fils, vit son influence baisser encore; *la Jeune-Irlande* devint le seul parti puissant, et la révolution de février 1848 vint bientôt la mettre en demeure de tenter par la force l'exécution de ses plans.

Des clubs furent formés, des armes forgées, des journaux fondés, dont l'un, l'*United Irishman,* organe de M. Mitchel et de ses amis, prêcha ouvertement l'insurrection. Le gouvernement anglais de son côté ne resta pas oisif. Lord Clarendon, alors vice-roi d'Irlande, fit concentrer huit mille hommes de troupes à Dublin, multiplia les espions, soudoya des journalistes, entre autres un certain Birch, rédacteur du *Satirist,* feuille charivarique irlandaise, et dénonça publiquement par des proclamations et des placards les menées et les projets des chefs révolutionnaires. Il ne s'en tint pas là. L'insurrection n'avait pas encore éclaté, il fallait la

prévenir s'il était possible, et à son instigation peut-être le gouvernement anglais prit des mesures prudentes. Au mois d'avril, sir George Grey présenta au parlement un projet de loi relatif au crime de haute trahison. Cet acte portait que quiconque lèverait l'étendard de la révolte contre la reine, ou refuserait de reconnaître son titre de souveraine de l'Irlande, ou exciterait autrui par la parole ou par la presse à ne pas le reconnaître, se rendrait coupable du crime de haute trahison et serait passible des châtiments portés contre ce crime. L'acte de sir George Grey coupait le mal dans sa racine, car à moins que l'insurrection n'eût rassemblé toutes ses forces et ne fût prête immédiatement à agir, il rendait impossible tous ses préparatifs, il annihilait la presse et les clubs, et pouvait, jour par jour et pour ainsi dire heure par heure, détruire cette insurrection en germe, par détails, tantôt en enlevant un de ses chefs, tantôt en détruisant un de ses organes ou en emprisonnant un de ses partisans. C'est aussi ce qui arriva. Trois des chefs de la propagande révolutionnaire, Smith O'Brien, Meagher et Mitchel, furent arrêtés et mis en jugement pour crime de sédition. M. Mitchel fut plus particulièrement que les deux autres, paraîtrait-il, l'objet de l'attention de lord Clarendon : Smith O'Brien et Meagher, jugés par des jurys réguliers, furent acquittés. M. Mitchel accuse lord Clarendon d'avoir choisi pour le juger un jury particulier, d'où il avait exclu arbitrairement tous les catholiques et tous les protestants qui n'étaient pas ses ennemis. Faute de renseignements suffisants, nous laisserons prudemment à M. Mitchel la responsabilité de son accusation. Le prévenu fut jugé, convaincu du crime de félonie et condamné à quatorze ans de transportation.

M. Mitchel résolut dès lors d'écrire un journal où il

conserverait, pour l'édification de la postérité, le récit de ses souffrances. Si tel a été son but, il l'a complètement manqué. Son livre n'obtiendra jamais le succès d'émotion qui n'a manqué ni au journal de Silvio Pellico ni au récit d'Andryane. En vérité, ce livre plaide pour l'Angleterre. Ces féroces Carthaginois, cette tyrannique reine de Carthage, ces infâmes fonctionnaires anglais, ministres, officiers de marine, constables, *policemen,* geôliers même, sont bien les plus honnêtes gens du monde ; doux, polis, affables, prévenants, ils n'ont donné le droit à M. Mitchel de leur reprocher ni un mauvais traitement, ni une injure, ni même un mot blessant. Bien heureux a-t-il été d'être soumis au pouvoir d'un gouvernement orgueilleux sans doute et fréquemment injuste, surtout envers l'Irlande, mais aussi tolérant, et d'un peuple dur peut-être et trop encroûté dans ses préjugés de race (circonstance qui le rend souvent désagréable et brutal), mais à tout prendre libéral, partisan de la légalité et ennemi des cruautés inutiles. Dans quelque recoin de la terre que sa fortune transporte M. Mitchel, aux Bermudes, au Cap, à la terre de Van-Diémen, il ne rencontre que d'honnêtes gens faisant strictement leur devoir, sans y ajouter aucune méchanceté de leur invention, ainsi que cela est fréquent chez d'autres peuples. M. Mitchel s'emporte fréquemment contre le despotisme aristocratique de l'Angleterre; mais est-ce bien à lui de s'en plaindre, et ne doit-il pas à ce despotisme hautain, mais légitime après tout, les respects dont les subalternes n'ont cessé de l'entourer en prison, sur les pontons, sur la terre de l'exil ? C'est à cette fierté aristocratique, qui, en Angleterre, a maintenu les droits des hommes cultivés et bien élevés sur la foule grossière, que M. Mitchel doit d'avoir été traité comme un *gentleman.* S'il eût appartenu à un pays démocratique, il eût rencon-

tré peut-être beaucoup moins d'égards. Les haines de M. Mitchel peuvent être fondées toutes les fois qu'il s'agit de la politique anglaise en général, et alors elles s'expliquent très naturellement, mais elles sont injustes lorsqu'il s'agit de lui personnellement. Le lecteur en jugera; c'est sur le témoignage de M. Mitchel lui-même que nous nous appuierons.

Le 27 mai 1848, à quatre heures de l'après-midi, M. Mitchel fut dirigé de Dublin sur Spike-Island, prison de *convicts* située dans le port de Cork. Nous le laisserons raconter lui-même son départ : « Après avoir entendu ma sentence, j'étais revenu dans mon cachot et j'avais dit adieu à ma femme et à mes deux pauvres enfants. Quelques minutes après leur départ, un geôlier entra, tenant à la main un habillement complet d'étoffe grossière et de couleur grise. — Mettez ces habits immédiatement, me dit-il. — J'exécutai aussitôt cet ordre. Une voix se fit entendre du bas de l'escalier : Laissez-lui ses habits. — On m'ordonna de me déshabiller de nouveau, ce que je fis. Je demandai à quel endroit j'allais être conduit. — Je ne puis le dire, répondit le geôlier; dépêchez-vous. — Je suis prêt, répondis-je, et je descendis l'escalier. » Dans la cour de la prison, un constable attacha au prisonnier une chaîne au pied, puis on monta dans une voiture fermée, escortée d'un détachement de cavalerie. Quelques minutes après, le condamné était à bord du bâtiment à vapeur *le Shearwater*.

Le commandant du *Shearwater*, homme de quarante-cinq ans environ, reçut poliment M. Mitchel, ordonna qu'on lui enlevât ses fers et fit apporter du *sherry* et de l'eau. Il causa familièrement avec le prisonnier et lui apprit qu'il s'appelait le capitaine Hall. « Très bien, dit M. Mitchel, c'est vous qui êtes allé dernièrement en Chine et qui avez publié un récit de

votre voyage. » Le capitaine répondit affirmativement, et, pour prévenir toute méprise, crut devoir l'avertir qu'il n'était pas le capitaine Basil Hall. « Je présume, me dit-il, que vous avez lu son *Voyage aux îles Loo-Choo*. — Je répondis que je l'avais lu, ainsi qu'un autre livre du même auteur que je préférais de beaucoup au premier, son récit des *révolutions du Chili et du Pérou*, et son portrait de cet admirable héros, San-Martin. Le capitaine Hall se mit à rire : — Vous vous êtes beaucoup occupé de révolutions ?— Oui, beaucoup, presque exclusivement. — Ah! monsieur, de dangereuses choses ces révolutions! — Vous pouvez bien le dire, répondis-je. »

On arrive à Spike-Island. M. Grace, le gouverneur, entre dans la cellule du prisonnier, lui disant qu'il peut écrire à sa famille, pourvu que la lettre lui soit préalablement communiquée, et met sa bibliothèque à sa disposition pour le temps qu'il passera à Spike-Island. Le lendemain il vient annoncer à M. Mitchel qu'il est obligé de s'acquitter d'un pénible devoir, que le condamné doit revêtir l'uniforme de *convict*, rigueur inutile immédiatement contremandée par le gouvernement. M. Grace revient une troisième fois, accompagné de l'inspecteur de la prison : « J'ai ordre de vous annoncer, dit ce dernier, que le gouvernement a décidé votre départ. — Vraiment ! Bientôt ? — Demain matin. — Pour quelle partie du monde ? — Les Bermudes. — Et par quel moyen de transport ? — Un vaisseau de guerre qui est arrivé aujourd'hui dans le port. » M. Grace l'informa ensuite que le gouvernement avait donné l'ordre de ne pas le traiter comme un *convict* ordinaire, de lui laisser ses habits, de ne pas lui mettre les fers aux pieds et de le traiter en tout comme un *gentleman*. Le lendemain, on s'embarque pour les Bermudes à bord du vaisseau de guerre *le*

Scourge, capitaine Wingrove, homme d'environ cinquante ans, bilieux, taciturne et très affable, qui reçoit le prisonnier à sa table, lui donne la permission d'aller et de venir sur le pont, pourvu qu'il avertisse la sentinelle chargée pour la forme de le surveiller. Les officiers de l'équipage se mettent à la disposition de M. Mitchel, lui offrent des livres et tâchent de lui rendre le voyage le moins ennuyeux possible. En vérité, j'ai de plus en plus peine à comprendre les anathèmes de M. Mitchel contre les Carthaginois.

Que faire en mer, pendant une longue traversée? Bâiller, rêver, lire, méditer des plans de vengeance, telles sont quelques-unes des occupations de M. Mitchel. Il trompe son ennui en écrivant des dissertations sur le suicide, sur lord Bacon, sur Macaulay et sir Alexandre Burnes, sur la politique anglaise et le mérite des diverses autobiographies restées célèbres. Son journal est curieux pour nous en ce qu'il réveille le souvenir de choses passées maintenant à l'état d'histoire. Pendant qu'il occupe ainsi les heures sur les plaines sans fin de l'Océan, qu'autour de lui tout est calme et silence, qu'on n'entend d'autres bruits que le sifflement du vent à travers les cordages, les ordres des officiers, les jurons des matelots, que se passe-t-il dans cette partie du monde d'où il vient d'être banni? Chacune des pages de ce journal porte une date célèbre. Le jour où il a écrit cette imprécation contre l'Angleterre, le prince Windischgraetz faisait bombarder Prague; cette dissertation porte la date des journées de juin; cette autre, celle de telle discussion fameuse au parlement de Saint-Paul; cette dernière, celle de la malheureuse tentative de Smith O'Brien et de ses confrères. Il pense quelquefois à l'Irlande, lorsque sa haine de l'Angleterre lui laisse quelques moments de répit. Que vont faire ses

amis? Meagher est éloquent et ardent, mais il n'est pas assez prudent; O'Brien est hardi et généreux, mais capricieux et intraitable. Le journal *le Freeman* se tiendra dans la légalité jusqu'à ce que l'orage soit passé, le journal *la Nation* s'amusera à faire des dissertations girondines. Dillon et O'Gorman sont braves, mais ils ne sont pas assez exaspérés. Le prisonnier compte principalement sur Martin et O'Reilly pour accomplir l'œuvre qu'il a laissée derrière lui. Patience; avant peu, il aura de leurs nouvelles à tous. Nous aurions mieux aimé, pour notre plaisir, que durant ces longues journées de traversée il eût pensé plus souvent à l'Irlande, à ses traditions, à ses mœurs, et qu'il se fût plus souvent promené sur le pont en fredonnant quelque chant irlandais, comme celui qu'il murmura en vue des Bermudes :

L'Irlande est un pays hospitalier et riche en douces choses!
Ullagone dhu oh!
Il y a du miel dans les arbres là où s'étendent ses ombreuses
[vallées,
Et les sentiers des forêts sont en été rafraîchis par les cascades;
Il y a de la rosée en plein midi et de fraîches sources dans
[les jaunes sables,
Sur les belles collines de l'Irlande bénie.
Ullagone dhu oh!

Les îles Bermudes ne sont pas précisément une terre aussi hospitalière que l'Irlande. Au XVIe siècle, ainsi que nous l'apprend Washington Irving, qui a raconté leurs légendes avec ce talent romanesque qui lui est propre, elles passaient pour le séjour des démons et des âmes damnées. Des tempêtes, disait-on, assiégeaient incessamment ces rivages, que les esprits seuls pouvaient visiter. Ariel, le serviteur dévoué de Prospero, allait y recueillir la rosée nécessaire aux sortilèges de son maître; l'*orageuse Bermuda*, ainsi les

désigne le grand poète anglais. Les Bermudes méritent jusqu'à un certain point leur réputation par leur aspect d'aridité. C'est là, sous un soleil brûlant, que M. Mitchel devait accomplir sa peine. Le lendemain de son arrivée, il quitta *le Scourge* et fut transporté sur le ponton *le Dromadary*. Cette vie des pontons, qu'il mena environ six mois, n'était pas faite pour rasséréner son âme et le ramener à des sentiments de douceur. Une désespérante monotonie planait tout autour de lui : toujours la mer avec son horizon uniforme, toujours l'aspect d'une terre aride et brûlante, et pour unique distraction la société des *convicts!* Réduit à une solitude forcée, le prisonnier se replie sur lui-même, il vit de sa substance, et sans les tempêtes muettes qui s'élèvent dans son âme et qui font battre plus fortement son pouls, il perdrait le sentiment de la vie et de ses dramatiques agitations. Quel martyre pour un Irlandais vif, avide d'émotions! Les rares incidents qui viennent de temps à autre briser cette monotonie sont d'un caractère horrible comme le monde de *convicts* qui s'agite sur ces prisons flottantes. Un jour trois *convicts* s'échappent du ponton *le Coromandel.* Profitant d'une nuit pluvieuse, ils gagnent la terre, pillent une maison ou deux, et après avoir fait leurs provisions par ce moyen expéditif, s'emparent d'un bateau dans l'intention de se diriger vers l'Amérique du Nord. Le bateau va donner contre un banc de sable, les fugitifs sont saisis, condamnés par le gouverneur à recevoir successivement vingt coups de fouet sur les trois pontons, *le Coromandel, le Dromadary* et *le Medway*. Cet horrible châtiment fut rigoureusement exécuté. Après les avoir fouettés sur *le Medway,* on les transporta, enveloppés de couvertures, sur *le Dromadary*. « L'un d'eux, après avoir reçu une vingtaine de coups, s'évanouit. La flagellation cessa pendant dix

minutes environ, et le chirurgien fit de son mieux pour faire revenir à lui le misérable, qui reçut le reste de son châtiment. Il fut ensuite transporté, gémissant et criant encore, sur *le Coromandel*, déshabillé de nouveau et de nouveau martyrisé. Les deux autres supportèrent leur châtiment en silence; mais j'entendis l'un d'eux crier une fois au quartier-maître : — Ne frappez pas plus bas que vous ne devez frapper; le diable vous emporte! » Le châtiment est un peu sévère. Quelle réflexion croyez-vous que fasse là-dessus M. Mitchel? « Ce n'est pas, dit-il, que je trouve mauvais qu'on frappe des criminels, lorsque cela est nécessaire pour le maintien de la discipline; mais pensez que des soldats et des marins sont exposés à être fouettés comme des chiens! » N'en déplaise à M. Mitchel, il est beaucoup plus légitime peut-être d'appliquer la peine du fouet à un marin ou à un soldat, dans un pays où le fouet remplace les autres moyens de discipline, que de fouetter à mort un *convict*. L'indiscipline d'un matelot ou d'un soldat peut être contagieuse et compromettre les plus graves intérêts d'une nation; mais quels intérêts compromettaient ces pauvres diables qui, après tout, en essayant de s'évader, avaient obéi à un instinct très naturel à l'homme, celui de la conservation?

Un organe très intéressant du parti radical anglais, *le Leader*, publie toutes les semaines un petit sommaire des crimes commis à Londres et dans les environs sous ce titre satirique : *Our civilisation* (notre civilisation). Tous les actes sauvages de la nature humaine sont là enregistrés à côté des colonnes qui rendent compte des séances de l'*imperial parliament*, du mouvement du commerce, des représentations dramatiques et des livres nouveaux. Mis en face du tableau brillant de la civilisation, ce petit chapitre se

dresse comme un redoutable *memento;* c'est la tête de mort au banquet épicurien, la goutte d'acide dans le vase de douceurs. Cette comparaison de la civilisation et de la barbarie peut se faire, nous ne savons pour quelle cause, plus facilement en Angleterre que dans aucun autre pays, et c'est là l'ombre funeste qui s'étend sur cette opulence et cette prospérité. L'Angleterre est un grand pays, répétons-nous tous à l'envi, et cependant ouvrez les livres qui en traitent : quels sont les chapitres les plus curieux? L'auteur inévitablement parlera d'abord de la grandeur, de l'activité de cette nation, et puis, lorsqu'il viendra aux détails et qu'il racontera ce qu'il a vu de plus intéressant, vous courrez risque de tomber sur des sujets tous plus sinistres les uns que les autres : paupérisme anglais, prostitution anglaise, prisons, établissements de *convicts*, *tread mills*, *workhouses*, *ragged schools*, institutions fort originales, sans doute, mais qui ont quelque chose de repoussant. C'est là le vilain côté de cette civilisation; elle semble souvent n'avoir été inventée que pour fournir des sujets d'étude aux économistes dans ce qu'elle a de bon et aux criminalistes dans ce qu'elle a de mauvais. Sa littérature elle-même n'est intéressante que lorsqu'elle roule sur ces sujets lugubres. Qui ne préférerait l'enquête de M. Mayhew [1], par exemple, aux trois quarts des conceptions poétiques des dernières années, et un roman plus ou moins humanitaire de Dickens à tous les romans de *high life?*

De même qu'à Londres un voyageur inattentif risque fort de ne voir que des magasins et des mendiants, aux Bermudes M. Mitchel ne voit que des *convicts*. Les renseignements qu'il donne sur leur vie et leurs

1. Journaliste de grand talent, auteur d'une enquête sur les populations pauvres de l'Angleterre dont le retentissement était très grand à l'époque où cet essai fut écrit.

habitudes ne sont cependant pas aussi défavorables qu'il le croit au système de transportation adopté par l'Angleterre. Les mendiants et gens sans aveu des quartiers pauvres de Londres parlent, dit-il, de la transportation sans horreur et sans répugnance, et considèrent même comme un bienfait d'échanger leur sordide liberté contre la condition de *convict*. Un jeune homme, serrurier de son état, transporté aux Bermudes, se trouvait enchanté de sa nouvelle position. — Ici on n'a pas à travailler, écrivait-il à ses parents, on n'a rien à faire qu'à manger, boire et se promener cemme un *gentleman*. S'il avait su quelle agréable condition était celle de *convict*, il se serait fait transporter depuis bien des années. Il avait l'intention d'épouser une négresse et de vivre tranquille et heureux aux Bermudes jusqu'à la fin de ses jours. — Si le châtiment des *convicts* est aussi doux, pourquoi donc M. Mitchel accuse-t-il ce système de transportation d'avoir été inventé par le « diable, aidé de quelques amis »? D'ailleurs l'important pour une société n'est pas, après tout, de faire subir un châtiment plus ou moins cruel aux coupables; l'important, c'est de se débarrasser d'un membre gangrené. Si les *convicts* se trouvent heureux d'être loin de l'Angleterre, l'Angleterre de son côté doit se trouver assez satisfaite de n'avoir pas à surveiller, à garder, à loger dans ses prisons une multitude de malfaiteurs qui ont mis sa sécurité en péril. Maintenant que des demi-coupables, des natures à demi perverties seulement, se trouvent jetés au milieu de cette hideuse population et achèvent de se dépraver en sa compagnie, c'est un malheur sans doute, mais un mal que produisent également tous les systèmes de répression du crime, bagnes, prisons, colonies de *convicts*. M. Mitchel raconte avec horreur qu'une des choses qui l'ont le plus frappé

dans la vie des *convicts*, c'est le respect profond qu'ils ont pour les plus scélérats d'entre eux; mais ce fait n'est point seulement propre aux colonies de *convicts*, il est universel, parce qu'il est fondé sur la nature humaine. Dans le monde du crime, les lois morales sont renversées, mais non détruites, et, de même que dans la société, nous admirons d'autant plus un homme qu'il est plus vertueux, les criminels admirent d'autant plus un de leurs semblables qu'il est plus scélérat. C'est leur *hero worship*, leur culte des héros. Si M. Mitchel visitait les bagnes et les prisons de la France, il y trouverait le même phénomène. La vanité du crime est un fait bien connu. M. Mitchel ne se rappelle-t-il pas cette anecdote racontée par Carlyle, touchant une criminelle fameuse : « Ne regardez pas trop de son côté, recommanda le geôlier aux visiteurs, cela excite sa vanité. » Les critiques de M. Mitchel contre l'Angleterre ressemblent souvent à sa critique sur les établissements de *convicts :* elles pourraient être adressées à un gouvernement quelconque aussi bien qu'au gouvernement anglais.

M. Mitchel cite un assez curieux échantillon de cette singulière vanité qui est propre aux scélérats. Quelque temps après son arrivée aux Bermudes, il reçut la visite d'un *convict*, âgé de quarante à cinquante ans, solidement bâti, et d'une physionomie qui indiquait que l'homme était plein de l'idée de son importance personnelle.

« Si je puis faire quelque chose pour vous, monsieur, j'en serai fort heureux. Je suis Garrett. — Garrett! répondis-je; quel Garrett? — Garrett, monsieur, Garrett. Vous devez bien me connaître, mon affaire a été rapportée par tous les journaux; Garrett, vous savez? — Je n'ai jamais entendu parler de vous, Garrett. — Oh! monsieur, vous devez bien connaître toute cette

affaire, la grande affaire du chemin de fer, vous vous rappelez? — Non, pas le moins du monde. — Eh bien! c'est moi qui suis M. Garrett, j'étais employé dans le chemin de fer... (j'ai oublié le nom de la ligne); je réalisai là une affaire de quarante mille livres sterling, quarante mille livres, monsieur! Je les ai laissées, en m'en allant, à Mrs Garrett; elle vit en Angleterre très confortablement. Voilà deux ans que je suis ici, je m'y plais beaucoup. Il y a ici des brunes diablement belles, monsieur. Je suis très considéré ici. J'ai fait grande sensation, lorsque je suis arrivé. Dans le fait, jusqu'à votre venue, j'étais regardé comme le plus grand homme de la colonie. Quarante mille livres, monsieur, pas un liard de moins; mais maintenant vous m'avez complètement détrôné. » Je me levai et saluai. L'idée écrasante que j'avais pu détrôner un voleur de quarante mille livres sterling était un fardeau trop lourd pour moi. Aussi lui dis-je en m'inclinant gracieusement : « Oh! monsieur, vous me faites trop d'honneur. Je suis sûr que vous êtes bien plus digne que moi de ce poste de distinction, car je n'ai jamais vu dans ma vie autant d'argent à la fois. — Mon cher monsieur, me répondit-il, vous, vous êtes un prisonnier d'État, un martyr patriotique, etc., mais on fit aussi une affaire d'État de ma petite affaire. Lord John Russell, depuis mon arrivée ici, m'a fait dire en particulier qu'il consentait à une remise complète de ma peine, si je voulais lui révéler ma méthode, c'est-à-dire la manière dont je me suis procuré cet argent. Ils voudraient se garantir à l'avenir contre de pareilles mésaventures, vous comprenez? — J'espère, monsieur, dis-je en m'inclinant respectueusement, que vous avez traité la demande de cet homme comme elle le méritait. » Le mécréant cligna d'un œil. J'essayai de cligner aussi de l'œil, mais, n'ayant pas réussi, je

m'inclinai de nouveau. — Vous pouvez en être sûr, me répondit-il, je me moque bien d'eux tous. Je me plais beaucoup ici; je n'ai pas été indisposé un seul jour. Je vais souvent à l'île la plus voisine visiter les canards du docteur Beck. Ah! monsieur, il y a dans cette île deux ou trois filles de couleur qui sont réellement très belles, puis je corresponds quelquefois avec les journaux. J'ai des moyens particuliers de me faire envoyer tout ce qui m'intéresse sans qu'on en sache rien. Je me ferai un vrai plaisir, monsieur, de vous faire parvenir par cette voie ce dont vous pourrez avoir besoin. — Non, Garrett, lui dis-je, importuné à la fin; laissez-moi. » Le vieux scélérat parut un peu déconcerté, mais sortit immédiatement, et comme je priai le docteur Hall de prendre à l'avenir des mesures pour me dispenser de ses visites, je ne le revis plus. »

Cependant cette vie monotone était interrompue çà et là par quelque incident. De loin en loin M. Mitchel recevait des nouvelles de la terre natale, nouvelles pénibles, mais qui, dans l'état de fièvre où il vivait, étaient pour lui comme un baume rafraîchissant. L'homme est ainsi fait qu'une émotion douloureuse est presque un bienfait dans certaines circonstances, parce qu'elle nous fait rentrer dans les conditions ordinaires de l'humanité. L'esprit humain a aussi ses hydrophobies et ses congestions, qu'une saignée pratiquée à propos peut dissiper. Si l'homme hait souvent parce qu'il a beaucoup souffert, il est certain aussi qu'il hait moins lorsqu'il souffre. Les compagnons que M. Mitchel a laissés en Irlande partagent successivement son sort : la loi de haute trahison, vigoureusement appliquée par lord Clarendon, a produit l'effet que nous avons signalé; elle a tué la révolution en détail en frappant successivement chacun de ses organes. O'Meagher a parlé, vite un mandat d'ar-

restation; John Martin, rédacteur de l'*Irish Felon,* a élevé la voix un peu trop haut, il est emprisonné; Duffy, rédacteur de *la Nation*, et O'Dogherty et Williams, rédacteurs de l'*Irish Tribune,* ont subi le même sort. Tous les journaux ont été supprimés; la loi de l'*habeas corpus* a été suspendue. Puis les procès commencent, procès dont l'issue n'est pas douteuse. Le premier qui succombe, c'est le compagnon préféré de M. Mitchel, John Martin, condamné à dix ans de transportation. Cependant il est évident que, quelle que soit la surveillance de l'Angleterre, l'Irlande est en fermentation, et qu'une insurrection est sur le point d'y éclater. Que se passe-t-il? Comment le savoir? Défense expresse a été faite de communiquer aucun journal ou écrit politique à M. Mitchel; mais une main obligeante jette dans son appartement un paquet de journaux. Il y apprend qu'une insurrection a éclaté dans le comté de Tipperary et a été promptement réprimée. Smith O'Brien, O'Meagher, O'Donoghue et Térence Mac Manus ont été condamnés à mort pour la forme, à la transportation en réalité. Des mandats d'arrestation ont été lancés contre O'Gorman, O'Reilly et O'Doheny, qui sont parvenus à s'échapper; d'autres coupables sont emprisonnés et attendent leur jugement. Encore une fois l'Angleterre est sauvée.

Sous le coup de tant d'émotions contraires et violentes, la santé naturellement délicate de M. Mitchel s'était sensiblement altérée. Un jour le docteur Hall entra dans sa chambre et lui déclara que, sous le climat des Bermudes, il n'y avait pour lui aucune chance de guérison, que son état empirerait de jour en jour. « N'y a-t-il donc pas d'espoir? demande M. Mitchel. — Si, relativement à vous, je crois qu'on peut obtenir quelque chose : demandez sans retard à changer de lieu d'exil. — Mais depuis qu'on m'a dé-

claré traître, je n'ai jamais imploré aucun genre d'indulgence. Je ne puis faire aucun appel *ad misericordiam.* » Le docteur, guidé par son humanité, trouva un moyen indirect de tirer le prisonnier d'embarras. « Non, sans doute, dit-il, vous ne le pouvez pas; mais écrivez au gouverneur, informez-le de votre état de santé et appuyez-vous sur mon témoignage. — Mais pourquoi ne lui diriez-vous pas tout cela vous-même? Je ne le puis, je ne le puis; les formes doivent être observées. Je ne puis intervenir officiellement avant que vous ayez régulièrement informé le gouverneur de l'état de votre santé. — Non, docteur, je vous suis reconnaissant, mais jamais je n'implorerai la clémence du gouvernement anglais. Je ne donnerai pas un pareil démenti à ma vie passée et à mes opinions présentes; je ne mangerai pas de la boue. » L'excellent Carthaginois fit mine de se retirer; tout à coup il se retourna brusquement, les larmes aux yeux, et frappant sur l'épaule du prisonnier : « Ainsi vous allez vous laisser mourir, lorsque vous pourriez si aisément obtenir d'être transporté ailleurs, sous un climat plus sain? Écrivez au gouverneur, une simple lettre suffira. Je sais qu'il ne demande pas mieux que de faire tout ce qu'il pourra en votre faveur. » M. Mitchel consentit enfin et demanda à être transporté sous un autre climat; le gouvernement anglais lui accorda cette demande avec empressement. Le Cap était la colonie désignée pour le séjour de M. Mitchel.

Après avoir passé environ huit mois aux Bermudes, M. Mitchel partit pour le lieu de sa nouvelle destination en avril 1849, sur le vaisseau *le Neptune,* faisant toute sorte de rêves de vie pastorale que le commandant du navire dissipa bientôt en lui apprenant que la colonie était en état d'insurrection, qu'elle refusait de recevoir les *convicts* envoyés par le gouvernement,

que sir Harry Smith, le gouverneur, avait demandé des instructions, et que lord Grey avait répondu par l'ordre positif de débarquer la cargaison de trois cents *convicts* que portait *le Neptune*. Le commandant du navire lui révéla aussi un autre fait plus désagréable : le gouvernement avait donné l'ordre qu'on ne laissât le prisonnier manquer de rien, mais il avait défendu expressément aux officiers de l'équipage d'entretenir aucune relation avec lui. La conduite du capitaine Wingrove et des officiers du *Shearwater* ayant été blâmée et ayant donné lieu à différentes discussions dans le Parlement, le gouvernement avait cru devoir prendre cette mesure, qui n'était, après tout, qu'une inutile tracasserie. Malgré cette surveillance plus importune et cette solitude forcée, le voyage fut agréable, et on atteignit Pernambuco vers le milieu du mois de juillet, très juste à temps, car les provisions allaient manquer, et on pouvait craindre une révolte à bord. « Le *clergyman* (aumônier) de l'équipage, qui est très gras, me fit part de ses anxiétés il y a quelques jours, les lèvres pâles de frayeur. — Nous aurons une révolte, me dit-il, nous aurons le meurtre, le cannibalisme et toute sorte d'horribles choses. — Je lui répondis que le cannibalisme commençait à devenir une chose très ordinaire, qu'en Irlande, depuis quelque temps, les habitants se mangeaient les uns les autres parfaitement, en dépit de leur état de maigreur, et, en disant ces mots, je jetai un regard sur son abdomen bien nourri. Il tressaillit visiblement, et me répondit qu'il espérait que tout se terminerait bien. » Tout se termina bien, en effet, et *le Neptune* ne vit point se renouveler les scènes de *la Méduse* ni celles de la barque de don Juan.

Le 18 juillet 1849, on était en vue de Pernambuco, belle ville brésilienne couvrant le rivage sur une

étendue de deux milles environ, et présentant aux regards fatigués de la majestueuse monotonie de la mer un paysage magnifique et varié. En face se déroule l'Océan, et par derrière, du haut du vaisseau, on peut voir s'étendre l'ombre de forêts immenses. Une luxuriante végétation envahit la ville même, comme si la vigoureuse nature de ce pays voulait disputer à l'homme son empire, et regrettait de céder la place aux blanches maisons et aux monastères qu'elle décore de ses ombrages. Dans le lointain, on aperçoit les mules trottant d'un pas grave à travers les sentiers des forêts, les plantations de café, de sucre et de tabac; dans le port flottent les bannières de toutes les nations, États-Unis, France, Angleterre, Hollande. Des bateaux chargés d'oranges, de citrons, de légumes et de pain frais, montés par des esclaves brésiliens, arrivent au vaisseau. La vue de ces esclaves cause autant de déplaisir à M. Mitchel que les oranges apportées par eux lui causent de plaisir. Ainsi donc partout il rencontre l'injustice et la tyrannie humaines; mais il se console en songeant qu'après tout ces esclaves sont mieux traités que les Irlandais libres, qu'ils sont d'humeur gaie, qu'ils n'ont pas à craindre la famine ou la suspension de l'*habeas corpus*, et il renouvelle à ce sujet une observation très ancienne : c'est que les esclaves dans les colonies françaises, espagnoles ou portugaises ne sont pas traités aussi durement que dans les colonies anglaises ou en Amérique; « car, remarque avec amertume M. Mitchel, à l'exercice du pouvoir cette race anglo-saxonne ajoute toujours l'insolence ». Un autre trait des mœurs de l'Amérique du Sud, c'est, comme chacun le sait, l'amour de la flânerie et du *far niente* merveilleusement favorisé par la religion catholique. *Le Neptune* était depuis trois semaines en vue de Pernambuco,

et l'équipage n'avait pas encore pu se procurer les provisions qui lui manquaient. Tantôt le temps était mauvais, et les timides Brésiliens n'osaient pas se hasarder; tantôt c'était un jour de fête, et les citoyens de Pernambuco se promenaient dans leurs beaux habits des dimanches, sans s'inquiéter du *Neptune* et de ses provisions. A bord, les matelots pestaient contre les Brésiliens, leur paresse et leurs jours de fête. « Voyez-vous l'excuse que donnent ces drôles! dit un des officiers de l'équipage à M. Mitchel. Ils ne veulent pas exposer leurs esclaves par ce temps-là ; que le diable les emporte ! Des Américains ou des Anglais auraient terminé depuis longtemps toutes ces affaires. » Sur quoi M. Mitchel, en véritable Irlandais, prend le parti des Brésiliens et fait la réflexion suivante : « Je respecte une nation indolente, qui prend son temps, qui a ses jours de fête et n'expose pas ses esclaves. Vos Anglais et vos *Yankees* vont trop de l'avant; ils se donnent à peine le temps de manger et de dormir, ils chauffent à un trop haut degré la machine sociale, sont toujours hors d'haleine, et ils appellent cela vivre ! Longue vie et prospérité aux sujets de l'empereur du Brésil qui veulent jouir de leur existence ! Puissent-ils récolter longtemps sans avoir besoin de semer ! puissent de leurs cannes à sucre jaillir longtemps des flots de douceur, et leurs prairies sans bornes nourrir d'innombrables troupeaux ! Ainsi les jours de fête abonderont, et la Vierge et tous les saints seront justement honorés. » Cependant, en dépit des jours de fête, les retards eurent une fin, et *le Neptune* reprit sa route sans que M. Mitchel eût mis pied à terre. Le paysage brésilien s'était dressé devant ses yeux comme une apparition des rêves. Enfin, vers le milieu de septembre, on atteignit le cap de Bonne-Espérance, et bientôt *le Neptune* entra dans la baie de Simons.

Là cependant ne devaient pas s'arrêter les pérégrinations de M. Mitchel. Au Cap comme à Pernambuco, il fut condamné à être spectateur du panorama qui s'agitait à terre sous ses yeux ; mais cette fois le spectacle était émouvant et remplit de douces émotions le cœur de M. Mitchel. Là il ne fut pas seulement un spectateur passif, il fut acteur métaphysiquement, acteur en pensée, d'âme et de cœur. L'Angleterre était en péril, la colonie était soulevée contre le gouvernement. On sait l'origine de cette querelle. Malgré l'assurance donnée par lord Grey que le gouvernement n'enverrait de *convicts* dans aucune colonie sans le consentement des habitants, un ordre du conseil avait décrété l'envoi au Cap de plusieurs cargaisons de criminels. Grande fut l'agitation parmi cette population morale, austère, en partie d'origine hollandaise. Les rigides Boers déclarèrent qu'ils ne permettraient pas que leurs demeures et leurs propriétés fussent souillées par le voisinage de misérables plus dangereux que les Cafres eux-mêmes. Jusqu'alors ils avaient vécu tranquilles et heureux, d'une vie patriarcale, connaissant à peine le meurtre, le vol et les mauvaises mœurs, et voilà qu'on envoyait à cette population calviniste tous les prédestinés à la damnation, tous les élus de Satan ! Si les progrès que le gouvernement anglais méditait pour la colonie étaient l'introduction du vol, du viol, de la prostitution, de l'ivrognerie, les colons le dispensaient de son bon vouloir à leur égard ; si d'autre part il avait l'intention de se débarrasser en leur faveur de tous les drôles qui gênaient la société anglaise, et de faire du Cap un réservoir des égouts de Londres, la colonie était en droit de légitime défense, et cet arbitraire égoïste autorisait la résistance la plus énergique. Les habitants résistèrent donc, forcèrent le conseil législatif à se dis-

soudre, et arrachèrent au gouverneur, sir Harry Smith, la promesse qu'à l'arrivée du *Neptune* aucun *convict* ne descendrait à terre. La population tout entière se forma pour ainsi dire en comité d'insurrection, et jura solennellement de n'employer aucun *convict*, de ne rien vendre à un *convict*, de mettre hors la loi tout *traître* qui aurait secouru, logé, employé un *convict*. Aussi, lorsque *le Neptune* arriva dans le port, le commandant dut-il se contenter de jeter l'ancre dans la baie et d'attendre les instructions du gouverneur. Il ne faut pas demander si M. Mitchel était dans le ravissement; cette querelle allait peut-être devenir fatale à l'Angleterre? Il suivait la lutte avec passion, et poussait en l'honneur de l'insurrection de nombreux *go on*, *go on*, qu'il aurait bien voulu pouvoir lancer à haute voix, afin d'encourager la résistance; il en eut, du reste, l'occasion une ou deux fois. Un officier de santé du port, le docteur Stewart, vint le trouver pour lui dire qu'en ce qui le concernait le peuple ne s'opposait point à son débarquement, et qu'il pouvait descendre à terre s'il lui plaisait. M. Mitchel refusa stoïquement en disant que les colons ne devaient pas faire d'exceptions en faveur d'un individu, qu'ils avaient engagé une lutte légitime, et que pour sa part il se réjouissait fort de les voir déterminés à résister à l'insulte abominable que leur avait faite le gouvernement anglais.

Sir Harry Smith se trouvait fort embarrassé. Il ne pouvait sans danger autoriser le débarquement des *convicts;* il ne pouvait sans nouveaux ordres du gouvernement renvoyer *le Neptune* dans une autre colonie. *Le Neptune* pouvait donc rester six mois encore en quarantaine forcée, et se dresser en face des colons comme une menace permanente. La vue quotidienne de ce vaisseau détesté entretenait l'agitation, qui

allait chaque jour en croissant. Dans Simonstown, au Cap, dans toutes les villes et dans tous les villages de la colonie, les habitants tinrent des *meetings* où ils prirent des résolutions de la plus grande importance, et qui indiquaient qu'ils étaient résolus à une lutte acharnée. Ainsi les habitants de Simonstown signèrent un engagement par lequel il était défendu à tout commerçant de vendre n'importe quelle denrée ou quelle marchandise aux personnes à bord du *Neptune;* des engagements semblables furent pris dans tout le pays. Lorsqu'on voyageait dans l'intérieur, on ne pouvait obtenir ni logement ni nourriture, si l'on ne présentait un certificat en langue anglaise ou hollandaise émané de l'*anti-convict association* de son district, déclarant qu'on avait souscrit l'engagement que nous avons rapporté et qu'on y avait été fidèle. A la question des *convicts* vinrent bientôt s'en mêler d'autres auxquelles celle-là avait ouvert la porte, et les colons demandèrent à plusieurs reprises, afin d'empêcher qu'à l'avenir on ne disposât d'eux sans leur permission, un gourvernement représentatif.

M. Mitchel rapporte diverses anecdotes relativement à l'*anti-convict association,* qui prouvent mieux que toutes les dissertations quel vigoureux esprit politique possèdent les Anglais et les Hollandais. L'équipage du *Neptune*, à qui les habitants de Simonstown avaient coupé les vivres, était menacé de mourir de faim. Un des employés du vaisseau descendit à terre, prit toute sorte de précautions pour qu'on ne supposât point qu'il appartenait au *Neptune*, et entra dans la boutique d'un boucher pour acheter du mouton. Il feignit d'être fort en colère, se donna pour l'économe d'un autre vaisseau, *la Minerve*, qui se trouvait dans le port, et demanda si les passagers et l'équipage devaient mourir de faim parce qu'une car-

gaison de gredins se trouvait dans le port. Le boucher ne se laissa pas éblouir par cette fausse colère et soumit l'acheteur à un sévère examen, qui n'amena aucun résultat fâcheux pour *le Neptune*. Toutes les ruses n'étaient cependant pas couronnées du même succès. Malheur au marchand qui se laissait attendrir par un acheteur suspect, ou qui se laissait toucher par un sentiment de lucre ou de convoitise! Lorsque les chefs de l'*anti-convict association* avaient connaissance de son délit, ils lui refusaient à son tour l'eau et le sel, le retranchaient pour ainsi dire de la communauté et défendaient à tous leurs compatriotes de faire aucune affaire avec lui. Cet ordre rigoureux était rigoureusement exécuté. L'aumônier du *Neptune* entre un jour dans une boutique de draperie pour faire quelques emplettes : l'étoffe était déjà pliée et payée lorsqu'un nouvel arrivant murmure quelques mots à l'oreille du boutiquier, qui refuse alors de livrer sa marchandise. L'aumônier fort irrité demande avec dignité si leur engagement les oblige à laisser un ministre de l'Évangile aller tout nu. Le marchand embarrassé répond qu'il doit, avant de rien livrer, consulter M. Fairbairn — journaliste du Cap qui dirigeait avec un certain *Mynheer* Smuts l'*anti-convict association* —, et M. Fairbairn répond impitoyablement que l'aumônier peut aller, s'il lui plaît, chercher des vêtements chez le gouverneur. Les délinquants innocents, ceux qui par méprise avaient vendu un objet quelconque à un membre du gouvernement, étaient obligés d'écrire des lettres suppliantes à l'association pour rentrer en grâce auprès de leurs compatriotes, faveur qu'ils n'obtenaient pas toujours : s'humilier était encore le meilleur parti qu'ils pussent prendre. Un certain M. Letterstedt intenta une action en dommages-intérêts

contre M. Fairbairn, qui l'avait désigné nominativement à la vengeance publique : les défenseurs déclinèrent la juridiction de la cour sous le curieux prétexte que deux des trois juges avaient déjà préjugé la question en déclarant que le gouverneur agirait illégalement en renvoyant *le Neptune* de sa propre autorité. Un des juges se retira, et les deux autres continuèrent le procès. Les défendeurs déclarèrent qu'ils ne se défendraient pas, considérant que les magistrats n'avaient aucune autorité pour juger l'affaire; quelques jours après, le plaignant lui-même retira sa demande, et le procès finit faute de plaideurs. Des scènes de ce genre se passaient chaque jour, et les fonctionnaires du gouvernement donnaient en masse leur démission.

Cependant cette situation ne pouvait durer longtemps. Les classes inférieures souffraient cruellement de cette cessation du commerce, et les marchands de cette inaction forcée. Des émeutes éclatèrent contre les chefs de l'association. Certes, le gouvernement anglais aurait pu profiter de cette fermentation populaire pour étouffer le mouvement. Sir Harry Smith avait des forces suffisantes pour réduire une population de deux cent mille âmes tout au plus, éparse sur un immense territoire. Le ministère de la reine céda prudemment. Au mois de février 1850 arrivèrent des dépêches de lord Grey qui tirèrent sir Harry Smith de ses terribles embarras. Tous les *convicts* à bord du *Neptune* reçurent comme compensation des souffrances qu'ils avaient endurées un pardon conditionnel, à l'exception de M. Mitchel, qui dut recommencer ses pérégrinations maritimes. *Le Neptune* mit à la voile pour la terre de Van-Diemen [1].

1. Les choses ont bien changé en apparence dans l'Afrique australe depuis cette époque. Ses habitants n'ont plus à craindre de débarquements de *convicts*, et le gouvernement constitu-

M. Mitchel possède une terrible imagination. Au moment de partir pour ce dernier voyage, il se met en frais de poésie lugubre. Il se représente la terre de Van-Diémen comme une terre de ténèbres et d'horreur; là il ne rencontrera que solitude et souffrance; tous les habitants sont des *convicts*. Il lui semble qu'il va descendre aux sombres royaumes de Dis, qu'il va traverser le Styx, entendre les rugissements du Cocyte et qu'il lui faudra nager dans les eaux enflammées du Phlégéton. Il appelle à son secours toute la philosophie et toutes les consolations du Portique, de l'Académie et du mont des Oliviers. *Much ado about nothing*, beaucoup de bruit pour rien! comme dit Shakspeare. On arrive à la terre de Van-Diémen, et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Le climat est sain, le pays charmant, les *convicts* se gardent d'importuner M. Mitchel; la police anglaise ne l'inquiète point et même le laisse en liberté sous condition; il retrouve ses anciens amis, vit, dîne, fume et chasse avec eux; sa santé se rétablit à vue d'œil, sa femme et ses enfants viennent le rejoindre. Il a l'occasion, qu'il n'aurait jamais eue en Europe, de chasser le kanguroo, et même dans cette terrible ville d'Hobart-Town, la ville des *convicts*, n'a-t-il pas eu une des chances les plus heureuses qu'on puisse désirer? Il y a rencontré, paraît-il, la plus belle femme qui existe actuellement dans le monde, une Anglaise née en France, et qui, après avoir absorbé pour ainsi dire tous les éléments de beauté que l'ancien monde pouvait fournir, était venue, dès son plus jeune âge, développer sous un

tionnel réclamé fonctionne depuis longtemps. Cependant les haines entre Boërs et Anglais sont restées toujours aussi vives, ce qui prouve une fois de plus que les progrès prétendus qui n'atteignent pas le fond moral des populations sont un leurre, et qu'il est plus facile de changer les institutions que les cœurs.

climat plus chaud ces germes choisis. M. Mitchel parle en termes lyriques de ce chef-d'œuvre de la nature; mais est-il donc entièrement inhabile dans les arts du dessin? Il aurait dû orner son livre d'une esquisse de cette belle personne, et donner des renseignements plus précis. Nous ne sommes pas devenus si matérialistes et si peu chevaleresques, qu'il ne puisse se trouver encore en Europe bien des gens prêts à faire même le voyage d'Hobart-Town pour contempler l'incarnation de l'idée de beauté. Nous recommandons ce voyage à toutes les personnes riches, ennuyées, n'ayant rien à faire. M. Mitchel a eu le bonheur de contempler cette splendide apparition, dont (selon ses propres expressions) le regard est si puissant que, lorsqu'il se fixe sur vous, le sang abandonne les joues, et que pendant une minute ou deux le pouls s'arrête pour battre ensuite plus vivement! Comment se plaint-il encore de l'Angleterre? Il est bien ingrat. Si, comme il le dit très bien, c'est un grand moment dans la vie d'un homme que celui où il a pu contempler le suprême beau, c'est à l'Angleterre qu'il doit cette rare fortune.

Aussitôt après son arrivée, un officier de police se présenta à lui au nom du contrôleur général et l'informa qu'il pourrait résider en liberté dans n'importe quelle partie de la colonie, sans autre formalité à remplir que de se présenter une fois par mois au magistrat de police de son district et à la condition de promettre qu'il ne profiterait pas de cette permission pour s'évader. Smith O'Brien avait refusé de faire cette promesse, et avait été, en conséquence, interné dans une petite île de la côte, Maria-Island, où il était sévèrement surveillé; mais O'Meagher, Martin, O'Doherty et les autres avaient accepté cette liberté et fait la promesse requise. M. Mitchel suivit

l'exemple de ces derniers et demanda la permission de se rendre dans le district de Bothwell, où vivait son ami John Martin : sa demande lui fut accordée.

Il était défendu aux exilés de sortir du district qu'ils avaient choisi; cependant la surveillance n'était pas si rigoureuse qu'ils ne pussent se visiter et communiquer ensemble en prenant quelques précautions. M. Mitchel et son ami Martin allèrent à la rencontre de O'Meagher et d'O'Doherty. En se voyant, les exilés partirent d'un immense éclat de rire, d'un rire hystérique et nerveux, de ce rire qui est un des signes physiologiques d'une nature vive et violente, et qui remplace les larmes. « Je ne sais si ce fut élan tumultueux du cœur ou bizarre perversité de sentiment, mais nous fîmes tous à la fois retentir les bois de notre rire, rire long et bruyant, qui réveilla deux sarcelles couchées parmi les roseaux du lac. » Lorsque ce rire irlandais eut duré assez longtemps pour exprimer tous les souvenirs amers, toutes les espérances déçues, toutes les souffrances subies et toutes les malédictions dont leur cœur était plein, ils causèrent longuement de l'Irlande et des prisons anglaises, de Smith O'Brien et de leurs compagnons d'exil. Hélas! l'étourderie de l'Irlande l'avait accompagnée sur la terre étrangère. Les réfugiés irlandais en Amérique se disputaient chaudement sur des questions puériles, par exemple sur la question de savoir quel était le plus grand homme de la révolution de 1848. M. Mitchel avait son parti, et O'Meagher le sien, plus nombreux encore, et pendant que les deux proscrits causaient et fumaient tranquillement ensemble, des émeutes éclataient à New-York en leur honneur, des coups étaient même échangés entre leurs partisans respectifs. On causa beaucoup aussi de Smith O'Brien. Ce prisonnier avait, ainsi que nous l'avons dit, refusé

la liberté sous condition qu'on lui avait offerte, et il avait été en conséquence traité beaucoup plus durement que ses compagnons. Il avait été soumis à une réclusion rigoureuse, et ce n'est que sur les représentations d'un officier médical qu'on lui avait permis de se promener dans Maria-Island, toujours accompagné d'ailleurs d'un constable armé. Ses lettres étaient ouvertes par les agents du gouvernement, et pendant longtemps on avait refusé de lui laisser recevoir ses provisions habituelles de cigares. En vérité, nous nous sentons une certaine faiblesse pour ce hautain proscrit chez qui l'orgueil du sang savait si bien dominer la souffrance. Descendant aristocratique d'une race royale à moitié sauvage, il supporte son exil, morne, silencieux et fier comme un chef indien que les hasards de la guerre ont enlevé à sa tribu. M. Mitchel, que ses opinions violentes et son caractère plus violent encore séparent de Smith O'Brien, rend pleine justice aux qualités morales de ce dernier, qui ne blasphème ni n'injurie, qui ne se répand point en torrents d'insultes et ne s'épuise point en explosions de colère, qui n'éprouve pas le besoin d'annoncer ses malheurs à l'univers entier, mais accepte les coups du sort sans se plaindre, avec un calme mépris. Il visita Smith O'Brien quelque temps après sa première entrevue avec O'Meagher et O'Doherty, et nous a conservé les détails de leur conversation. Il décrit ainsi sa personne : « Sa santé décline visiblement, sa stature n'est plus aussi droite, ni son pas aussi majestueux ; sa chevelure grisonne, et son visage porte les marques du chagrin et de la passion. Il est triste de voir le plus noble des Irlandais jeté là au milieu de l'écume des prisons anglaises. Il a maintenant cinquante ans, et cependant, au milieu de ces bois et de ces collines, il conserve encore toute la

gaieté de la jeunesse, mais adoucie et rendue pensive par le chagrin et assombrie par les fantômes des espérances ensevelies. »

Les deux proscrits parlèrent longtemps de la révolution de 1848, et O'Brien attribua son insuccès à l'influence du clergé. « Les prêtres m'entouraient partout, dit-il; partout où un groupe se formait, ils accouraient, chuchotant quelques mots, et la foule se dispersait. J'ai vu des vieillards à cheveux blancs venir à moi, les yeux ruisselants de larmes, me dire qu'ils me suivraient joyeusement jusqu'au bout du monde, qu'ils avaient longtemps soupiré après ce jour, que Dieu savait si c'était à leur vie qu'ils tenaient, mais que, s'ils versaient le sang, ils perdraient leur âme immortelle. Ils me supplièrent à genoux de leur pardonner leur désertion. » L'issue de cette insurrection avait porté le coup mortel non seulement aux espérances personnelles de Smith O'Brien, mais à ses espérances pour l'avenir de l'Irlande; il acceptait sa défaite et regardait la nationalité irlandaise comme morte pour toujours. Dès lors, que lui importait le plus ou moins de liberté et de bonheur qu'il pouvait espérer encore? Une fois il avait essayé de s'échapper : ses amis l'avaient averti qu'un bateau apparaîtrait à un jour fixé sur un certain point du rivage; mais des retards eurent lieu, retards occasionnés, ainsi qu'il le sut plus tard, par le maître du bateau, qui vendit au gouvernement le secret du complot. A la fin, le bateau parut, et Smith O'Brien sauta dans la mer pour ne point perdre de temps. Lorsqu'il eut atteint le petit bâtiment, les trois traîtres qui le montaient lui montrèrent un constable armé d'un fusil, qui se tenait sur le rivage, et crièrent en même temps : « Nous nous rendons. » O'Brien refusa de se rendre, espérant que le constable ferait feu sur lui, mais les trois misérables se jetèrent

sur leur prisonnier et le remirent entre les mains de son gardien. Depuis, il n'avait fait aucune tentative d'évasion, et il supportait fièrement sa destinée.

Un autre excellent type d'Irlandais est O'Reilly, caractère tout à fait différent de Smith O'Brien. Il ne se présente pas à nous en personne, mais il se dépeint lui-même sans y songer dans une longue lettre écrite des États-Unis à M. Mitchel. Il est fort difficile de donner une idée de cette folle, étourdissante, agile, espiègle vivacité. Si un écureuil pouvait écrire, c'est sans doute ainsi qu'il écrirait. Cette lettre est un vrai phénomène ; elle ne contient réellement pas une pensée, et cependant chacun de ces mots est animé, chacun de ces mots est un geste, une grimace, une gambade, un éclat de rire. Il s'y agite je ne sais quelle turbulence insensée qui donne une sorte de vertige. O'Reilly appartient incontestablement à la famille de ce capitaine celtique dont parle une ballade citée par M. Mitchel, lequel avait dans le sang de rouges éclairs. Il décrit une entrevue avec Kossuth, qui dut être fort désopilante, et à laquelle pour notre part nous aurions bien voulu assister. Figurez-vous ces deux étranges interlocuteurs, le Celte O'Reilly de Brefni-O'Reilly et le descendant des Touraniens, gesticulant et criant à l'envi. « Kossuth s'agitait beaucoup, dit O'Reilly ; il sautait sur sa chaise à la moindre contradiction, et gesticulait de la tête, des bras, des jambes, du visage, des yeux, de la barbe, du pouce et du cigare, appelant ainsi son corps tout entier au secours de sa terrible éloquence. » Comment gesticulait, de son côté, O'Reilly, sa lettre le dit assez. Dans son exil, il avait multiplié les efforts pour échapper à la pauvreté. Il avait rédigé un journal hebdomadaire, intitulé *le Peuple*, où il avait attaqué le principe américain de non-intervention. Le journal tomba bientôt. Les Américains ont

conservé envers les Celtes la défiance traditionnelle des Anglo-Saxons, et « tous les lecteurs du journal, jusqu'à mon tailleur inclusivement, écrit O'Reilly, souriaient et disaient : Très intelligent, en vérité, mais Irlandais! De leur côté, les prêtres me déclarèrent hérétique, en sorte que les servantes elles-mêmes se signaient à mon nom. C'est de cette manière que le journal tomba. » Il chercha ensuite un refuge dans le recueil intitulé *Whig Review*, et il essaya d'infuser dans cet organe conservateur quelques-uns de ses principes révolutionnaires à outrance. Les whigs le mirent à la porte en le traitant d'incendiaire, de loup revêtu de la peau du mouton, de monomane, etc. Expulsé du *Whig Review*, il va frapper à la porte de la *Democratic Review*, combat les whigs et les démocrates à vieilles tendances, et fait connaissance avec M. Douglas, le chef de *la Jeune-Amérique*, « un petit homme de quarante ou quarante-cinq ans, trapu, vigoureux, éloquent et intelligent, démocrate à outrance, et, pour un Américain, assez vigoureux ennemi de l'Angleterre ». Au milieu de tout cela, il se marie, perd ses enfants, est sur le point de perdre sa femme, rit, pleure, aime, hait, intrigue; il semble voir les pirouettes d'un derviche tourneur. Véritablement il faut user d'images baroques pour donner une idée de la nature de cet homme. On dirait une âme semblable à ces esprits condamnés à tourbillonner sans cesse, enfermée dans un corps composé d'une substance élastique qui ne peut toucher terre sans rebondir, ayant du mercure en place de sang, et pour système nerveux les fils d'un télégraphe électrique. Intelligent, il l'est incontestablement, comme le prouve un certain discours prononcé en Amérique. « L'Irlande, y est-il dit, peut être l'avant-garde ou la Vendée de la révolution européenne. Jetez une armée sur son territoire,

et vous anéantirez matériellement et financièrement l'empire britannique ; mais que la révolution éclate en Italie, qu'elle soit présentée en Irlande sous un jour faux par les Anglais et les prêtres, et l'Irlande sera la plus mortelle ennemie du républicanisme en Europe. »

M. Mitchel n'a couru sur la terre de Van-Diémen aucun des dangers qu'il redoutait. Les *convicts* et les *bushrangers* le laissèrent parfaitement tranquille. Il mena pendant plus d'une année une existence assez agréable en compagnie de son ami Martin. Il rencontra d'ailleurs plus d'une fois sur cette terre lointaine l'Irlande et la race celtique, et avec l'imagination qui le caractérise, il ne lui fut pas difficile de se figurer qu'il était sur le sol de la patrie. Nous avons mentionné la répugnance qu'éprouvent les Celtes à changer leurs habitudes et le soin avec lequel ils s'isolent, en compagnie de leurs souvenirs, sur la terre étrangère. M. Mitchel en eut la preuve dans la ferme de M. Kenneth Mackenzie, *highlander* originaire du comté de Ross et établi depuis longtemps en Tasmanie avec sa famille. Rien ne manquait du vieil ameublement celtique : dans la salle à manger était le rouet de la ménagère, et sur les murs brillait une vieille dague ciselée qu'une des jeunes filles dégaina à la façon des *highlanders* pour la montrer aux visiteurs. La mère était une vraie Celte, parlant mieux la langue erse que l'anglais. Tous les noms des enfants étaient celtiques et indiquaient une famille qui n'avait subi aucune influence ni aucun mélange, et cette famille n'était pas la seule; M. Mitchel en mentionne une autre, la famille Connell, originaire du comté de Cork, dont la ménagère, mistress Connell, ne le cédait en rien en intrépidité belliqueuse à la célèbre Hélène Mac-Gregor elle-même, et avait trouvé seule, en l'absence de son

mari, le moyen de mettre en fuite deux féroces *bush-rangers* qui étaient venus piller sa maison. M. Mitchel partageait son temps entre ces visites aux colons et la promenade ou la chasse, surtout la chasse au kanguroo, genre de divertissement assez original. Ce doit être en effet un plaisir assez vif que de suivre les traces d'un kanguroo femelle qui, lancée par les chiens, vide dans sa course précipitée la poche où sont contenus ses petits, les met en lieu de sûreté, puis, lorsqu'elle n'a plus qu'à songer à elle, s'adosse contre un arbre et déchire de sa griffe terrible le visage ou le ventre des chiens imprudents. Le journal de M. Mitchel contient aussi quelques belles descriptions de la contrée, mais elles nous laissent froid comme toutes les descriptions de paysages qui ne sont unies à aucun souvenir. Là où l'homme n'a point laissé de traces, la nature a beau être opulente, elle n'est pas intéressante.

M. Mitchel reçut au milieu de l'année 1851 la nouvelle de l'arrivée de sa femme, et il alla à sa rencontre à Launceston, le port où elle devait débarquer. Pour ne pas perdre de temps, il pria le député contrôleur d'Hobart-Town de lui envoyer par la poste les papiers nécessaires pour son séjour à Launceston. Un oubli de ce dernier le fit arrêter et mettre en prison; il y passa environ vingt-quatre heures. Ce court emprisonnement réveilla toutes les violences assoupies de M. Mitchel : « Il y a du danger, dit-il, à devenir trop doux, d'humeur trop accommodante avec notre vie pastorale actuelle, où l'on respire un air si pur, où l'on ne voit la face d'aucun geôlier. Je regarde donc comme un stimulant nécessaire d'ouïr de temps à autre le grincement des clefs dans une serrure anglaise, et je penserai à m'appliquer ce stimulant au moins une fois par an pendant tout le temps de ma captivité. »

Ce bonheur devait être refusé à M. Mitchel. Au commencement de 1851, il alla rendre visite à Hobart-Town à un compagnon d'exil, Kevin O'Doherty. « Nous avons parmi nous un nouveau compatriote, lui dit ce dernier, Pat Smyth. — Transporté? — Non, mais envoyé par le comité irlandais de New-York pour favoriser l'évasion de l'un ou de plusieurs d'entre nous. » Ce nouveau venu avait été aussi un des insurgés de 1848; mais, plus heureux que ses confrères, il s'était embarqué à bord d'un navire d'émigrants pour l'Amérique, où il avait vécu à peu près comme O'Reilly, au jour le jour, éditant un journal à Pittsburgh, agitant dans le *New-York Sun* la question du *Nicaragua railway*, essayant de pousser l'Amérique contre l'Angleterre, etc. Une réunion se tint le soir même chez Smith O'Brien. Ce dernier fut d'avis que les réfugiés devaient retirer formellement leur promesse devant le magistrat de police de leurs districts respectifs; qu'une fois cela fait, leur honneur était sauf, et qu'alors tout moyen de faciliter l'évasion était légitime, même la corruption à prix d'argent des officiers de police, même la violence, sauf le meurtre. Pour lui, il refusa de tenter encore une fois le sort. « C'est votre tour, dit-il à ses compagnons. Le gouvernement anglais se fatiguera sans doute un jour de me retenir prisonnier, et si j'essayais de m'évader, l'Irlande me serait fermée pour toujours. » Une fois ces résolutions arrêtées, ils songèrent à prendre leurs précautions. La première était de faire une reconnaissance exacte du bureau de police de Bothwell. Pat Smyth s'en chargea, examina le local, prit note de la situation des lieux, du nombre de constables qui s'y trouvaient ordinairement. « Je pense, dit-il à M. Mitchel après avoir achevé son inspection, que trois ou quatre hommes, une demi-douzaine au plus, armés de *revolvers* de Colt, pourraient s'emparer

du bureau et faire prisonnier le magistrat. C'est un grand homme que M. Colt. » Un bon cheval était aussi chose fort nécessaire, et, pour s'en procurer un, M. Mitchel alla s'adresser, devinez à qui? Au magistrat de police lui-même, M. Davis. « Cette idée me plut, dit-il, d'acheter le cheval de mon ennemi, pour aider à mon évasion. J'avais ainsi deux avantages — celui de me donner un nouveau moyen d'action, celui d'affaiblir l'action de mon ennemi. — Je dois vous avertir, monsieur Mitchel, me dit M. Davis, que si vous essayez d'atteler ce cheval, il brisera tout. On ne l'a jamais attelé qu'une fois, et il serait dangereux d'essayer une seconde. » Je lui dis que je connaissais cette particularité. « Il est bon de vous mentionner le fait, dit-il, ne connaissant pas *exactement le service* que vous voulez en obtenir. — Me porter tout simplement sur son dos partout où j'aurai besoin d'aller, et m'aider bientôt peut-être à faire un grand voyage. — Bien, dit M. Davis, je sais que vous montez beaucoup à cheval, vous pouvez compter sur Donald pour ce service. »

Le complot échoua une ou deux fois. Il fut d'abord convenu qu'un brigantin, *le Waterlily*, irait d'Hobart-Town à Spring-Bay, situé à soixante-dix milles de Bothwell, et qu'il prendrait les fugitifs à son bord. Le plan fut découvert dans ses moindres détails, et le gouverneur prit ses précautions en conséquence. Pat Smyth fut arrêté quelque temps après. Par suite d'une erreur des officiers de police, il fut pris pour M. Mitchel lui-même et emprisonné à Hobart-Town. Il tomba malade à la suite de sa réclusion forcée. Cet accident amena de nouveaux retards; mais au mois de juin les exilés apprirent qu'un vaisseau était en partance à Hobart-Town. M. Mitchel se rendit immédiatement à l'office de police de Bothwell pour retirer sa parole. Huit ou dix constables, tous armés, erraient aux alen-

tours. « Monsieur Davis, dit M. Mitchel, voici une copie d'une note que j'ai envoyée au lieutenant-gouverneur. J'ai cru nécessaire de vous donner cette copie. — M. Davis prit la note; elle était ouverte. — Désirez-vous que je la lise? me dit-il. — Oui, certainement; c'est pour cela que je l'ai apportée. — Il parcourut la note et puis me regarda. A ce moment, Smith entra et se mit à côté de moi. Sa Seigneurie et son secrétaire furent quelque peu déconcertés, car ils connaissaient très bien le correspondant du *New-York Tribune,* ainsi que le motif de son voyage. Alors je dis : — Vous voyez le but de cette note, monsieur; elle est claire et courte; elle révoque la promesse que j'ai donnée, et fait cesser en conséquence la liberté conditionnelle dont j'ai joui. — Il ne fit pas un mouvement et ne donna pas d'ordre. Je répétai mon observation : Vous remarquerez, monsieur, qu'à partir de ce moment j'ai retiré ma parole, et que je suis venu pour être arrêté conformément à cette note. — Pendant tout ce temps, il y avait un constable dans la chambre voisine, sans compter le secrétaire de police et la sentinelle à la porte. Cependant Sa Seigneurie ne fit pas un mouvement. — Maintenant, bonjour, monsieur, dis-je en remettant mon chapeau. La main de Smyth jouait avec un des *revolvers* qu'il avait en poche. Pour moi, outre mes pistolets, j'étais armé d'une forte cravache. Au moment où je dis « bonjour », M. Davis s'écria : « Non, non, restez ici! Rainsford! constables! » Le secrétaire était immobile à son pupitre et plongé dans la stupéfaction. Nous traversâmes la salle; l'agent de police qui se trouvait dans l'office du constable du district, et qui lui sert généralement de secrétaire, reçut l'ordre de courir après nous et de nous arrêter. Il nous suivit en effet dans la cour, puis dans la rue, mais sans approcher jamais de très près. A la petite porte conduisant

de la cour à la rue, nous comptions voir l'homme de garde mis en alerte s'interposer entre nous et nos chevaux; mais ce pauvre constable ne remua pas, malgré le bruit et les ordres du magistrat. Il tenait les deux chevaux, un de chaque main, et nous regarda avec étonnement lorsque nous passâmes à côté de lui et sautâmes sur nos selles. »

A la suite de cet incident, M. Mitchel s'embarqua avec son ami à bord du *Don Juan,* et après avoir relâché à San-Francisco, à Greytown et à Cuba, sans aventures bien mémorables, entra, le 29 novembre 1854, dans le port de New-York, où l'attendaient son frère et O'Meagher. C'est ainsi qu'après avoir longtemps erré sur les mers, comme Ulysse, M. Mitchel (c'est le style dont il aime à se servir) parvint à s'échapper de l'antre du Polyphème anglais.

A l'exception de Smith O'Brien, toute *la Jeune-Irlande* se trouva alors réunie en Amérique : O'Meagher et Mac Manus avaient précédé M. Mitchel, et Kevin O'Doherty le suivit de près; mais, de toutes les émigrations révolutionnaires européennes, l'émigration irlandaise a été la moins retentissante. Les Américains n'ont pas décerné à ses chefs les ovations dont ils se complaisent à honorer leurs visiteurs célèbres, et, sauf O'Meagher, homme très éloquent, il est vrai, et le mieux doué de tous ces proscrits, qui eut l'honneur de se faire applaudir à outrance par les citoyens de New-York et de Boston, ils n'ont pas été célébrés avec le même enthousiasme que les réfugiés italiens et hongrois. L'indifférence du public européen, que nous avons signalée, s'est retrouvée chez un peuple essentiellement marchand et anglo-saxon, qui, sans avoir aucune raison de haïr l'Irlande, ressent cependant pour elle des antipathies de race et de caractère. Les proscrits irlandais ont donc vécu relativement

isolés aux États-Unis. Ils rendent d'ailleurs aux Américains une bonne partie de leurs dédains. En vain on leur montre l'espérance de voir une nouvelle Irlande se former en Amérique; ils répliquent, comme M. Mitchel, que cela ne répond à aucune pensée dans leur esprit, et qu'il n'y a qu'une Irlande. Ils n'ont pas non plus sur leurs compagnons d'exil l'influence qu'exercent les réfugiés allemands ou italiens sur leurs concitoyens. Les Irlandais continuent en Amérique à vivre sous l'influence du clergé catholique, et de même qu'à Ballingary ils abandonnèrent Smith O'Brien, ils sont toujours prêts à déserter, à la voix de leurs prêtres bien-aimés, les salles où parlent et gesticulent avec toute leur éloquence celtique O'Meagher ou O'Reilly. *La Jeune-Irlande* ne peut avoir d'action que lorsqu'elle excite chez les Irlandais la haine de l'Angleterre; aussitôt que l'Angleterre n'est plus *en vue,* pour ainsi dire, le clergé reprend tout son pouvoir. Aussi les membres de ce parti violent sont-ils condamnés à une impuissance absolue. On put bien voir, en 1853, quelle autorité exercent les prêtres sur l'émigration de l'Irlande, lors des émeutes excitées par la présence du nonce du pape, Mgr Bedini. Tandis que les Italiens et les Allemands fomentaient ces émeutes, les Irlandais se réunissaient autour des chapelles catholiques, tout prêts à prendre parti pour Mgr Bedini. Privée de l'influence catholique qu'elle a répudiée, dépourvue d'idées politiques, délaissée par l'opinion, n'excitant que de rares et tièdes sympathies, *la Jeune-Irlande* achève d'user son existence dans une inaction forcée ou dans une activité stérile. Si jamais, comme le prédit M. Mitchel, les émigrants celtiques doivent opérer un retour des Héraclides, ce retour s'opérera avec la croix et la bannière catholique en tête, avec les encensoirs fumants et au chant des cantiques, mais non pas sous

la bannière de M. Mitchel, sous l'égide de O'Meagher, ni même sous l'écusson royal de Smith O'Brien.

De l'esprit, de l'éloquence, de l'imagination, une gaieté nerveuse et hystérique, un courage maladif, pas une idée pratique, pas une opinion politique arrêtée sur l'avenir de l'Irlande, — voilà tout le livre de M. Mitchel. L'auteur ne raisonne pas, ne discute pas; il hait, et met toutes ses facultés au service de sa haine. Toute l'Irlande, hélas! est ainsi : elle ne sait ce qu'elle ferait d'elle-même, si elle était libre; mais en revanche elle hait, et sa haine lui tient lieu de tout. Tandis que nous; peuples libres et civilisés, nous avons inventé une foule de sentiments inconnus à l'homme primitif et qui déterminent nos actions, tandis que nous agissons par prudence, par intérêt, par prévoyance, par politique, les Celtes n'ont jamais agi que par amour ou par haine. Ces deux sentiments, si forts chez l'homme primitif, si affaiblis chez l'homme civilisé, peuvent nous donner l'explication de toute leur histoire. Aimer est le fond de leur nature, mais chez eux la haine est presque aussi ancienne que l'amour, car elle date du jour inconnu où leur première rêverie fut troublée, où leur première illusion fut dissipée, où la réalité brutale s'imposa fatalement à eux. Pourquoi donc Dieu conserve-t-il avec tant de soin sur cette terre les débris d'une race qui s'est si mal accommodée pour y vivre, et qui est une perpétuelle protestation contre les exigences de la terre?

C'est là le secret de la Providence. Abel était le préféré de Dieu, et cependant il fut victime de son frère Caïn, et qui sait si le doux Ascenez [1], martyrisé de

1. Ascenez, Riphat et Thogorma, fils de Gomer, fils aîné de Japhet, pères des trois grandes races celtique, slave et germanique.

siècle en siècle, n'est pas vu d'un œil meilleur que ses deux autres frères? car Ascenez est pieux naïvement et avec désintéressement, et lorsqu'il prie Dieu, il ne le remercie pas, comme son frère Thogorma, de lui avoir donné les forges de Sheffield et le port de Liverpool, les savanes de l'Amérique et le saint empire germanique; il ne dit pas comme son autre frère, le souple et rusé Riphat : « Mon Dieu, donne-moi l'empire de la terre, afin que je glorifie ton nom! » Non, il ne met aucune condition à sa piété, et c'est pour cela qu'Ascenez, le sauvage Ascenez, restera à jamais ici-bas, afin qu'il y ait jusqu'à la consommation des temps une protestation de l'esprit d'Abel, le pieux pasteur, contre l'esprit de Caïn, dont descendent tous les empires de la terre. Pour parler moins symboliquement, la race celtique semble persister à vivre afin de montrer qu'il y a quelque chose de préférable à l'assouvissement de la faim et de la soif, à la richesse, à la puissance, au travail même, et qu'un peuple de mendiants mystiques, déguenillés, nu-pieds, souillés de poussière et de boue, mais pénétrés des principes de l'Évangile, peut, dans l'échelle des âmes, être supérieur aux peuples de la richesse et de la force.

Juin 1855.

UN MISSIONNAIRE

DE

LA CITÉ DE LONDRES

EN 1854.

UN MISSIONNAIRE

DE

LA CITÉ DE LONDRES

EN 1854.

M. Vanderkiste a été *missionnaire de la Cité de Londres!* Quelles pensées attristantes ne fait pas venir à l'esprit ce titre singulier! Y a-t-il donc au milieu de nous des contrées inconnues, des savanes inexplorées où n'ait jamais pénétré la civilisation? Pour que ce titre de *missionnaire* de la Cité de Londres soit justifié, il faut nécessairement que nous ayons dans nos grandes villes des sauvages ou des païens; et si nous en avons, quelles sont leurs mœurs? Ces mots écrits au titre du livre qui va nous occuper, *the Dens of London* (les repaires de Londres), le disent assez; encore ce terme de *repaire* est-il loin de rendre toute l'énergie du mot anglais *den,* qui est comme l'expression générique qui sert à désigner toutes les habitations maudites, depuis la caverne où se blottit la bête fauve jusqu'au bouge où se cache le voleur et jusqu'à la taverne où s'enivre le mendiant.

Des missions ont été établies dans les contrées lointaines du monde pour prêcher des sauvages qui ignorent le christianisme et la civilisation, mais qui

ignorent aussi les maladies honteuses, la dépravation morale, la faim et l'extrême besoin. Leur corps robuste et sain est nu, il est vrai; mais cette nudité est décente et ornée de bizarres élégances. Leurs repas pendent aux branches de leurs forêts, leurs fleuves leur fournissent des bains rafraîchissants; ils reconnaissent un grand esprit, maître du monde, et adorent un manitou, image grossière de l'âme de l'univers; ils sont sagement gouvernés par leurs vieillards, qu'ils écoutent avec docilité; ils sont discrets et fiers; ils ont un beau langage figuré, plein de couleurs et d'images, dans lequel se reflètent comme dans un lac les choses naturelles. Nous plaignons néanmoins ces hommes, nous gémissons de les voir emmaillottés dans tant de préjugés et de superstitions, et les deux grandes églises qui se partagent la chrétienté envoient leurs missionnaires pour gagner ces âmes à Dieu et à la civilisation. Regardons cependant autour de nous, au sein de nos propres cités; nous y verrons des sauvages beaucoup plus rebelles à la prédication et infiniment moins gracieux, des sauvages sans naïveté, qui semblent avoir sucé tous les venins de la civilisation et n'exister que pour les absorber en eux, comme la tradition veut que les serpents et les crapauds existent pour sucer les venins de la terre. Leurs fleuves, ce sont les ruisseaux boueux des ruelles étroites et des carrefours; leurs ornements, des loques fétides. Ils ont un langage figuré comme celui du sauvage d'Amérique, mais d'une énergie atrocement expressive, qui sue le meurtre, le vol et le vice. Ils n'ont ni feu, ni lieu, ni Dieu, ni lois, ni gouvernement. Ils vivent au-dessous de la société, dont ils rongent les fondements comme des termites, mine toujours chargée, qui n'attend qu'une occasion et qu'une main perverse pour faire sauter l'édifice social. Nous ne les nommons pas des sauvages, et nous ne

consentons pourtant pas à les regarder comme des citoyens; nous les appelons chrétiens, et nous refusons de les traiter comme nos frères; nous les flétrissons des noms expressifs et mérités de *populace* et de *canaille;* nous sommes toujours en garde à leur endroit, nous édictons contre eux des lois et des règlements de police à l'infini; nous payons toute une armée pour les traquer, les surprendre et les châtier. Ils ne sont ni éducables, ni convertissables, et nous n'en faisons pas moins les efforts les plus charitables pour les ramener dans de meilleures voies, pour leur faire entrevoir quelques rayons du monde moral. Hospices, sociétés religieuses, prédications, aumônes, enquêtes administratives, nous employons tous ces spécifiques qui manquent rarement leur effet sur les natures primitivement bonnes; mais, miracle singulier, ils n'ont aucun effet sur ces âmes perverties! Le nombre n'en diminue pas, et il semble augmenter au contraire avec chaque effort tenté pour le réduire. Cette société sauvage est véritablement comme l'hydre de Lerne : à mesure qu'on coupe une tête, il en renaît deux de la blessure, si bien qu'on en est à se demander si la vraie société n'est pas réellement dupe de sa charité, et s'il ne vaudrait pas mieux, tout en se prémunissant contre cette populace, l'abandonner à la misère et au vice, pour lesquels elle semble faite.

La conduite de la société moderne à l'égard de ces sauvages est pleine de contradictions; elle les repousse, elle ne peut en supporter la vue, et cependant elle est pour eux pleine d'une sollicitude fort singulière; elle se préoccupe beaucoup moins vivement de la classe si nombreuse et si respectable du peuple, fondement de l'État, sans lequel les nations ne pourraient exister. Ces flots d'hommes qui vivent au jour le jour, et dont les plus heureux vivent, si l'on peut s'exprimer ainsi, au mois le mois, qui ont à supporter toutes les péripéties

de la civilisation et de la nature, qui sont à la merci d'un caprice des éléments, d'une spéculation malheureuse, d'un été pluvieux, d'une cherté de grains, dont la vie est un jeu de bourse éternel, et qui sont, comme les fonds, tantôt à la hausse, tantôt à la baisse ; — ces hommes qu'une semaine de chômage jette dans la détresse, qu'une maladie ruine irréparablement, et qui néanmoins combattent bravement pour se défendre contre tant d'ennemis insaisissables et acharnés, n'excitent pas chez les contemporains la même préoccupation que les hommes dont la destinée morale est irrévocable — mendiants de profession et d'habitude, voleurs et criminels. C'est pour ces derniers qu'on parle et qu'on écrit, c'est pour eux que les philanthropes s'agitent, ce sont eux que les romanciers et les dramaturges affectionnent; à certains moments, on dirait presque que la société les estime et les considère comme un de ses produits nécessaires et une de ses créations les plus originales. Il est facile de trouver la source de cette préoccupation : elle provient d'un des vices régnants parmi nous, je veux dire de cette sentimentalité sensuelle que le spectacle de la misère morale et matérielle émeut et chatouille en même temps. Nous contemplons une existence condamnée : quel attendrissement facile nous procure ce spectacle! Et en même temps, par contraste, nous faisons un retour sur nous-mêmes, qui sommes riches, bien élevés, instruits, et nous nous disons volontiers : Quelle différence! Mais l'homme qui nous touche de plus près, qui nous coudoie, qui habite notre quartier, qui est enchaîné à nous par les services que nous rend son travail, et qui, malgré sa grossièreté fréquente, ses violences, sa mauvaise humeur, est un des nôtres par la moralité —, nous ne songeons ni à le plaindre, ni à le soulager, ni à regarder dans sa vie. Il gagne péniblement son existence, il fait tous ses efforts

pour rester décent et honnête : il n'est donc pas intéressant. S'il eût passé sur les bancs de la police correctionnelle ou de la cour d'assises, il aurait eu les honneurs de la publicité et serait devenu une manière de personnage ; les feuilletons en auraient parlé, les salons en auraient fait l'objet de leurs conversations un quart d'heure ; Dumas l'aurait mis en drame, et Sue en roman ; les philanthropes auraient visité son cachot, qu'ils auraient déclaré trop chaud ou trop humide, et les médecins, après avoir palpé sa tête ou sondé son tempérament, se seraient écriés : Une forte nature, malheureusement mal dirigée ! Je dois dire toutefois que ce sentiment malsain n'a été général qu'en France. Les livres, les brochures, les traités, les romans qui ont été composés chez nous sur les classes populaires ne se rapportent presque jamais qu'aux criminels ou à ceux qui sont prêts à le devenir. En Angleterre au contraire, les classes pauvres et restées morales ont conquis l'attention de la société, ou à tout le moins, ce qui est important, l'ont partagée avec les malheureux devenus la proie du crime.

Quoi qu'il en soit, cette populace est digne d'attention, non seulement parce qu'elle est dangereuse, mais surtout et avant tout parce qu'elle est une honte et un scandale. Le sauvage de la nature n'est qu'un être bizarre qui reculerait de dégoût devant le sauvage de la civilisation. Lorsque les Indiens Ojibbeway étaient à Londres, raconte M. Vanderkiste, quelques personnes s'efforcèrent de les convertir au christianisme, et s'attirèrent de la part du chef de ces sauvages la réponse suivante : « Mes amis, je vous dirai que lorsque nous sommes venus dans ce pays, nous pensions que les blancs étaient tous des hommes bons et tempérants ; mais plus nous voyageons, plus nous nous apercevons que cette supposition était une erreur. A notre arrivée,

nous pensions que la religion des blancs faisait de tous d'honnêtes gens, et nous désirions, à cause de cela, nous entretenir avec vous; mais maintenant nous devons dire que nous ne le désirons plus du tout. Mes amis, je suis tout prêt à converser avec vous, si cela peut faire quelque bien aux milliers d'individus pauvres et affamés que nous voyons chaque jour dans vos rues à mesure que nous les traversons. Nous voyons des centaines de petits enfants les pieds nus dans la neige, et nous avons pitié d'eux, car nous savons qu'ils sont affamés, et nous leur donnons de l'argent toutes les fois que nous passons près d'eux. En quatre jours, nous avons donné vingt dollars à ces enfants affamés, et nous ne donnons notre argent qu'aux enfants. On nous rapporte que les parents de ces petits malheureux vivent dans des cabarets où ils achètent de l'eau de feu, s'enivrent, et dans leurs discours insultent et blasphèment à chaque instant le Grand-Esprit. Vous parlez d'envoyer des habits noirs aux Indiens; mais nous n'avons pas de tels petits malheureux parmi nous, nous n'avons pas de telivrognes, ni des gens qui blasphèment ainsi le Grands Esprit : les Indiens n'osent pas agir de la sorte; ils implorent le Grand-Esprit, et il est bon pour eux. Nous pensons donc qu'il vaudrait beaucoup mieux que vos prédicateurs restassent chez vous, et qu'ils employassent tous leurs efforts dans vos propres rues, qui réclament certes tout votre courage et toute votre bonne volonté. Tel est mon avis. J'aimerais à n'en pas dire davantage. »

Ce chef indien avait raison : il ne faisait point tache, lui, dans la nature, ni même dans l'ordre moral; il était un objet de curiosité, il n'était pas un objet de scandale. On a beaucoup parlé des mendiants anglais et irlandais; mais ce que je n'ai vu dépeint nulle part, c'est le spectacle honteux et indécent qu'ils présentent. L'artiste lui-même, l'amateur de pittoresque et de

beaux haillons n'y trouverait pas son compte. A chaque instant la vue est blessée, et le cœur se soulève autant par horreur que par pitié. J'ai souvent pensé, lorsque je rencontrais ces mendiants anglais si tristes et si hideux, aux mendiants des pays catholiques, et je n'ai pu m'empêcher d'avouer que l'avantage (si l'on peut employer cette expression) restait aux derniers. L'Italie, l'Espagne, le midi de la France, sont les terres classiques des mendiants; mais là ils n'ont relativement rien de cet aspect repoussant. Ils peuvent courir nu-pieds, la terre est sèche et chaude; ils peuvent dormir en plein air, l'atmosphère est tiède et pure; leurs vêtements, composés de pièces de toutes couleurs, leur donnent une apparence pittoresque et presque gaie. Ils sont relativement décents, ce sont les dandies de la mendicité. Le climat leur permet de se passer de bien des choses dont les hommes du Nord ont un besoin absolu. Les mœurs traditionnelles ont familiarisé leurs concitoyens avec cet étalage sur la voie publique de plaies et de haillons. Pour l'Anglais au contraire, un mendiant est un objet auquel jamais il n'a pu s'habituer, et qu'il traite avec une rudesse qui blesse souvent l'étranger nouvellement débarqué. Le climat défend d'aller à demi nu; aussi le mendiant anglais n'est pas seulement un être choquant, il est encore un être absurde. Il est absurde, en effet, de marcher nu-pieds sur des pavés boueux et d'aller sans chemise sous le brouillard. De toutes les populaces en un mot, la populace anglaise est certainement la plus laide et la plus repoussante.

C'est pourtant cette populace que le digne M. Vanderkiste s'est chargé pendant six ans de prêcher, de catéchiser et de moraliser. A-t-il réussi, et les succès qu'il a obtenus valaient-ils la peine qu'il s'est donnée? Nous en doutons. Son livre renferme bien quelques

anecdotes de voleur converti, de prostituée repentante, de mendiant vertueux, mais il est trop évident que les exceptions ne font que confirmer la règle générale : cette populace a le cœur fermé et endurci, elle n'a pas d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre. Si par moments tous ces vauriens ou tous ces pauvres diables ont une velléité de travail, de bonne conduite, ou pleurent en écoutant le prédicateur, ce n'est là qu'une émotion momentanée, toute du tempérament et de la chair. Au lit de mort, les criminels endurcis ont quelquefois des remords terribles, dus à cet instant rapide et solennel où toute la vie se résume et apparaît aux regards de l'agonisant telle qu'elle a été et dans son unité suprême. En somme, il est trop clair que le plus souvent M. Vanderkiste en a été pour ses frais de prédication. Il demande des missionnaires en plus grande quantité; nous étions trop peu nombreux, dit-il. Involontairement, après avoir lu son livre, on se pose la question de savoir si la police ne serait pas préférable à la prédication, et s'il ne vaudrait pas mieux un plus grand nombre de constables qu'un plus grand nombre de missionnaires. L'idée que nous voudrions faire ressortir de cette navrante analyse, est tout entière contenue dans ce simple point d'interrogation : quel est le meilleur moyen de faire cesser cette lèpre honteuse, des prédicateurs ou des constables? une charité patiente et religieuse ou une charité *militaire*, aux moyens sommaires et expéditifs ?

La *mission de la Cité de Londres*, née en 1835, est sortie d'une de ces initiatives individuelles auxquelles l'Angleterre doit une partie de sa grandeur et de sa force; elle fut fondée par un philanthrope nommé David Nasmith et établie sur les bases religieuses les plus sensées. La société n'exclut aucune des sectes qui

reconnaissent le *credo* protestant et le dogme de la Trinité ; elle comprend par conséquent les dissidents de toutes dénominations, à l'exception des catholiques et des unitaires. Un des articles de son règlement est ainsi conçu : « Les missionnaires doivent éviter toute controverse sur la constitution et le gouvernement des églises chrétiennes, leur but principal étant d'enseigner au peuple des districts qui leur sont assignés la voie du salut qui nous a été ouverte par Jésus-Christ. » Les missionnaires ne furent d'abord que quatre; mais peu à peu la société en a augmenté le nombre, et, selon M. Vanderkiste, elle en comptait en 1853 deux cent quarante-cinq, et pouvait disposer d'une somme de 23,053 livres sterling (576,325 fr.). Ces missionnaires ne sont pas tous, il s'en faut, de grandes intelligences ; ils appartiennent pour la plupart à ce clergé du parti de la basse église, souvent assez borné et fanatique, mais qui a conservé l'esprit chrétien plus que le clergé du parti de la haute église et qui plus d'une fois a soutenu l'église anglicane chancelante en ranimant l'esprit évangélique et en faisant passer ainsi l'œuvre religieuse de Luther avant l'œuvre politique de Cranmer. Néanmoins plusieurs des missionnaires sont des hommes d'une éducation supérieure, et quelques-uns même ont été des agrégés de Cambridge et d'Oxford. La société a très sagement décidé que les devoirs du missionnaire devraient absorber toute son attention, et qu'il devrait renoncer à toute autre occupation scientifique ou littéraire. Ce qu'on exige de lui, c'est une vie de dévouement ingrat et obscur, non une vie d'égoïsme cultivé et brillant. Le but de la société est purement et simplement la propagation de l'Évangile parmi les païens de la Cité. Ce titre de missionnaire de la Cité n'est point un terme excentrique, car il serait plus facile de trouver des fidèles dans certaines

îles à demi sauvages que dans certaines paroisses de Londres. M. Vanderkiste calcule qu'il y a plus de communiants à la Jamaïque, sur une population de 380,000 habitants, que dans Londres entier sur une population de 2,103,279 âmes, et que dans les îles de Tonga et d'Havaï de la mer du Sud, une moitié de la population, qui se compose de 18,000 âmes, assiste à l'office divin, tandis que dans la paroisse d'Islington, par exemple, qui compte une population de 55,690 âmes, la moitié des églises et des chapelles sont vides.

M. Vanderkiste a été un de ces missionnaires et s'est dévoué pendant six ans à ce dur travail sans récompense. Les notes qu'il nous donne sont souvent curieuses, non pour ce qu'il a accompli, mais pour ce qu'il révèle. Il est malheureux que l'auteur n'ait pas voulu, soit par pudeur, soit par un respect exagéré de son lecteur, raconter tout ce qu'il avait vu. Le quartier dans lequel M. Vanderkiste a exercé ses saintes fonctions est le quartier de Clerkenwell, au nord de Londres, un des districts les plus immondes de la grande cité, hanté par une population de mendiants et de voleurs, de taverniers de bas étage, leurs compères, et de recéleurs juifs, leurs complices. La population de Clerkenwell, qui comprend les deux paroisses de Saint-James et de Saint-John, était en 1851 de 53,584 habitants. Sur ce chiffre, on peut admettre qu'il y en a les deux tiers qui sont plongés dans le plus complet dénuement. Aussi, lorsque les épidémies passent dans cette population compacte, elles font une moisson effrayante d'existences humaines. Durant le choléra de 1849, le nombre quotidien des décès était de cent sur une population d'environ 50,000 âmes, et le fléau dura à peu près toute l'année. Cette population de 50,000 âmes, à laquelle M. Vanderkiste borne les renseignements qu'il nous donne, n'est qu'une faible

partie de la population misérable de la grande capitale. Que serait-ce donc si nous avions les notes de tous les confrères du missionnaire sur les districts qu'ils ont visités ! « Clerkenwell, dit un journal de Londres cité par M. Vanderkiste, c'est le district de la fange, de l'ignorance et du vice ; ses défilés ne sont connus que du *policeman* déguisé, lorsqu'il se faufile par des escaliers disjoints et brisés jusqu'au repaire du voleur nocturne, ou du pauvre et doux missionnaire de la Cité, en habit râpé, agenouillé à minuit devant la paille infecte sur laquelle repose quelque paria agonisant. » Immondes sont les rues de ce district, immondes aussi les habitants et les habitations. Une fois, une fosse d'aisances qui se trouvait dans White-Horse-Court se brisa et resta longtemps sans réparation ; quelques jours après, le typhus exerçait ses ravages dans tout le quartier. Voilà pour le chapitre des accidents. Quant aux ordures permanentes au milieu desquelles croupissent des milliers d'hommes, on peut en avoir une idée par ces mots de notre missionnaire : « Les punaises, les puces et tous les autres genres de vermine y abondent et m'ont terriblement tourmenté. J'ai été forcé de soumettre mes habits à un examen quotidien, et souvent, lorsque je faisais mes visites dans la nuit, j'ai vu des régiments de punaises courir sur mes habits et mon chapeau. Les exhalaisons étaient souvent si fétides, que ma bouche se remplissait de salive et que j'étais forcé de me retirer. »

Les mœurs des habitants sont à l'unisson de la scène où se joue le sordide drame de leur vie. Parfois les Irlandais se ruent les uns sur les autres et se massacrent. Quatre femmes s'unissent pour en battre une seule, et la laissent presque morte. Une femme envoie à une autre sur le point d'accoucher un violent coup de pied dans le ventre. Des bambins à peine sortis de

la mamelle volent, crochettent des portes, prennent leur part d'une expédition nocturne ou d'un assassinat. Les plus paisibles de ces malheureux trompent les angoisses de la faim dans d'horribles tavernes, en se répétant ce bel axiome : Une goutte de *gin* vous rend tout joyeux! — Des mères apprennent à leurs enfants à blasphémer ou à prononcer des paroles obscènes, en menaçant de les battre s'ils n'obéissent pas. Les boutiquiers se plaignent que le commerce est presque impossible, tant les polissons déguenillés du quartier prennent plaisir à pratiquer l'éducation spartiate, qui permettait aux enfants de voler, pourvu qu'ils ne se laissassent pas surprendre. Tous, voleurs ou mendiants honnêtes, meurent de faim, couchent sur la paille et vont à peu près nus. « Visitant une famille dans Frying-Pan-Alley, je trouvai le mari, qui depuis longtemps était sans ouvrage, mâchant quelque chose de noir. Je lui demandai ce que cela était: il sembla répugner à me le dire, mais je le pressai, et il m'avoua que c'était un os qu'il avait trouvé dans un tas d'ordures et qu'il avait fait passer au feu. Ces gens crevaient littéralement de faim ; ils n'avaient pas mangé depuis deux jours. Je leur donnai immédiatement quelque argent pour acheter des aliments qu'ils se procurèrent aussitôt, et en les mangeant l'empressement du père et de la mère était si convulsif, que je fus réellement alarmé. » Le terrible romancier Maturin, qui semble n'avoir rien ignoré des souffrances physiques de la misère et de la faim, aurait pu, malgré la solidité de son horrible science, trouver dans ces repaires à glaner quelques observations. Quelles sont, par exemple, les sensations physiques d'un homme qui n'a pas mangé pendant trois jours? C'est ce qu'un *gypsy* (bohémien) expliqua assez agréablement à M. Vanderkiste. « Le premier jour, dit-il, n'est pas bien difficile à

supporter, si l'on a une bribe de tabac à mâcher; le second est horrible, c'est un épouvantable grincement de dents; le troisième jour n'est pas non plus bien douloureux; vous vous sentez si faible, il semble que vous alliez vous fondre et vous évanouir. »

Cependant, au milieu de toutes ces misères, il se rencontre, non de belles âmes certainement, cela n'est guère possible, mais des demi-vertus, des instincts d'honnêteté qui ne sont pas encore éteints, et une obéissance à la loi morale qu'on ne s'attendrait pas à y trouver. M. Vanderkiste en cite bon nombre d'exemples, et c'est sur ceux-là qu'il aime à s'étendre plutôt que sur les exemples de dépravation irrévocable. Son devoir de ministre chrétien le lui commande, et il le remplit scrupuleusement, trop scrupuleusement même quelquefois à notre sens. Savez-vous ce qu'il faut parfois de courage moral pour résister au vice? Vous ne vous êtes jamais trouvé, n'est-il pas vrai? dans cette situation affreuse où il semble que le bien soit notre ennemi, et que lui obéir soit abandonner notre droit naturel de légitime défense? Dans le quartier où M. Vanderkiste exerçait ses fonctions de missionnaire se trouvait une jeune fille de dix-huit ans, qui avait été séduite et était chargée d'un enfant, conséquence de sa faute. Ce n'était que par le travail le plus acharné qu'elle parvenait à se nourrir misérablement et à soutenir son enfant, qui était extrêmement turbulent et réclamait presque à lui seul tout son temps. « Ne pouvant pour ainsi dire pas travailler pendant le jour, il lui fallait veiller la nuit, saisie de froid et le ventre vide, pour coudre des chemises et border des souliers, sans quoi elle n'aurait pu avoir un morceau de pain. — Lorsque je regardais cette petite créature, disait-elle, et que je pensais à la misère que j'éprouvais à cause d'elle, je sentais venir en moi une horrible envie de la

tuer, et cette tentation était si forte, que j'étais presque sur le point d'y succomber; mais une nuit je rêvai que j'avais commis le meurtre et que l'enfant était étendu mort dans un petit cercueil. J'éprouvai des sensations terribles et j'entendis comme une voix, qui me semblait celle de Dieu, qui me disait : « Tu ne tueras pas! » Lorsque je me réveillai et que je vis que je ne l'avais pas tué, oh! comme je remerciai Dieu! Je n'ai plus eu dans la suite ces horribles pensées. » Résister aux suggestions du crime, cela n'est encore relativement pas très difficile, quelle que soit la position dans laquelle l'homme se trouve placé, car le crime est une chose extrême qui demande, pour être exécutée, une dépravation si complète, que l'homme en est, grâce à Dieu, très rarement capable. Ce qui est plus difficile, c'est de résister aux suggestions du vice, à l'ivrognerie, à l'intempérance, et ce qui est plus difficile même que tout cela, c'est de résister au découragement, de ne pas s'abandonner, de conserver au sein de la plus extrême misère une certaine décence et l'amour des choses que la fatalité et le malheur semblent vouloir vous refuser.

L'histoire d'un pauvre homme qui n'avait qu'une seule chemise, et qui trouvait moyen de l'avoir toujours propre, est sous ce rapport remarquable. « Je me retire dans quelque coin écarté, et là je me dépouille de ma chemise; puis je cours à un cul-de-sac qui se trouve en haut de Whitecross-Street, et d'où sort d'un tuyau pratiqué dans le mur une grande quantité d'eau chaude qui a servi à quelque travail d'usine. Là je lave ma chemise, puis je cours aux fours à chaux de l'autre côté de Blackfriars-Bridge, je fais sécher ma chemise, et je la remets. Une chemise propre, cela vous met si à l'aise! je ne peux supporter la saleté. » Cette anecdote fut révélée au public anglais par quelques journaux, et un don de plusieurs chemises fut

envoyé à ce malheureux, qui dut le recevoir avec reconnaissance, si, comme Goethe le prétend, les présents les plus agréables sont ceux qui se composent de choses que nous aimons par instinct, mais que nous ne pouvons nous procurer que rarement. Il y a là encore un exemple de cette remarquable publicité anglaise que l'on pourra appeler excentrique si l'on veut, mais qui a l'immense avantage de ne laisser passer sans l'enregistrer aucun fait, aucun acte, aucune pensée digne d'attention.

Un des plus tristes côtés de la vie du misérable, c'est qu'il faut qu'il s'enfonce de plus en plus dans sa misère et dans ses vices, et qu'une fois une habitude déréglée prise, ou un métier coupable adopté, il doit continuer sous peine de mourir de faim. Les métiers immoraux et interlopes abondent naturellement parmi cette population sauvage, païenne, superstitieuse. Là, à côté d'un mendiant irlandais déguenillé, vit un saltimbanque crotté, avec son costume de parade souillé, ses loques de soie, ses galons et son clinquant dédorés; là vivent les *gypsies* aux métiers bizarres, rempailleurs de chaises, tondeurs de chiens, chanteurs de carrefours, nécromanciens; là de sales tireuses de cartes, éraillées et affamées, encouragent les espérances ou augmentent le désespoir de tous ces misérables en faisant le grand et le petit jeu — un jeu où doivent avant toutes les autres couleurs apparaître les piques, signe de malheur et de détresse, ou les carreaux, signe des longs voyages, celui de Botany-Bay par exemple, ou celui, plus lointain encore, de l'éternité. M. Vanderkiste a eu la chance de trouver quelques restes d'honnêteté chez certains de ces misérables, honteux de la vie d'escroquerie qu'ils menaient et désireux de gagner leur pain par un autre métier, si cela leur était possible. Un pauvre comédien ambulant fit part un jour

au missionnaire de ses scrupules de conscience; il lui était impossible de satisfaire aux exigences de son public. Les spectateurs qui venaient assister à ses représentations voulaient des pantomimes et des chants obscènes : il ne pouvait se résigner à cette nécessité; il était un homme religieux, et il ne pouvait consentir à faire des choses que réprouvaient la morale et la loi de Dieu. « Je considère, disait-il, qu'il est plus honnête d'aller fouiller les ordures pour y trouver sa vie que de faire le métier que je fais. Je le déteste : il n'y a rien au-dessous. » Des sentiments semblables furent exprimés au missionnaire par une vieille tireuse de cartes qui ne demandait pas mieux que de renoncer à vivre du maigre produit de la bêtise de ses frères en mendicité, même au risque de mourir de faim. « C'était pour avoir un morceau de pain que je faisais ce métier, lui dit-elle; que suis-je après tout? Une pauvre veuve. Je suis là assise sans une braise pour me chauffer, sans une croûte à me mettre sous la dent, sans un brin de tabac (elle avait l'habitude de fumer), et voilà que des fous viennent pour se faire dire leur bonne aventure : je suppose que le diable les envoie pour tenter une pauvre vieille comme moi; mais, grâce à Dieu et à notre Seigneur Jésus, dont vous m'entretenez si bien, je tiendrai dorénavant mes mains nettes de ce métier, car il n'y a rien de bon à en espérer, et, béni soit Dieu! j'en vois maintenant toute l'immoralité. » Elle tint parole, et mourut dans ces sentiments.

Malheureusement, tous les habitants du district visité par M. Vanderkiste ne sont pas aussi vertueux, si on peut se servir de cette expression. Nous voudrions donner une idée de la vie et des mœurs de ces bouges, et cette tâche a sa difficulté, car l'horreur est de sa nature monotone. Ce sont toujours les mêmes scènes de misère, de brutalité, d'intempérance. S'il vous

arrive par exemple de visiter quelqu'une de ces tristes habitations à une heure trop avancée de la soirée, vous courez risque de vous heurter contre un objet inanimé qui secouera à demi son immobilité pour vous adresser quelque injure. « Mme T..., s'étant levée de bonne heure, comme de coutume, pour aller à son marché, se heurta dans les escaliers contre un objet qu'elle ne pouvait voir dans l'obscurité. Elle reconnut la voix d'une prostituée qui vivait dans la maison, et qui lui adressa une injure obscène. S'étant procuré une lumière, Mme T... trouva la misérable créature couchée sur les escaliers, ivre morte, un verre dans une main et une bouteille dans l'autre. » Maintenant laissons l'antichambre et entrons. Voici en quelques lignes la peinture d'une de ces familles. L'esquisse est concise, nette, et ne laisse rien à désirer : « J. D. est un voleur. Son père vit illégitimement avec sa mère et avec une des filles qu'il a eues d'une autre femme. Ils habitaient tous pêle-mêle dans une petite chambre depuis longtemps. La plus jeune des deux femmes, lors de ma dernière visite, tenait dans ses bras deux jumeaux âgés de huit jours, qui étaient les enfants de cet homme. » Encore un croquis, mais en nous en tenant là par respect pour le lecteur : « Les deux C... ont été longtemps voleurs. L'aîné, je suis heureux de le dire, a abandonné cette criminelle profession. La mère était une ivrognesse, et le père un homme de mœurs débauchées. La mère mourut soudainement du choléra en 1849 ; le père était alors âgé d'environ soixante ans. Une nièce, jeune fille de dix-neuf ans, vint pour soigner Mme C... dans sa maladie, et dès le lendemain de sa mort, s'annonça comme la nouvelle Mme C... Les deux fils, quoique voleurs de profession et par conséquent hommes de mauvaises mœurs, protestèrent cependant contre cette insulte faite à la mémoire de leur

mère, et furent immédiatement mis à la porte. Le père s'en alla dans le quartier de Whitechapel avec sa maîtresse. Quelque temps après, celle-ci enleva tout ce que contenait l'appartement, et s'enfuit avec un autre homme. Le misérable vieillard, en revenant de son travail et en trouvant sa chambre dépouillée, sentit « que la voie des pécheurs est rude à parcourir ». Il revint un matin à son ancienne maison, située dans mon district et où sa femme était morte, dit quelques mots au logeur et alla dans la cour. Là, on le trouva pendu à un crochet fiché dans le hangar, qui était si bas que, pour accomplir son dessein, le malheureux fut obligé de replier ses jambes en arrière. Lorsqu'on le découvrit, il était à peu près mort. »

Les repaires de la prostitution infime sont plusieurs fois décrits par M. Vanderkiste; mais, quelque chaste et décente que soit sa plume, ces scènes présentent un aspect trop repoussant et roulent sur des sujets trop attristants pour nous donner envie de nous y arrêter : nous les laissons aux amateurs de pittoresque à tout prix; ils iront les y chercher, si bon leur semble. Il vaut mieux couronner ce hideux tableau par deux faits capables d'exciter la pitié et de remuer la haine pour le mal jusqu'au fond des plus froides entrailles. Dans cette population de mendiants et de voleurs, il ne faut pas oublier qu'une grande partie se compose d'enfants et de femmes. Quel est leur sort aux uns et aux autres? Les plus grands criminels de ces districts ne sont pas les hommes faits, mais les enfants. La période la plus criminelle de la vie est, pour l'habitant de ces quartiers, l'âge de quinze à vingt ans. C'est ainsi qu'il jette sa gourme et épuise le feu de sa jeunesse. « Les jeunes gens de quinze à vingt ans ne forment pas un dixième de la population, mais ils commettent au moins un quart des crimes. » Quant

aux femmes, leur salaire insuffisant et incertain est la source des plus grandes misères et des plus grandes hontes. M. Vanderkiste raconte que, dans une réunion qui se tint à Shadwell il y a quelques années, et où assistaient plus de mille femmes, toutes couvertes de vêtements que le terme de haillons n'aurait désignés que d'une manière impropre, on posa cette question : — Combien ont gagné 8 shillings la semaine dernière? — Pas une main ne se leva dans toute l'assemblée, non plus qu'au chiffre 7. Cinq avaient gagné 6 shillings, vingt-huit 5 shill., treize 4 shill. 6 pence, cent quarante-deux 3 shill., cent cinquante 2 shill. 6 pence, soixante-onze 2 shill., quatre-vingt-deux 1 shill. 6 pence, quatre-vingt-dix-huit 1 shill. ; quatre-vingt-douze femmes avaient gagné moins de 1 shill., et deux cent trente-trois n'avaient pas travaillé de toute la semaine. Telles sont les ombres qui obscurcissent les splendeurs de la civilisation, et qui doivent nous rendre modestes, moins prompts à nous vanter de nos progrès.

Cependant le cours naturel de la civilisation a fait sentir son influence dans ces bouges infects comme dans les plus élégants quartiers, et Clerkenwell n'est plus tout à fait ce qu'il était autrefois. Les vols y sont plus rares et les criminels moins nombreux. Jadis le chiffre des victimes qu'il fournissait à la potence était si énorme qu'il avait été surnommé « la garenne de Jack Ketch (la garenne du bourreau). » La police s'y hasardait rarement, et quand elle s'y engageait, elle marchait en nombre et armée jusqu'aux dents. Les luttes entre les criminels et les constables y étaient fréquentes et sanglantes. Le quartier de Clerkenwell conserve le souvenir de cette époque, à laquelle se rattachent quelques légendes sinistres. On se rappelle encore cette femme qui, condamnée à la potence pour avoir mis en circulation de faux billets d'une livre ster-

ling, trouva moyen de s'introduire dans l'œsophage un petit tube en argent, échappa de cette façon à la mort, et fut rendue à ses amis les faussaires et les faux monnayeurs. Ce quartier avait aussi ses lieux de rendez-vous célèbres où se réunissaient les voleurs, et l'un des plus renommés était le cabaret du *Cerf Blanc*, aujourd'hui disparu. Le gouvernement était pour ainsi dire complice des voleurs, car, sous l'ancien système de police, les frais de poursuite étaient si considérables, qu'on ne cherchait à saisir les coupables que dans le cas où un grand crime avait été commis. Lorsqu'un *watchman* avait fait ce qu'on appelle chez nous une bonne prise, c'est-à-dire lorsqu'il arrivait avec un certain nombre de vauriens, on lui disait volontiers le mot de Talleyrand : Pas tant de zèle ! Bref, les incidents qui se passaient dans ce quartier auraient fait pâlir les plus brutales inventions de Sue lui-même. Clerkenwell n'a plus le même aspect. Le système de police inauguré par sir Robert Peel a porté un grand coup à ces mœurs infâmes et à cette impunité. « Voyez-vous, monsieur ! disait un voleur converti à M. Vanderkiste ; j'aimerais mieux un sou de pain gagné honnêtement que toutes les bonnes prises qui peuvent vous arriver de l'autre *manière*. Vous n'êtes jamais en repos ; au moindre bruit que vous entendez, vous vous figurez que quelque *peeler* (agent de police) vient pour vous saisir ! » Ce vigilant *policeman*, auquel rien n'échappe, que vous rencontrez dans toutes les rues de Londres, qui semble se multiplier et jouir du don d'ubiquité, a donc accompli plus de miracles de conversion que le bon M. Vanderkiste n'en accomplira jamais, et cela nous conduit à exprimer une pensée que quelques personnes pourront trouver dure, mais qu'il faut exprimer plutôt en vue de la société française, où le pouvoir de l'État est tout et celui des

individus rien, qu'en vue de la société anglaise, où l'initiative individuelle a tant de puissance. Si on arrive du reste à cette conclusion, qu'en Angleterre même l'initiative individuelle est impuissante dans cette question, et que la plus simple mesure d'administration a plus d'efficacité que les efforts de la plus brûlante charité, on doit naturellement croire à l'impuissance de la charité en France.

Il est évident que la société moderne, laïque, protestante, la société régie par le pouvoir temporel de l'État, gouvernée administrativement, a et doit naturellement avoir pour les mendiants, les vagabonds et les classes infimes une plus grande aversion que l'ancienne société catholique, soumise à la direction du clergé. Le gouvernement laïque à la manière moderne a tout à la fois plus d'esprit de justice et moins d'esprit de charité que le gouvernement ecclésiastique. Quand il prend une mesure, il ne s'inquiète pas de savoir combien de personnes elle blessera ; il n'a qu'à se demander si elle est juste et prudente. Gouverner sans tenir compte des détails et des individus, tel est son but. Or il est assez singulier que tandis que ce pouvoir fait sentir son action rigide et sans appel à toutes les parties saines de la société, les classes infimes soient les seules qui, par une faveur bizarre, soient exemptées de cette compression terrible. Le percepteur vient réclamer à jour fixe ses contributions et n'a ni un jour ni une heure à accorder à celui qui ne peut pas payer. La conscription enlève ses enfants au père de famille, qui ne peut réclamer, et dont toutes les douleurs sont vaines. Par arrêt de l'État, on m'exproprie forcément d'une maison qui m'est chère, et d'où je ne veux pas sortir. Une personne morale invisible, insaisissable, que je ne connais pas, que je ne connaîtrai jamais, nommée gouvernement, m'impose

tous les jours de l'année des taxes, des charges, des devoirs. Je suis l'esclave de cette personne morale, parce que j'ai un rang dans la société, un champ, un atelier, une chaumière, un métier. Que fera-t-on alors de l'homme sans aveu, du vagabond, du mendiant, si l'on agit ainsi avec moi! Sans doute on le prendra sans autre préambule pour en faire forcément un être honnête, si cela est possible, et dans tous les cas pour en faire un être utile. Eh bien! non. L'État, qui n'a pas, qui ne peut avoir pour ces populations infimes l'esprit de charité du prêtre, qui ne peut donner au mendiant ni conseils, ni paroles affectueuses, se borne à le faire surveiller par sa police et juger par ses tribunaux, s'il s'est rendu coupable de quelque délit! Quelle contradiction bizarre! On laisse le mendiant et le vagabond libres de mourir et de céder aux tentations de la misère, d'être criminels à plaisir, et en vérité on peut dire qu'il n'y a pas dans la société moderne de liberté plus respectée que celle de l'homme qui n'a que faire de la liberté, ou qui ne peut en faire qu'un mauvais usage!

Cependant cette question du paupérisme, comme on dit en langage d'économie politique, est une de celles où le gouvernement moderne, tel qu'il est constitué, peut faire le plus de bien. On vient de voir qu'une simple mesure de police prise par sir Robert Peel avait suffi pour restreindre considérablement l'industrie des voleurs de profession à Londres. Le pouvoir peut faire d'autant plus de bien, que cette question est une de celles qui excluent le plus naturellement la sensibilité et l'indulgence, défauts dont les gouvernements modernes ne sont pas généralement affligés. Elle demande au contraire de la rigueur, de la sévérité, une certaine dureté de justice, et commande presque qu'on fasse violence aux sentiments naturels à l'homme

pour donner satisfaction à ces mêmes sentiments. Les gouvernements, en un mot, doivent et peuvent se donner un droit suprême sur ces populations qui vivent à la merci du hasard; ils le doivent au nom de l'humanité et en dépit de toutes les doctrines de libéralisme étourdi qui courent le monde, car le mal moral et la faim ne sont point des choses auxquelles on puisse appliquer les fausses doctrines du *laissez faire* et du *laissez passer*. Il nous semble que l'État pourrait dire un beau jour, sans interpréter trop arbitrairement l'étendue de ses droits : « On a de notre temps réclamé un droit nouveau pour l'homme, c'est le droit au travail, et je consens à le reconnaître, si en même temps on veut bien reconnaître une obligation de date plus vieille que ce droit nouveau, c'est-à-dire l'obligation du travail. Or je vois que, soit par paresse et incurie, soit par fatalité, désespoir ou impuissance, bon nombre d'hommes dans notre société échappent à cette obligation, ou sont incapables de la remplir, si personne ne leur vient en aide. La charité privée et la charité publique prodiguent inutilement leurs trésors pour secourir ces misères, et n'aboutissent à aucun résultat sensible autre qu'une satisfaction de conscience chez ceux qui ont donné. Ces misères et ces vices irrémédiables engendrent d'autres misères et d'autres vices; ces mendiants gênent et empêchent de vivre toute une classe respectable à laquelle on doit laisser la liberté, celle qui ne s'est point abandonnée et qui lutte courageusement. J'agirai donc militairement à l'égard de ces populations déclassées, parce que j'ai reconnu que c'était l'unique moyen de leur être utile et d'accomplir le devoir qui me commande non seulement de veiller à la conservation matérielle de la société, mais d'empêcher que le mal moral prenne de trop grandes proportions. Que fais-je lorsque je

prends un jeune conscrit que j'arrache à sa charrue ou à son atelier? Je le décrasse, je l'habille, je le nourris, je prends toutes les précautions possibles pour conserver sa santé et sa moralité, et, en retour, j'exige qu'il obéisse sans mot dire à mes ordres, et je l'y oblige par les moyens les plus sévères, par une discipline stricte, par la salle de police, par la prison, par le conseil de guerre. Grâce à cette méthode, je transforme en quelques mois ce lourdaud têtu, niais, indiscipliné; j'en fais un homme, et je lui communique quelques-unes des vertus les plus importantes de l'homme, le courage, la discipline, le sentiment de l'ordre, le sentiment de l'honneur, le patriotisme, l'esprit de corps, le dévouement. Ce que je fais pour garder les frontières et défendre le territoire de la patrie, je n'aurais pas le droit de le faire pour la défense de la société et pour la sauvegarde de la morale! Allons donc! je crois fermement que j'ai ce droit, et en tout cas je le prends. J'économiserai au budget des frais de bagne, de prison, de justice inutiles. Je n'attendrai plus avec patience que des gens sans aveu aient commis un crime ou un délit pour me mettre à l'abri. Tous ceux qui n'exerceront pas un métier reconnu, qui n'auront aucun moyen d'existence avouable, qui seront adonnés au vagabondage, tous ceux chez qui la mendicité sera une habitude constatée par un nombre de délits légalement déterminé, qui depuis un temps donné n'auront pu, pour une cause ou pour une autre, se procurer un travail honnête, tous ceux-là seront recherchés, appréhendés, dépouillés de leurs haillons, enrégimentés militairement, obligés à un travail que je me chargerai et qu'il me sera facile de leur fournir. J'ai des terres à défricher, des marais à dessécher, des colonies à fonder. Je ne les traiterai point en esclaves, je leur paierai un salaire exact et conve-

nable, et je rendrai à la liberté ceux qui en seront dignes. » Tel est le langage que pourrait bien un jour tenir l'État, lorsque toutes les expériences auront été vaines, et lorsqu'on se sera aperçu enfin qu'une salutaire sévérité est l'unique moyen de vider cette grande et terrible question.

Je dirai de la charité privée et publique ce que je dis du gouvernement. Tous les ans, des sommes énormes sont dépensées en aumônes infructueuses. La société donne beaucoup, mais d'une manière inintelligente et stérile. On se croit quitte de tout devoir, lorsqu'on a versé à son bureau de bienfaisance, à son église, à sa municipalité, l'argent qu'on destine à secourir l'infortune; mais donner n'est pas tout; il faudrait encore, et c'est là l'affaire importante, surveiller l'emploi et administrer la distribution de ces dons. Aucun système efficace et sensé n'a, jusqu'à présent, été mis en pratique pour faire sortir un bien réel de toutes ces taxes des pauvres dont notre société sent chaque année le fardeau peser un peu plus lourdement. Le riche donne parce qu'on lui demande, et jette d'une main indifférente sa pièce d'or dans le tronc qu'on lui présente; d'autres donnent par sensibilité nerveuse, d'autres parce qu'ils ont peur, d'autres enfin pour satisfaire à un devoir individuel. Toutes ces manières de donner sont stériles. Une seule serait fructueuse, donner en demandant compte de l'emploi du don et en surveillant l'aumône jusque dans la main qui la reçoit. De leur côté, les administrations gaspillent en secours dérisoires, qui ne peuvent pas même être, pour ceux qui les reçoivent, un soulagement de quelques jours, en bons de pain, en distributions de vivres, les fonds qui leur sont, non pas confiés, mais abandonnés. Est-ce qu'un bon système de travail établi une fois pour toutes ne serait pas mille fois plus utile? Est-ce qu'on

ne pourrait pas, au lieu de ce gaspillage, ouvrir certains travaux permanents? Pourquoi ne serait-il pas créé dans chaque préfecture une espèce d'office des travaux publics départemental, qui, administré sévèrement, concentrerait toutes les aumônes et tous les dons qui vont se perdre inutilement dans l'océan infini de la mendicité et de la paresse? Si la charité en France avait de l'activité et de l'initiative, nous ne ferions pas ces observations; mais notre charité est sentimentale ou indifférente : elle n'a pas d'idées, pas d'ardeur, pas de persévérance. Le Français n'a que deux manières de faire le bien : il le fait avec insouciance ou par sensibilité. Étant donné le caractère national, on n'a donc rien à attendre des individus dans cette question, et on doit tout attendre de l'État : résultat fâcheux certainement, et auquel il faut se résigner par logique, mais par logique seulement, car l'initiative individuelle, l'activité spontanée de l'homme est toujours préférable à l'action mécanique, régulière, froide et dure des gouvernements.

Le travail seul, un travail forcé, continuel, sans temps d'arrêt, sans chômage, sans trop grandes variations de salaire, est susceptible de moraliser ces populations misérables. La religion n'a aucune prise sur elles, et surtout le protestantisme. Le protestantisme, de sa nature, est populaire, non *populacier;* il admet bien des variétés d'opinions, de croyances, de caractères, mais il procède aussi par larges catégories d'exclusion. Il a plus d'esprit de justice que d'esprit de mansuétude, et comme il a ses prédestinés à la damnation ou au salut, il a aussi ses parias sociaux, qu'il repousse et refuse d'admettre, même lorsqu'il va vers eux leur porter des paroles de paix. Le protestantisme est essentiellement une religion de solide fermier, de rude *yeoman,* de vertueux *squire,* une religion de père de famille

et de citoyen, excellente pour tous ceux qui ont à remplir un devoir social, à s'acquitter de leurs fonctions de juré, d'électeur, de maire et d'alderman; mais il n'a aucune consolation à donner à ceux qui sont devenus la proie du mal et le jouet de Satan : s'ils ne veulent ou ne peuvent pas se convertir, qu'ils croupissent dans leur damnation temporelle en attendant la damnation éternelle qui leur est réservée! Le catholicisme agit d'une manière diamétralement différente, et il est remarquable que c'est la seule religion qui ait pu tirer quelque parti de la populace. Il ne la convertit pas réellement, il ne la rend ni plus riche, ni plus laborieuse, ni plus vertueuse; il la console et la rend inoffensive, lui arrache ses dents venimeuses et lui rogne ses griffes terribles. Le catholicisme a pour le pauvre une mine inépuisable d'espérances, il a des images, des rosaires, des scapulaires, des amulettes, doux opiums faits pour endormir la douleur et peupler de beaux rêves la vie des misérables. Aussi est-il et sera-t-il de tout temps la religion préférée des deux plus malheureuses catégories d'hommes qui existent : dans les bas-fonds de la société, la religion de tous les pauvres diables dont le sort est irrévocable, et auxquels toute espérance temporelle est interdite; — dans les hauteurs brillantes du monde, la religion des hommes qui ont trop vécu, et sur lesquels tout sentiment terrestre est désormais sans action. Il est trop certain que tous les malheureux que M. Vanderkiste a prêchés sont de fort médiocres protestants, et qu'ils ne comprennent pas un mot de leur religion. Aux questions posées par le missionnaire, ils font les réponses les plus dérisoires et les plus grotesques. Comment en serait-il autrement? Le protestantisme, qui pour un homme cultivé est un système fort simple, qui philosophiquement est beaucoup moins compliqué que le

catholicisme, ne peut cependant être compris que très imparfaitement par une nature ignorante. Le protestantisme doit être compris par l'esprit et la pensée, et n'a aucun de ces symboles, de ces images qui, pour les natures grossières, sont autant de moyens d'initiation religieuse; aussi tous les mendiants de M. Vanderkiste sont-ils d'une ignorance religieuse qui fait frémir.

Les plus religieux, bien que l'auteur ne veuille pas l'avouer, et qu'il gronde sourdement contre les doctrines de la grande Babylone, sont encore les pauvres Irlandais catholiques. Au milieu de ses déclamations inutiles, M. Vanderkiste fait à leur égard une observation judicieuse. « Je remarquerai, dit-il, que la population catholique romaine, quoique aussi ignorante, au fond, de sa religion que la population protestante, aussi négligente dans la pratique de son culte, est cependant extrêmement bigote. » Cette observation pourrait s'appliquer à bien d'autres populations que celle des mendiants irlandais, mais elle prouve qu'ils tiennent d'âme et de cœur à leur religion, soit qu'ils la pratiquent ou non. Cet amour se traduit parfois sous les formes les plus violentes, il se complique de la haine de race qui anime les Irlandais contre l'Angleterre. Un jour le missionnaire visite le taudis d'un Irlandais. « En entrant je lui dis : Monsieur Callaghan, je suppose que vous pouvez deviner facilement qui je suis? Il me répondit en souriant : Oui, monsieur, et me présenta un siège. Nous causâmes très agréablement pendant quelques minutes. Il me raconta qu'il allait à la chapelle catholique romaine et me parla des prêtres qui y célébraient le culte. Il ajouta : Je présume que vous êtes venu demander pour l'entretien de la chapelle? Je lui assurai que je n'étais pas venu pour recevoir, mais pour communiquer la connaissance du saint Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. — Mais,

je vous prie, de quelle religion êtes-vous? me demanda-t-il. Je le lui dis, et aussitôt après cette révélation un grand changement s'opéra dans sa conduite. Il entra dans une colère furieuse et devint livide de rage. Ce fut en vain que j'essayai de lui démontrer combien il était convenable de discuter avec calme et douceur les sujets de religion. Les insultes qu'il déversa sur moi et ma religion étaient d'un caractère réellement horrible. Il se leva, ouvrit la porte, et déclara que si je ne sortais pas à l'instant, il me ferait descendre les escaliers à coups de pied. » Une autre fois, le missionnaire harangue une multitude catholique déguenillée, lorsqu'un Irlandais décemment vêtu sort de la foule et lui coupe la parole par un de ces sarcasmes ironiques au moyen desquels les serviteurs dévoués des bonnes maisons aiment à rabaisser la morgue des parvenus et l'orgueil du succès insolent. Dans ce cas particulier, la grande maison déchue, c'est l'Irlande, et le parvenu triomphant, c'est l'Église anglicane. « Vraiment! dit l'Irlandais furieux, tout savetier peut aujourd'hui mettre un habit noir le dimanche et s'en aller prêcher; mais il fut un temps où il en aurait coûté la vie à un homme pour faire une chose semblable. » Un des confrères de M. Vanderkiste, un certain M. Bullin, s'en tira à moins bon marché; il fut précipité du haut des escaliers d'une maison du quartier de Saint-Giles, et mourut des suites de ses contusions.

Ces Irlandais, dans leur détresse, ont donc cependant une consolation, et je préfère grandement leurs superstitions à l'ignorance stupide ou à l'athéisme raisonneur de la canaille anglicane dont nous entretient M. Vanderkiste. Ces superstitions ont au moins un caractère gracieux, quelquefois plein de poésie — un rayon de soleil qui luit sur de la fange! Tantôt c'est un jeune Irlandais malade qui, pour tromper sa

souffrance et sa faim, joue sur le mélodieux chalumeau de son pays des hymnes catholiques où saint Dominique et saint François remplacent le Christ aux côtés de Dieu et appellent à la vie éternelle les enfants de la terre qui croient en eux; tantôt c'est une pauvre femme à son lit de mort, qui demande qu'on lui allume cinq chandelles, afin, dit-elle, « d'éclairer son voyage pour le ciel ». Singulière puissance du catholicisme! ceux qui y ont été élevés, même alors qu'ils n'y croient plus, n'y renoncent jamais de cœur. On en sort par la pensée, on y reste attaché de fait et matériellement. Il y a dans l'amour qu'il inspire quelque chose de la vénération que nous avons pour la femme qui nous a élevés et nourris. Tel s'en croit bien loin qui en est encore très près. On peut s'en séparer, on ne l'oublie jamais, et l'homme le plus dégagé de ses croyances, pour peu qu'il ait une âme noble, se surprendra toujours à parler avec affection et reconnaissance de cette vieille nourrice qui a bercé, endormi et consolé tant de générations, trompé tant de misères, éclairé d'un rayon chaud et bienfaisant tant et de si longs siècles de ténèbres. Cet amour obstiné des mendiants irlandais pour leur religion, M. Vanderkiste l'a retrouvé chez des hommes d'une tout autre condition, chez les émigrés italiens, hongrois, polonais. Là encore, les conversions qu'il se flattait d'accomplir n'étaient évidemment qu'apparentes. Il avait catéchisé entre autres un jeune lieutenant polonais de mœurs assez dissolues, et l'avait amené à adopter le *credo* anglican; « mais cette conversion ne fut jamais profonde chez lui, nous dit-il, ce n'était qu'une lampe fumeuse, une faible flamme. » A l'heure de la mort, au moment où le converti récitait les prières protestantes, les souvenirs du culte catholique lui revinrent à la mémoire, et il manifesta, à la grande

humiliation de M. Vanderkiste, le désir de baiser un crucifix. Cette populace catholique, pour nous résumer d'un mot, a donc sur la populace protestante le mérite d'être profondément attachée à sa religion. Cet attachement n'a certainement rien de bien moral, ni de très élevé; mais enfin il existe, et on doit le constater.

Un autre phénomène bizarre qu'offre le catholicisme est le suivant : un catholique peut très bien être un malhonnête homme et n'en être pas moins très dévôt, grâces aux mille moyens extérieurs par lesquels sa religion lui reste toujours présente. L'Italien peut voler, l'Espagnol tuer, l'Irlandais s'enivrer du matin au soir et se vautrer dans la plus sale débauche, sans oublier un signe de croix, une génuflexion devant la madone, une prière, une visite à la chapelle. Le contraire a lieu dans le protestantisme; aussitôt qu'un protestant devient un malhonnête homme, il cesse d'être protestant. Sa religion tout intérieure et morale n'existe plus pour lui, et la vie qu'il a librement choisie n'est pas faite pour la lui rappeler. Qu'est-ce que la vie habituelle d'un voleur, par exemple, peut lui rappeler de sa religion, et comment ses pensées intérieures auront-elles jamais quelque chose de commun avec la foi morale en l'Évangile et en Jésus-Christ? La religion protestante est une religion qui en Angleterre a pénétré jusqu'aux couches les plus profondes du peuple; mais on peut dire qu'au contraire du catholicisme, elle s'arrête là où commence non pas la misère, mais le vice habituel et le crime. Cette observation suffira peut-être à expliquer pourquoi dans les basfonds de la société anglaise on ne retrouve pour ainsi dire plus de trace du sentiment religieux, ainsi que le confesse loyalement M. Vanderkiste.

Toute cette canaille appartient de nom à l'Église nationale d'Angleterre, et ne compte dans ses rangs

qu'un très petit nombre de dissidents calvinistes. M. Vanderkiste n'a rencontré qu'un seul unitaire, ce qui ne nous surprend point, le recrutement de ces sortes de doctrines ne pouvant se faire que par libre choix et dans des classes relativement riches et éclairées. Elle ne connaît rien de sa religion, et même catéchisée avec la plus extrême patience n'arrive pas à la comprendre. Les réponses saugrenues que le missionnaire rapporte de ses ouailles montrent assez le peu d'efficacité de l'enseignement religieux qu'il s'efforçait de leur donner. Un vieillard très docile et très attentif aux discours du prédicateur lui fit un jour la question suivante : « Je voudrais vous adresser une question, monsieur, parcè que je sais que vous me redresserez, si je me trompe. Lorsque je vais me coucher, je dis mes prières comme vous me l'avez ordonné, et je mets ainsi mes mains devant mes yeux (il se couvrit la figure de ses mains); alors je vois des choses si belles, qui ressemblent à des étincelles et qui tourbillonnent, et je voulais vous demander si cela n'était pas une image du ciel, monsieur? » Quel peut être le sentiment qu'on éprouve lorsqu'après avoir passé plusieurs mois à catéchiser un homme, vous voyez que tous vos soins ont abouti à un pareil résultat? M. Vanderkiste ne le dit pas. Il se contenta probablement de redoubler de charité; mais si l'axiome philosophique, que la fin doit être en proportion avec les moyens, est vrai, le bon missionnaire a fait de son temps un assez triste emploi. Un autre néophyte de M. Vanderkiste, une femme, avait une manière fort originale de comprendre l'efficacité du baptême; elle était persuadée que ce sacrement rendait les enfants plus vigoureux. Beaucoup d'entre eux ignorent réellement ce que fut Jésus-Christ, et la mission qu'il est venu remplir sur la terre. « Savez-vous qui est Jésus-

Christ? demanda M. Vanderkiste à un de ces misérables. — Oh! monsieur, on m'a toujours dit que c'était le père de notre bon Dieu. » La conversation suivante peut donner une idée de la satisfaction que M. Vanderkiste devait trouver dans l'accomplissement de ses devoirs. « M....., lui dis-je, mon ami a pris beaucoup de peine pour vous instruire; je vais vous adresser quelques questions. Savez-vous qui était Jésus-Christ? — Non, monsieur, répondit-il après un instant de silence, c'est très difficile à dire. — Savez-vous s'il était le frère de saint Jean? Non, je ne le sais pas. — Pouvez-vous me dire ce qu'est la Trinité? — Non, monsieur. — Êtes-vous un pécheur? — Oh! certainement, monsieur, nous sommes tous des pécheurs. — Avez-vous jamais fait le mal? — Non, je ne crois pas l'avoir jamais fait. — N'avez-vous jamais commis de péché? — Non, je ne crois pas en avoir commis. — Mais croyez-vous que vous soyez un pécheur? — Oh! certainement, monsieur, nous sommes tous des pécheurs. — Qu'est-ce qu'un pécheur? — Je ne le sais pas bien exactement, j'ai toujours eu une si pauvre tête! » Quelquefois les réponses touchent au comique. « Pensez-vous qu'en se baignant dans le Gange, on puisse laver ses péchés? demanda un jour le missionnaire après avoir décrit certaines fêtes hindoues à un de ses prosélytes. — Je ne vois pas pourquoi cela ne serait pas, » répondit-il.

Cette stupidité à l'endroit des choses de la religion revêt deux formes principales, une niaise docilité et une indiscipline sceptique; elle est également intense et également complète sous ces deux formes. L'habitude du missionnaire était de lire quelque chapitre de la Bible ou du Nouveau Testament, et puis de poser des questions pour savoir s'il avait été compris. Pendant tout le temps que durait la lecture, tous les mendiants hochaient de la tête, faisaient des signes approbatifs,

et exprimaient leur satisfaction par quelqu'une de ces ingénieuses paroles : « Une belle histoire, en vérité ! une très belle prière ! » Arrivait enfin le moment de l'examen. — Savez-vous sur quel sujet roulait la lecture? — demandait le prédicateur. Jamais aucune réponse exacte n'était faite à cette question. Quelques-uns s'excusaient en disant qu'ils étaient trop bêtes, d'autres en disant qu'ils n'étaient pas des savants. Tous ne sont pas aussi soumis, et il se rencontre dans cette populace bon nombre d'esprits forts et de libres penseurs avancés qui se déclarent *infidèles,* comme on dit en Angleterre, et font entendre au missionnaire qu'ils en savent long, qu'ils connaissent les ruses des prêtres, et qu'ils ne sont pas venus à leur âge pour croire à tous ces charlatanismes (*humbugs*). « Un homme qui faisait profession d'*infidélité* me dit qu'il était absurde de supposer que Jésus-Christ n'avait pas eu de père, et ajouta : « Nous en savons plus long ! — Croyez-vous qu'il y ait eu un premier homme? demandai-je. — Certainement, répondit-il ; autrement comment eût-il pu y en avoir un second? — Dites-moi quel fut le père du premier homme? — Oh ! vous parlez d'Adam et d'Ève, me dit-il, c'était *dans l'autre monde.* » En écoutant les réponses de cette stupidité désespérée, la vilaine pensée que toute cette charité n'est qu'une duperie ne vous vient-elle pas à l'esprit? Heureusement que cette noble vertu ne calcule pas, qu'elle est aveugle comme l'amour dont elle n'est que la plus haute forme, et qu'elle répand ses trésors inépuisables avec une infatigable prodigalité.

Les sociétés de tempérance ne sont pas plus heureuses que les sociétés de missionnaires et n'opèrent que des conversions fort incomplètes. Il est inutile de demander si ces populations misérables sont portées à l'ivrognerie. Chaque peuple a un vice national que la nature semble avoir créé pour atténuer certaines vertus

trop énergiques ou certaines facultés trop dominantes. On dirait qu'elle a eu besoin d'employer ce moyen pour maintenir l'équilibre moral entre les peuples et empêcher le despotisme des races fortes sur les races plus faibles. Qui sait en effet où serait allée l'Espagne sans la paresse? Qui sait ce qu'eût engendré l'âme fertile, inventive, élastique de la France sans la vanité? Qui sait de quels périls l'énergique Angleterre menacerait le monde, si l'intempérance ne mettait un frein à sa fougue calculatrice et froide et à son absorbante activité? Mais ces vices nationaux, qui atténuent sans les ruiner les qualités des classes cultivées, pèsent au contraire de tout leur poids sur les classes populaires et deviennent le vice dominant de leur existence, le vice qui absorbe en lui tous les autres. Le mendiant anglais boit comme le *gentleman;* seulement le *gentleman* a d'autres passions qui l'affranchissent de ce joug honteux, tandis que le mendiant n'a et ne peut avoir que celle-là. L'intempérance, c'est le vice profondément enraciné, inguérissable du peuple anglais. L'ignorance peut se dissiper, et une fois qu'elle est dissipée, elle ne revient plus : tous ces sauvages sans religion pourront un jour se convertir; l'intempérance, quelque remède qu'on applique, ne perdra jamais ses horribles droits. Dans le chapitre qu'il consacre à l'intempérance, M. Vanderkiste cite deux ou trois exemples de conversions qui sont toujours suivies de rechutes terribles. Deux époux, qui pendant de longues années avaient été adonnés à l'ivrognerie, se convertirent aux doctrines de la société de tempérance, et à partir de ce moment une amélioration sensible eut lieu dans leur condition. Les années s'écoulèrent, on pouvait les croire bien décidément corrigés, lorsqu'un jour ils eurent un retour de tentation qui fut plus fort que leur courage. Ils recommencèrent à boire, sobrement

d'abord ; mais bientôt l'ancienne habitude reprit toute sa puissance. Le linge fut vendu, les meubles mis en gage ; la détresse et la misère revinrent. Leur intempérance ne fut plus comme autrefois libre de soucis ; les remords l'escortèrent, et les deux époux se rejetèrent mutuellement la responsabilité de leur nouvelle misère. Un jeune homme qui logeait au-dessous de leur chambre, et dont leurs querelles nocturnes troublaient fréquemment le sommeil, surprit un matin un bruit sourd ; saisi d'un funeste pressentiment, il monta et ouvrit la porte. Il arriva assez à temps pour sauver la vie à la femme, qui s'était pendue de honte et de désespoir au chevet de son lit. L'histoire d'une pauvre femme de taille colossale, amazone en guenilles, qui s'enivrait du matin au soir, et qui, une fois en état d'ivresse, brandissait son balai sur tous ceux qui l'approchaient, est du même genre. Elle eut honte de ses vices, devint une *teetotaller* et une fervente habituée des *meetings* de tempérance. Cet état de grâce dura plusieurs années, au bout desquelles M. Vanderkiste la rencontra un jour ivre morte, saisie de froid, le visage couvert de sang et entourée d'une haie de mendiants et de voleurs. On pourra se faire une idée des ravages de cette passion, si l'on sait que, d'après les calculs de lord Shaftesbury, les classes laborieuses de l'Angleterre dépensent annuellement en bière, esprits et tabac une somme de 50,000,000 st., et que la seule ville de Londres compte 11,000 cabarets, tandis qu'elle ne possède que 2,500 boulangers et 1,700 bouchers [1].

La charité, la bienfaisance, l'instruction religieuse, sont donc, on le voit, inefficaces, et ne peuvent mordre

1. Il va sans dire que ces chiffres ont nécessairement varié depuis l'époque où cet essai fut écrit, mais il est évident que les mêmes différences se sont maintenues avec des chiffres plus élevés.

sur cette population. Ce dévouement serait-il donc niaiserie et duperie pure? Oh! non, il ne faut pas prononcer une aussi dure parole. N'eût-il fait qu'un seul converti parmi toute cette populace, le bon missionnaire n'aurait point perdu ses peines, car après tout, que faisons-nous dans le monde, sinon combattre incessamment le mal? Une orgueilleuse philosophie moderne a posé en principe que le mal pouvait et devait être détruit; mais cet espoir est insensé, et si l'on creusait profondément la question, peut-être trouverait-on qu'il est coupable. La pauvre humanité, vieille de six mille ans, n'est point un dieu enfant qui commence à avoir conscience de sa divinité; elle est bien plutôt, et de notre temps plus que jamais, un Lazare souffrant et nécessiteux, couvert de plaies qui reparaissent à mesure qu'elles sont guéries. Le devoir de l'homme n'est donc pas de détruire le mal, qui repousse comme l'ivraie, mais de le sarcler sans relâche, afin que le bon grain puisse croître et mûrir; seulement le sarclage peut s'opérer de différentes manières, et la plus efficace, la plus rapide, la moins coûteuse, doit naturellement être préférée. Jadis des centaines d'hommes étaient employés pendant de longues semaines à détruire lentement, péniblement les mauvaises herbes d'une terre de quelques arpents; aujourd'hui la herse passe sur la moisson naissante, et en un jour fait l'œuvre d'une semaine entière. C'est ce procédé nouveau que l'on peut réclamer pour le sarclage moral, et quelle herse meilleure pour une telle besogne que le gouvernement à la façon moderne? Il pourrait, s'il le voulait, après une résolution bien arrêtée, accomplir en quelques années ce que nos pères accomplissaient péniblement en plusieurs siècles. La question dont il s'agit n'est pas au fond plus difficile que toute autre; mais elle réclame trois choses qui se trouvent rarement réunies ensem-

ble : une tête froide et sage, un bon et grand cœur, un bras impitoyable. L'État seul peut opérer ce sarclage général, ce nettoyage des écuries d'Augias; l'initiative individuelle a trop peu de puissance matérielle pour l'entreprendre avec efficacité, et sur des populations telles que celles dont nous venons de parler, la puissance morale n'est pas suffisante; il faut qu'elle soit toujours escortée de la puissance matérielle, qui sait forcer l'obéissance. Que les âmes religieuses et charitables se rassurent : elles rencontreront toujours assez de mal dans le monde pour exercer leur dévouement, et d'ailleurs elles trouveront partout autour d'elles dans l'accomplissement de leurs devoirs envers le peuple pauvre et laborieux, dans l'accomplissement de leurs devoirs civiques, dans la vie privée, dans le dévouement à l'humanité, dans le dévouement à la science, un meilleur emploi de leurs vertus.

Novembre 1854.

EXCURSIONS

EN

LYONNAIS ET EN AUVERGNE

EXCURSIONS

EN

LYONNAIS ET EN AUVERGNE

I

VILLÉGIATURE EN LYONNAIS. — LES CHATEAUX DE LA FLACHÈRE ET DE MONMELAS. — LE CARDINAL DE TOURNON. — TARARE. — VILLEFRANCHE. — ARS [1].

Reprenant ces excursions à travers la France, interrompues par la maladie, au point même où je les avais laissées il y a plus d'une année, je veux continuer à chercher sur le sol de notre pays ce qui reste encore de vivant parmi les témoignages du passé, non pour en accabler le présent, mais pour lui donner au contraire des motifs de confiance et d'espoir. Vous rappelez-vous ce petit conte de Voltaire dont les personnages élèvent un temple au dieu Temps avec cette inscription : *A celui qui console?* Cette inscription est vraie en plus d'un

1. Les chapitres divers qui suivent étaient le commencement d'un voyage en Auvergne et en Velay, que nous nous proposions de donner pour suite à nos voyages en Bourgogne et en Bourbonnais, mais dont certains obstacles de nature insurmontable empêchèrent l'exécution, à notre profond désespoir.

sens, car ce n'est pas seulement parce qu'il efface et fait oublier, c'est aussi parce qu'il conserve et force à se souvenir que le temps est consolateur. Oh oui! sans doute, l'histoire est pesante et la tradition lourde aux nations dans leurs moments de prospérité et de gloire; alors du passé on ne sent que la chaîne, des longs siècles on ne sent que l'écrasement. Volontiers il semble qu'ils ne se sont prolongés jusqu'à nous que pour faire obstacle à la généreuse activité du présent et le frustrer du résultat de ses efforts. Viennent cependant les jours de tristesse et d'épreuve, et il se trouvera que ce tyran, le passé, possède aussi ses baumes pour nos blessures, ses cordiaux pour nos découragements, surtout ses calmants pour nos irritations. Combien la fortune a de retours dans les récits qu'il nous fait! combien le génie humain y montre de ressources! combien la nature y opère de lentes guérisons et combien la Providence y crée de soudains miracles! A tout le moins il est une consolation qu'il réussit toujours à nous donner, c'est de nous sauver du désespoir en nous montrant combien de fois les nations ont été désespérées, et ont eu raison de l'être en apparence. Pourquoi faut-il que la réciproque ne soit jamais vraie, et qu'il ne nous enseigne pas aussi sûrement la défiance, en nous montrant combien de fois les nations ont été confiantes et ont dû se repentir de l'avoir été?

Au moment de quitter Lyon pour prendre le chemin de l'Auvergne, d'aimables amis m'enlevant, malgré ma résistance, me conduisirent au château de La Flachère, propriété de M. le comte de Chaponay, où je reçus la plus généreuse des hospitalités, et où j'eus le plaisir de dormir sous des rideaux d'une très belle perse parsemée de coqs fantastiques, amusante traduction emblématique du nom du propriétaire, perse

expressément fabriquée pour lui sur les dessins qu'il en a donnés [1]. Le château de La Flachère, situé sur une éminence sans raideur ni escarpements, à quelque distance du gros bourg de Bois-d'Oingt, n'a rien à démêler avec le passé, si ce n'est pour les formes de son architecture, car il est de construction toute récente. Malheureusement inachevé encore, il n'en est pas moins une des plus jolies créations de M. Viollet-le-Duc, qui a su y fondre avec un goût parfait les plus charmantes des architectures du XVIe siècle et de l'époque Louis XIII. Une élégante diversité règne dans cette construction soignée où l'on a accès par les quatre côtés, et qui présente ainsi comme quatre façades dont la moins belle est la principale ; mais que la façade de derrière est donc jolie, avec son pont-levis en miniature aboutissant à une étroite entrée noyée dans l'ombre de deux gracieuses tourelles qui ont l'air de la refouler doucement, et que les deux rampes des escaliers des façades latérales sont d'un dessin heureux ! Aucun éclectisme dans cette diversité, c'est-à-dire aucune marqueterie, aucune juxtaposition de styles différents; c'est comme un exquis consommé architectural où les formes variées dont l'artiste s'est souvenu ont disparu en se fondant les unes dans les autres et ne se révèlent que par leur saveur.

Les motifs d'excursion abondent aux environs du château de La Flachère. Ce château de Bagnols, encore en assez bon état de conservation, quoiqu'il soit passablement délabré, appartint jadis au maréchal de Saint-

1. Ce blason parlant, s'il en fut, s'il traduit littéralement la forme moderne du nom, est loin d'en faire apparaître le sens étymologique et la provenance historique. Ce n'est pas un coq, c'est une source jaillissant de terre qu'il faudrait pour traduire la signification réelle de ce nom, Chaponay, *Caput aquæ*, le chef, la tête de l'eau.

André, et fut honoré un siècle plus tard de la visite de Mme de Sévigné. Là-bas se présente modestement une maison que nul ne songerait à remarquer, si on ne prenait le soin de vous la désigner : ce fut la maison de campagne de Roland de La Platrière, le ministre girondin de Louis XVI, mari d'une femme plus grande que lui, mais, je le crains bien, moins foncièrement honnête. Ailleurs, sur une éminence qui domine la verdoyante vallée de l'Azergue, le château de Châtillon dresse fièrement ses restes superbes. Des différentes familles nobles qui ont possédé ce château, une seule, celle de Balzac, a laissé ici un souvenir. La pierre tombale qui recouvrit les restes de celui des Balzac qui fut serviteur de Charles VIII est encore scellée dans le pavé d'une ravissante chapelle entièrement restaurée dans ces dernières années. Hippolyte Flandrin a eu le temps d'en orner l'autel de peintures représentant les apôtres, dont il a ingénieusement changé les types arrêtés par la tradition, c'est-à-dire qu'au lieu de représenter des hommes dans toute la plénitude de la maturité et portant les marques de la vie, il a donné à ses saints personnages le même âge qu'avait leur maître lorsqu'il se sépara d'eux, bien légère hardiesse, mais que l'orthodoxie si connue d'Hippolyte Flandrin ne permet point de ne pas remarquer, et qui ne laisse pas que de produire une impression quelque peu bizarre, tant l'imagination, habituée aux types consacrés, a de peine à se figurer un saint Paul sans fortes rides et sans sévérité d'aspect, et un saint Pierre autrement que chauve. Ces édifices et ces ruines sont encadrés dans un paysage qui vaut la peine d'être remarqué, car il a son originalité propre parmi tous les autres paysages des régions montagneuses. Il ne faut chercher ici ni les éminences isolées du Forez, qui semblent avoir jailli du sol tout

exprès pour rompre la monotonie de la plaine, ni les enchaînements des forteresses naturelles de l'Auvergne, ni les élévations modérées et alternant sagement, pour ainsi dire, avec la plaine, du Limousin et de la Marche, ni les cirques, les gorges profondes, et les entonnoirs au vert sombre des campagnes du Velay. Le Lyonnais, surtout dans la région où nous voici, présente un sol bosselé sur toute sa superficie d'éminences singulièrement inégales, presque sans alternances de plaines. Contemplée d'en haut, cette campagne ressemble à un interminable entassement de taupinières énormes étroitement serrées les unes contre les autres, ou mieux encore à une succession de ces gigantesques monuments funèbres connus sous le nom de *tumuli* et composés de terre et de gazon que les peuples barbares élevaient jadis à leurs chefs et à leurs guerriers fameux. Un Grec des vieux âges y aurait vu sans trop d'efforts d'imagination un antique champ de bataille où quelque peuple de titans avait trouvé sa sépulture après y avoir sans doute trouvé la défaite. De cette quantité et de cette inégalité d'éminences qui se superposent les unes aux autres sans cependant se dominer, il résulte une illusion qui, à certaines heures et surtout vers le soir, a sa grandeur et sa beauté. Ces élévations ne formant nulle part aucune de ces formidables murailles aux fortes arêtes qui le circonscrivent despotiquement, l'horizon reste fluide, et l'œil plonge, pour ainsi dire, dans une mer de montagnes non seulement aussi bleue et aussi brumeuse, mais aussi mouvante et *moutonnante* que la mer véritable. C'est une illusion bien connue, mais je doute qu'il se rencontre beaucoup de régions où elle soit à ce point identique à la réalité.

La ville toute moderne et tout industrielle de Tarare n'a rien qui puisse attirer fortement le curieux

des choses de l'esprit, si ce n'est son nom singulier et pimpant qui rappelle le titre d'un conte d'Hamilton dont le héros n'a qu'à le prononcer pour qu'il lui arrive aussitôt les aventures les plus merveilleuses. Ne fût-ce qu'en souvenir de ce nom à l'influence malicieusement magique, nous aurions payé notre visite à cette ville, qui se trouvait d'ailleurs à nos portes. Dans les villages que nous traversons, chemin faisant, retentit partout le bruit, disons mieux, le *heurt* sec des métiers à tisser, et je retire de la conversation de mes hôtes quelques renseignements sur la vie et les habitudes des populations ouvrières du Lyonnais. Ici, me dit-on, il y a presque autant de tisseurs qu'il y a de couteliers à Thiers, ou de dentellières au Puy et dans les campagnes du Velay. L'ouvrier travaille isolément ou en famille; les fabriques sont rares, et celui qui viendrait à Lyon par exemple pour y étudier les diverses opérations du tissage des étoffes de soie, courrait risque de s'en retourner déçu, s'il ne s'adressait pas à ces intérieurs. Les moralistes de l'économie politique se plaisent à attribuer une influence corruptrice à la vie en commun des manufactures; cependant si le peuple de Lyon est aussi perverti qu'on le dit par les doctrines pernicieuses, l'influence des manufactures n'y est certainement pour rien. Une particularité assez curieuse résultant de la nécessité du logement pour tant d'ouvriers exerçant tous la même industrie semblerait, il est vrai, compenser cette absence de manufactures. Les faubourgs de Lyon, en effet, se composent en grande partie de hautes maisons presque exclusivement occupées par des ménages d'ouvriers tisseurs; mais ce rapprochement ne produit aucun travail en commun; autant d'étages, autant de métiers isolés. On pourrait croire ces maisons bien préparées, s'il en fut, pour être des

phalanstères en miniature, et pour être acquises et régies selon les principes de l'association et de la solidarité : eh bien! elles sont, au contraire, acquises et régies selon les lois de la propriété la plus stricte et les principes de l'individualisme le plus marqué, car il arrive fréquemment qu'elles sont possédées par dix ou quinze propriétaires à la fois, chaque habitant s'étant rendu acquéreur d'un étage ou d'une moitié d'étage. Voilà des immeubles qui doivent être assez difficiles à vendre et sur lesquels il doit être malaisé d'emprunter par hypothèque.

Tarare est une petite ville neuve, propre, presque jolie, presque élégamment assise au pied de sa montagne, et qui porte sans trop de désavantage son nom coquet et tapageur comme un commencement de fanfare. Nous n'y avons trouvé que ce qu'il faut y chercher, des mousselines; mais plusieurs des apprêts de ces légères étoffes nous ont réellement intéressé. Savez-vous, par exemple, en quoi consiste l'opération du flambage? Lorsque la mousseline est tissée, elle présente sur toute son étendue une multitude de petits points de duvet dont on chercherait vainement à la débarrasser par d'autres moyens que celui du feu. Une machine met en mouvement deux rouleaux, dont l'un cède progressivement la mousseline et dont l'autre la reçoit et l'enroule progressivement aussi. Pour aller de l'un à l'autre, la mousseline passe au-dessus d'une rampe de becs de gaz qui flambent l'étoffe sans la roussir ni la brûler, opération bien simple, mais qui ne laisse pas que de causer un certain étonnement, à cause de l'extrême légèreté de l'étoffe, et aussi parce que le mouvement qui la déroule est loin d'être rapide. L'apprêt qui consiste à appliquer sur l'étoffe les broderies qui forment les dessins de fleurs ou d'autres ornements est aussi fort amusant. Un papier huilé

sur lequel est pointillé le dessin qu'on veut imprimer est appliqué sur la mousseline; sur le revers de ce papier, on passe un rouleau chargé d'une sorte d'encre grasse qui marque le dessin que des ouvrières exécutent en quelques instants en cousant tout le long des lignes des bandes d'étroits lacets qui font sur l'étoffe si peu de saillie qu'ils ont souvent l'air d'avoir été tissés avec elle. Vient ensuite l'opération la plus délicate, celle des jours ou *grilles* qu'il faut ouvrir pour marquer le calice d'une fleur, la séparation des pétales, les nervures des feuilles, etc. Deux ou trois coups d'aiguille pour déchirer l'étoffe et croiser les fils, et le tour est exécuté par nos ouvrières de Tarare avec une rapidité et une adresse qui dépassent de beaucoup la rapidité et l'adresse, déjà si grandes d'ordinaire, des mains féminines. Autant d'opérations diverses, autant d'industries et d'ateliers; Tarare ne possède véritablement qu'une seule grande fabrique, celle de M. Martin, et celle-là n'a pas pour objet la fabrication de la mousseline, mais celle du velours et de la peluche. M. Martin, qui a gardé reconnaissance à la *Revue des Deux-Mondes* des mentions fréquentes dont son établissement a été l'objet, nous fit visiter avec l'obligeance la plus empressée ses ateliers et très particulièrement l'orphelinat qui leur est adjoint, et où 400 ou 500 jeunes filles font leur apprentissage en payant pour tous frais d'éducation, de logement, de nourriture, le mince salaire qui peut récompenser un travail encore inhabile ou d'exécution facile, comme le *moulinage* et le *dévidage* de la soie, qui sont ceux auxquels elles sont pour la plupart occupées. Tous comptes faits, les dépenses de l'orphelinat excèdent, me dit-on, chaque année d'environ 50,000 francs le produit du travail novice de ces jeunes filles. Nous n'avons rien à ajouter à l'éloquence de ce chiffre; tout éloge d'un tel emploi

de la fortune serait superflu, il suffit de le mentionner.

Après l'excursion à Tarare, mes hôtes de La Flachère voulurent me conduire au château de Monmelas, appartenant à M. le comte Philippe de Tournon, qui nous y reçut avec une courtoisie dont il serait difficile de perdre le souvenir. Parmi les choses précieuses que possède le château, on me montra divers objets qui conservent la mémoire du cardinal François de Tournon. Abbé de la Chaise-Dieu en Auvergne, évêque d'Embrun, puis de Bourges, puis archevêque de Lyon, puis cardinal, négociateur de François I[er] et de Henri II auprès de l'Espagne et du saint-siège, président du décevant colloque de Poissy, il fut même un instant désigné pour la papauté à la mort du pape Caraffa, et faillit renouveler ainsi au profit de l'influence française l'histoire d'Adrien d'Utrecht, le précepteur de Charles-Quint. C'est un des hommes les plus illustres de sa maison et l'un des personnages les plus considérables du XVI[e] siècle. Un vieux tableau conservé à la galerie du château de Monmelas le représente présidant le colloque de Poissy; mais, si nous voulons savoir dans quel esprit il exerça cette fonction et quelle fut la vraie nature de ses opinions, adressons-nous plutôt à ce rituel manuscrit et orné d'enluminures, expressément copié pour lui par un moine relevant de son autorité. Ce manuscrit est contemporain du concile de Trente, dont les doctrines n'eurent pas de plus zélé partisan que le cardinal de Tournon. N'est-ce pas, en effet, la préoccupation de ces doctrines qui se laisse apercevoir dans ce symbole eucharistique choisi pour blason ecclésiastique par le cardinal, un calice sur lequel pleut la manne céleste avec cette devise : *non quæ super terram?* C'est ce blason de sa foi qui forme le frontispice même du manuscrit de Monmelas. Que ce

petit détail dit de choses pour celui qui se souvient du rôle du cardinal de Tournon dans nos troubles civils et religieux, et, par exemple, comme il éclaire avec vivacité la scène fameuse de la première séance du colloque de Poissy, quand Théodore de Bèze, arrivant, dans son exposé de la doctrine protestante, à la question de la transsubstantiation, déclara audacieusement que *Jésus-Christ est aussi éloigné de l'eucharistie que le ciel l'est de la terre!* Alors, disent unanimement tous les contemporains, le cardinal, se levant en grand courroux, s'écria que l'orateur avait blasphémé et insulté par ses paroles à la présence de leurs majestés, puis il demanda le renvoi de la réponse à une autre séance. L'homme qui avait choisi un tel blason ecclésiastique pouvait difficilement, en effet, entendre sans frémir un pareil langage, car c'était plus qu'une négation de sa foi que Théodore de Bèze avait proféré, c'était une insulte à ses armes et comme une sorte d'injure personnelle. Grâce à ce frontispice, l'imagination pénètre dans la vie secrète de cette scène, elle entre dans l'âme même de l'un des principaux personnages et en touche en quelque sorte un des ressorts importants. Tel est, en histoire, le rôle de ces choses de l'art; rarement elles apportent des documents nouveaux, elles ne disent que ce que l'on sait, mais elles le disent avec un accent de poésie ou de passion qui le fait comprendre avec intimité et ne permet plus de l'oublier. Continuons, pour mieux nous en convaincre, de feuilleter le manuscrit du château de Monmelas.

Voici les vignettes qui entourent les prières des morts à la fin du volume : qu'elles sont lugubres! tout le mobilier du trépas, la bière, les flambeaux funèbres, la pioche, la bêche, le linceul, la tête de mort, forme autour de la page manuscrite la plus affreuse des

guirlandes : on dirait véritablement la chanson du fossoyeur d'*Hamlet* traduite par l'enluminure :

> Une pioche et une bêche, une bêche,
> Et un linceul pour vêtement,
> Oh! et une fosse d'argile,
> C'est tout ce qu'il faut à un tel hôte.

Ces vignettes sont mieux que des enjolivements; elles marquent une date importante dans les transformations du sentiment religieux. C'est certainement une des premières expressions de ce tour lugubre d'imagination que le catholicisme issu du concile de Trente sut imprimer aux âmes religieuses; on y surprend tout près de sa source encore ce sentiment simple et fort de la mort matérielle nécessaire pour parler à des âmes déjà remplies de doute et que ne toucheraient plus suffisamment les craintes et les espérances d'outre-tombe. Pour celui qui douterait, ou n'aurait souci de son éternité heureuse ou malheureuse, voici le cadavre et son dernier logement avec tous les outils qui servent à le construire. Voilà un fait au moins indéniable ; que le bel esprit douteur essaye de bien rire en contemplant cet avenir qui est le sien! En dépit de la vogue des danses macabres dans les deux derniers siècles du moyen âge, on ne trouverait certainement rien d'analogue aux vignettes dont je viens de parler dans les manuscrits des époques antérieures. Nous venons de rappeler la chanson du fossoyeur d'*Hamlet;* le violent mauvais goût de ces images annonce en effet comme vaguement l'approche de Shakspeare et de ses contemporains; elles se ressentent aussi de l'approche ou plutôt de la présence de l'imagination espagnole, volontiers amie du funèbre, qui vient d'apparaître dans la religion avec Ignace de Loyola et ses compagnons.

Les compagnons de Loyola! ils n'eurent pas de plus

chaud protecteur que le cardinal de Tournon. Il semble avoir été parmi ceux qui comprirent des premiers le mécanisme et le but de cet ordre, car on le voit étendre dès l'origine sa faveur sur eux en toute circonstance. Pendant qu'il était archevêque de Lyon, deux disciples de Loyola, dont l'un, Alphonse Salmeron, si célèbre par les doctrines sur l'infaillibilité papale qu'il vint porter avec Lainez au concile de Trente, arrivèrent dans cette ville et furent aussitôt après leur arrivée mis en prison comme sujets de l'empereur, avec qui la France était alors en guerre. Le cardinal de Tournon en fut instruit et les fit rendre à la liberté. C'est lui plus que personne qui les introduisit en France, et, aussitôt introduits, il leur donna la direction du collège de Tournon, qu'il avait fondé. En vérité, si l'on voulait définir d'un trait net et rapide le caractère du cardinal, il suffirait de dire que, parmi les grands personnages du XVIe siècle, aucun ne représenta au même degré le type du conservateur. D'autres mêlèrent à leur conservatisme des visées ambitieuses ou des vues personnelles, lui ne semble avoir eu d'autre but que le maintien des doctrines; mais ce but, il le poursuivit en toute circonstance avec une opiniâtreté, un acharnement et un esprit de suite des plus remarquables. Les mémoires du XVIe siècle nous le montrent poursuivant l'hérésie avec une vigilance qui ne laissait échapper aucune occasion. Au plus fort de la nouveauté de la réforme, alors que la lutte n'était pas encore engagée et que bien des esprits parmi les puissants étaient incertains ou marquaient une tendance à écouter les nouvelles doctrines, François Ier, gagné par sa sœur, la reine Marguerite de Navarre, avait consenti à recevoir Mélanchthon et à converser avec lui. Le cardinal de Tournon apprit le fait et alla se placer dans l'antichambre du roi, le livre

de saint Irénée contre les hérétiques à la main, afin d'avoir un point de départ tout trouvé pour dissuader François Ier d'exécuter la promesse qu'il avait donnée à sa sœur. Il réussit, et peut par conséquent être regardé comme un des premiers auteurs de la longue lutte qui commença peu de temps après, comme un des magiciens qui firent tourner le vent et changèrent en tempête la brise favorable qui poussa un moment vers la réforme notre monde lettré et élégant d'alors. Bien des années après cette circonstance, la seconde Marguerite nous montre dans l'intérieur de Catherine de Médicis les mêmes tiraillements que nous venons de voir à la cour de François Ier. Son frère Anjou, le futur Henri III, avait dans sa première jeunesse des vivacités protestantes qui se traduisaient par une sorte de persécution contre Marguerite, dont il brûlait les livres d'heures qu'il remplaçait par les psaumes huguenots. « Mais, dit la princesse, Mme de Curton, ma gouvernante, me menait souvent chez le bonhomme, M. le cardinal de Tournon, qui me conseillait et fortifiait à souffrir toutes choses pour maintenir ma religion, et me redonnait des heures et des chapelets au lieu de ceux que m'avait brûlés mon frère Anjou. » Nous avons vu son rôle au colloque de Poissy; il nous faut ajouter que ce fut à peu près lui qui fit échouer cette entreprise par la manière violente dont il leva la séance dès le début de cette assemblée, conduisant ainsi à une rupture ouverte une tentative conçue dans une pensée de compromis. L'image physique du cardinal est loin de démentir le portrait moral que nous venons d'en tracer. Pendant que nous écrivons ces lignes, nous avons sous les yeux le *fac-simile* d'une médaille qui le représente et qui fut frappée en son honneur au Puy-en-Velay lors d'un de ses passages dans cette ville. C'est un visage mâle et fort, ayant

quelque ressemblance avec celui de Rabelais, pour la fermeté seulement, cela va sans dire, car la physionomie est empreinte d'une véritable austérité — en résumé ne présentant aucun caractère d'*idéalité*, ce qui est la marque irrécusable du conservateur-né et par nature.

La reine Marguerite, lorsqu'elle fut arrivée en âge de défendre elle-même ses livres d'heures et ses chapelets, parmi ses dames d'honneur en compta une du nom de Tournon, proche parente du cardinal, laquelle eut une fille dont la charmante reine nous a raconté la touchante et tragique histoire. Elle était aimée, elle aimait ; ce génie du malentendu dont les anciens ont oublié de faire une divinité et qui méritait cependant d'être divinisé pour son pouvoir de malfaisance — car il est presque aussi puissant que l'amour, dont il accompagne chacun des pas pour séparer ceux que le premier veut unir, — profitant d'une absence forcée, souffla dans l'âme de l'amant quelque fausse interprétation de cette absence, d'où à la première entrevue silence glacial, froideur imméritée, adieux méprisants, et toutes les autres cruelles vengeances que l'amour courroucé sait tirer de ceux qu'il veut punir. Mlle de Tournon fut tellement frappée au cœur par ce revirement inattendu qu'elle en mourut presque sur-le-champ. Cependant, à peine éloigné, son amant est saisi de repentir ; il se met en route en se répétant ce proverbe italien : *la forza d'amore non risguarda al delitto*, et arrive à Namur, où il compte obtenir son pardon. A peine entré dans la ville, un obstacle imprévu lui barre le passage ; il s'enquiert, apprend que cet obstacle est le cortège funèbre de sa bien-aimée, et tombe évanoui de son cheval. N'est-ce pas que voilà une histoire que la première reine de Navarre aurait aimé à raconter et qui aurait fait belle figure dans

le recueil de Boccace, surtout dans celui de Bandello? Quelle bonne fortune c'eût été pour nous, si, parmi les curiosités du château de Monmelas, nous avions pu rencontrer quelque relique de cette touchante personne! Mais son souvenir ne vit plus qu'à demi effacé dans le récit de Marguerite de Valois, où notre visite à Monmelas nous a rappelé que nous le trouverions.

Par compensation, nous avons fait connaissance à Monmelas avec l'image d'une autre héroïne d'amour, mais d'un siècle moins passionné et d'une destinée moins tragique, une très belle personne qui fut une des unités de ce chiffre effrayant de maîtresses que Mme Campan attribue au roi Louis XV, et qui bat la fameuse liste de don Juan. Un beau portrait, qui rappelle ceux de Nattier pour la composition et ceux de Largillière pour le coloris, la représente debout et s'occupant à couper avec des ciseaux les ailes de l'amour, qui se laisse faire sans trop de résistance et qui se blottit contre les jupes de sa Dalila à moitié par complaisance sensuelle, à moitié par effroi. Cette allégorie facétieusement anacréontique, comme les aimaient les artistes du XVIIIe siècle, ne laisse pas que de faire rêver. C'est sans doute pour le fixer qu'elle lui coupe les ailes, mais qui peut comprendre cependant l'amour sans ailes? Si par hasard, en voulant le forcer à la fidélité, elle lui faisait du coup perdre sa beauté? Serait-ce encore l'amour, cet enfant qui, morose et maussade, se traînerait lourdement à terre, impuissant à s'envoler comme un oiseau déplumé? Peut-être en le fixant va-t-elle le dénaturer, peut-être en lui imposant la contrainte de la constance va-t-elle le rendre moins enviable, et alors est-il bien sûr qu'elle ne trouve pas que la constance qu'elle a exigée est pour elle-même un poids trop lourd? Il y a aussi bien des manières de couper les ailes de l'amour, et la plus

sûre est souvent l'amour lui-même. Quoi qu'il en soit, la dame possède toutes les grâces requises pour faire tourner à bien cette délicate expérience, et l'on conçoit sans effort que l'amour se fixe auprès d'elle sans trop regretter ses ailes. Le visage est rond et mignon, la physionomie subtile et enjouée, les yeux vifs et malicieux; il y a là tout ce qu'il faut de mutinerie pour réussir dans l'entreprise que nous lui voyons commencer, car ce sont, dit-on, les caractères faits de mutinerie et d'enjouement qui réussissent le plus sûrement à fixer l'amour quand il n'est pas entièrement noble. Un buste charmant d'Houdon, conservé aussi à Monmelas, nous présente une variante de la même personne, moins mutine et plus langoureuse, le regard mourant, les lèvres voluptueuses et éclairées d'un sourire légèrement enivré. Le buste et le portrait se complètent l'un l'autre sans contradiction et nous donnent également l'impression d'une personne enjouée, espiègle, douce et un peu sensuelle.

Un très beau portrait du grand dauphin, fils de Louis XV, en uniforme des gardes-françaises, mérite aussi l'attention, bien que le ton en soit un peu terne et que la coiffure militaire, dont la tête du prince est enlaidie, soit du plus désagréable effet. La physionomie est froide et trahit, dirait-on, une certaine fatigue ou une certaine faiblesse d'âme. Quelques-uns des traits sont beaux et rappellent ceux de son père, Louis XV, moins la grâce et l'attrait cependant, mais la plupart rappellent ceux de sa mère Marie Leckzinska; la ressemblance est fort naturelle, mais jamais elle ne nous avait paru aussi étroite que dans ce portrait. Enfin, avant de nous éloigner de ce château de Monmelas, où nous avons trouvé tant de choses intéressantes, contemplons encore une fois et saluons ce portrait de la comtesse de Tournon, du temps de l'empire, qui

est pour nous une ancienne connaissance. Avez-vous vu ce portrait à l'exposition générale des œuvres d'Ingres, et vous le rappelez-vous? Le maître était bien jeune encore quand il le peignit; il n'avait pas encore raffiné sur les procédés de son art, il n'avait pas encore acquis toutes les ressources et toutes les ruses de son savoir-faire, s'est-il jamais approché davantage de la vie? car c'est la vie que cette adorable laide déjà vieillissante, somptueusement fagotée d'une lourde robe de velours vert, avec sa chevelure ébouriffée, d'un très beau noir, ses yeux pétillants de malice, son nez trop court pour les expressions de l'orgueil, mais non pour celles du dédain, sa bouche pincée et moqueuse, son visage rond et resplendissant de bonne humeur. Et qu'il y a de liberté et d'indépendance d'esprit sous cette malice et cette bonne humeur! Comme on devine facilement la parfaite insouciance du qu'en-dira-t-on, l'habitude de penser et d'agir sans contrainte, l'absence de toute hypocrisie de tenue et de propos, la haine des méchants, le mépris des sots et l'impatience des ennuyeux! Depuis Riquet à la houppe, jamais laideur, si laideur il y a, ne fut plus séduisante.

La petite ville de Villefranche est à une heure à peine du château de Monmelas [1]. Nous lui devons une visite, car elle a joué un rôle sous les ducs de Bourbon, notamment sous Pierre de Beaujeu, qui en fit une de ses résidences préférées, et c'est Villefranche qui détermina, vers la fin du XIVe siècle, le changement de la maison féodale souveraine par l'émotion populaire qui suivit l'histoire de la demoiselle de La Bassée.

1. M. le comte de Tournon profitait à cette époque de cette proximité pour aller chaque semaine pendant les vacances faire des conférences aux ouvriers de la ville, afin de les initier au mécanisme des grandes institutions modernes de crédit et de commerce.

Vous ne connaissez pas la demoiselle de La Bassée? C'était la fille d'un bourgeois important de Villefranche, qu'Édouard, dernier comte de l'ancienne maison du Beaujolais, eut l'idée, fâcheuse pour la morale et malencontreuse pour ses intérêts, de mettre à mal. En parcourant les livres et les albums étalés sur les tables des salons de Monmelas, je rencontre justement le *fac-simile* d'une peinture sur verre de la fin du xive siècle, représentant Édouard jouant aux échecs avec ladite demoiselle; mais ce que la peinture ne dit pas, c'est qu'il perdit la partie, malgré sa puissance. Ces sortes de libertés ne plaisaient pas plus alors qu'elles ne plairaient aujourd'hui, elles plaisaient même d'autant moins qu'elles acquéraient plus de gravité par l'inégalité des conditions, et, quoiqu'on fût encore en pleine féodalité, les hommes de ce temps croyaient qu'il existait certaine chose qui s'appelle la justice, et savaient au besoin l'exiger sans avoir la prétention de l'avoir inventée. Plainte fut portée au roi par le père de la jeune fille, et Édouard, pour éviter la confiscation de son fief, fut obligé de le céder au duc de Bourbon. Ce n'est pas tout à fait d'un passé aussi ancien que parle la Villefranche d'aujourd'hui; cependant, si elle ne porte plus de marques du xive siècle, elle en porte de bien nombreuses encore de la fin du xve. Les vieilles demeures abondent, et la grande rue particulièrement offre sur toute son étendue une foule de maisons qui ont conservé tous leurs caractères d'autrefois, façades sculptées, rampes à vis, *loggie* ou galeries à jour, à cintres bas, d'aspect lourd, établies à chaque étage et parcourant l'édifice sur toute sa longueur, portes intérieures décorées de blasons seigneuriaux où dominent les cerfs ailés des anciens ducs de Bourbon. La plus remarquable de ces maisons est celle où habita, dit-on, Pierre de Beaujeu; elle

présente encore intacte sa charmante façade ornée de feuillages et de guirlandes du gothique de la tout à fait dernière période. C'est, du reste, le style qui prévaut à Villefranche dans tous ces témoins du passé, constructions particulières ou édifices religieux. Là où ce gothique fleuri s'épanouit dans tout son luxe et on peut dire dans toute son extravagance, c'est à l'église de Notre-Dame. Ce ne sont que festons, guirlandes et ornements; si ce n'est ni très beau ni même très joli, c'est au moins très paré et, au demeurant, d'aspect très gai. L'intérieur a de l'élégance et plus de simplicité que la façade; je n'y ai rencontré rien de bien remarquable, si ce n'est un autel sculpté par M. Fabisch avec cette délicatesse et cette distinction qui lui sont propres, représentant les scènes principales de la vie de Jésus après la résurrection. Pendant que je visite cette église, un jeune habitant de Villefranche, qui a bien voulu me diriger dans ma promenade, me signale, en me montrant une porte latérale, une amusante locution populaire, née de la corruption du vieux mot *huys*. Cette porte, me dit-il, s'appelle le *petit étui*, en sorte qu'on dit : je reviendrai de la messe par le *petit étui*, j'irai à vêpres par le *petit étui*. Cette transformation est à placer à côté de celle qui, de saint Théofred, a tiré *saint Chaffre*, et de celle qui, du nom vulgaire d'un vieil échevin de Paris, a tiré le nom à tournure sentimentale de la rue *Gît-le-Cœur*.

Ma dernière excursion en Lyonnais a été consacrée au bourg d'Ars, rendu fameux par un de ses curés, M. Vianney, que le monde catholique actuel vénère déjà comme un candidat à la canonisation. Ars est donc un but de pèlerinage et voit affluer de tous les départements voisins de nombreux visiteurs; aussi, pour mettre cette localité à la hauteur de ses nouvelles destinées religieuses, on y a élevé un temple

somptueux et bizarre qui, à l'extérieur, ressemble quelque peu à une mosquée, et dont à l'intérieur le chœur seulement est achevé. Le curé d'Ars a beaucoup édifié par la parole, et de ses dires recueillis de toutes parts on a composé un petit livre qui s'appelle *l'Esprit du curé d'Ars*. On y trouve des pensées excellentes sans grand relief, des sentiments fins enveloppés dans des images justes sans grande nouveauté, et une expression souvent exquise de la volupté du bien, mais, faut-il le dire? il est évident que ces pensées et ces sentiments ne sont plus sur le froid papier ce qu'ils furent s'échappant de lèvres vivantes, et que, pour en bien juger, il faudrait leur redonner l'accent, le geste et l'onction du curé d'Ars. Cependant, si nous ne pouvons juger de son esprit en toute compétence, nous aurons la hardiesse de juger de ses vertus, et nous osons jurer qu'elles furent vraies et profondes, car nous avons visité la chambre où il habita et le lit où il reposa pendant la plus grande partie de son pèlerinage terrestre. C'est la chambre et le lit d'un paysan, et d'un paysan médiocrement favorisé de la fortune encore. Le curé d'Ars passe pour avoir opéré nombre de conversions autour de lui; mais la vertu est comme le génie, même en faisant beaucoup, elle fait encore bien peu, jugez-en par la preuve que voici. Pendant que nous allions visiter la maison du curé, laissant notre voiture sous la garde de notre cocher, lequel est un domestique de confiance, une main adroite et agile est venue choisir et enlever, en plein jour, en pleine place publique, le plus beau, le plus élégant et le plus neuf de nos paletots. Voilà, j'imagine, qui prouve l'impuissance de la vertu en ce monde, ne pus-je me défendre de m'écrier, lorsqu'à notre retour nous eûmes découvert le larcin. Valait-il vraiment bien la peine que le bon curé passât sa vie à édifier

et à prêcher ses ouailles pour laisser après lui parmi ses paroissiens une telle graine de truand ? Notez bien que le vol, outre qu'il était un délit, était encore une insulte impie envers la mémoire du bon curé, car il n'a pas échappé au malfaiteur que ce que nous venions chercher à Ars c'était le souvenir d'un homme de bien, et par conséquent la pensée de cet homme dont il connaît la vie a été présente à son esprit pendant qu'il commettait son méfait, en sorte que son larcin équivalait à peu près à nous dire : Vous voyez comme le vieux niais m'a bien converti et quel cas je fais de ses sermons. Oh non ! il n'est pas vrai, comme le disait en se donnant la mort le héros stoïque, que la vertu ne soit qu'un nom ; seulement, étant données les conditions de notre monde sublunaire, il faut lui souhaiter d'avoir le plus souvent possible la force pour compagne ou pour servante.

II

RIOM. — L'ABBAYE DE MOZAT.

Trois villes en Auvergne situées côte à côte, pour ainsi dire se touchant du coude, se partageaient autrefois toute la société auvergnate : Riom, Montferrand et Clermont. A Clermont appartenaient la bourgeoisie et le commerce. A Montferrand, qui n'est en quelque sorte qu'un faubourg de Clermont, résidait la noblesse; quant à Riom, il avait tiré un tel lustre de sa population savante et lettrée de magistrats et de parlementaires qu'il lui prenait de temps à autre la fatuité de se proclamer la vraie capitale de l'Auvergne, et le désir de réclamer ce titre, ce qui, ainsi que nous l'apprend Fléchier, établissait entre cette ville et Clermont une sorte de rivalité qui se traduisait par des quolibets et des chansons malicieuses. Les trois villes conservent encore leur aspect, sinon leurs hôtes d'autrefois.

C'est la première ville d'Auvergne que l'on rencontre en entrant dans la province par le Bourbonnais, et c'en est aussi la plus jolie ; je partage entièrement à cet égard l'avis de Fléchier, bien que des personnes dont le goût a le droit d'être difficile et dédaigneux m'eussent assuré avant mon départ que

la trouverais intolérablement maussade. Bien loin d'être maussade, elle est presque gaie, et elle le serait tout à fait, si les tons gris et bruns de la pierre de lave de Volvic dont elle est bâtie tout entière ne lui donnaient un petit aspect de sévérité qui fait un contraste très souvent heureux avec les ornements gracieux ou fantasques sculptés sur les façades de ses maisons de la Renaissance. De ce mélange de sévérité dans l'aspect général et de grâce dans les ornements résulte une sorte de tenue à la fois sérieuse et souriante qui seyait parfaitement à une ville où l'ancienne magistrature de la province faisait résidence, car cette tenue correspondait avec exactitude au caractère de ses hôtes. Ce qui contribue encore à cét aspect aimable de Riom, c'est la parfaite conservation de toutes ces anciennes demeures. Rien ne donne ici ce sentiment de la ruine et de l'abandon qui d'ordinaire vous saisit si fortement lorsqu'on visite des lieux d'où les habitants légitimes ont disparu sans retour, comme à la petite ville de Montferrand, tout près de là, par exemple, dont les hôtels, vieux bien qu'habités encore, paraissent vides et déserts. On dirait que ces demeures de Riom n'ont pas changé d'habitants, et qu'elles ont passé à des successeurs si légitimes que les anciennes habitudes se sont continuées sans difficulté. En outre de sa sévère gentillesse, Riom possède un autre mérite qui ne pourra manquer d'être apprécié par tout voyageur en Auvergne, son extrême propreté. Pas de ruelles étroites et d'impasses infectes comme à Clermont, rien des odeurs nauséabondes et des ordures de Billom, rien des fanges noires de Besse en Chandesse, mais des rues suffisamment larges, bien balayées et bien arrosées, sans fermentation de matières corrompues, sans parfum asphyxiant d'engrais humain entassé et échauffé. Issoire excepté, nulle autre ville en Auvergne ne se

recommande par une toilette aussi soigneusement faite et un sentiment aussi exact des exigences de l'hygiène élémentaire.

Riom, il est vrai, doit en partie sa propreté et sa gaieté à une particularité qui fait défaut à plus d'une ville d'Auvergne, notamment à Clermont, l'abondance de l'eau. On ne peut y faire dix pas sans rencontrer une fontaine, et l'on sait à quel point cet élément de pureté contribue à rendre aimables les lieux qu'il favorise. Ces fontaines méritent aussi une mention, car elles sont au nombre des curiosités de Riom, non certes pour leurs formes et pour leur élégance, mais pour les inscriptions dont elles sont invariablement ornées. Il y en a de françaises, il y en a de latines en plus grand nombre encore; on dirait que cet humble emploi du talent poétique a paru tout particulièrement tentant aux beaux esprits du Riom d'autrefois. Je me suis donné la peine de les relever pour la plupart, à cause de leur abondance même; elles ne sont pas, d'ailleurs, sans nous donner leur atome d'instruction. Celle de la place Saint-Amable, par exemple, nous apprend qu'il y eut en Auvergne au dernier siècle un intendant du nom de Balainvilliers, et qu'il mérita l'admiration et la reconnaissance de ses administrés pour avoir érigé cette fontaine, à une place où l'on n'avait pas cru possible d'attirer l'eau, en appelant à son aide toutes les ressources de l'art hydraulique :

> Un prodige de l'art te soumit la nature.
> Pour porter jusqu'à nous de son sein l'onde pure,
> Ta voix, Balainvilliers, sut changer en canaux
> L'indocile rocher d'où découlent ces eaux.

Indocile rocher, parce que la fontaine fut creusée dans le silex. L'inscription de la fontaine placée près

de la sainte-chapelle nous apprend, de manière à ne pas en douter, qu'il y eut là un couvent ou un hôpital :

Esca fami, morbisque salus, sitientibus unda,
Sunt quæ dat Christi munera vera domus.

Toutes ces inscriptions ne sont pas composées aussi bien que celle-là, selon les règles classiques du genre. Quelquefois la fantaisie l'emporte, et le caractère propre du poète trouve moyen d'y percer. Par exemple, ce fut incontestablement un amateur de l'antithèse, des pointes subtiles et du cliquetis de mots qui composa celle de la fontaine de la petite place Saint-Jean :

Hic non Jordanis
Nec tamen Joannis.
Unde fluit unda
Ore sitient ora.

D'autres encore sont assez obscures. En voici une à l'angle de la rue Sirmond, d'où il semble résulter que la source fut appelée et que la fontaine fut établie par le poète lui-même, et peut-être malgré l'incrédulité de ses concitoyens :

Nunc bibe qui nondum poteras, mihi credere Nymphæ ;
Si tibi nulla fides, non mihi nullus amor. 1714.

Mais n'apercevez-vous pas à la lumière de ces inscriptions quelque chose du Riom du dernier siècle? Une petite ville, comme il en exista tant autrefois, pleine de gens de loisir, tout confits en dévotion classique, s'amusant dans leur demi-solitude provinciale à des études innocentes ou désintéressées, non exempts de vanité toutefois et ne dédaignant ni le sourire approbateur de leurs égaux, ni même l'admiration

ébahie de l'ignorance respectueuse, pénétrés enfin de l'importance de la prosodie, et bien persuadés qu'il n'y a pas de meilleur emploi du temps et de meilleure preuve de génie que d'aligner des rimes françaises ou d'estropier sa pensée pour l'enfermer dans des nombres latins.

Partout dans Riom nous remarquons ce même caractère de propreté. Les églises sont bien balayées et sans la moindre trace de moisissures, les édifices publics tenus avec une netteté irréprochable. La ville possède un petit musée; c'est un modèle de bon arrangement qui fait honneur au conservateur, M. Mandet, magistrat lettré et auteur d'une intéressante *Histoire du Velay* qui aurait été meilleure encore qu'elle n'est, si l'écrivain eût été mieux convaincu que l'histoire, pour être poétique, n'a pas besoin d'être présentée dans le style des *Mousquetaires* d'Alexandre Dumas. Une première salle a été consacrée tout entière aux portraits qu'on a pu réunir des hommes illustres de l'Auvergne, et Dieu sait si la liste en est longue, car l'Auvergne a été à cet égard une des provinces les plus fertiles, et une des choses qui attristent le plus le voyageur qui la parcourt aujourd'hui est de remarquer que de tant de gloire il reste si peu de vestiges. La plupart de ces portraits sont des copies, malheureusement. Cependant, parmi les plus modernes il y en a quelques-uns d'originaux qui ont de l'intérêt. De ce nombre sont un portrait de Chamfort déjà vieillissant et un portrait de Dulaure dans sa jeunesse, qui est tout à fait charmant. On aime parfois à imaginer une relation entre la personne physique d'un écrivain et ses ouvrages; mais, s'il exista jamais homme dont les écrits soient peu faits pour éveiller l'idée de grâce et de charme, c'est bien Dulaure, l'auteur à tendances jacobines de l'*Histoire de Paris*. Cette beauté physique, Dulaure la

conserva toute sa vie, comme en témoigne un admirable médaillon de David d'Angers que possède le musée de Clermont et qui le présente au déclin; seulement, à mesure que l'homme avait vieilli, sa beauté s'était dépouillée de sa vivacité et de sa naïveté pour se mouler sur les qualités de l'âme dont elle était le masque inséparable; ces beaux traits du vieillard ont, comme son talent, solidité et pesanteur, en sorte que le portrait de la vieillesse confirme la vérité de l'opinion que semblait démentir le portrait de la jeunesse. Marilhat le paysagiste est là aussi avec ses traits d'enfant malingre, sa physionomie étonnée, ses yeux rêveurs et comme distraits, donnant l'idée d'une personne fragile à l'excès, peu faite pour supporter la fatigue des longs travaux et qui se brisera au premier choc. En dehors de ces quelques portraits, la seule œuvre qui m'ait arrêté au petit musée de Riom est une *Sainte Famille* de provenance hollandaise, probablement une copie, traitée dans le goût habituel des peintures des Pays-Bas. Jordaëns, par exemple, a représenté je ne sais combien de fois ce ménage populaire, le père à son établi, la mère à son rapiéçage, et l'enfant jouant avec les rabots et les scies du charpentier ou s'exerçant à ses travaux d'apprentissage. C'est la même scène, mais avec un sentiment de pureté, de candeur et de vraie piété qui triomphe de l'infériorité relative de l'exécution. Pendant que le saint ménage travaille en plein air dans la cour du charpentier, de petits anges, invisibles sans doute aux personnages, car ceux-ci ne semblent pas les apercevoir, montent et descendent les escaliers de l'humble maison, dont ils paraissent avoir l'habitude autant que du séjour du ciel. Ces anges, qui sont là comme chez eux, c'est le symbole charmant de l'habitude des bonnes pensées et du régime des bon-

nes mœurs. Ces bonnes pensées ne relèvent ni de l'inspiration momentanée, ni de la faveur intermittente de la grâce ; ce ne sont pas des visites passagères de l'esprit, c'est l'atmosphère même dont sont enveloppés les personnages qui se lèvent avec elles, préparent avec elles leurs repas, manient l'aiguille ou le rabot avec elles, vaquent avec elles aux soins les plus humbles du ménage, l'atmosphère qu'on peut observer autour des personnes qui ont mené une vie religieuse obscure et tranquille, celle que j'observai moi-même un jour dans la petite ville de Neuwied, sur le Rhin, autour d'une vieille sœur morave que je trouvai ratissant de vulgaires carottes, et dont le visage était tout lumineux de l'empreinte qu'y avait laissée une longue vie mystique. Vous connaissez cet épisode du *Wilhelm Meister* de Gœthe intitulé *la Fuite en Égypte*, ce ménage de pieux ouvriers rencontré par Wilhelm pendant ses années de voyage, et qui par les âges, les caractères, les attitudes, les similitudes d'aventures et de situation, présente une combinaison de circonstances qui reproduit jusqu'à l'identité la sainte famille traditionnelle ? Eh bien ! cette petite toile du musée de Riom, c'est la sainte famille de *Wilhelm Meister* marquée du sceau démocratique du protestantisme des Pays-Bas.

L'église de Saint-Amable est la plus ancienne et la plus importante des églises de Riom, et cependant elle nous occupera peu. C'est affaire aux archéologues de discuter la date de son origine, et la raison des styles si contraires qui s'y rencontrent. Selon Savaron, elle ne remonterait pas plus haut que le commencement du XIIe siècle, et aurait été le résultat d'un vœu d'Étienne, sixième du nom, évêque de Clermont, qui, assiégé dans le château de Riom par le comte d'Auvergne de cette époque et attendant le

secours de Louis le Gros, promit à saint Amable qu'il lui élèverait une superbe église s'il garantissait le château. Selon Mérimée, au contraire, elle devrait remonter au commencement du XIe siècle, bien qu'il ne lui découvre pas d'existence authentique avant 1077, année où elle fut donnée à un collège de chanoines. Peut-être ces dates sont-elles plus conciliables qu'il ne semble, et Saint-Amable est-il le produit de plusieurs époques très rapprochées l'une de l'autre, ce qui expliquerait les différences de style qui se rencontrent dans cet édifice. A l'extérieur, c'est une église byzantine, cintres bas et étroits, absides en forme de four, cordons de mosaïque, rien n'y manque; à l'intérieur, le style ogival domine en partie dans la nef et entièrement dans le chœur; seulement les sculptures des chapiteaux appartiennent au style byzantin, et byzantin de la plus ancienne époque, ce qui rend l'énigme un peu plus difficile à déchiffrer encore. Mais pourquoi la partie extérieure de l'église ne serait-elle pas l'église primitive, et la grande nef le temple de l'évêque Étienne? Dans cette hypothèse, l'édification prétendue de Saint-Amable par ce prélat aurait consisté dans un remaniement général, ou même dans une reconstruction totale de l'intérieur, ce qui n'a rien d'improbable. Quoi qu'il en soit de cette singularité, et bien que l'église soit nue et sans ornements, elle peut se recommander de son architecture; cela est froid, imposant, sévère, de proportions grandioses, noble sans attrait, élevé sans élancement, en résumé fait pour plaire, surtout aux gens du métier, plutôt que pour parler à l'imagination, et donnant une impression semblable à celle que donnent certaines œuvres superbes de la littérature classique dont on reste étonné sans en avoir été ému.

Notre-Dame-du-*Marthuret* (du martyre ou des douleurs) n'a pas l'importance architecturale de Saint-Amable, mais elle est faite pour plaire davantage au commun des visiteurs. Église de la dernière période du gothique — pour la façade principale au moins, — elle serait tout à fait charmante, si son clocher n'était surmonté d'un affreux dôme à jour, ou, pour être plus exact encore, d'une lourde calotte supportée par de lourds piliers, qui a l'air d'un vilain petit temple latin en rotonde réduit à l'état de pigeonnier. Il faut croire, du reste, que ce dôme, d'un goût détestable, a paru jadis le comble du beau à quelques personnages importants de Riom, car je le retrouve encore, au déplaisir de mes yeux, coiffant un ravissant beffroi gothique orné de sculptures, parmi lesquelles le collier de coquillages de l'ordre de Saint-Michel, qui donne sa date exacte. Sur la façade principale de Notre-Dame-du-Marthuret, au sommet de la porte, se présente une vierge sculptée, fort en honneur dans la contrée, et qui mérite plus encore que la dévotion, cela soit dit sans irrévérence. C'est une œuvre de la renaissance d'un goût très particulier et même un peu bizarre; une vierge *distinguée* plutôt que belle et originale plutôt que simple. Pourquoi la dévotion du peuple s'est-elle portée sur une image qui précisément n'a rien de populaire, il est assez difficile de le dire, si ce n'est pas pour cette raison même; mais nous avons rencontré bien souvent le même fait, notamment à Rome, où la population entoure de ses faveurs et comble de ses présents certaine madone du Sansovino, œuvre d'un art accompli et conçue dans un sentiment qui est à l'opposé du sentiment populaire. C'est que le peuple n'aime que ceux qui sont très près ou très loin de lui, qui lui ressemblent étroitement ou qui en diffèrent absolument, et qu'à cet égard

nous sommes bien tous un peu comme le peuple. La taille est droite, élancée, un peu maigre, mais cette maigreur n'a rien d'ascétique, car elle résulte visiblement d'une préoccupation moins sévère que celle de l'ascétisme, la préoccupation de l'élégance. Le visage, sans beauté sérieuse, est plein de séduction, séduction quelque peu excentrique et compliquée, où il entre dix nuances contraires, de la naïveté et de la subtilité, de la candeur et de la préciosité. La tête un peu inclinée sourit légèrement en regardant l'enfant, et ce sourire rappelle le rictus adorable qui pince les lèvres et allonge les bouches des vierges de Luini. Il est évident que cette statue, qui ne se rapporte que faiblement aux types généraux et consacrés de la Vierge, est, ou bien un portrait de quelque jeune fille noble du pays, ou bien une œuvre tout individuelle où l'artiste, avec un raffinement studieux, s'est efforcé de reproduire un certain type de grâce et d'élégance qui tourmentait particulièrement son cerveau. Notre époque est volontiers portée à croire que, si nos artistes n'ont pas une force de conception comparable à celle des artistes des siècles passés, ils l'emportent en revanche par le sentiment des nuances; cependant plus on considère d'œuvres des artistes de la Renaissance, et plus on reste étonné de la variété extraordinaire de leurs pensées sur un même sujet et de la profondeur délicate avec laquelle ils en ont marqué les caractères les plus fugitifs. Si nous n'en sommes pas frappés plus souvent, c'est peut-être tout simplement que les thèmes sur lesquels se portaient leurs méditations habituelles ont cessé de nous être familiers ou ne nous préoccupent plus au même degré.

Cette église du Marthuret va nous fournir une preuve curieuse de l'intimité savante avec laquelle les artistes du XVIe siècle, même les plus petits et les plus

obscurs, même les anonymes, possédaient et pénétraient leurs sujets. Dans une des premières chapelles se trouve une bande de vitraux divisée en trois compartiments représentant la Vierge, saint Jean et saint Jacques, et datée du milieu du XVIe siècle. Nous passerons sur les deux premiers personnages, bien que la Vierge, qui a l'air de n'être que bonté, réponde exactement à cette espérance d'une inépuisable compassion qui porte le fidèle à la prier, bien surtout que le saint Jean soit remarquable par un mélange de candeur et d'enthousiasme qui convient parfaitement à son caractère; mais certes celui qui peignit le saint Jacques avait compris à fond le sens de l'épître qui porte le nom de cet apôtre. Ce saint Jacques, c'est le type même du bon socialiste tel que nous le connaissons par une expérience souvent répétée, pour avoir vécu déjà longtemps dans notre société démocratique, tel aussi que l'orageuse fermentation du XVIe siècle l'avait présenté plus d'une fois sans doute au peintre de ce vitrail : des traits maigres et irréguliers, un visage allongé, le nez mince à sa racine et charnu à son extrémité, un front faible, quelquefois élevé, mais sans domination, des cheveux plats légèrement repoussés vers l'oreille, un air doux et béat, un regard d'où jaillit une bienveillance quelque peu ironique, un ensemble de physionomie où se révèlent une obstination souriante et un pacifique entêtement. Tels sont les traits du saint Jacques de ce vitrail, tels sont encore ceux auxquels vous reconnaîtrez les honnêtes chercheurs de la nouvelle pierre philosophale. Il n'y a pas, en effet, que les familles et les races qui possèdent des types; avez-vous remarqué que les diverses doctrines morales et les diverses opinions politiques possèdent chacune le leur, tant notre chair est plastique et tant notre âme la modèle à sa propre image? Au temps

du roi Louis-Philippe, un de nos amis prétendait reconnaître à première vue un partisan du *National* et un lecteur passionné d'Armand Marrast ; nous renouvelâmes plusieurs fois cette expérience, elle se vérifia toujours.

La Sainte-Chapelle, le monument le plus renommé de Riom, est un des témoignages de la magnificence de cette première branche de Valois, qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer naguère en parlant des ducs de Bourgogne, peut hardiment être comparée pour la prodigalité et le goût des arts à la branche d'Angoulême, et qui ne compta jamais qu'un ladre, le roi Louis XI. Elle fut bâtie vers la fin du XIVe siècle par Jean, duc de Berry, à qui cette partie de l'Auvergne, érigée en duché, fut donnée par surcroît en apanage [1]. C'était un dur exacteur, disent presque à l'unanimité tous les historiens, et dont les populations du Midi

1. L'Auvergne est une des provinces où il est le plus difficile de se tirer avec clarté de l'inextricable enchevêtrement des successions féodales et des transferts de pouvoir qui en étaient la conséquence. Anciennement, la Haute-Auvergne était divisée en deux comtés, le comté d'Auvergne et le comté de Clermont. Sous le règne de Philippe-Auguste, une querelle armée de deux frères de la maison de La Tour, Guy, comte d'Auvergne, et Robert, évêque de Clermont, ayant amené une intervention du roi, le comté fut confisqué et donné à Guy de Dampierre, qui le tint en fief de la couronne. Saint Louis, par obéissance au testament de Louis VIII, son père, le donna à son frère Alphonse, qui, à sa mort, le légua au roi Philippe le Hardi, fils de saint Louis, malgré les prétentions de Charles de Valois, le célèbre conquérant de la Sicile. Charles fut débouté de ses prétentions, et le comté d'Auvergne demeura annexé à la couronne jusqu'en 1360, où il fut érigé en duché pour Jean de Berry. Ce dernier, quoiqu'il eût promis que, dans le cas où il mourrait sans héritier mâle, ledit duché reviendrait de nouveau à la couronne, sut profiter de la puissance qu'il s'était acquise pendant la minorité de Charles VI pour le faire passer en dot à sa fille Marie, femme de Jean Ier de Bourbon.

gardèrent longtemps mauvais souvenir; l'image que nous présente de lui sa statue funèbre conservée dans la crypte de la cathédrale de Bourges est donc bien menteuse, car c'est l'expression même de la bonté ; on peut défier hardiment quiconque la verra d'en porter un autre jugement. Toutefois la tyrannie d'une passion dominante produit souvent des résultats analogues à ceux de la méchanceté, et il est probable en conséquence que les prodigalités de Jean eurent maintes fois les mêmes effets qu'aurait eus l'avarice. Comme son frère Charles V, il aima les beaux manuscrits; comme son frère Philippe de Bourgogne, il aima les beaux édifices; comme son frère Louis d'Anjou, il aima les meubles précieux, les joyaux de prix et les pierres rares richement serties. Sa collection de bagues était si célèbre qu'on venait la voir des quatre points cardinaux et que son neveu Arthur de Richemont — le futur connétable et duc de Bretagne, — ayant eu besoin dans sa jeunesse d'échapper à une surveillance politique trop étroite, prétexta, pour s'évader et respirer un peu plus librement, d'un désir ardent de voir les bagues de son oncle, sans que personne en fût étonné. Il faut croire qu'il porta en Auvergne cette même rage de joyaux et de bagues, car je lis dans Savaron que Martin de Charpaignes, évêque de Clermont et ancien chancelier de Jean, chargea à sa mort son neveu Guillaume de Charpaignes, évêque de Poitiers, de présenter de sa part à Charles VII le rubis que le duc lui avait donné.

Qu'on blâme ou non ces prodigalités du prince, toujours est-il que Riom lui doit encore aujourd'hui son principal ornement. Ce n'est pas cependant que cette Sainte-Chapelle soit un édifice à faire pâmer d'admiration; c'est un vaisseau nu et sans colonnes, plus haut que large, flanqué de deux chapelles pro-

fondes, se terminant en ovale et fermé sur les côtés et à son extrémité d'immenses verrières qui laissent passer la lumière à flots. Quoique la sobriété soit d'ordinaire une des conditions de l'élégance, on ne peut s'empêcher de trouver qu'ici l'économie d'ornements a été cependant poussée à l'excès. En revanche, les verrières qui sont postérieures à Jean de Berry sont admirables. Au bas de la principale, Jean, très jeune, est agenouillé avec sa femme, Jeanne d'Armagnac, tous deux assistés de leur patron commun Jean-Baptiste; à sa suite, après un intervalle, un autre couple princier se présente, assisté d'un patron qu'on reconnaît aisément pour le roi saint Louis et d'une sainte qui fait hésiter entre sainte Catherine et sainte Marguerite. Quel est ce second couple? Est-ce Jean de Bourbon, le gendre du duc de Berry, qui, pour marquer sa descendance directe de saint Louis, s'est fait représenter assisté du pieux roi? Peu importe d'ailleurs ce détail, car l'intérêt de ces verrières est non pas dans ces groupes princiers, mais dans la manière dont les artistes ont compris les saints personnages qu'ils représentent, et ici encore nous avons une preuve nouvelle — et des plus remarquables — de ce sentiment profond des nuances qui nous a déjà arrêté par deux fois à Notre-Dame-du-Marthuret. Ces personnages se divisent en prophètes et en apôtres, et rien n'est plus frappant que le contraste intelligent que le peintre a su établir entre les deux groupes. Les prophètes sont pleins de caractère et d'énergie, mais avec une empreinte fortement marquée d'étrangeté. Singulièrement costumés, les traits ravagés par les fatigues de l'inspiration, les yeux saillants et pleins de songes, ce sont de vieux Juifs tout à fait bizarres, et des Juifs véritables, car l'artiste semble s'être inspiré directement des types que pouvaient lui pré-



senter en foule les innombrables *ghettos* des villes du xve siècle. J'en vois un surtout, coiffé d'un chapeau baroque et la taille serrée dans un justaucorps vert, qui se retourne, le visage courroucé, comme pour gourmander un incrédule ou un libertin, dont vous avez rencontré certainement le double dans quelque quartier juif de telle ou telle ville européenne. A moitié sorciers, à moitié pontifes, leur aspect parle de quelque chose d'occulte et de secret qui agit par eux et dont ils ne sont pas entièrement les maîtres. Ce sont visiblement gens à chercher à tâtons dans les ténèbres l'issue qui conduit au jour, à lutter dans le silence des solitudes avec les énigmes, à passer rêveusement les heures du jour à interpréter les songes des nuits, à répondre en paroles obscures ou d'un sens incertain. Chez les apôtres au contraire, rien de bizarre, rien d'occulte; des visages aux traits calmes et sévères comme la raison, fermes et réguliers comme la certitude, lumineux comme la clarté et l'évidence. Entre ces prophètes et ces apôtres, il y a, toutes nuances gardées, la même différence qui vous saisirait, si après avoir contemplé une série de portraits de vieux savants de la Renaissance, monstres d'érudition et prodiges d'imagination conjecturale, vous contempliez une série de portraits d'hommes célèbres du xviiie siècle.

A l'extrémité de l'un des faubourgs de Riom se trouve le village de Mozat, dont l'église paroissiale fut celle d'une des plus anciennes abbayes de France. Cette abbaye fut fondée dans la seconde moitié du viie siècle par un personnage d'origine romaine nommé Calminius et par sa femme Namadia. C'était à peu près dans le même temps où saint Philibert fondait les abbayes de Jumièges et de Noirmoutiers; on peut comprendre par ce double exemple d'un noble romain

et d'un noble franc concourant avec une ardeur égale à la même œuvre d'édification à quel point le christianisme possédait dans ces temps troubles les âmes capables de civilisation morale. Il était tout pour ces âmes, le refuge contre la barbarie de l'époque, la foi qui alimentait et dirigeait la vie intérieure, le principe et le levier d'action qui dirigeait la vie extérieure et pratique. Calminius ou saint Calmin, comme il est communément appelé, travailla beaucoup dans sa vie, grâce à sa foi chrétienne. Pour savoir ce qu'il fit, adressons-nous à un de ces documents peints ou sculptés, que dans ces excursions nous aimons à consulter de préférence aux documents écrits; nous en avons un ici qui est de premier ordre, la châsse même du saint, superbe ouvrage du XIIe siècle, en cuivre émaillé, qui se voit encore à côté de la châsse de saint Austremoine dans la sacristie de l'église de Mozat. Sur les quatorze panneaux peints qui composent cette châsse, cinq se rapportent au saint, et, sur ces cinq, trois sont consacrés à ses travaux, qui sont tous du même ordre, des constructions de monastères, dont des légendes latines placées au bas des peintures nous donnent les noms. Le premier de ces monastères fut construit dans le diocèse du Puy-en-Velay en l'honneur de saint Théofred; c'est la célèbre abbaye de Saint-Chaffre, qui a donné naissance à la petite ville du Monastier, une de nos futures étapes dans ces excursions. Le second fut fondé dans le diocèse de Limoges, c'est, dit-on, l'origine de la ville de Tulle; le troisième fut construit en Auvergne, et c'est l'abbaye qui nous occupe en cet instant. Trois abbayes, dont deux sont devenues les germes de villes; peu de gens ont travaillé d'une manière plus pratique, non seulement pour leur temps, mais pour la postérité. Après ces fondations, les deux pieux époux avaient réellement droit au

repos, et c'est en effet de ce repos que nous parlent les deux autres panneaux, qui ont rapport à leur vie. Dans l'un Namadia, et dans l'autre Calminius, nous sont représentés couchés au tombeau, tandis que leurs âmes montent au ciel portées par des anges sur de belles nappes blanches comme l'âme de Dagobert dans le fameux tombeau de Saint-Denis. Six autres panneaux de cette châsse admirable sont consacrés aux apôtres et aux personnes divines, le Père bénissant le monde, la Vierge et l'Enfant, le Christ en croix; enfin deux autres sont consacrés, l'un à saint Austremoine, fondateur du christianisme en Auvergne, l'autre à l'abbé de Mozat, personnage du nom de Pierre, qui fut le donateur de cet ouvrage, en sorte que la légende de Calmin et de Namadie se trouve enveloppée et comme sertie dans les images de la sainteté la plus auguste, comme une pierre précieuse d'un ordre secondaire qui serait entourée d'une couronne de rubis et de diamants. C'était la méthode ordinaire du moyen âge pour rehausser les vertus d'une existence individuelle, mais rarement elle fut appliquée d'une manière plus complète et plus riche que dans cette châsse de saint Calmin.

L'église abbatiale telle qu'elle se présente aujourd'hui est le résultat de deux reconstructions, l'une du XII[e] et l'autre du XV[e] siècle, c'est assez dire que deux styles y sont réunis : les nefs sont romanes de la dernière époque, le chœur et un bon nombre des chapelles sont gothiques. La reconstruction du XV[e] siècle fut très probablement regardée à l'époque où elle se fit comme un progrès sur l'architecture précédente, le gothique étant alors la mode régnante; en réalité, elle ne fut, au contraire, qu'une sorte de barbarie. Combien ce chœur sans profondeur ni liberté, étouffé qu'il est entre ses murailles, paraît étroit et mesquin lorsqu'on

tourne ses regards du côté de la grande nef, et comme il fait regretter le chœur ancien, qui sans doute, comme ceux de toutes les belles églises romanes d'Auvergne, Notre-Dame-du-Port de Clermont, Saint-Nectaire, Saint-Paul d'Issoire, était fermé à jour par une colonnade disposée en cercle ou en ovale arrondi, et entouré d'une allée circulaire donnant accès à une succession de chapelles rayonnantes! Tout l'intérêt se concentre sur les nefs et principalement sur les chapiteaux des colonnes, qui sont ornées de sculptures de la plus grande beauté. Ces sculptures sont de deux sortes, les bas-reliefs historiés et les simples figures de décoration. Les bas-reliefs historiés, parmi lesquels je reconnais la délivrance de saint Pierre et Jonas avalé, puis vomi par la baleine, ne sont pas exempts de cette raideur automatique et de ces irrégularités de dessin qui caractérisent d'habitude les productions de l'art roman toutes les fois que le groupe humain est appelé à en faire partie. En revanche, les sculptures d'ornements et les figures qui ont un sens symbolique relèvent de l'art le plus consommé et le plus exquis. Ce serait à croire ces sculptures d'une époque bien postérieure à la leur, car la Renaissance n'a rien produit de plus délicat et de plus capricieux : les deux enfants, par exemple, qui, à l'extrémité de l'une des collatérales, présentent deux sortes de boucliers qui peuvent bien être des tables d'armoiries, sont deux figurines voisines de la perfection. La Renaissance n'a rien produit de plus capricieux, viens-je d'écrire; si on veut, en effet, ne prendre ces figures que pour des caprices du ciseau, l'imagination y trouvera encore son compte; mais, nous l'avons déjà remarqué plus d'une fois, le caprice était inconnu à ces vieux artistes, et il n'est pas besoin de contempler longtemps les chapiteaux à figures symboliques de l'église

de Mozat pour deviner le contraste théologique qu'ils veulent insinuer dans l'esprit sans le déclarer ouvertement. Ce contraste, c'est celui de la nature humaine déchue et de la nature humaine rachetée. Les figures qui se répètent avec alternance de chapiteau en chapiteau accusent ce contraste jusqu'à la plus claire évidence. Voici des centaures et voici des hommes montés sur des chèvres; qu'est-ce, sinon les symboles de la force brutale, de la bestialité et de la sensualité? D'autre part, voici un enfant à cheval sur le poisson, emblème de Jésus-Christ; qu'est-ce, sinon le symbole de la nature humaine rendue à son innocence première par les mérites du Rédempteur? Tout près de l'enfant, sur une seconde face du chapiteau, est une figure qui paraît être le Bon Pasteur relevant la brebis abattue, allégorie qui fortifie et complète le sens de la première. Ces deux natures ainsi opposées dans des chapiteaux différents sont réunies ou placées souvent côte à côte dans le même chapiteau pour que le contraste soit en quelque sorte mieux accusé. Ici j'aperçois, juxtaposés, un singe et un ange; ailleurs, deux figures qu'on reconnaît, à ne pas s'y méprendre, pour le génie du bien et pour le génie du mal. Il est encore un symbole qui revient fort souvent, celui de la vigne, du raisin, de la coupe, et il n'est pas difficile de reconnaître que, par ces symboles de l'Eucharistie, l'artiste, ou plutôt celui qui guida sa pensée, a voulu indiquer le moyen de rachat toujours présent et toujours efficace par lequel l'âme humaine retirée du vice originel peut s'empêcher d'y retomber. J'insiste sur l'interprétation de ces chapiteaux, parce qu'il se rencontre des connaisseurs d'ailleurs souvent fort judicieux, qui s'obstinent à ne vouloir attribuer qu'à la fantaisie des artistes ces décorations des chapiteaux romans. J'ai eu le regret de trouver que

Mérimée était trop souvent du nombre de ces connaisseurs; il ne lui a pas échappé cependant que la plupart de ces figures sont symboliques, mais ces allégories, dont le sens crève les yeux, il les déclare, qui le croirait? d'une interprétation très difficile aujourd'hui. Il est mieux inspiré lorsqu'il trouve à ces chapiteaux une étroite ressemblance avec ceux de Saint-Julien de Brioude. C'est à croire, en effet, que ce sont les mêmes confréries d'artistes qui ont sculpté les uns et les autres, fait qui n'a, d'ailleurs, rien de fort étonnant lorsqu'on songe à la faible distance qui sépare Mozat de Brioude.

Quelques curiosités sont à noter dans l'église de Mozat. La plus remarquable consiste en deux chapiteaux séparés de leurs colonnes, débris probables de quelque ancienne reconstruction, qu'on a placés aux deux côtés de la porte principale. L'un de ces chapiteaux représente les scènes du tombeau et de la résurrection dans un style entièrement semblable à celui des chapiteaux de Saint-Paul d'Issoire. Le second chapiteau, une chose admirable, représente des figures de fantaisie, purement décoratives, deux par chaque face, à genoux, se tournant le dos et se rejoignant par les pieds, dont ils présentent les plantes en l'air comme deux sortes de supports vides que caressent sur l'une des faces une pomme de pin, sur l'autre une fleur dont le calice s'ouvre en forme de lèvres, sur la troisième une plante à trois pétales, dont l'une les enlace en forme de langue végétale. C'est le plus grand style possible de l'art décoratif que ce chapiteau, qui est à enlever, quelque jour où on aura une minute pour y penser, et à transporter à l'École des Beaux-Arts. Les verrières du chœur, dont quelques parties sont encore fort belles, sont malheureusement aujourd'hui dans un trop grand état de confusion pour mériter long-

temps l'attention; néanmoins, il s'y rapporte un fait qui a son intérêt. C'est à Mozat que fut signé un des traités qui firent poser les armes aux états féodaux de la Ligue du bien public contre Louis XI. Le roi, dont on sait le caractère aussi dévot qu'astucieux, ne pouvait manquer une si belle occasion de faire connaissance avec des reliques nouvelles; aussi s'empressa-t-il d'adresser les plus humbles prières à monseigneur saint Austremoine, comme nous l'avons vu à Auxerre adresser ses adorations à monseigneur saint Edme. En souvenir de cette visite, le roi Louis XI fut représenté dans les verrières du chœur, et l'on y voit encore aujourd'hui un fragment de ce témoignage de la reconnaissance monastique. Ce fut, au contraire, tout autre chose que de la reconnaissance que s'attira de la part des moines de Mozat un autre Louis, bien que très pieux aussi, Louis XIII. Certains subsides réclamés par l'abbaye avaient été refusés, paraît-il, et, pour tirer vengeance de ce refus, un moine,. réfecturier de l'abbaye, du nom de Richeroy, fit réparer à ses frais la crypte de l'église, et en fit murer l'entrée d'une pierre gravée de deux inscriptions, l'une latine et l'autre française. Voici cette dernière, qui est une épigramme sous forme de calembour et qui se lit encore à l'entrée du chœur :

Curieux de mon auteur, passant, arrête-toi :
Ce n'est pas un roy riche, mais c'est un Riche-roy.

Cette épigramme, qui est à placer à côté des inscriptions des fontaines de Riom, porterait décidément à croire que l'amour des pointes fut jadis au nombre des faiblesses des beaux esprits de cette région.

Mozat a trouvé son historien dans ces dernières années, un enfant du pays, M. Gomot, dont on ne sau-

rait assez recommander les recherches à tous ceux qui seraient curieux de connaître dans ses plus minutieux épisodes la longue existence de cette abbaye [1]. Son livre est excellent, et je ne puis lui trouver qu'un seul défaut, qui d'ailleurs est inévitablement celui de tous les bons livres historiques, c'est que l'auteur semble y plaider un peu trop la cause du sujet qu'il a choisi. Mozat, abbaye secondaire, placée sous l'autorité de Cluny, n'eut jamais d'influence sur le mouvement général des choses, et si elle eut une importance considérable pour la province de l'Auvergne, cela tint peut-être à ce seul fait, que, de toutes les abbayes de ce pays, c'était celle qui contenait les reliques les plus *insignes*, comme on disait, et les plus vénérables. A cette mention des reliques considérées comme titres d'importance, plus d'un de nos lecteurs sourira peut-être; que voulez-vous! chaque peuple a ses mœurs, dit Voltaire, et moi j'ajoute : chaque siècle a aussi les siennes. L'histoire de Mozat, dont les moines n'eurent pas toujours une existence en harmonie avec ces pieux souvenirs, ne le prouve que trop.

De toutes les provinces de l'ancienne France, l'Auvergne fut peut-être celle où le clergé, tant séculier que régulier, donna le plus de sujets de plaintes aux deux derniers siècles; nous avons à cet égard deux autorités irrécusables, l'évêque Fléchier et l'évêque Massillon. Tout le monde a lu les mémoires de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne, et Massillon fut souvent obligé d'avoir recours à toute son autorité pour maintenir la discipline ecclésiastique dans son diocèse. Il faut lire, dans le livre de M. Gomot, ce qui se pas-

1. *Histoire de l'abbaye royale de Mozat*, par M. Hippolyte Gomot. Paris, Aubry, 1872.

sait à l'abbaye de Mozat sous le gouvernement de dom Antoine Rigoulet, prieur souverain, en l'absence de l'abbé François d'Albon; c'est une suite de scènes où le grotesque et l'odieux se combinent en proportions si égales qu'elle compose la mieux réussie des tragi-comédies. Deux moines qui, pour se venger de deux habitants de Mozat, se ruent sur eux, en pleine église, la dague au poing et vêtus en gentilshommes, — un prieur, grand chasseur et grand amateur de fauconnerie, qui, pour punir ce scandale, ne trouve rien de mieux que de tirer l'épée contre les coupables, lesquels soulèvent une révolte et l'assiègent dans sa chambre en lui criant qu'ils vont lui couper les oreilles, — ce même prieur, convaincu de faits scandaleux, déposé solennellement au nom du cardinal Mazarin, abbé de Cluny, en pleine église, cloches sonnantes, cierges éteints, puis revenant deux ans après, audacieusement, reprendre un beau soir possession de son ancienne autorité au mépris de sa destitution et de sa dégradation publiques, voilà quelques-unes des scènes que le livre de M. Gomot fait passer sous nos yeux. Ce sont les scènes mêmes des *Grands Jours* de Fléchier, et elles auraient pu figurer dans le dossier des célèbres assises, tant elles en sont rapprochées.

III

LES GRANDS JOURS D'AUVERGNE ET FLÉCHIER.

Une des choses qui étonnent le plus le voyageur qui parcourt les provinces de l'Auvergne et du Velay, c'est le nombre de ruines qu'il rencontre sur sa route. Ici, les églises seules se dressent intactes, inviolées ou rajeunies, comme pour nous dire que de tout ce qui composait la vie ancienne de ces régions, il ne subsiste plus que l'élément impérissable, c'est-à-dire le peuple encore fort pieux dont elles abritent les croyances séculaires; mais de tous les châteaux qui couronnaient les forteresses naturelles de ce pays hérissé, il ne reste que des débris. Ce fait seul, à défaut de tout témoignage écrit, suffirait pour révéler à un observateur intelligent à quel point la féodalité a été puissante en Auvergne, car c'est une loi en quelque sorte fatale de la destruction qu'elle est toujours en proportion de la puissance, du respect et de la longévité des dominations auxquelles elle s'attaque, en sorte que, lorsque nous trouvons dans telle province plus de monuments encore debout d'un pouvoir disparu que nous n'en trouvons dans telle autre, ce n'est pas une preuve que ce pouvoir y a été plus considérable et plus populaire, c'est au contraire une preuve qu'il y a

tenu une moindre place. En effet, la féodalité, c'est-à-dire le pouvoir à court espace et la domination à frontières étroites, est tellement le gouvernement naturel de cette contrée, où chaque lieue de terre est séparée de la lieue voisine par les obstacles des montagnes, qu'il a fallu, pour la déraciner, un excès de destruction. Aussi aux deux grandes causes de ruine qui ont sévi sur toute la France, les guerres religieuses et la Révolution française, est-il venu s'en joindre ici une troisième, moins ardente, bien plus implacable et autrement efficace que les deux autres, le cardinal de Richelieu. Il a décapité, rasé, démantelé autant qu'il a pu, et il a pu longtemps ; cette volonté unique, mais froide, ferme et constante, a fait plus que n'auraient jamais fait les assauts multipliés des armées et les impétueux déchaînements des passions populaires. Nulle page d'histoire ne saurait être aussi éloquente et aussi instructive que ce simple aspect du pays, où se lit cette persistance de la féodalité en Auvergne, et ces rencontres sans cesse renouvelées de ruines où se révèlent la lutte opiniâtre et le triomphe de Richelieu en caractères ineffaçables.

De tels pouvoirs, si bien fondés sur des habitudes séculaires et en si parfait accord avec le caractère physique des lieux, ont la vie dure. Frappée définitivement à mort par Richelieu, la féodalité auvergnate ne succomba pourtant pas immédiatement. Galvanisée par les troubles de la Fronde, qui créèrent assez d'insécurité sociale pour donner à ses anciens penchants d'arbitraire l'occasion de s'assouvir librement et assez de faiblesse dans le pouvoir central pour qu'elle n'eût pas à craindre d'en être châtiée immédiatement, elle prolongea son agonie jusqu'à la majorité de Louis XIV, et c'est cette agonie dont nous voyons les derniers spasmes dans les *Mémoires* de Fléchier sur les Grands

Jours de 1665. Cette lecture est aujourd'hui la préface obligée de tout voyage en Auvergne qui se propose un but d'investigation historique. Certes, si jamais artiste en style aima peu les gravures à la manière noire, c'est bien Fléchier, le mondain bienveillant, l'optimiste vertueux, dont le sourire toujours égal éclaire de la même lumière une galanterie aimable et une scélératesse insigne, et pourtant quels tableaux ressortent de ses récits sans ombres et sans contrastes! Les noms les plus illustres de la province, les Beaufort, les Montboissier, les d'Espinchal, les d'Apchier, noircis de crimes et salis de sang, une justice locale impuissante par poltronnerie ou silencieuse par complicité, un clergé délivré de toute discipline ecclésiastique par les difficultés de la surveillance et devenu aussi sauvage que les solitudes rustiques où il exerce son ministère, un peuple en proie à ce que la superstition a de plus noir, l'ignorance de plus dangereux et la férocité de plus sanguinaire, toujours disposé à prêter l'aide de sa brutalité à l'arbitraire dont il souffre, enfin ce goût de l'arbitraire également répandu dans toutes les classes et à tous les étages de la société où chacun ne songe qu'à abuser soit par la violence, soit par la fraude, voilà l'odieuse réalité que Fléchier nous présente enveloppée d'enjouement et agrémentée de badinages, mais dont la lumière de son sourire et le fard de son bel esprit ne parviennent pas à altérer le visage sinistre. Partout ailleurs la féodalité est morte en héroïne, toute brillante de vaillance, de chevaleresque indiscipline, de fidélité touchante à un état social perdu; ici, au contraire, elle est morte en damnée, avec laideur, toute enténébrée de sauvagerie factieuse et de brigandage, dans le mépris de toutes les lois humaines et dans l'oubli de toutes les lois divines. On voit que nous cherchons peu à atténuer les récits de

Fléchier; eh bien! cependant, cela une fois dit, nous demandons à faire, à l'excuse de cette laide féodalité auvergnate expirante, quelques réserves qui nous paraissent de simple bon sens, et qu'ont trop négligé de faire jusqu'ici, à notre avis, les nombreux critiques qui se sont occupés du livre charmant de Fléchier.

Les faits racontés par Fléchier sont odieux, sont-ils une condamnation bien sérieuse des anciennes classes féodales? Nous venons de le dire, la responsabilité en est singulièrement partagée et ne doit pas retomber sur la seule noblesse, car la plupart de ces crimes sont parfaitement roturiers. C'est qu'ici une cause plus puissante que les institutions a eu action sur elles pour les exagérer et les dépraver. Ici, la féodalité a bien créé la société générale à son image; mais c'est après que la nature des lieux a eu fait la féodalité à la sienne, et voilà pourquoi elle n'y porte pas le même visage qu'on lui voit ailleurs. Tout gouvernement, quel qu'il soit, va bien vite jusqu'au bout de lui-même, lorsqu'il trouve dans la nature des lieux trop de facilités pour abuser, et la montagne fut, pour la féodalité du centre hérissé de la France, ce que la plaine fut pour l'orageuse démocratie des Flandres, une auxiliaire d'abord, et puis bien vite une inspiratrice de mauvais conseils. Comme ces gorges profondes sont bien préparées pour ensevelir le crime, comme ces solitudes invitent au mal, comme ces plis du terrain sont disposés à merveille pour l'embuscade et la surprise, et comme la violence se sent à l'abri des représailles derrière ces remparts de hautes montagnes! Encore aujourd'hui, dans notre siècle de grandes routes et de chemins de fer, le voyageur reste effrayé en songeant avec quelle rapidité l'homme redeviendrait sauvage dans ces provinces, si, par un hasard quelconque, elles étaient pendant un temps déli-

vrées de tout lien avec le pouvoir central. Que nos communeux français réalisent jamais leur fameux plan de gouvernement morcelé, et ils verront vingt ans après quelle superbe moisson de crimes ce sol d'Auvergne aura porté, et s'il ne leur faudra pas tenir des grands jours démocratiques pour en avoir justice. Il n'a pas fallu moins, en effet, que la puissante centralisation moderne pour mettre fin à cette sauvagerie, car jusqu'au commencement de ce siècle, l'Auvergne fut une des provinces où il se commettait le plus de violences contre les personnes. Passées les dernières clartés du jour, les routes étaient impraticables; quelles terreurs, il y a cinquante ans, pour le voyageur attardé, lorsqu'il voyait s'avancer la nuit, et quelle hâte pour gagner un gîte qui souvent, encore, était sans sécurité! Le voyageur dans ces régions, c'était ce que sont les naufragés pour les habitants de certaines côtes maritimes, une proie à dépouiller, une sorte d'étranger sur lequel la nature des lieux donnait le droit de prise. Il n'était protégé ni par la modestie de sa condition, ni même par sa pauvreté : toucheurs de bestiaux, étameurs ambulants, porte-balles surtout, n'en faisaient que trop souvent l'expérience. Quant aux gîtes où l'on cherchait un abri contre le péril, un fait dira ce qu'ils valaient : cette histoire, si répandue et si populaire autrefois du voyageur qui entend la nuit ses hôtes comploter contre sa vie, c'est de ces régions d'Auvergne, du Velay, du Gévaudan et des Cévennes qu'elle est principalement sortie. Ajoutez que s'arrêter dans ces gîtes, tout en vous préservant pour la nuit, était souvent un moyen sûr d'être attaqué le lendemain, car ces gîtes étaient aussi ceux des malandrins du pays qui y trouvaient toutes facilités pour étudier la physionomie et les allures du voyageur, s'instruire de la route qu'il devait suivre, mesurer le

degré de résistance qu'il pouvait opposer. Il n'y a pas trente ans qu'une dame de notre connaissance, voyageant dans le Cantal, fut avertie charitablement, dans l'auberge où elle logeait, de ne pas se mettre en route le soir, sur certains propos suspects qui avaient été entendus. C'est assez en dire pour montrer que les mœurs dont Fléchier nous présente le tableau accusent beaucoup plus encore la nature des lieux que les vices des institutions féodales, et qu'il n'est pas fort étonnant que la noblesse d'Auvergne n'ait pas échappé à une rudesse et à une violence qui étaient communes à toute la population.

L'irrégularité de la justice royale était une seconde cause de désordre, non moins forte que la précédente. Il est assez naturel que les crimes soient d'autant plus nombreux que la punition en est plus lointaine et plus incertaine. Prenez aujourd'hui, dans notre France démocratique, telle province que vous voudrez, la moins inaccessible, la moins hérissée, la plus ouverte, l'Orléanais, par exemple, établissez que la justice n'y sera rendue qu'à longs termes, et vous verrez dans quelle proportion les crimes vont augmenter. A la vérité, les criminels seront de nature fort différente de ceux de Fléchier; ils porteront des noms démocratiques au lieu de porter ceux des Beaufort et des Montboissier; sera-ce là une bien grande compensation? Le criminel est, en plus d'un point, assimilable au joueur; comme ce dernier, il tente la chance et s'en remet au hasard; ce qui l'encourage ou le retient, c'est la certitude ou l'incertitude de la punition. Il y a mieux : le crime, même assuré de son châtiment, ne sera nullement découragé, si ce châtiment ne doit s'exécuter qu'au bout d'un certain temps. Dites à celui qui balance à commettre un crime qu'il devra répondre de sa conduite dans quinze ou vingt ans, et

aussitôt toute hésitation cessera, car cet homme se fera certainement l'application du vers si connu de notre fabuliste :

Le roi, l'âne, ou moi, nous mourrons.

Or, c'était là, en toute évidence, un des raisonnements de ces criminels d'Auvergne : J'aurai à répondre de ma conduite, cela est sûr, mais quand? Je ne sais, dans dix, dans vingt ans peut-être ; serai-je encore de ce monde à cette époque, ou les circonstances n'auront-elles pas changé, ou ma conduite passée ne sera-t-elle pas comme noyée dans les préoccupations d'un nouveau règne? Eh bien! qu'ai-je à craindre alors, et pourquoi ma rapacité, mes convoitises ou ma haine se refuseraient-elles satisfaction?

Le châtiment de ces crimes d'Auvergne fut rude et fort; M. de Novion et M. Talon frappèrent sans pitié, sans ménagements, sans égard aux personnes, ou plutôt ils y eurent égard, mais ce fut pour augmenter la sévérité de leurs arrêts de tout le poids de la qualité des coupables. Une chose faite pour blesser et attrister profondément le cœur en lisant les *Grands Jours* de Fléchier, c'est qu'on ne peut s'empêcher d'y constater l'injustice de la justice humaine et qu'on est amené à faire ainsi un retour sur la faiblesse inhérente à notre nature, qui ne veut pas qu'il y ait parmi nous rien qui soit absolument pur. Le procès du vicomte de La Mothe-Canillac en est une preuve des plus mélancoliques. Voici des magistrats qui viennent en grand appareil et en grande solennité pour rétablir la justice, et leur premier jugement est une demi-iniquité. Préoccupés de donner à leur œuvre de réparation une préface capable de frapper vivement les imaginations, ils choisissent précisément le moins coupable parmi

tous ces gentilshommes criminels d'Auvergne, et ils le sacrifient sans merci pour le salut d'Israël. Le vicomte de La Mothe-Canillac avait commis un meurtre, à la vérité, mais il avait été insulté, volé et compromis par son ennemi, et il l'avait tué presque loyalement, en rase campagne, en pleine lumière, en se défendant contre lui; bref, son action ne dépassait pas la mesure des vengeances ordinaires que les gentilshommes de cette époque avaient encore l'habitude de tirer les uns des autres. Il est vrai qu'il avait contre lui d'avoir suivi le parti du prince de Condé pendant les guerres civiles de la Fronde; or, la Fronde était maintenant finie, le roi avait triomphé de ses ennemis, et ce rôle ancien du prévenu était une raison de plus d'être scrupuleusement équitable, afin que la sentence ne portât pas figure de vengeance; mais quoi! il fallait faire un exemple, et aucune de ces circonstances atténuantes ne put prévaloir sur les calculs d'une sévérité préméditée et convenue d'avance. Arriver le premier est en toute chose un grand bonheur ou un grand malheur, et, si l'on y regarde de près, on voit que ce qui perdit le vicomte de La Mothe-Canillac, c'est que les Grands Jours s'ouvrirent par son procès. Aurait-il été condamné aussi sévèrement trois semaines après? Assurément non. Plaisante justice qu'une rivière borne! avait dit Pascal presque à cette même époque; plaisante justice, dont un délai de trois semaines augmente ou diminue la sévérité ou la clémence, disons-nous à notre tour en lisant dans Fléchier ce triste arrêt, si bien fait pour rappeler notre pauvre nature humaine à la modestie qui lui sied toujours.

Le livre de Fléchier sur les Grands Jours d'Auvergne est l'un des plus agréables que nous ait laissés notre littérature du XVIIe siècle, et cependant, s'il était jugé selon les exigences de la critique moderne, il n'échap-

perait pas à une certaine sévérité. Cette épithète d'*agréable* que nous venons d'employer ne dit-elle pas, toute louangeuse qu'elle est, la nature du blâme qui ne manquerait pas de lui être adressé s'il paraissait aujourd'hui, car n'est-il pas étrange que des actions dont le récit demanderait tantôt les fortes ombres de Rembrandt, tantôt même la nuit épaisse du Caravage, soient invariablement peintes avec les tendres couleurs de l'aquarelle et du pastel? Le style du livre n'est donc pas en rapport avec le sujet : c'est que le pittoresque en littérature n'était pas encore venu au monde, et que tous ces artifices d'un style à la Rembrandt étaient parfaitement inconnus. Pour manquer d'accord avec son sujet, ce n'en est pas moins un style qui possède ses mérites très particuliers. D'une nudité absolue, presque sans images, il est cependant d'un agrément extrême que l'on ne songe à chercher d'ordinaire que dans les styles très ornés. C'est une belle prose, nette, limpide, correcte, qui porte bien la double date et de l'âge de l'auteur, et de l'époque où le livre fut composé. Tout y est d'une pureté, d'une aisance, d'une *modernité* accomplies; rien de gauche ni d'embarrassé, surtout rien d'archaïque ni de suranné, nuls restes des tournures des styles précédents, nulle phrase à nœuds compliqués, nulle période à replis traînants. Ce livre est celui d'un homme jeune qui n'a aucune des façons de s'exprimer d'un plus vieux temps, parce qu'il a eu l'heureuse fortune d'arriver jeune au monde au moment précis où la langue était achevée et toute classique. Seul le bel esprit y marque le voisinage presque immédiat de l'hôtel de Rambouillet et le patronage affable des Montausier et des Chapelain; encore ce bel esprit y est-il ménagé avec une sobriété et un bon goût qui révèlent que le temps a marché, qu'on s'éloigne

déjà de la source de la préciosité, et que, tout proche qu'il est, l'hôtel de Rambouillet est déjà dans le passé. Cette préciosité, d'ailleurs, se fait plus sentir que reconnaître, car c'est moins dans les formes du langage et les tournures du style que dans l'allure du récit qu'elle se rencontre : récit vif, rapide, tout d'une haleine, sans aucun point d'arrêt ni ralentissement, mais frappé cependant d'une légère affectation comparable à celle d'un coureur agile qui, pour faire admirer sa vitesse, trouve moyen d'exagérer sa légèreté par quelque geste voulu, quelque inflexion du corps préméditée, quelque manière adroite de rebondir de terre ou de porter le pied en avant, capable d'attirer l'attention.

Il est aussi un autre genre de censure auquel le livre de Fléchier n'échapperait à coup sûr pas de nos jours. On ne manquerait pas de l'accuser de mondanité, de scepticisme, presque d'incrédulité ; on ferait remarquer avec une apparence de raison le désaccord qui existe entre le ton de ce livre et le caractère de l'auteur; on demanderait si c'est bien une digne préparation à un futur épiscopat que d'écrire des récits dont la galanterie est la préoccupation constante quand elle n'en est pas la matière principale. Heureusement pour nos plaisirs et notre instruction, on n'avait pas encore inventé au XVIIe siècle ce pédantisme de nos sociétés contemporaines qui demande à l'homme de commencer par se mutiler pour être mieux en harmonie avec ses fonctions, qui ne veut se représenter un magistrat qu'avec une tenue roide et gourmée, et un prêtre qu'avec un visage triste et morose, qui, en un mot, demande à l'homme de prendre d'abord figure de sot pour mieux porter le masque de sa profession. Au XVIIe siècle, on pensait, au contraire, avec Pascal, qu'Aristote et Platon, que nous nous figurons toujours en robes noires de docteurs et en bonnets carrés, étaient

d'honnêtes gens aimant à rire et à converser avec leurs amis. Un tel livre suffirait aujourd'hui pour faire soupçonner la vertu de l'auteur; or, s'il est une vertu qui n'ait pas été soupçonnée et dont les contemporains aient rendu bon témoignage, c'est bien celle de Fléchier : seulement il s'est rencontré que ce vertueux avait de l'esprit, ce qui, à coup sûr, est le meilleur auxiliaire pour bien prêcher la vertu; de la politesse, ce qui certainement ne peut que la rendre plus aimable; enfin, comme Fénelon, du goût et du sentiment pour la beauté, ce qui, à la rigueur, ne saurait être interdit à celui qui veut faire admirer Dieu par sa création, et louer l'artiste par la perfection de son œuvre. Si ce monde est une vallée de larmes, comme il n'est que trop vrai, il est bien permis au moins, ne fût-ce qu'en manière de consolation, de remarquer que les lignes en sont souvent heureuses et que les fleurs qui y poussent ont souvent de l'attrait pour les yeux, et la consolation sera encore assez chétive. Il y a enfin de la galanterie dans Fléchier, et il y en a même beaucoup; mais ce n'est qu'une preuve qu'il possédait une des qualités les plus essentielles chez un prêtre, c'est-à-dire l'onction, car qui donc n'a remarqué à quel point cette qualité nommée onction, toute faite de suavité et de tendresse, et qui demande à être pétrie dans les baumes les plus exquis du langage, est proche parente de la galanterie?

Ce qui prêterait plus sérieusement à la controverse, c'est le caractère particulier de la religion que laisse entrevoir Fléchier et qu'on peut hardiment lui attribuer sans crainte de calomnie. Cette religion toute de lumière, purement abstraite et morale, n'a rien pour les sens et l'imagination charnelle. Elle fait visiblement bon marché de toute la partie légendaire, traditionnelle, miraculeuse, de la dévotion populaire. Ce

sont là choses que Fléchier ne critique pas, auxquelles il ne contredit pas, qu'il ne réfute pas, mais qu'il nomme avec un sourire, et qui visiblement ne lui sont de rien. Il en est de même des pratiques de la dévotion conventuelle dont il fait, toutes les fois qu'il les rencontre sur sa route, des peintures dont rien n'égale le badinage tempéré et la discrète ironie. Quelles jolies pages que son tableau des vingt *De profundis* simultanés et discordants de l'église des cordeliers et sa description plaisante des mauvaises peintures du cloître des dominicains! quelles silhouettes finement enlevées que celles du père capucin rencontré à Vichy, et du frère jacobin trop crédule aux histoires miraculeuses en l'honneur de son ordre! Ce sont là des pages auxquelles Voltaire aurait applaudi sans aucun doute, et cependant on se tromperait grossièrement, si l'on voulait y voir une marque anticipée de l'esprit du XVIII[e] siècle. Tout cela, pour Fléchier, est badinage inoffensif, de même que ces pratiques sont des bizarreries extérieures qui ne sont pas identifiées à l'essentiel de la religion, et cette religion, pour Fléchier, c'est un christianisme spiritualiste quelque peu cartésien, qui porte bien le signe de l'esprit du XVII[e] siècle. La religion de Fléchier, comme sa prose, appartient à ce que le XVII[e] siècle eut, en somme, de meilleur. Eh! sans doute, ce n'est pas là tout le christianisme, mais c'est bien celui des esprits cultivés de son temps et de son pays, et nous ne nous étonnons point de ne pas le trouver moins philosophique et plus imaginatif. Qui donc, cherchant dans les peintures de Poussin et de Lesueur la figure de la Religion, serait assez naïf pour s'étonner de ne pas lui trouver le même visage qu'il lui voit dans les peintures de Murillo ou dans celles de Zurbaran?

IV

CLERMONT-FERRAND.

Peu de villes ont un aspect aussi ouvert, aussi riant, et je dirai presque aussi lumineux que Clermont, abordée par la Limagne. Aperçue à distance en venant de Riom, c'est un enchantement : un vaste espace à découvert entouré de hautes montagnes, et, dans cet espace, Clermont, précédée de la petite ville de Montferrand comme une reine de ses massiers, déployée à l'aise dans une pose pittoresquement inclinée. L'enchantement se dissipe quelque peu après l'arrivée. La ville, à quelques quartiers près, est montueuse à faire le désespoir d'un asthmatique, mais, en revanche, se prête admirablement à l'apprentissage du touriste pour ses courses dans les montagnes des environs. Les rues, presque toujours de longues ruelles, sont avarement étroites, sans tortuosités pittoresques ni replis curieux ; ce n'est pas ici que le dilettante romantique trouvera matière à ses rêveries, pas plus que le romancier de cape et d'épée n'y trouvera un théâtre pour ses fictions. Les places qui, à la seule exception de celle qui s'étend derrière la cathédrale, se trouvent en bas de la ville, mal coupées, trop inclinées, ne sont disposées ni pour être des buts agréables de promenade, ni pour

être des lieux commodes de rendez-vous. Enfin les demeures, bâties presque toutes de cette pierre de Volvic, de couleur noir-clair, dont l'aspect est si lugubre, semblent y porter le deuil de la beauté qu'elles n'ont pas. Ajoutez deux inconvénients notables : le premier, c'est que Clermont est relativement privée d'eau, et que, n'était l'admirable fontaine que l'évêque Jacques d'Amboise y fit élever au commencement du xvie siècle à l'imitation des belles fontaines de la Renaissance d'Anjou et de Touraine, on n'apercevrait nulle part dans la ville la présence de cet élément de fraîcheur et de gaieté. Peut-être est-ce en partie à cette rareté de l'eau qu'il faut attribuer le second inconvénient de Clermont, l'infection de ses ruelles et de ses quartiers populaires, infection qui est telle qu'elle dépasse non seulement tout ce que les nerfs olfactifs ont pu sentir, mais encore tout ce que l'imagination peut supposer ou combiner de mauvaises odeurs. Imaginez, par exemple, une combinaison des émanations des fosses de tannerie et des émanations de l'engrais humain accumulé et échauffé avec l'écœurante fadeur des moisissures dans les lieux humides; ajoutez-y pour dernier arome l'odeur heureusement disparue aujourd'hui des anciennes fritures du Pont-au-Change, et vous n'approcherez pas encore de la réalité. On demeure effrayé lorsqu'en traversant ces ruelles d'un pied qui ne s'attarde pas, on aperçoit des êtres humains qui vous regardent passer, ou qui vont et viennent à leurs occupations de métier ou de boutique sans manifester la moindre intention de s'enfuir. On me dit que l'opinion générale, dans le Puy-de-Dôme, est favorable au progrès; il me semble que, si j'avais l'honneur d'être Clermontois, tout progrès et même toute politique se résumeraient dans le désir de mettre fin à cette épouvantable infection, car avant de savoir

si l'on vivra en république ou en monarchie, et lequel de ces deux gouvernements est préférable, il faut savoir si l'on pourra vivre sans avoir à redouter le typhus ou la peste. Si jamais ville eut besoin d'être assainie, c'est bien l'ancienne capitale de l'Auvergne, et si M. le baron Haussmann ne parvient pas à rentrer dans la vie publique, il n'a qu'à se rendre à Clermont, il y trouvera ample besogne pour sa robuste volonté et son active initiative.

Si la ville est sans caractère, en revanche, le pays environnant est admirable, en sorte qu'on peut dire de Clermont que c'est une scène médiocre encadrée dans un magnifique théâtre. Ce ne sont que montagnes; cependant nul panorama ne présente plus de variété et de contrastes. Ici, en montant du cimetière, des montagnes agrestes et sauvages, revêtues d'un vert pâle, faites à souhait pour les descriptions d'une poésie idyllique qui serait vraiment rustique; là, au contraire, en suivant la route qui conduit à Gergovie, des montagnes riches de culture, touffues de forêts, parées de blanches maisons de campagne ressuscitent aux yeux le spectacle qu'elles présentèrent à l'époque romaine lorsqu'elles étaient chargées de villas somptueuses et de temples. Allez maintenant place de Jaude, en face de la longue rue qui mène à Chamalières et à Royat, quel admirable décor d'opéra! Les montagnes s'avancent sur la ville comme si elles voulaient en fermer l'accès soit pour la défendre, soit pour la tenir captive. De quelque côté enfin que l'on tourne les regards, le puy de Dôme apparaît avec sa masse imposante, son épaule arrondie et sa crête altière, beau de sa force et de son volume, majestueux et réellement seigneurial d'aspect, véritable souverain du pays et faisant, où qu'on se place, reconnaître sa domination, toujours debout et présent pendant que

les autres géants qu'il semble commander ou pousser en avant diminuent dans l'éloignement ou disparaissent sous les plis du terrain.

La plus ancienne église de Clermont est Notre-Dame-du-Port, qui doit son nom à un ancien marché dont elle occupe l'emplacement. Un saint la bâtit au VIe siècle, saint Avit; les Normands l'incendièrent, et un second saint, saint Sigon, la reconstruisit à la fin du IXe siècle. C'est une des plus belles églises romanes de l'Auvergne, où il y en a tant de remarquables. Il n'y faut chercher cependant ni la perfection accomplie de Saint-Paul d'Issoire, ni l'ampleur majestueuse de Saint-Julien de Brioude, ni la pittoresque situation de l'église de Saint-Nectaire. Étouffée entre les pâtés de maisons dans lesquels elle est engagée, et qui interdisent le recul aux curieux, défigurée à l'intérieur par un badigeon jaunâtre du plus maussade effet, Notre-Dame-du-Port se présente mal, et n'a, pour se faire valoir, aucun des avantages de ses rivales; cependant elle a sur elles toutes une supériorité incontestable, c'est qu'elle a été leur prototype et leur modèle. Elle en a une seconde plus considérable encore, c'est la grandeur des souvenirs. A cet égard, Notre-Dame-du-Port peut défier toutes les églises de la chrétienté, car c'est l'église de la première croisade, l'église où Adhémar de Monteil est venu s'agenouiller après avoir pris la croix, où les chevaliers sont venus prier et demander le corps du Christ pour consacrer leur vœu. La vaste place inclinée qui s'étend tout auprès, c'est la place où le pape Urbain II fit cette fameuse prédication à laquelle tous les assistants répondirent par le cri de *Dieu le veut* [1]!

1. Voulez-vous savoir à quel point la médiocrité de date récente ronge la grandeur plus ancienne, cette place peut

Un autre souvenir, de taille bien plus petite, mais très particulièrement intéressant pour nous et peut-être aussi pour quelques-uns des lecteurs qui nous ont suivi dans ces excursions, se rapporte encore à cette église. Comme la plupart des églises d'Auvergne, Notre-Dame-du-Port a été fortifiée au moyen âge : or, elle a eu à soutenir un siège quelques années précisément après la croisade, par suite de démêlés qui s'élevèrent entre l'évêque de Clermont et le comte d'Auvergne d'alors, et qui nécessitèrent une expédition du roi Louis le Gros, expédition où nous avons vu naguères le roi accompagné d'un personnage du nom de Wulphe, lequel, au retour, s'arrêta en route et se fixa dans le Forez, à la frontière même des lieux où il était venu guerroyer. C'est le premier des d'Urfé par date certaine, et Notre-Dame-du-Port a été, selon toute apparence, le témoin de ses faits d'armes [1].

Notre-Dame-du-Port, de dimensions fort resserrées, se développe pour ainsi dire toute en longueur ; elle y gagne en élégance ce qu'elle y perd en majesté. La nef principale, belle et étroite avenue formée par des colonnes d'une élévation remarquable, aboutit harmonieusement à un chœur étroit aussi et allongé en ovale, dont l'effet est des plus gracieux et le dessin des plus purs. Comme dans la plupart des églises romanes, le chœur, exhaussé de plusieurs marches au-dessus du pavé de la nef, surmonte une église souterraine, et est entouré par une galerie circulaire flanquée de cha-

vous en offrir un bel exemple. Il semblerait naturel et logique qu'elle s'appelât *Place de la Croisade*, elle s'appelle *Place Delille* par un choix inconcevable de l'édilité clermontoise, qui a préféré au plus grand souvenir du moyen âge le nom d'un rimeur de talent, sans doute parce qu'il est plus rapproché de nous.

1. Voyez le chapitre sur les d'Urfé dans notre volume *En Bourbonnais et en Forez*.

pelles rayonnantes qui, se renflant à l'extérieur en forme de cul-de-four, se détachent ainsi de l'édifice principal et donnent parfois l'impression d'une nichée de petites églises qui semblent vouloir se blottir sous la protection de la mère qui les a couvées. Seulement ici il n'y en a que quatre, l'abside centrale manque, peut-être parce que, selon l'observation de Mérimée, l'église étant tout entière consacrée à la Vierge, on a jugé inutile cette chapelle, qui, d'ordinaire, lui est réservée. Ici comme à Brioude, comme à Issoire, on peut observer cet élancement singulier des colonnes et des voûtes qui, sans égaler le vol des églises gothiques, s'en rapproche tellement qu'on peut dire qu'il l'annonce, le prépare, et en présente un premier essai; en sorte que l'art roman des derniers siècles est beaucoup plus à l'égard de l'art gothique un précurseur qu'un vaincu, et que cette sublimité dont on aime à glorifier l'art gothique, n'est, à tout prendre, qu'un legs que l'art roman lui a laissé à augmenter. C'est dans cet élancement que consiste la beauté principale de cette église, dont on peut dire que le corps en vaut mieux que les ornements. Les chapiteaux historiés sont en très grand nombre, mais ils n'offrent pas en général l'intérêt que nous leur avons trouvé ailleurs. Comme travail d'art, ils sont bien loin de la perfection de ceux de Mozat et de Saint-Julien de Brioude, et comme naïveté populaire ils ne valent pas ceux de Saint-Nectaire et d'Issoire. Selon notre habitude, nous avons essayé de les rapprocher pour en interpréter le sens et en découvrir la doctrine. Leur symbolisme singulièrement obscur et cependant sans profondeur ne dépasse pas le domaine de l'allégorie purement morale, telle qu'elle devint à la mode deux siècles plus tard avec *le Roman de la Rose;* leurs personnages sont, pour la plupart, des vertus et des vices personnifiés sous la forme de che-

valiers. Deux de ces chevaliers, figurant la Sagesse et la Charité, percent de leurs lances des démons terrassés; deux autres, représentant, l'un la Charité, l'autre l'Avarice, se livrent un furieux combat. Le lien synthétique qui rattache ces scènes les unes aux autres n'est pas fort aisé à déterminer avec certitude; je crois cependant qu'il faut le chercher dans une glorification de la Vierge, à qui l'église est consacrée. Tous ceux de ces chapiteaux, en effet, qui n'offrent pas un sens allégorique racontent simplement divers épisodes de la vie de la Vierge — l'annonciation, la visite à Élisabeth, la promesse faite par l'ange à Zacharie de l'enfant qui sera le précurseur du fils de Marie, — à l'exception d'un seul, qui représente la désobéissance d'Adam et d'Ève, et leur expulsion du paradis terrestre. N'est-ce pas l'antithèse théologique ordinaire entre le péché originel et la rédemption, entre le serpent qui souffle à Ève le conseil du mal et le dragon dont Marie est destinée à écraser la tête? Dans ce cas, les combats allégoriques dont nous venons de parler ne seraient autre chose que la défaite des vices de la vieille humanité mise en déroute et précipités dans l'abîme par les vertus de la nouvelle humanité engendrée de Marie. Les sculptures de la porte méridionale méritent aussi l'attention, surtout pour la partie du tympan qui représente Jésus flanqué de deux chérubins d'une grande sveltesse, entièrement recouverts de leurs ailes comme d'une armure et dont on dirait presque que le sculpteur a pris les modèles chez quelques-uns des jeunes chevaliers que lui présentait son observation journalière, tant ces longues ailes, strictement adhérentes au corps qu'elles dessinent en le dissimulant, paraissent les pièces principales d'une armure, et tant il semble qu'elles rendraient le bruit du fer si elles s'agitaient.

La crypte, très belle et très ornée, sert de sanctuaire à une de ces vierges noires si abondantes en Auvergne qu'il n'est presque pas une église qui n'ait la sienne. Chamalières, à deux pas de Clermont, en possède une; Orcival, près de Rochefort, une autre; Besse-en-Chandesse et Vassivière s'en partagent une troisième. Celle de Notre-Dame est fort honorée, quoiqu'elle ne soit pas entourée de la même faveur populaire que celles d'Orcival et de Vassivière. Il est arrivé à cette Vierge une fort singulière aventure. Un beau soir du mois de janvier 1864, elle disparut, enlevée par une main restée inconnue, et, pendant de longues années, on ne put en savoir de nouvelles. Enfin, dans ces derniers temps, les fidèles ont eu la joie de la retrouver à son ancienne place, de retour de son mystérieux voyage. N'est-ce pas le vieil humoriste anglais, sir Thomas Browne, qui déclarait qu'il aurait aimé à connaître Judas Iscariote? J'oserai dire que le larron de cette statue m'inspirerait presque une curiosité semblable. Nous aimerions à connaître les mobiles de son action et les phases diverses de sa vie morale entre le vol et la restitution. Est-ce un loustic mécréant qui a cru faire une plaisanterie et qui n'a voulu que rire? En ce cas, son accès de trop hardie bonne humeur une fois passé, vous voyez d'ici les inquiétudes qui ont dû tourbillonner sous son crâne et les heures variées d'angoisse qu'il s'est préparées. Quels soins pour cacher son vol! Quelles transes d'être découvert! Si une main étrangère ouvrait par hasard la porte qui cache mon larcin et le reconnaissait, quelles en seraient les conséquences? La lapidation peut-être, la police correctionnelle certainement. Peut-être, agité par ces agréables perspectives, a-t-il songé à reporter la statue où il l'avait prise; mais l'occasion, qui avait été favorable pour le vol, ne l'a plus été au même point

pour la restitution. Peut-être a-t-il pensé à la détruire, mais au moment d'accomplir son dessein, un reste de vénération s'est éveillé en lui et a été plus fort que la prudence; le vol commis était déjà un sacrilège, allait-il le rendre irréparable en en commettant un second qui serait une manière de déicide! Si c'est, au contraire, un dévot, quelle a pu être sa pensée? S'est-il dit que, si cette image, au lieu d'entendre les prières sans nombre qui lui sont adressées, n'entendait que celles d'une seule personne, celles-là auraient plus de certitude d'être exaucées, et a-t-il voulu accaparer pour lui seul une protection aussi puissante? Dans ce cas, qu'est-ce qui a pu le pousser à la restitution? Peut-être un jour a-t-il été pris de remords et a-t-il pensé qu'il était injuste à lui de retenir égoïstement ce qui était le bien commun de tous les fidèles; peut-être les événements de sa vie arrivés durant ces années ont-ils été de telle nature qu'il a dû croire que la Vierge ne prenait pas son action en bonne part, puisque ses prières n'étaient pas exaucées. Nous en sommes réduits aux conjectures, et c'est grand dommage, car, si la vie de ce plaisant malfaiteur, impie ou dévot, était connue, elle présenterait certainement la matière d'un beau chapitre de psychologie qui ajouterait à la connaissance que l'âme humaine a déjà d'elle-même.

Pour n'être pas originaire d'Auvergne et pour n'y avoir fleuri que tard, l'architecture gothique n'a pas laissé d'enrichir cette province de quelques-uns de ses plus beaux ouvrages. Telle est la cathédrale de Clermont, qui occupe l'emplacement d'une plus ancienne église bâtie par le vieil évêque saint Namace. C'est un édifice de la plus noble et de la plus élégante beauté, qui vaut les meilleures œuvres du nord de la France. Bâtie en pierres de lave, dont l'emploi, paraît-il, a commencé tard en Auvergne, car Notre-Dame-du-Port

a été bâtie de granit, elle présente bien l'aspect le plus agréablement enfumé que j'aie jamais vu à aucune église, à l'exception toutefois de la cathédrale de Saint-Jean à Lyon. Tout, à l'extérieur, nous dit bien que nous sommes en Auvergne, et nous laisse bien dans cette province, et la noire pierre de lave dont l'église est construite, et son aspect austère, et la jolie et fluette tourelle qui, partant du pied du portail septentrional, s'élance jusqu'à la toiture, sœur des tourelles de l'église d'Aigueperse et de Sainte-Croix de Gannat. Entrez maintenant dans l'intérieur, et soudain, oubliant l'Auvergne, vous vous sentirez en pleine Ile-de France ou en pleine Picardie. Cette église, c'est l'admirable chœur de Beauvais qui a été enlevé intact et apporté à Clermont : même élévation, même légèreté, même gracieux renflement au chevet, même réunion des nervures en plis de coquillages à la naissance de la voûte, même apparence de vaisseau renversé. Pour que la ressemblance fût plus frappante, le hasard a voulu que cette cathédrale n'eût que trois travées de nef, seulement ces travées sont de dispositions beaucoup plus heureuses que celles de l'église de Beauvais, car elles suffisent pour donner l'impression d'une nef entière, ce qu'on ne pourrait dire de sa rivale dont la nef commencée a été interrompue si bizarrement que les tronçons qui en ont été construits la font ressembler à un invalide dont les jambes auraient été amputées au-dessus du genou. Même date, même histoire, même destinée. Commencée au milieu du XIIIe siècle, faiblement continuée parmi les préoccupations cruelles du XIVe, elle fut ensuite complètement abandonnée lorsque l'âge du gothique fut passé, et ce n'est qu'aujourd'hui même qu'on s'est occupé d'en achever quelques-unes des parties. Enfin, pour compléter l'illusion d'une église du nord, de beaux

vitraux du XIIIe siècle, touffus de sujets que la lumière fait apparaître ou disparaître, selon qu'elle les frappe ou s'en éloigne, éclaire la cathédrale de ce crépuscule aux couleurs si variées et si passagères qu'un observateur ingénieux pourrait en composer une sorte d'horloge en notant l'heure précise où chacune des nuances prédomine. Les verrières des fenêtres de la nef sont moins belles que celles du chœur, étant, comme toutes celles qui sont postérieures au XIIIe siècle, moins avares de lumière; cependant la rosace du portail méridional compose bien le plus admirable châle de l'Inde que femme puisse rêver : c'est la même harmonie obtenue par des nuances sans éclat, noir, brun-clair, jaune-foncé, c'est le même dessin de figures qui semblent empruntées aux images du kaléidoscope, et d'arabesques qui semblent reproduire les caractères en paraphes des écritures orientales.

Certaines curiosités sont à remarquer dans la cathédrale de Clermont : de ce nombre sont quelques restes de peintures du XIIIe siècle encore assez bien conservées sur une partie du mur du chevet. Autant que nous avons pu le reconnaître, elles représentaient les scènes du jugement dernier, transformées en scènes de la justice féodale par les artistes de cette époque, fait qui n'a rien de bien extraordinaire, puisque la justice féodale était celle dont ils avaient le spectacle quotidien, mais qui a précisément aujourd'hui le mérite de nous montrer ce spectacle. Ces vieux artistes copiaient la réalité afin de se faire plus clairement comprendre de leurs naïfs contemporains, et cette réalité parle maintenant à notre imagination à l'égal d'une vision de poète. C'est, ou plutôt c'était le même travestissement dont on peut voir les dernières traces sur les murailles de plus d'une église, par exemple dans ce qui reste de l'église de Saint-Mexme,

à Chinon, en Touraine, ou dans la chapelle de Saint-Michel à Brioude, les anges transformés en hommes d'armes, précipitant les damnés ou les démons à grands coups des croix d'archevêque dont ils sont munis, ou saint Michel transformé en huissier de la salle d'audience de Dieu, posté contre une des barrières pour en défendre l'entrée aux spectateurs, et se servant du pied de sa croix pour repousser les curieux qui tentent de violer la consigne. Une autre curiosité, celle-là bien entière, est une horloge bizarre, trophée de victoire remportée par les habitants de Clermont sur ceux d'Issoire pendant les guerres de religion. C'est, on le voit, un trophée du même genre que le jacquemard enlevé aux habitants de Courtray par Philippe le Hardi, mais moins naïf et beaucoup plus laid. Cette horloge se compose de trois figures qui frappent alternativement les heures : le Temps, armé de sa faux au sommet, Mars et le dieu Faune sur chacun des côtés. Enluminés, grimaçants, vulgaires, les trois personnages sont aussi vilains en effigie qu'ils le sont en fait; néanmoins il y a dans ces figures une brutalité barbare d'où ressort une leçon de morale assez franche dans sa crudité. Le Temps, ridé, chauve, austère, triste, apparaît entre ses deux acolytes comme un exécuteur au milieu de ses aides; voilà le bourreau de nos existences assisté de ses valets, Faune pour la besogne journalière, Mars pour les jours d'exception. La sensualité et l'antagonisme d'où naît la guerre, connaissez-vous de meilleurs auxiliaires du temps, et n'est-ce pas le résumé de toutes nos passions, de celles qui précipitent l'homme contre l'homme, et de celles qui soutirent subtilement et goutte à goutte l'existence de chacun de nous?

Comme Notre-Dame-du-Port, la cathédrale de Clermont est dédiée à la Vierge, dont une statue colossale

sortant de l'arbre généalogique qui prend sa racine dans Jessé, orne la toiture. Cette statue en remplace une plus ancienne nommée *Notre-Dame du bon retour* parce qu'elle était proche d'un campanile dont la cloche servait à annoncer aux chanoines les heures de la rentrée au chœur, et qui, brisée pendant la Révolution, n'avait pas été remplacée depuis, bien qu'elle fût dans le pays en grande vénération. Un sentiment de patriotisme local a ressuscité cette ancienne dévotion. Pendant la guerre de 1870, les dames de Clermont, émues d'effroi au spectacle de la marche toujours croissante des armées ennemies, firent vœu de remplacer la Vierge détruite si l'Auvergne était préservée de l'invasion. On sait comment cette province échappa au fléau de la guerre; en conséquence de ce vœu, la statue de la Vierge, qui put cette fois s'appeler à meilleur droit que jadis Notre-Dame du retour, est remontée à son ancienne place.

J'étais justement à Clermont au moment des fêtes de l'inauguration de cette statue; j'ai assisté à la procession qui parcourut la ville à cette occasion, et j'ai été frappé du changement qui s'était opéré dans ces cérémonies religieuses si populaires dans ces régions de la France centrale. Non seulement elles n'ont plus leur caractère d'autrefois, mais on oserait presque dire qu'elles ne s'adressent plus aux mêmes facultés. Dans mon enfance, elles avaient essentiellement un caractère imaginatif, et s'adressaient uniquement à l'imagination. Tout y était pour la pompe, le décor, le spectacle, tout y parlait un langage pittoresque et figuré. Je les vois encore se dérouler, en tête les enfants trouvés de l'hôpital, vêtus d'un triste costume de laine grise et portant à la main des cierges allumés, tout semblables à de pauvres petites âmes du purgatoire menées en troupe aux exercices de la pénitence réparatrice, puis

les innombrables compagnies de pénitents, blancs, bleus, rouges, gris, noirs, feuille-morte, psalmodiant d'une voix lugubre et presque effrayante sous leurs cagoules percées de deux trous à hauteur des yeux; puis les enfants et les adolescents travestis en personnages de la Passion, puis les haltes sans fin aux innombrables reposoirs, blanches et fragiles architectures de mousseline et de tulle, de fleurs et de mousse, tout cela traversant des rues où il n'était si pauvre maison qui n'eût sorti sa plus belle paire de draps pour masquer son humble façade. Dirai-je maintenant l'effet que ces cérémonies m'ont produit tant à Clermont qu'au Puy en Velay, où j'ai vu la procession de la Fête-Dieu, c'est-à-dire la procession par excellence dans toutes les contrées catholiques? Eh bien! elles ont pris un caractère, pour ainsi dire positif, *utilitaire*, bien d'accord avec ce temps de fêtes industrielles. Ce que le cortège recommandait au souvenir du spectateur à mesure qu'il se déroulait, c'étaient les œuvres pieuses de la religion, ses fondations de charité et d'éducation, son action sociale pratique, son industrie divine sur les âmes et les corps; tout le côté imaginatif a disparu. Plus de pénitents : à Clermont, ils se sont éteints; au Puy en Velay, une seule compagnie de pénitents blancs réduite à quelques membres, sales, sans art du costume, le capuchon niaisement rejeté sur les épaules; plus de représentations des personnages sacrés, plus de rues tapissées, à peine un reposoir. Autrefois la place qu'occupaient les frères de la doctrine chrétienne était bien modeste, et personne ne songeait à les remarquer; aujourd'hui ils composent vraiment la pièce importante du cortège. Les voici qui s'avancent en phalange carrée en tête de leurs élèves, sonnant à pleins poumons dans des instruments en cuivre un morceau de musique répété avec soin;

plus loin, les élèves des pensionnats de religieuses chantent en chœur des cantiques sous la direction de leurs maîtresses : on dirait les scènes que présentent les concours d'orphéons. Puis viennent les œuvres de charité et les confréries de bienfaisance que le catholicisme mène à sa suite, sans insignes, sans symboles, sans costumes presque. Au Puy, je vois une longue file d'enfants vêtus de tuniques en drap vert qui marchent comme des écoliers de bonne tenue ; je demande quels sont ces jeunes lycéens, et l'on me répond que ce sont les enfants trouvés de l'hôpital dont on a changé la triste livrée de misère contre ce costume presque élégant. Comment s'est opéré ce changement? Est-ce par la seule action des mœurs du siècle, ou bien y a-t-il eu une discrète complicité du clergé lui-même pour mettre ces cérémonies populaires plus à l'unisson du ton du siècle et de ses préoccupations plutôt tournées vers les choses utiles que vers les choses d'imagination? Dans notre époque affairée et tiraillée, avons-nous toujours le temps d'observer les transformations qui s'opèrent dans la religion? Nous en connaissons les principales, celles qui exigent des conciles et des assemblées; mais les plus menues révolutions, celles qui peuvent s'opérer et s'opèrent sans bruit, celles qui se glissent dans les croyances ou les pratiques presque à l'insu des fidèles, les remarquons-nous bien toutes? Dans cette Auvergne si catholique encore, par exemple, savez-vous que le culte des saints locaux est menacé? Il paraît qu'il y a dans l'église de cette province un parti puissant qui travaille, autant que son influence le lui permet, à diminuer le nombre des fêtes patronales; je n'ai pas pu vérifier par moi-même ce qui en est, mais pendant que j'étais à Clermont, j'en ai entendu des plaintes assez vives. Sans doute ce ne sont pas là des révolu-

tions d'où dépendent les destinées des empires ; cependant avec les institutions séculaires tous changements ont leur importance, et rencontrant ceux-là sur notre route, nous les notons en passant.

Il y a, paraît-il, à la cathédrale de Clermont, un sarcophage gallo-romain en marbre servant de maître autel ; nous avons le regret de ne pas l'avoir remarqué, sans doute parce qu'on a commis l'erreur de le dorer et de lui donner ainsi une physionomie contemporaine qui aura détourné notre attention. Un autre sarcophage servant également de maître autel dans la petite église des Carmes deschaux attenante au cimetière a vivement, en revanche, excité notre intérêt. Un travail curieux à faire, ce serait de chercher sur ces monuments gallo-romains quels sont, selon les diverses régions, les sujets religieux qui se répètent le plus fréquemment ; on reconnaîtrait ainsi quelles parties du christianisme les ont plus particulièrement pénétrées et l'on saisirait souvent un des atomes rudimentaires qui ont formé la base de leur vie morale. Les procédés d'art et de composition des sculptures du sarcophage de l'église des Carmes sont les mêmes que ceux des sarcophages antiques ; une longue file de personnages qui se succèdent sur un même plan ; mais au contraire de ces derniers, l'unité de composition manque, ou du moins s'est transformée ; il est évident qu'il y a ici non pas un seul sujet, mais plusieurs. Les sujets sculptés sur les côtés ne sont pas bien difficiles à reconnaître : c'est, d'une part, la Samaritaine et Jésus ; de l'autre, le petit Zachée juché sur son arbre pour contempler plus à son aise l'entrée dans Jéricho ; mais il n'en est pas de même des sujets sculptés sur la face principale, qui provoquent singulièrement la recherche. A l'une des extrémités, deux hommes contemplent et touchent du doigt un arbre de petite taille ; un homme

vers lequel deux enfants semblent courir leur succède. A l'autre, plusieurs personnages s'avancent vers une sorte de temple égyptien ouvert, d'où sort toute droite une momie de la taille d'une poupée emmaillottée de bandelettes. En reculant, on rencontre ensuite une femme agenouillée devant un des personnages, et enfin le centre de cette composition multiple est occupé par une femme présentée de face, richement parée, les bras étendus en signe d'admiration vaincue. Il n'est possible de déterminer en toute certitude que les deux sujets placés aux extrémités; l'arbre et les deux hommes qui l'approchent figurent la parabole du figuier stérile qui, ne portant pas de fruits, doit être coupé et jeté au feu; la poupée emmaillottée de bandelettes à l'extrémité opposée figure assez clairement la résurrection de Lazare, et cependant ce n'est pas sans longs tâtonnements qu'on est arrivé à déterminer le sens de cette scène, où, par une erreur assez plaisante, Legrand d'Aussy, à la fin du dernier siècle, voulait voir une scène d'initiation aux mystères d'Isis. Quant aux autres épisodes, les érudits dissertent encore à leur égard et disserteront longtemps. Probablement il faut voir dans l'un de ces épisodes une figure du *sinite parvulos venire ad me*, et peut-être dans un autre une allusion au miracle opéré sur la fille de Jaïre; mais quelle est la femme aux riches atours qui occupe le centre? Beaucoup ont voulu y voir un symbole de l'âme humaine rachetée et dotée de l'immortalité, hypothèse qui n'est pas inadmissible, car elle s'accorderait assez bien avec la pensée générale qu'expriment ces sculptures, mais qui est cependant un peu en désharmonie pour la forme avec les autres sujets, en ce sens que tous les autres sont historiques, étant pris dans les textes mêmes de l'Écriture, tandis que celui-là serait purement métaphysique et abstrait. Pour moi, si j'osais émettre une hypothèse,

je serais tenté de ne voir qu'un seul épisode dans toute cette moitié de la face du sarcophage, et de reconnaître dans la femme du centre Marie la contemplative, et dans la femme agenouillée Marthe sa sœur. Maintenant, puisqu'il n'y a pas dans ces sculptures unité de sujet, il faut de toute nécessité que cette unité se rencontre dans la pensée morale qui rattache les uns aux autres ces divers épisodes. Cette pensée qui se laisse lire assez couramment, c'est une glorification de la vie des humbles et une promesse de la vie éternelle à ceux qui auront été simples d'âme et de bonne volonté, à ceux qui auront eu avec candeur le mépris d'eux-mêmes comme la Samaritaine, qui auront désiré en toute naïveté de cœur comme Zachée, qui auront gardé les mœurs innocentes des enfants, qui auront eu la foi parfaite et la confiance sans réserve comme la famille de Jaïre et celle de Lazare. Quant à ceux qui n'auront pas possédé ces vertus, ils auront le sort du figuier stérile, ils seront coupés et jetés au feu. Au moment de clore ces lignes, une idée me frappe qui pourrait bien nous rapprocher encore davantage de la vérité. Puisque les sculptures de ce sarcophage expriment en toute certitude une glorification des humbles, pourquoi la femme du centre, si richement parée et dont le geste indique une sorte de défaite acceptée, ne serait-elle pas un symbole du monde païen de l'orgueil, de la puissance et de la richesse, vaincu par les vertus chrétiennes des pauvres et des petits?

La chapelle des religieuses de la Visitation qui occupent l'ancien couvent des Dominicains mérite une visite. Cette chapelle est creusée, à ses deux flancs, de deux niches richement sculptées qui ont longtemps servi d'autel, et que dans ces dernières années on s'est enfin décidé à repeindre et à restaurer en les laissant avec leurs souvenirs. Deux tombeaux s'abritaient sous

ces niches, ceux de deux hommes bien inconnus aujourd'hui, mais qui furent autrefois deux des puissants de ce monde et deux des illustrations des frères prêcheurs, le cardinal Hugues Aycelin de Billom, et le cardinal Nicolas d'Arfeuille. Approchons-nous quelques minutes de ce passé rentré dans l'ombre, soufflons légèrement sur cette poussière, et nous allons voir apparaître quelques traces encore vives de la politique du moyen âge, comme on voit apparaître souvent des traces d'anciennes peintures lorsqu'on passe une éponge sur les murs d'une église ou d'un palais. J'aperçois par exemple que Hugues Aycelin [1], de l'illustre famille des Montaigu d'Auvergne qui a fourni plusieurs chanceliers à la France et nombre d'évêques à Clermont, élu cardinal en 1288 par Nicolas IV, fut très en faveur sous le pontificat de Célestin V, ce pieux ermite du nom de Pierre Morone, qui, par faiblesse d'âge et ignorance du monde, céda aux brigues secrètes du futur Boniface VIII et fut amené ainsi à faire cette abdication du siège pontifical que Dante, dans son indignation, a flagellée du nom du *grand refus.* Il est, dès lors, très probable qu'il fut un de ces cardinaux français dont l'introduction en masse dans le sacré-collège sous l'influence de la politique de Charles de Valois, le frère de saint Louis et le conquérant de la Sicile, rendit facile quelques années plus tard la translation du saint-

1. Quelques érudits d'Auvergne veulent, contrairement à la tradition, que le cardinal de Billom se soit appelé Pierre Séguin et non pas Hugues Aycelin de Montaigu, et allèguent, pour justifier leur assertion, diverses autorités, la *Gallia christiana,* Moréri, etc. Nous avons recouru naturellement à ces autorités, nous y avons même ajouté celle de Duchesne, *Histoire des cardinaux français,* et, comme ces autorités alléguées pour prouver le contraire sont précisément d'accord pour nommer Hugues Aycelin le cardinal de Billom, nous nous permettrons de continuer à lui laisser ce nom.

siège à Avignon. Nous sommes donc ici en présence d'un des ouvriers plus ou moins conscients de l'œuvre prochaine de Philippe le Bel, et la faveur dont le cardinal de Billom semble avoir joui sous Célestin V ne fait que confirmer cette probabilité. Il était tout à fait dans le courant de l'époque, comme on dirait aujourd'hui, car je vois que parmi les écrits théologiques qu'il a laissés se trouve un traité mystique sur *la Vision béatifique*, c'est-à-dire sur la nature particulière de la vision que possèdent de Dieu à cette heure les âmes bienheureuses, en attendant celle qu'elles en auront après le jugement dernier. Cette question subtile était, en effet, sous le vent à cette époque ; quelque trente ans plus tard, ce fut une de celles que notre pape français d'Euse de Cahors (Jean XXII), à l'esprit tout occupé de doctrines mystiques, aima le plus à approfondir en compagnie de ses franciscains. Le cardinal couché en face de Hugues de Billom, Nicolas d'Arfeuille, appartint à une famille dont il faut chercher le berceau près de la petite ville de Felletin, dans la province voisine de la Marche. Ces d'Arfeuille, dont le nom de famille était Morin, durent principalement leur fortune à l'un de leurs membres qui, à la terrible bataille de Mons-en-Puelle, en 1304, rendit au roi Philippe le Bel le service de lui sauver la vie, en reconnaissance de quoi le roi lui permit d'ajouter une fleur de lis à ses armes. A partir de ce moment, on les voit très puissants pendant les siècles qui suivent, notamment sous la papauté d'Avignon, où les cardinaux du nom d'Arfeuille se succédèrent, l'un, sous Clément VI (Pierre Rogier), dont ils étaient parents, un autre sous l'antipape Pierre de Lune, enfin celui dont nous voyons le tombeau dans cette chapelle des dominicains de Clermont sous l'antipape Clément VII. Ce fut donc, en toute certitude, un des membres de ce parti puissant

des cardinaux limousins qui, lorsque le saint-siège eut été rétabli à Rome, firent tous leurs efforts pour le ramener à Avignon et lancèrent le schisme dans le monde. Ce n'est rien moins que le grand souvenir de la papauté d'Avignon, de l'Église confisquée par Philippe le Bel au profit de l'influence française, qui s'abrite sous ces niches. Si ceux qui dormirent à leur ombre pouvaient se réveiller de leur sommeil éternel, ils seraient, eux, en mesure de nous apprendre avec l'information la plus minutieuse comment cette colossale affaire fut préparée, comment elle fut menée, comment elle périt, car ils en virent la naissance et la fin, ils y furent activement mêlés, et nul récit d'historien ne vaudrait certainement leurs anecdotes d'outre-tombe.

Les monuments civils dignes de remarque de la ville de Clermont se réduisent à un seul, la jolie fontaine que l'évêque Jacques d'Amboise y fit élever au commencement du XVIe siècle, à l'instar des fontaines de Touraine. Cet évêque, ex-abbé de Cluny, qui appartenait à la maison d'Amboise, si puissante sous Louis XII, est un des hommes à qui Clermont doit le plus dans le passé pour sa décoration et son assainissement. Ce fut lui qui fit couvrir la cathédrale et fit placer sur la toiture cette colossale Notre-Dame-du-Retour, que nous y avons vu replacer. A cette époque comme aujourd'hui, Clermont souffrait beaucoup de la rareté de l'eau, et ces souffrances ne se bornaient pas aux incommodités qui en résultaient pour les ménagères. Savaron nous apprend qu'elles étaient de nature beaucoup plus grave, car on était souvent contraint d'envoyer quérir l'eau fort loin, « à l'occasion de quoi se commettoient plusieurs ravissements ès personnes des femmes, filles et chambrières, et estoient plusieurs inconvénients de feu ». Pour obvier « à ces dangers et maléfices », l'évêque Jacques

d'Amboise demanda et obtint du roi la permission de faire conduire les eaux de Royat à Clermont, permission qui lui fut accordée. Il mourut au milieu des travaux, et son œuvre fut continuée par un ingénieur florentin, Gabriel Simeoni, qui, mandé d'Italie tout exprès pour mener l'entreprise à fin, fut tellement enchanté par l'Auvergne qu'il en laissa une description en langue italienne, y resta jusqu'à sa mort, et y élut domicile éternel précisément dans cette chapelle des Dominicains que nous venons de quitter. La fontaine élevée par Jacques d'Amboise en conséquence de sa philanthropique entreprise, construite en pierre de Volvic, est à trois étages semés de charmantes figurines d'enfants qui rendent l'eau beaucoup à la manière du petit *Mannekinpiss*, de Bruxelles, et surmontés d'un personnage qui présente les armes des d'Amboise, le tout exécuté dans le meilleur goût de la Renaissance. Cette fontaine est, dis-je, le seul monument civil qui, à Clermont, mérite l'attention, car nous ne comptons pas la statue monumentale de Desaix, érigée sur la place de Jaude. La mémoire du héros de Marengo n'a pas eu meilleure fortune que sa destinée. Mal coiffé, mal présenté, portant la main sur son épée avec un geste théâtral, ce Desaix de bronze aurait pu servir de modèle à quelque acteur de notre ancien cirque, mais il n'est qu'une pauvre représentation du soldat noble et modeste dont la carrière fut si malencontreusement abrégée par la mort. Le musée de Clermont contient cependant un projet de monument par Antonin Moine, dont le choix aurait été préférable, car l'ingénieux artiste avait compris avec beaucoup de finesse que le meilleur moyen de rendre hommage à la mémoire de Desaix était de consacrer ce moment fatal où la mort le saisit au sein de la victoire, et que ce qui rend cette figure militaire sympathique et tou-

chante, c'est moins la reconnaissance des services rendus pendant sa courte existence que le regret de ceux que sa mort précoce ne lui a pas permis de rendre.

Le musée de Clermont, sans être d'une grande richesse, contient pourtant un certain nombre de choses intéressantes. Quelques-unes des plus curieuses sont certaines répétitions de divers tableaux de Callot qui se trouvent à Rome au palais Corsini. Un de ces tableaux représente le tohu-bohu de la foire de Florence au XVIe siècle, cabarets installés parmi les denrées amoncelées, cavaliers passant au milieu des groupes qui s'écartent pour n'en être pas écrasés ou renversant les paniers des marchandes, paysans attroupés autour d'un charlatan à longues moustaches, coiffé d'un chapeau de Scaramouche, le corps ceint d'un énorme serpent familier qui le fait ressembler à une ancienne enseigne de pharmacie métamorphosée en homme, belles dames et seigneurs en carrosses dorés. D'autres représentent des pendaisons militaires de bandits, de révoltés ou de soldats maraudeurs. Ces troupes en belle tenue et en bon ordre, serrées en épais carrés autour des potences, contrastant par leur masse avec le petit nombre des condamnés, ces potences, pour ainsi dire gloutonnes, qui ont déjà dévoré plusieurs existences et qui en attendent encore d'autres, ces condamnés pliant sous la terreur du supplice dont quelques secondes à peine les séparent, ces moines confesseurs montant avec les patients les degrés de l'échelle fatale qu'ils vont tout à l'heure redescendre seuls, et continuant leurs exhortations jusqu'à strangulation finale, cette solennité de la mort déshonorée par la vulgarité du supplice, cette implacabilité impassible de la justice sociale mise en présence de ces affres de l'agonie et de ces angoisses de la chair défaillante qui seraient faites pour toucher de pitié les plus durs de ces spectateurs s'ils étaient

pris isolément, tout cela produit l'émotion de sérieuse tristesse que sait donner par moments l'auteur des *Malheurs de la guerre*, moins bouffon que sa réputation, et qui a encore plus de philosophie que de verve.

Un portrait du vertueux rhéteur Thomas, donnant à première vue sous la feuille de verre qui le protège une impression de pastel, est à noter : visage rond, nez petit et en forme de boule, type Auvergnat extrêmement marqué, bien poudré, bien coiffé, de tenue soignée comme son style, l'air souriant et ouvert, très jeune encore de visage, c'est une honnête figure sympathique et presque jolie à force de candeur. En parlant de Riom, j'ai déjà signalé le portrait de Dulaure vieux et son médaillon par David d'Angers; le musée de Clermont possède un second médaillon de ce grand sculpteur, celui d'un personnage bien différent du jacobin Dulaure, l'abbé de Pradt, archevêque de Malines, si connu par son rôle de publiciste sous l'Empire et la Restauration, figure intelligente et décidée, physionomie sérieuse avec quelque chose d'affairé, un homme distingué avec une pointe légère de présomption. Jacques Delille est là aussi, autre type très prononcé d'Auvergnat, avec ses gros yeux étonnés qui le font ressembler à une grenouille amatrice des beautés de la nature, et les chantant sans fin ni trêve des bords de son bassin ou de son ruisseau natal. Le ruisseau natal de Delille! Cela est mieux qu'une plaisanterie, car, pendant que j'étais à Clermont, on m'a proposé de me mener voir la prairie où ce chantre de la nature fut conçu des libres embrassements d'une demoiselle de qualité et d'un jeune homme de condition qui, pensant sans doute par anticipation avec Alfred de Musset que la nature est le plus puissant des aphrodisiaques, jugèrent agréable de renouveler sous une forme assortie au caractère du XVIIIe siècle l'*Oaristys*

de Théocrite. Cette prairie se trouve près de Pontgibaud, mais comme le voyage ne laissait pas d'être long et fatigant, je l'ai laissé à exécuter aux touristes futurs. N'est-ce pas cependant qu'on ne pourrait rien rêver de mieux que cette prairie pour la procréation du chantre descriptif des *Jardins* et des *Trois règnes de la nature?* Le hasard a souvent de singulières harmonies, et celle-là en est une à justifier les fameuses théories de Michelet sur la génération.

La bibliothèque renferme aussi plusieurs curiosités, une bible manuscrite ayant appartenu au cardinal de Billom, quelques éditions rares, mais les plus précieux de ses trésors sont deux pièces manuscrites, l'une de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, l'autre une lettre de Massillon pour porter remède à certains désordres ecclésiastiques de son diocèse [1]. M. Édouard Vimont, conservateur de la bibliothèque de Clermont, qui, pendant toute notre excursion, a mis à nous être utile un empressement dont nous ne saurions assez lui marquer notre reconnaissance, a bien voulu les faire copier pour nous [2]. Terminons cette esquisse par la pièce de Marguerite : aussi bien ne trouverions-nous pas conclusion plus heureuse et plus piquante. Cette pièce est une donation de Marguerite à son favori Canillac, où le caractère désordonné de la spirituelle princesse se révèle tout entier. Voici le texte de cette donation; nous le

1. Les curieux trouveront cette dernière pièce dans la correspondance inédite de Massillou publiée par l'érudit abbé Blampignon, à qui nous devons tant de curieuses révélations sur le grand évêque.

2. M. Vimont est auteur d'un *guide* en Auvergne dont feront bien de se munir tous les touristes qu'attire particulièrement l'étude de la géologie. Ils y trouveront une nomenclature précise et bien ordonnée et une description intéressante des puys qui forment la chaîne des monts Dôme.

transcrivons respectueusement dans toute son étendue et avec ses nombreuses répétitions, mais en prenant cependant, pour plus de clarté, la liberté de supprimer les myriades de fautes d'orthographe — deux ou trois par chaque mot — dont il est émaillé. Cela est étrange, n'est-ce pas, cette princesse qui pense si finement, sent avec tant de vivacité, écrit avec tant d'esprit, et qui est affligée d'une orthographe de fantaisie que ne saurait égaler la plus illettrée des grisettes contemporaines? Eh! mon Dieu, oui, l'orthographe est, comme la propreté, une conquête toute moderne, car jusqu'à la fin du dernier siècle nombre d'illustres personnages ont maintenu leur droit de ne pas la savoir. La conquête n'est cependant pas si considérable qu'elle le semble au premier abord; autrefois on écrivait sans orthographe dans un style admirable, aujourd'hui nous écrivons avec orthographe des choses assez fréquemment plates.

« Nous, Marguerite, par la grâce de Dieu, royne de Navarre, sœur unique du roi, duchesse de Valois et d'Étampes, comtesse d'Agenois, Rouergue, Senlis, de Marle, de la Fère et des sireries de Rioux, Rivière, Verdun, et Albigeois, etc., en considération des très signalés offices et très agréables services qu'avons reçus et espérons recevoir de Jean de Beaufort, marquis de Canillac, lesquels ne saurions jamais assez reconnaître, pour satisfaire en partie et non selon notre bonne volonté ni le mérite de ses bons effets, mais seulement selon notre pouvoir et pour témoignage de la perpétuelle souvenance que voulons avoir des bons offices qu'avons reçus de lui, lui avons donné, donnons, cédons et transportons à lui et aux siens tous les droits que nous pouvons avoir sur le comté d'Auvergne et autres terres et seigneuries dudit pays

d'Auvergne appartenantes à la royne notre très honorée dame et mère, lesquelles nous peuvent et doivent appartenir tant pour le partage et légitime qui nous est dû que pour les deux cent mille francs que notredite dame mère donna par contrat de mariage que pour la rente d'iceux qu'elle nous constitua au denier douze, l'an 1570, par le susdit contrat, desquels elle n'a depuis rien acquitté. Et pour ces mêmes considérations susdites des bons offices reçus de messire Jean de Beaufort, marquis de Canillac, lui promettons aussi la somme de quarante mille écus, payables au plus tôt qui nous sera possible; plus lui promettons lui bailler par chacun an, lorsque nous jouirons de notre bien, la somme de dix mille écus de pension, et en attendant que notre domaine soit liquidé, nous lui en promettons six mille. Plus lui promettons des premiers bénéfices vacants en nos terres jusqu'à la concurrence de trente mille livres de rente, et n'ayant voulu, pour certaines bonnes considérations, faire passer ceci par notaire, l'avons voulu écrire et signer de notre main, et sceller de notre sceau, promettant en foi et parole de royne vouloir inviolablement entretenir et effectuer ce que ci-dessus est contenu sans jamais le vouloir ou pouvoir révoquer, promettant aussi bailler audit sieur marquis tous dons, contrats, promesses, et autres expéditions qu'il avisera lui être nécessaires pour l'entretènement et accomplissement de ce que dessus, toutes les fois et quantes qu'il nous en requerra. En témoin de quoy nous avons écrit et signé les présentes de notre main. Donné à Usson, l'an 1588, le 8 septembre.

« MARGUERITE.

« Par la royne de Navarre, sœur unique du roi,

« FOURNIER. »

N'est-il pas vrai que voilà une pièce qui dément peu ce que nous savïons du caractère de Marguerite, de sa faiblesse, de sa bonté, de sa prodigalité, de son aptitude à faire des dettes, de son inclination à faire passer avant tous autres biens les affections de son esprit toujours, celles de ses sens souvent? Canillac lui a rendu certains bons offices, et impuissante qu'elle est à les reconnaître dans le présent, elle engage l'avenir entier et donne tout sans réserve, sans mesure, avec une spontanéité de reconnaissance extraordinaire et comme d'un mouvement de tendresse irrésistible. Étonnons-nous maintenant qu'elle ait passé les dernières années de sa vie dans la gêne et aux prises avec des dettes qu'elle était impuissante à payer.

Décembre 1875 — Mars 1876.

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Typog. P. BRODARD et GALLOIS

Octobre 1885

CATALOGUE

DES

PUBLICATIONS

GÉOGRAPHIQUES

DE

LA LIBRAIRIE

HACHETTE ET Cie

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

EXPOSITION DE GÉOGRAPHIE DE 1875

LETTRE DE DISTINCTION

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

Classe XVI (Géographie), GRANDE MÉDAILLE

CONGRÈS GÉOGRAPHIQUE DE VENISE (1881)

Classe VII (Enseignement), HORS CONCOURS

Classe VIII, MÉDAILLE DE 1re CLASSE

DIVISIONS DU CATALOGUE

I
PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

Les vingt-cinq premières années sont en vente (1860-1884).
Les années 1870 et 1871 ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection se compose actuellement de vingt-quatre volumes, qui contiennent plus de 14,000 gravures.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages in-4, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, parait le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro : 50 centimes. — Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul. Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes, 25 fr. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 fr.; six mois, 14 fr. — Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : un an, 28 fr.; six mois, 15 fr. — Les abonnements se prennent du 1er de chaque mois.

Le cartonnage en percaline se paye en sus : en 1 volume, 3 fr.; en 2 volumes, 4 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches dorées : en un volume, 6 fr.; en 2 volumes, 10 fr. — La demi-reliure chagrin, tranches rouges semées d'or : en 1 volume, 7 fr.; en deux volumes, 12 fr.

Une table analytique et alphabétique des 24 premiers volumes est en préparation.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

LA TERRE ET LES HOMMES

PAR

ÉLISÉE RECLUS

15 *volumes grand in-8 avec cartes et gravures.*

EN VENTE

GÉOGRAPHIE DE L'EUROPE
complète en 5 volumes.

Tome I : **L'Europe méridionale** (*Grèce, Turquie, Roumanie, Serbie, Italie, Espagne et Portugal*). 1 vol. avec 4 cartes tirées à part et en couleurs, 174 cartes dans le texte et 75 gravures.

Tome II : **La France**. 1 vol. avec une grande carte de la France, 10 cartes tirées à part et en couleurs, 218 cartes dans le texte et 87 grav.; nouvelle édition, revue et corrigée.

Tome III : **L'Europe centrale** (*Suisse, Autriche-Hongrie et Empire d'Allemagne*). 1 vol. avec 10 grandes cartes tirées à part et en couleurs, 210 cartes dans le texte et 78 gravures.

Tome IV : **L'Europe du Nord-Ouest** (*Belgique, Hollande, Iles Britanniques*). 1 vol. avec 6 cartes tirées à part et en couleurs, 205 cartes dans le texte et 81 grav.

Tome V : **L'Europe scandinave et russe**. 1 vol. avec 9 cartes tirées à part et en couleurs, 200 cartes dans le texte et 76 gravures.

GÉOGRAPHIE DE L'ASIE
complète en 4 volumes.

Tome VI : **L'Asie russe**, (*Caucasie, Turkestan, Sibérie*. 1 vol. avec 8 cartes tirées à part et en couleurs, 182 cartes dans le texte et 89 gravures.

Tome VII : **L'Asie Orientale** (*Empire chinois, Corée, Japon*). 1 vol. avec 7 cartes tirées à part et en couleurs, 182 cartes dans le texte et 90 grav.

Tome VIII : **L'Inde et l'Indo-Chine**. 1 vol. avec 7 cartes tirées à part et en couleurs, 203 cartes dans le texte et 84 gravures.

Tome IX : **L'Asie antérieure** (*Afghanistan, Bélouchistan, Perse, Turquie d'Asie, Arabie*). 1 vol. avec 1 carte d'ensemble, 5 cartes tirées à part et en couleurs, 155 cartes dans le texte et 85 gravures.

GÉOGRAPHIE DE L'AFRIQUE

Tome X : **L'Afrique septentrionale**. Première partie : Bassin du Nil (*Soudan égyptien, Ethiopie, Nubie, Egypte*). 1 vol. avec 3 cartes tirées à part et en couleurs, 111 cartes dans le texte et 57 gravures.

Prix de chacun des volumes I à IX : broché, 30 fr.; richement relié, avec fers spéciaux, tranches dorées, 37 fr.

Prix du tome X, 1re partie, broché : 20 fr.; richement relié, avec fers spéciaux, tranches dorées, 27 fr.

Il a été tiré 15 exemplaires sur papier de Chine des tomes I à X.

Conditions et mode de la publication :

La *Nouvelle géographie universelle* de M. Elisée Reclus se composera d'environ 900 livraisons, soit 15 beaux volumes grand in-8. Chaque volume, comprenant la description d'une ou de plusieurs contrées, formera pour ainsi dire un ensemble complet et se vendra séparément.

Les souscripteurs, selon leurs ressources ou leurs études, pourront donc se procurer isolément les parties de ce grand ouvrage dont ils auront besoin, sans s'exposer au regret de ne posséder que des volumes dépareillés.

Chaque livraison, composée de 16 pages et d'une couverture, et renfermant au moins une gravure ou une carte tirée en couleurs, et généralement plusieurs cartes insérées dans le texte, se vend 50 centimes.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 8 mai 1875.

NOUVEAU DICTIONNAIRE
DE
GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

CONTENANT

1° LA GÉOGRAPHIE PHYSIQUE :

Description des grandes régions naturelles, des bassins maritimes et continentaux, des plateaux des chaines de montagnes, des fleuves, des lacs, de tous les accidents terrestres;

2° LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE :

Description circonstanciée de tous les États et de toutes les contrées du globe; tableau de leur province et de leurs subdivisions; description des villes et en particulier de toutes les villes de l'Europe; vaste nomenclature de tous les bourgs, villages et localités notables du monde; population d'après les dernières données officielles; forces militaires; finances, etc., etc.;

3° LA GÉOGRAPHIE ÉCONOMIQUE :

Indication des productions naturelles de chaque pays, de l'industrie agricole et manufacturière; du mouvement commercial, de la navigation, etc.;

4° L'ETHNOLOGIE :

Description physique des races; nomenclature descriptive des tribus incultes, études sur les migrations des peuples, la distribution des races et la formation des nations;

5° LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE :

Histoire territoriale des États et de leurs provinces; description archéologique des villes et de toutes les localités notables;

6° LA BIBLIOGRAPHIE :

Indication des sources générales et particulières, historiques et descriptives;

PAR

M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN

Président honoraire de la Société de géographie de Paris.

ET L. ROUSSELET

Mode et conditions de la publication :

Le *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* formera quatre magnifiques volumes in-4, même format que le *Dictionnaire de la Langue française de M. Littré*, imprimés sur trois colonnes. Chaque volume contiendra environ 100 feuilles, soit 800 pages.

La publication a lieu par fascicules de 10 feuilles (80 pages). — Chaque fascicule se vend 2 fr. 50 c. — Il parait environ 4 fascicules par an depuis 1877. Vingt-huit fascicules sont en vente.

Le tome Ier, comprenant 11 fascicules (lettres A-C), forme un volume in-4. -- Prix, broché : 27 fr. 50 c.; relié : 32 fr 50 c.

Le tome II comprenant 13 fascicules (lettres D-J) forme un volume in-4. Prix : broché, 32 fr ; relié, 37 fr.

ATLAS UNIVERSEL
DE GÉOGRAPHIE
MODERNE, ANCIENNE ET DU MOYEN AGE

CONSTRUIT D'APRÈS LES SOURCES ORIGINALES ET LES DOCUMENTS ACTUELS, VOYAGES, MÉMOIRES, TRAVAUX GÉODÉSIQUES, CARTES PARTICULIÈRES ET OFFICIELLES

AVEC UN TEXTE ANALYTIQUE

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN
Président honoraire de la Société de géographie de Paris,

ET FR. SCHRADER

Environ 140 cartes in-folio

GRAVÉES SUR CUIVRE PAR NOS MEILLEURS ARTISTES SOUS LA DIRECTION DE MM. ET. COLLIN ET DELAUNE

Conditions et mode de la publication :

L'Atlas universel de géographie moderne, ancienne et du moyen âge est publié par livraisons. Chaque livraison contient trois cartes accompagnées de notices sur les documents qui auront servi à leur construction et se vend 6 francs.

Le prix de chaque carte prise séparément variera selon l'importance des frais de fabrication. — Ce prix, en aucun cas, ne sera inférieur à 2 fr. 50.

Les cinq premières livraisons qui sont en vente comprennent les cartes suivantes :

1re LIVRAISON

Carte du ciel 2 50
Turquie d'Europe.............. 2 50
Région polaire arctique........ 2 50

2e LIVRAISON

Géographie astronomique...... 2 50
Suisse......................... 4 »
Grèce......................... 3 »

3e LIVRAISON

Iles Britanniques (1re feuille, Angleterre) .... 3 »
Iles Britanniques (2e feuille, Ecosse, Irlande)............ 3 »
Monde connu des Grecs avant Alexandre................. 2 50

4e LIVRAISON

Région polaire antarctique..... 2 50
Russie occidentale et Roumanie. 3 »
Mexique....................... 3 »

5e LIVRAISON

Pays-Bas, Suède et Norwège (feuille méridionale), *archipels de la Polynésie*. — Chaque carte séparément......... 2 50

D'autres livraisons sont sous presse.

II

OUVRAGE COMPLET

ATLAS MANUEL

DE GÉOGRAPHIE MODERNE

CONTENANT 54 CARTES IMPRIMÉES EN COULEURS

Un volume in-folio, relié...................... 32 fr.

LISTE DES CARTES COMPOSANT L'ATLAS MANUEL

(*Les cartes doubles sont précédées du signe* *.)

1. Système planétaire. — Lune.
*2. Terre en deux hémisphères.
3. Volcans et coraux.
4. Pôle antarctique.—Archipels de Polynésie.
*5. Pôle arctique.
6. Océan Atlantique.
7. Grand Océan.
*8. Europe politique.
9. Europe physique hypsométrique. — Massif du Mont-Blanc.
10. Côtes méditerranéennes de la France.—Bassin de Paris.
*11. France physique hypsométrique.
12. France. (Partie Nord-Ouest.)
13. France. (Partie Nord-Est.)
*14. France politique.
15. France. (Partie Sud-Ouest.)
16. France. (Partie Sud-Est.)
*17. Grande-Bretagne et Irlande.
18. Pays-Bas.
19. Belgique et Luxembourg.
*20. Allemagne politique.
21. Danemark.
22. Suède et Norvège.
*23. Suisse.
24. Italie du Nord.
25. Italie du Sud.
*26. Espagne et Portugal.
27. Méditerranée occidentale.
28. Méditerranée orientale.
*29. Presqu'île des Balkans.
30. Grèce.
31. Hongrie.
*32. Monarchie Austro-Hongroise.
33. Alpes Franco-Italiennes.
34. Caucasie.
*35. Russie d'Europe.
36. Pologne.
37. Asie Mineure et Perse.
*38. Asie physique et politique.
39. Chine et Japon.
40. Indo-Chine et Malaisie.
*41. Asie centrale et Inde.
42. Palestine.
43. Région du Nil.
*44. Afrique physique et politique.
45. Algérie.
46. Sénégambie. — Côte de Guinée. Afrique du Sud.
*47. Amérique du Nord.
48. Amérique du Sud. (Feuille septentrionale.)
49. Amérique du Sud. (Feuille mérid.)
50. États-Unis d'Amérique.
*51. États-Unis. (Partie occidentale.)
52. États-Unis. (Partie orientale.)
53. Australie et Nouvelle-Zelande.
54. Amérique centrale et Antilles. — Isthme de Panama.

III

CARTE

DE FRANCE

A L'ÉCHELLE DE 1/1,250,000

COMPRENANT LE RELIEF DU SOL
LES VOIES DE COMMUNICATION, CHEMINS DE FER
ROUTES ET CANAUX
LES DIVISIONS ADMINISTRATIVES, ETC.

DRESSÉE

D'APRÈS LES DOCUMENTS OFFICIELS

SOUS LA DIRECTION

DE

VIVIEN DE SAINT-MARTIN

4 FEUILLES COLORIÉES

PRIX : 15 FRANCS.

La même, collée sur toile avec gorge et rouleau et vernie.
Prix : 20 fr.

IV

DICTIONNAIRES

ET ATLAS

Bouillet : *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, contenant : 1° l'histoire proprement dite ; 2° la biographie universelle; 3° la mythologie ; 4° la géographie ancienne et moderne. Ouvrage revu et continué par M. A. Chassang, inspecteur général de l'Université; 28e édition entièrement refondue. 1 vol. grand in-8 de 2084 p. à deux colonnes, pouvant se diviser en deux parties, br. 21 fr.

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 75 c.; la demi-reliure en chagrin, 4 fr. 50 c.

Voir pour l'*Atlas* qui fait suite au Dictionnaire. page 27.

Joanne (P.) : *Dictionnaire géographique, administratif, postal, statistique et archéologique de la France, de l'Algérie et des colonies*, contenant pour chaque commune la condition administrative, la population ; la situation géographique, l'altitude ; la distance des chefs-lieux de canton, d'arrondissement et de département ; les bureaux de poste, les stations et correspondances des chemins de fer et le bureau de télégraphie ; la cure ou succursale ; l'indication de tous les établissements d'utilité publique ou de bienfaisance ; tous les renseignements administratifs, judiciaires, ecclésiastiques, militaires, maritimes, le commerce ; l'industrie ; l'agriculture ; les richesses minérales ; la nature du terrain ; enfin les curiosités naturelles ou archéologiques ; les collections d'objets d'art ou de sciences ; avec la description détaillée de tous les cours d'eau, de tous les canaux, de tous les phares, de toutes les montagnes, et des notices géographiques, administratives, statistiques sur les 86 départements, une introduction sur la France, etc. Nouvelle édition, entièrement refondue (*en préparation*).

Joanne (P.) : *Petit Dictionnaire géographique de la France*, ouvrage abrégé du précédent; nouvelle éd. 1 v. in-16, cart. en percal. gauf. 6 fr.

Vivien de Saint-Martin : *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, contenant : 1° la Géographie physique ; 2° la Géographie politique ; 3° la Géographie économique 4° l'Ethnologie ; 5° la Géographie historique ; 6° la Bibliographie.

L'ouvrage formera quatre magnifiques volumes in-4, format du *Dictionnaire de la langue française de M. E. Littré*, imprimés sur trois colonnes. Chaque volume contiendra environ 100 feuilles, soit 800 pages.

La publication a lieu par fascicules de 10 feuilles (80 pages). — Chaque fascicule se vend 2 fr. 50 c. Il en paraît environ 4 par an.

En vente : les vingt-huit premiers fascicules.

Tome Ier (lettres A-C.), 1 vol. comprenant 13 fascicules, broché.	27 fr. 50
Relié.	32 fr. 50
Tome II (lettres D-J), 1 vol. comprenant fascicules, broché.	32 fr
Relié.	37 fr

— *Atlas universel de géographie moderne, ancienne et du moyen âge*, construit d'après les sources originales et les documents actuels, mémoires, voyages, travaux géodésiques, cartes particulières et officielles, avec un texte analytique. Environ 110 cartes in-folio gravées sur cuivre, sous la direction de MM. Et. Collin et Delaune, et publiées par livraison. Chaque livraison contiendra 3 cartes et se vendra 6 fr. Les cinq premières sont en vente. Le prix de chaque carte variera selon l'importance de la fabrication. Ce prix, en aucun cas, ne sera inférieur à 2 fr. 50.

Voir, pour plus de détails, p. 6.

V

NOUVELLE CARTE DE FRANCE

AU 1/100,000

DRESSÉE PAR LE SERVICE VICINAL

Par ordre du Ministre de l'Intérieur

Cette carte formera environ 600 feuilles de 28 centimètres sur 38.

L'échelle adoptée se prête à une évaluation prompte des distances.

L'emploi de quatre couleurs, le rouge pour les voies de communication et la population, le bleu pour les cours d'eau, le vert pour les bois et les forêts, le noir pour les autres indications, permet de faire ressortir avec une grande netteté les nombreux renseignements que l'on est en droit de demander à une carte à grande échelle.

Il est essentiel, pour qu'un pareil document ne perde pas de sa valeur au bout d'un certain temps, qu'il représente toujours fidèlement et complètement l'état actuel des voies de communication, en lacunes ou construites. L'organisation du personnel du service vicinal, composé de 5,000 agents répartis sur tout le territoire de la France, permet d'assurer la *mise à jour constante* de la carte au 1/100,000.

Un tableau d'assemblage, tenu à la disposition des personnes qui en feront la demande, indique l'état actuel d'avancement de la carte. 197 planches sont actuellement en vente. D'autres feuilles paraîtront à bref délai et la publication suivra un cours régulier.

Chaque feuille se vend séparément 75 centimes.

On peut se procurer, au prix de 5 francs, un carton spécialement établi pour renfermer les feuilles de la Carte.

LISTE DES FEUILLES PARUES AU 1er OCTOBRE 1885

AIN	....
AISNE	*Chauny, — Château-Thierry, — Fismes, — Guise, — Laon, — Saint-Quentin, — Soissons, — Vervins.*
ALLIER	....
ALPES (BASSES-)	....
ALPES (HAUTES-)	....
ALPES-MARITIMES	....
ARDÈCHE	....
ARDENNES	*Château-Porcien, — Givet, — Hautes-Rivières, — Mézières-Charleville, — Rethel, — Sedan, — Vouziers.*
ARIÈGE	....
AUBE	*Aix-en-Othe, — Arcis-sur-Aube, — Bar-sur-Aube, — Brienne, — Nogent-sur-Seine, — Romilly, — Troyes.*
AUDE	....
AVEYRON	....
BELFORT (territoire de)	*Belfort, — Guebviller.*
BOUCHES-DU-RHONE	....
CALVADOS	*Bayeux, — Douvres-La Délivrande, — Vire.*
CANTAL	....
CHARENTE	*Confolens, — Mansle, — Ruffec.*
CHARENTE-INFÉRIEURE	*Aulnay, — Oléron (île d'), — Ré (île de), — Rochefort, — Rochelle (La), — Royan.*
CHER	*Aubigny.*
CORRÈZE	....
CORSE	....
COTE-D'OR	*Beaune* Est, — *Châtillon-sur-Seine, — Dijon, — Is-sur-Tille, — Montbard* Est.
COTES-DU-NORD	....
CREUSE	*Aubusson, — Bourganeuf, — Souterraine (La).*
DORDOGNE	*Nontron.*
DOUBS	*Audincourt, — Baume-les-Dames, — Montbéliard, — Pontarlier.*
DROME	....

EURE..................	*Andelys (Les),* — *Bernay,* — *Conches,* — *Evreux,* — *Gisors,* — *Pont-Audemer* — *Verneuil.*
EURE-ET-LOIR..........	*Bonneval,* — *Chartres,* — *Châteaudun,* — *Dreux,* — *Illiers,* — *Nogent-le-Rotrou.*
FINISTÈRE.............	....
GARD..................	....
GARONNE (HAUTE-)......	....
GERS..................	....
GIRONDE...............	....
HÉRAULT...............	....
ILLE-ET-VILAINE.......	....
INDRE.................	*Aigurande,* — *Blanc (Le),* — *Châtillon-sur-Indre,* — *Valençay.*
INDRE-ET-LOIRE........	*Amboise,* — *Chinon,* — *Loches,* — *Sainte-Maure,* — *Tours.*
ISÈRE.................	*Voiron.*
JURA..................	*Dôle.*
LANDES................	....
LOIR-ET-CHER..........	*Blois* Ouest, — *Romorantin,* — *Salbris,* — *Vendôme.*
LOIRE.................	....
LOIRE (HAUTE-)........	....
LOIRE-INFÉRIEURE......	*Nantes,* — *Pornic.*
LOIRET................	*Beaugency,* — *Ferté-Saint-Aubin (La),* — *Gien,* — *Pithiviers.*
LOT...................	....
LOT-ET-GARONNE........	....
LOZÈRE................	*Florac.*
MAINE-ET-LOIRE........	*Angers,* — *Cholet,* — *Doué-la-Fontaine,* — *Durtal,* — *Saumur.*
MANCHE................	*Saint-Lô.*
MARNE.................	*Châlons-sur-Marne,* — *Montmirail,* — *Reims* Nord, — *Reims* Sud, — *Sainte-Menehould,* — *Suippes,* — *Vertus,* — *Vitry-le-François.*
MARNE (HAUTE-)........	*Chaumont,* — *Langres* Est, — *Langres* Ouest, — *Nogent,* — *Saint-Dizier,* — *Wassy.*

MAYENNE..............	*Evron, — Mayenne.*
MEURTHE-ET-MOSELLE...	*Baccarat, — Château-Salins, — Longuyon, — Lunéville, — Metz, — Nancy, — Sarrebourg, — Pont-à-Mousson, — Thionville.*
MEUSE................	*Bar-le-Duc, — Commercy, — Montmédy, — Stenay, — Vaucouleurs, — Verdun.*
MORBIHAN.............	....
NIÈVRE...............	....
NORD.................	*Avesnes, — Cambrai, — Cateau (Le).*
OISE.................	*Crépy-en-Valois, — Senlis.*
ORNE.................	*Alençon, — Argentan, — Domfront, — Laigle, — Mortagne.*
PAS-DE-CALAIS........	....
PUY-DE-DOME..........	....
PYRÉNÉES (BASSES-).....	....
PYRÉNÉES (HAUTES-).....	....
PYRÉNÉES-ORIENTALES ..	....
RHONE	....
SAONE (HAUTE-)........	*Champlitte, — Gray, — Jussey, — Luxeuil, Vesoul.*
SAONE-ET-LOIRE........	....
SARTHE...............	*Bonnétable, — Château-du-Loir, — Flèche (La), — Mans (Le)* Nord, — *Mans (Le)* Sud, — *Sablé, — Saint-Calais.*
SAVOIE...............	....
SAVOIE (HAUTE)........	....
SEINE................	*Paris* Est, — *Paris* Ouest.
SEINE-INFÉRIEURE.......	*Dieppe, — Fécamp, — Havre (Le)* Nord, — *Havre (Le)* Sud, — *Pavilly, — Rouen, — Yvetot.*
SEINE-ET-MARNE........	*Château-Landon, — Fontainebleau, — Meaux, — Melun, — Montereau, — Provins.*
SEINE-ET-OISE	*Dourdan, — Etampes, — Mantes, — Pontoise.*
SÈVRES (DEUX-)........	*Bressuire, — Mothe-Saint-Héraye (La), — Niort, — Parthenay.*
SOMME................	....
TARN.................	....

TARN-ET-GARONNE........	....
VAR....................	....
VAUCLUSE...............	....
VENDÉE...............	*Challans, — Chantonnay, — Fontenay-le-Comte, — Herbiers (Les), — Luçon, — Montaigu, — Noirmoutier (Ile de)* Nord, *— Noirmoutier (Ile de)* Sud, *— Roche-sur-Yon (La), — Sables-d'Olonne (Les), — Saint-Gilles-sur-Vie, — Yeu (Ile d').*
VIENNE.................	*Châtellerault, — Lussac-les-Châteaux, — Mirebeau, — Montmorillon, — Poitiers* Est, *— Poitiers* Ouest.
VIENNE (HAUTE-)........	*Bellac, — Limoges, — Rochechouart, — Saint-Yrieix.*
VOSGES.................	*Darney, — Épinal, — Gérardmer, — Mirecourt. — Neufchâteau, — Saint-Dié.*
YONNE..................	*Sens, — Tonnerre.*

ATLAS
DU DÉPARTEMENT DE L'AISNE
ET DE SES ABORDS

Composé de 16 feuilles de la Nouvelle carte de France. 1 vol. in-4, cartonné.. 15 fr.

ATLAS
DU DÉPARTEMENT DE LA VENDÉE
ET DE SES ABORDS

Composé de 17 feuilles de la Nouvelle carte de France. 1 vol. in-4, cartonné.. 15 fr.

CARTE
DES ENVIRONS DE PARIS
D'APRÈS LA CARTE DE FRANCE AU 1/100,000e

Une feuille en couleur.. 1 fr.
La même collée sur toile et pliée avec cartons............... 3 fr.

VI

COLLECTION DES GUIDES JOANNE

LES VOLUMES SONT CARTONNÉS EN PERCALINE GAUFRÉE ET CONTIENNENT UN GRAND NOMBRE DE CARTES ET DE PLANS

(Ceux dont le titre n'est pas suivi du nom de l'auteur sont de M. **Joanne.**)

I. GUIDES DIAMANT

POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

FORMAT IN 32

FRANCE

Aix-les-Bains, Marlioz et leurs environs, par le Dr *Maximin Legrand* et *P. Joanne.* 1 vol. 2 fr.

Biarritz et autour de Biarritz, par *Germond de Lavigne.* 1 vol. 2 fr.

Bordeaux, Arcachon, Royan, Soulac-les-Bains. 1 vol. 2 fr.

Boulogne-sur-Mer, Berck, Calais, Dunkerque, par *Michelant.* 1 vol. 2 fr.

Bretagne, avec un appendice sur les îles anglaises de Jersey et de Guernesey. 1 v. 4 fr.

Dauphiné et Savoie. 1 vol. 6 fr.

Dieppe et le Tréport (Ault. — Cayeux-sur-Mer — Le Crotoy — Saint-Valery-sur-Somme). 1 vol. 2 fr.

Eaux minérales des Vosges (Vittel) — Contrexéville — Plombières — Bains — Luxeuil — Bourbonne — Gérardmer), par *Am. Bouloumié,* 1 vol. 3 fr.

Environs de Paris. 1 vol. 2 fr. 50

France. 1 vol. 6 fr.

Le Havre, Étretat, Fécamp, Saint-Valery-en-Caux, Yport. 1 vol. 2 fr.

Lyon et ses environs. 1 vol. 2 fr.

Marseille et ses environs, par *Alfred Saurel.* 1 vol. 2 fr.

Mont-Dore (Le) et **les eaux minérales d'Auvergne** (La Bourboule — Châtelguyon — Royat — Saint Nectaire—Saint-Alyre). 1 vol. 2 fr.

Normandie. 1 vol. 4 fr. 50

Paris. 1 vol. 5 fr.

Paris, en anglais. 3 fr. 50

Pyrénées. 1 vol. 5 fr.

Stations d'hiver (les) **de la Méditerranée.** 1 vol. 5 fr.

Trouville et les **bains de mer du Calvados** (Trouville—Deauville—Honfleur — Villerville — Villers-sur-Mer — Houlgate — Beuzeval — Dives — Cabourg — Lion-sur-Mer — Langrune — Saint-Aubin — Courseulles — Asnelles — Arromanches — Port-en-Bessin). 1 vol. 2 fr.

Vals et le **Vivarais,** par *Chaballier* 1 vol. 2 fr.

Vichy et ses environs, par *L. Piesse,* 1 vol. 2 fr.

Vosges, Alsace et **Lorraine.** 1 vol. 5 fr.

ÉTRANGER

Belgique. 1 vol. 5 fr.

Espagne et **Portugal,** par *Germond de Lavigne.* 1 vol. 5 fr.

Hollande et **Bords du Rhin.** 1 vol. 5 fr.

Italie et **Sicile.** 1 vol. 6 fr.

Londres et ses environs, par *Louis Rousselet.* 1 vol. 5 fr.

Rome et ses environs. 1 vol. 6 fr.

Suisse. 1 vol. 6 fr.

Autriche-Hongrie, Tyrol, Bavière méridionale. 1 vol. 6 fr

II. GRANDS GUIDES

POUR LA FRANCE ET L'ÉTRANGER

FORMAT IN-16

FRANCE ET ALGÉRIE

Itinéraire général de la France, par *Ad.* et *P. Joanne*. 15 vol. qui se vendent séparément :

Paris illustré. 1 vol. 15 fr.

Environs de Paris illustrés. 1 vol. 10 fr.

Jura et Alpes françaises. 1 vol. 15 fr.

Provence. 1 vol. 7 fr. 50

Corse. 1 vol. 5 fr.

Auvergne, Morvan, Velay. 1 vol. 10 fr.

La Loire. 1 vol. 7 fr. 50

De la Loire à la Gironde. 1 vol. 7 fr. 50

Pyrénées. 1 vol. 15 fr.

Gascogne et **Languedoc**. 1 vol. 7 fr. 50

Cévennes. 1 vol. 7 fr. 50

Bretagne. 1 vol. 10 fr.

Normandie 1 vol. 12 fr.

Nord. 1 vol. 9 fr.

Champagne et **Ardennes**. 1 vol. 7 fr. 50

Guide du voyageur en France, par *Richard*. 1 vol. 12 fr.

Fontainebleau, son palais, ses jardins. 1 vol. 3 fr.

De Paris à Bordeaux. 1 vol. 4 fr. 50

De Paris à Lyon. 1 vol. 5 fr.

De Lyon à la Méditerranée. par *P. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. 5 fr.

De Paris à la Méditerranée, comprenant de Paris à Lyon, par *P. Joanne*, et de Lyon à la Méditerranée. par *P. Joanne* et *J. Ferrand*. 1 vol. 9 fr.

Atlas du Chemin de fer de Marseille à Gènes. 1 vol. petit in-8, avec 27 gravures, cartes ou plans, broché. 1 fr. 50

Algérie, Tunisie et **Tanger**. par *L. Piesse*. 1 vol. 15 fr.

ÉTRANGER

Espagne et Portugal, par *Germond de Lavigne*. 1 vol. 18 fr.

Europe (Guide aux bains d'). par *Ad. Joanne* et le docteur *A. Le Pileur*. 1 vol. 12 fr.

Italie et Sicile, par *A. J. Du Pays* et *P. Joanne*. 3 vol. qui se vendent séparément :

Italie du Nord. 1 vol. 12 fr.
Italie du Centre. 1 vol. 12 fr.
Italie méridionale et Sicile. 1 vol. 15 fr.

Orient, par le Dr *E. Isambert* et *Ad. Chauvet*. 3 vol. qui se vendent séparément :

Grèce et *Turquie d'Europe*. 1 vol. (Epuisé, en réimpression).
Malte, Egypte, Nubie, Abyssinie, Sinaï. 1 volume. 30 fr.
Syrie et *Palestine*. 1 vol. et un atlas. 36 fr.

Suisse, Mont-Blanc, Chamonix et vallées italiennes. 2 vol. 15 fr.

III. GUIDES ET CARTES

POUR LES VOYAGEURS PAR DIVERS AUTEURS :

Besson : *Évian-les-Bains*, guide du baigneur et du touriste. 1 vol. in-16, br. 2 fr

Carte de France, dressée sous la direction de M. *Vivien de Saint-Martin*, à l'échelle de 1/1 250 000, indiquant le relief du sol, les voies de communication, les chemins de fer, les routes et canaux, les divisions administratives, etc. 4 feuilles gravées sur cuivre. 15 fr.

La même carte, collée sur toile et pliée dans un étui. 20 fr.

Carte des chemins de fer français (1885) 1 feuille de 80 cent. de hauteur sur 1 mètre 5 cent. de largeur, collée sur toile. 7 fr.

La même carte, imprimée sur calicot. 5 fr.

Cartes des départements de la France, par *Joanne*. 86 cartes imprimées en couleur ; prix de chaque carte pliée et cartonnée, 50 c.

Les mêmes, en feuilles. 25 c.

Carte des environs de Paris, collée sur toile pliée et cartonnée. 3 fr.

Carte des environs de Paris (est) pliée et cartonnée. 1 fr.

Carte des environs de Paris (ouest), pliée et cartonnée. 1 fr.

Carte des environs de Rouen, pliée et cartonnée, 2 fr.

Ces 4 cartes sont extraites de la carte de France au 1/100000e dressée par le service vicinal, sous la direction de M. *Anthoine*, ingénieur.

Carte de la forêt de Fontainebleau et de ses environs, dressée par le service vicinal de la carte de France au 1/100,000e, collée sur toile pliée et cartonnée. 2 fr. 50

Carte des plages de Normandie, de Cabourg à Yport, dressée par le service vicinal de la carte de France au 1/100,000e, collée sur toile pliée et cartonnée. 3 fr.

Carte de l'Algérie, dressée à l'échelle de 1/1,000,000e, par le commandant *Niox*, d'après les documents publiés par le ministre de la guerre, et des travaux inédits. 1 feuille. 2 fr.

Carte des Pyrénées centrales, avec les grands massifs du versant espagnol, par *Fr. Schrader*, collée sur toile et cartonnée. 3 fr.

Carte de la Suisse, dressée par M. *Vivien de Saint-Martin*, donnant l'altitude des principaux passages et sommets. 1 feuille gravée sur cuivre, collée sur toile, pliée et cartonnée 6 fr.

Carte de la Syrie, dressée par M. *Thuillier*, dessinateur-géographe sous la direction de MM. Rey et Chauvet, 2 feuilles collées sur toile, qui se vendent séparément, chacune. 10 fr.

I. *Carte du Nord de la Syrie*. 1 feuille de 92 centimètres de hauteur sur 64 centimètres de largeur.

II. *Carte de la Palestine et du Liban*, comprenant en outre les régions situées à l'est de l'Anti-Liban, du Jourdain et de la mer Morte. 1 feuille de 1m,04 de hauteur sur 75 centimètres de largeur.

IV. GUIDES DIAMANT

DE LA CONVERSATION

FORMAT IN-32

Chaque guide contient deux petites grammaires et deux petits vocabulaires des mots les plus usuels.

Français-allemand. 1 vol. 3 fr.

Français-anglais. 1 vol. 3 fr.

Français-italien. 1 vol. 3 fr.

Français-espagnol. 1 vol. 3 fr.

FORMAT PETIT IN-32

Français-anglais. 1 vol. 1 fr. 50

VII

VOYAGES

§ I. NOUVELLE COLLECTION FORMAT IN-16

AVEC GRAVURES ET CARTES

Chaque vol. : broché, 4 fr. — Relié en percaline, tr. rouges, 5 fr. 50

About (Ed.) : *La Grèce contemporaine*; 8e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Albertis (d') : *La Nouvelle-Guinée*, traduit de l'anglais par Mme Trigant. 1 vol. avec 64 gravures et 2 cartes.

Amicis (de) : *Constantinople*, traduit de l'italien par Mme J. Colomb; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures.
— *L'Espagne*, traduit par la même; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures.
— *La Hollande*, traduit par F. Bernard; 3e édit. 1 vol. avec 24 grav.

Belle (H.) : *Trois années en Grèce*. 1 vol. avec 32 gravures et 1 carte.

Cameron (V.-L.) : *Notre future route de l'Inde*. 1 vol. avec 29 gravures.

Cotteau (E.) : *De Paris au Japon à travers la Sibérie*. Voyage exécuté du 6 mai au 7 août 1881. 2e édit. 1 vol. avec 28 gravures et 3 cartes.
— *Un touriste dans l'extrême Orient*. Japon, Chine, Indo-Chine. 2e édit. 1 vol. avec 38 grav. et 3 cartes.

Daireaux (E.) : *Buenos-Ayres, la Pampa et la Patagonie*; 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 1 carte.

David (l'abbé) : *Journal de mon troisième voyage d'exploration dans l'Empire chinois*. 2 vol. avec 32 gravures et 3 cartes.

Fonvielle (W. de) : *Les affamés du pôle Nord*, récit de l'expédition du major Greely, d'après les journaux américains. 1 vol. avec 19 grav. et 1 carte.

Garnier (F.) : *De Paris au Tibet*. 1 vol. avec 30 gravures et 1 carte.

Hübner (baron de) : *Promenade autour du monde*; 7e édition. 2 vol. avec 48 gravures.

Lamothe (de) : *Cinq mois chez les Français d'Amérique*. Voyage au Canada et à la Rivière Rouge du Nord; 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures et une carte.

Largeau (V.) : *Le Pays de Rirha-Ouargla*. Voyage à Radamès. 1 vol. avec 12 gravures et une carte.

Largeau (V.) : *Le Sahara algérien; les Déserts de l'Erg*; 2e édition. 1 vol. avec 17 gravures et 3 cartes.

La Selve (E.) : *Le Pays des nègres* Voyage à Haïti. 1 vol. avec 24 gravures et une carte.

Leclercq (J.) : *Voyage au Mexique*; de New-York à Vera-Cruz par terre. 1 vol. avec 36 grav. et 1 cart.

Marche (A.) : *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*. Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogooué; 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures et une carte.

Markham : *La Mer glacée du pôle*; souvenirs d'un voyage sur l'*Alerte* (1875-1876), traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. 1 vol. avec 32 gravures et 2 cartes.

Montano (Dr) : *Voyage aux Philippines*. 1 vol. avec gravures et carte.

Montégut (E.) : *En Bourbonnais et en Forez*; 2e édit. 1 vol. avec 24 grav.
— *Souvenirs de Bourgogne*; 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Pfeiffer (Mme) : *Voyage d'une femme autour du monde*; 5e édition. 1 vol. avec 42 gravures et une carte.
— *Mon second voyage autour du monde*; 4e édition. 1 vol. avec 32 gravures et une carte.
— *Voyage à Madagascar*. 1 vol. avec 24 gravures et une carte.

Piétri (le capit.) : *Les Français au Niger*. 1 vol. avec 28 gravures.

Reclus (A.) : *Panama et Darien*. Voyages d'exploration (1876-1878). 1 vol. avec 60 gravures et 4 cartes.

Reclus (E.) : *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe*. Paysages de la nature tropicale; 2e édition. 1 vol. avec 21 gravures et 1 carte.

Simonin (L.) : *Le Monde américain*; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Taine (H.), de l'Académie française : *Voyage en Italie;* 4ᵉ édition. 2 vol. avec 48 gravures.
—*Voyage aux Pyrénées;* 10ᵉ édition. 1 vol. avec 24 gravures.
— *Notes sur l'Angleterre;* 7ᵉ édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Weber (de) : *Quatre ans au pays des Boërs.* 1 vol. avec 25 gravures et une carte.

Wey (Fr.) : *Dick Moon en France.* 2ᵉ édition. 1 vol. avec 24 gravures.

§ II

FORMATS DIVERS

Abbadie (Arnaud d') : *Douze ans de séjour dans la Haute-Ethiopie* (*Abyssinie*). Tome Iᵉʳ. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

Agassiz (M. et Mᵐᵉ) : *Voyage au Brésil,* traduit de l'anglais, par F. Vogeli et abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 16 gravures et 1 carte. 2 fr. 25
Le même ouvrage, avec 4 gravures. 1 vol. 1 fr. 25

Amicis (de) : *Constantinople.* 1 vol. gr. in-8, avec 183 gravures. 15 fr.
— *Le Maroc.* 1 vol. in-4, avec 200 gravures. 30 fr.
— *Souvenirs de Paris et de Londres*, 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Augé: *Voyage aux sept merveilles du monde.* 1 vol. in-16, avec 21 gravures. 2 fr. 25

Aunet (Mᵐᵉ L. d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg.* 1 vol. in-16, avec 34 gravures. 2 fr. 25
Le même, avec 4 grav. 1 vol. 1 fr. 25

Baines (Th.) : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*, traduits et abrégés par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 22 grav. et 1 carte. Prix. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures 1 fr. 25

Baker (W.) : *Découverte de l'Albert N'yanza*, traduit de l'anglais par Gustave Masson. 1 vol. in-8, avec 8 gravures et 2 cartes.
Epuisé, sera réimprimé.
Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 16 gravures et 2 cartes. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25
— *Ismailia.* Récit d'une expédition dans l'Afrique centrale pour l'abolition de la traite des noirs, traduit par H. Vattemare. 1 vol. in-8, avec 56 grav. et 2 cartes. 10 fr.

Baldwin : *Du Natal Zambèse.* (1861-1866.) Récits de chasse. Traduction de Mᵐᵉ Henriette Loreau, abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 14 grav. et 1 carte. 2 fr. 25
Le même avec 4 gravures. 1 fr. 25

Blunt (Lady) : *Voyage en Arabie.* Pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe. Tome Iᵉʳ. 1 vol. in-8, avec 60 gravures. 10 fr.

Bousquet : *Le Japon de nos jours et les échelles de l'Extrême Orient.* 2 v. in-8, avec 3 cartes. 15 fr.

Burton (le C.) : *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, traduit de l'anglais par Mᵐᵉ H. Loreau. 1 vol. in-8, avec 37 gravures.
Epuisé, sera réimprimé.
— *Voyages à la Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*, abrégés par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 12 gravures et 3 cartes. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Cameron (le commandant) : *A travers l'Afrique.* Voyage de Zanzibar à Benguela, trad. de l'anglais par Mᵐᵉ Loreau. 1 vol. in-8, avec 139 grav., 1 carte et 4 fac-simile. Prix. 10 fr.

Crevaux (Dʳ) : *Voyages dans l'Amérique du Sud*, 1 volume in-4, avec 253 gravures, 4 cartes et 6 fac-similes. 50 fr.

Dixon : *La Russie libre*, traduit de l'anglais par Em. Jonveaux. 1 vol. in-8, avec 75 grav. et 1 carte. 10 fr.

Dixon : *La Conquête blanche*, traduit par H. Vattemare. 1 vol. in-8, avec 118 gravures. 10 fr.

Du Camp : *Le Nil; Egypte et Nubie.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Duveyrier (H.) : *La Tunisie.* 1 vol. in-8. 2 fr.

Estournelles de Constant (d') : *La Vie de province en Grèce.* 1 volume in-16. 3 fr. 50

Gallieni (le commandant) : *Voyage au Soudan français* (Haut Niger et pays de Ségou; 1879-1881). 1 vol. avec 140 gravures, 2 cartes et 15 plans 15 fr.

Garnier (F.) : *Voyage d'exploration en Indo-Chine.* 2 vol. in-4, contenant 158 gravures sur bois, avec 1 atlas in-folio cartonné, renfermant 12 cartes, 10 plans, 2 eaux-fortes, 10 chromo-lithographies, 4 lithographies à 3 teintes et 31 lithographies à 2 teintes. 200 fr.

— *Voyage d'exploration en Indo-Chine* effectué par une commission française présidée par le capitaine de frégate Doudart de Lagrée. Relation empruntée au journal *Le Tour du Monde*, revue et annotée par Léon Garnier. 1 vol. avec 211 grav. et 2 cartes. 15 fr.

Le même ouvrage, sur papier de Chine 30 fr.

Gobineau (comte de) : *Trois ans en Asie* (1856-1858). 1 vol. in-8. 3 fr.

Gourdault (J.) : *Voyage au pôle nord des navires* la Hansa *et* la Germania, rédigé d'après les relations officielles. 1 vol. in-8, avec 80 gravures et 3 cartes. 10 fr.

— *L'Italie*, description de toute la péninsule depuis les passages alpestres exclusivement, jusqu'aux régions extrêmes de la grande Grèce. 1 beau vol. in-4, avec 400 gravures. 50 fr.

— *La Suisse.* Etudes et voyages à travers les 22 cantons. 1re partie : cantons de Genève, Vaud, Valais, Berne, Unterwalden, Lucerne, Zug, Schwyz et Uri. 1 vol. in-4 avec 450 gravures. 50 fr.

— 2e partie : Cantons d'Appenzell, Argovie, Bâle, Fribourg, Glaris, Grisons, Neuchâtel, Saint-Gall, Schaffouse, Soleure, Tessin, Thurgovie et Zurich. 1 vol. in-4 avec 375 gravures. 50 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Gourdault (J.) : *La Suisse pittoresque.* 1 vol. in-8, avec gravures. 3 fr.

— *L'Italie pittoresque.* 1 vol. in-8, avec gravures. 3 fr.

— *Rome et la campagne romaine.* 1 vol. in-8 avec gravures. 3 fr.

Grandidier : *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar.* Environ 28 vol. grand in-4, avec 500 planches en coul. et 700 planches en noir. En cours de publication, par livraisons.

Demander le prospectus.

Hayes (le Dr) : *La mer libre du pôle*, voyage de découvertes dans les mers arctiques (1860-1864), traduit de l'anglais par M. F. de Lanoye. 1 vol. avec 70 gravures et 3 cartes. Epuisé, sera réimprimé.

Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 14 grav. et 1 carte. 2 fr. 25.

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

— *La terre de désolation*, excursion d'été au Groënland, trad. par J.-M.-L. Reclus. 1 vol. in-8, avec 430 gravures et 1 carte. 10 fr.

Le même ouvrage, sur papier de Chine 25 fr.

Hervé et **de Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle articque.* 1 vol. in-16, avec 40 gravures 2 fr. 25

Hübner (le baron de) : *Promenade autour du monde* (1871). Nouvelle édition. 1 vol. in-4, avec 316 gr. 50 fr.

Hugo (Victor) : *Le Rhin.* 3 volumes in-16. 10 fr. 50

Kanitz : *La Bulgarie danubienne* et *le Balkan*, études de voyage (1860-1880). Edition française. 1 vol. in-8, avec 100 grav. et 1 carte. 25 fr.

Kœchlin-Schwartz : *Un touriste en Laponie.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Kraft (H.) *Souvenirs de notre tour du monde.* 1 vol. in-8 avec 24 phototypies et 5 cartes. 15 fr.

Lamartine : *Voyage en Orient.* 2 vol. in-8, avec gravures sur acier. 15 fr.

Le même ouvrage, sans gravures. 2 vol. in-16. 7 fr.

Lanoye (F. de) : *Le Nil et ses sources.* 1 vol. in-16, avec 32 gravures et cartes. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

— *La Sibérie.* 1 vol. in-16, avec 48 gravures. 2 fr. 25

— *La mer polaire*, voyage de *l'Erèbe* et de *la Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin. 1 vol. in-16, avec 29 gravures et des cartes. 2 fr. 25

Laure (Mme D.-F.) : *De Marseille à Shang-Hai et Yédo.* Récits d'une Parisienne. 1 volume in-16 avec 1 carte. 3 fr. 50

Legrelle : *Le Volga.* Notes sur la Russie. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Lejean (G.) : *Voyage en Abyssinie.* 1 vol. in-4 et atlas. 20 fr.

Le Tour du monde. (Voyez p. 3.)
Table décennale du Tour du monde (1860-1869). Brochure in-4. 1 fr.

Lenthéric. *La région du Bas-Rhône.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Liégeard (Stéphen) : *Vingt journées d'un touriste au pays de Luchon.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

— *A travers l'Engadine, la Valteline, le Tyrol du Sud et les lacs de l'Italie supérieure.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

— *Une visite aux Monts-Maudits* (ascension du Néthou). 1 vol. in-16. 1 fr.

Livingstone (David) : *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol. in-8, avec 45 gravures et 2 cartes. 10 fr.

— *Dernier journal*, voyage au centre de l'Afrique (1866-1873), suivi du récit des derniers moments de l'illustre voyageur et du transport de ses restes. Traduit par Mme H. Loreau. 2 vol. in-8, avec 45 gravures et 2 cartes. 20 fr.
Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 14 gravures et 1 carte, 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Livingstone (David et Charles) : *Explorations du Zambèse et de ses affluents*, et découverte des lacs Chiroua et Nyassa (1858-1864), traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol. in-8 avec 47 gravures et 4 cartes. 10 fr.
Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 20 gr. et 1 carte. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Long (le commandant de) : *Voyage de la Jeannette*, journal de l'expédition, édité par les soins de la veuve de l'auteur, et traduit de l'anglais par M. Frédéric Bernard. 1 vol. in-8 avec 62 gravures et 10 cartes. 10 fr.

Lortet (Dr) : *La Syrie d'aujourd'hui.* 1 vol. in-4 avec 350 gravures et 5 cartes. 50 fr.

Mage (le L.) : *Voyage dans le Soudan occidental* (Sénégambie et Niger, 1866-1868). Edition abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16. avec 16 gravures et 1 carte. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Marbeau : *Slaves et Teutons*, notes et impressions de voyage. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Marcoy (Paul) : *Voyage à travers l'Amérique du Sud*, de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique. 2 vol. in-4, avec 626 gravures et 20 cartes. 50 fr.

Marmier (X.), de l'Académie française : *Lettres sur le Nord.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

— *Un été au bord de la Baltique et de la mer du Nord.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

— *De l'Est à l'Ouest.* 1 volume in-16. 3 fr. 50

— *Nouveaux récits de voyages.* 1 vol. in-16 3 fr. 50

Mas (S. de) : *La Chine et les puissances chrétiennes.* 2 v. in-16. 2 fr. 50

Milton et **Cheadle** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, à travers le Canada, les montagnes Rocheuses et la Colombie anglaise, traduit de l'anglais par J. Belin de Launay. 1 vol. in-8, avec 22 gravures et 2 cartes. 10 fr.
Le même ouvrage, édition abrégée. 1 vol. in-16 avec 16 gravures et 2 cartes. 2 fr. 25
Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Molinari (G. de) : *Lettres sur les Etats-Unis et le Canada.* 1 volume in-16. 3 fr. 50

Montégut (Emile) : *L'Angleterre et ses colonies australes* (Australie, — Nouvelle-Zelande, — Afrique australe). 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Mouhot (Charles) : *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos.* 1 vol. in-16, avec 28 gravures et une carte. 2 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Nachtigal (Dr) : *Sahara et Soudan*, traduit de l'anglais. Tome Ier : Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanen, Borkou et Bornou. 1 vol. in-8, avec 99 gravures et 1 carte. 10 fr.

Nares : *Un voyage à la mer polaire*, traduit de l'anglais. 1 vol. in-8, avec 62 gravures. 10 fr.

Nordenskiöld : *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, traduit du suédois. 2 vol., avec 293 gravures sur bois, 3 gravures sur acier et 18 cartes. 30 fr.

Palgrave (W. G.) : *Une année de voyage dans l'Arabie centrale* (1861-1863), traduit de l'anglais par E. Jonveaux. 2 vol. in-8, avec 1 carte et 4 plans. 10 fr.

Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 12 gravures et 1 carte. 2 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Payer (le lieutenant) : *L'expédition du Tegetthof*, voyage de découvertes aux 80e-83e degrés de latitude nord, traduit de l'allemand par J. Gourdault. 1 vol. in-8, avec 68 gravures et 2 cartes. 10 fr.

Perron d'Arc : *Aventures d'un voyageur en Australie.* 1 vol. in-16, avec 25 gravures. 2 fr. 25

Pey : *L'Allemagne d'aujourd'hui*, 1861-1881. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Pfeiffer (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégés par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 16 grav. et 1 carte. 2 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Piassetsky : *Voyage à travers la Mongolie et la Chine*, traduit du russe. 1 vol., avec 80 gravures et 1 carte. 10 fr.

Prjévalski : *Mongolie et pays des Tangoutes.* Voyage de trois années dans l'Asie centrale, traduit du russe par G. Du Laurens. 1 vol. in-8, avec 42 grav. et 4 cartes. 10 fr.

Raynal (F.-E.) : *Les naufragés, ou vingt mois sur un récif des îles Auckland*, récit authentique. 1 vol. in-8, avec 40 grav. et une carte. 10 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Rousselet (L.) : *L'Inde des Rajahs.* Voyages dans l'Inde centrale et dans les présidences de Bombay et du Bengale ; 2e édit. 1 vol. in-4, avec 517 grav. et 5 cartes. 50 fr.

Rousset : *A travers la Chine.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Schweinfurth (G.) : *Au cœur de l'Afrique.* Voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale de 1868 à 1871, traduit de l'anglais, par Mme H. Loreau. 1 vol. in-8, 139 grav. et 2 cartes. 20 fr.

Le même ouvrage, édition abrégée, par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16 avec 16 grav. et 1 carte. 2 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Serpa Pinto (le major) : *Comment j'ai traversé l'Afrique*, traduit sur l'édition anglaise et collationné avec le texte portugais. 2 vol. in-8, avec 160 gravures. 20 fr.

Simonin : *Les grands ports de commerce de la France.* 1 volume in-16. 3 fr. 50

— *Les ports de la Grande-Bretagne.* 1 vol. in-16. 3 fr. 50

Speke : *Journal de la découverte des sources du Nil.* 1 vol. in-8, avec 3 cartes et 78 gravures d'après les dessins du capitaine Grant. 10 fr.

Le même ouvrage, édition abrégée par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 24 gravures et 3 cartes. 2 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Stanley (H.) : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, traduit de l'anglais par Mme H. Loreau. 1 vol. in-8, avec 60 gravures et 6 cartes. 10 fr.

Le même ouvrage, édition abrégée, par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16 avec 16 grav. et 1 carte. 1 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

— *A travers le continent mystérieux*, ou les sources du Nil, les grands lacs de l'Afrique équatoriale, le fleuve Livingstone et l'océan Atlantique, Voyage traduit sous la direction de Mme H. Loreau. 2 vol. in-8, avec 150 gravures et 9 cartes. 20 fr.

Taine (H.) : *Voyage aux Pyrénées*; 2e édit. 1 vol. in-8, tiré sur papier teinté; avec 350 gravures d'après les dessins de Gustave Doré. 10 fr.

Thomson (J.) : *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine*, traduit de l'anglais, par A. Talandier et Vattemare. 1 vol. in-8, avec 128 gravures. 10 fr.

Thomson (W.) : *Les abîmes de la mer*. Récits des croisières du *Porc-Epic* et de *l'Eclair* et des résultats obtenus par les dragages faits à bord de ces navires en 1868, 1869, 1870, traduit de l'anglais par le Dr Lortet. 1 vol. in-8, avec 94 gravures. 15 fr.

Trémaux (P.) : *Voyage en Egypte et en Ethiopie*. 1 vol. in-8. 4 fr.

— *Voyage au Soudan*. 1 vol. in-8. 4 fr.

Ujfalvy-Bourdon (Mme de) : *De Paris à Samarkand*, le Ferghanah, le Kouldja et la Sibérie occidentale. 1 vol. in-4, avec 273 gravures et 5 cartes. 50 fr.

Vambéry : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, de Téhéran à Khiva, à Bokhara et à Samarcand, par le grand désert Turkoman, traduit de l'anglais par M. E.-D. Forgues. 4 vol. in-8, avec 31 gravures et une carte. 20 fr.

Le même ouvrage, abrégé par J. Belin de Launay. 1 vol. in-16, avec 18 gravures et une carte. 2 fr. 25

Le même, avec 4 gravures. 1 fr. 25

Viardot (L.) : *Espagne et beaux-arts* 1 vol. In-16. 3 fr. 50

Wey (Fr.) : *Rome, description et souvenirs*, 5e édit. 1 vol. in-4, avec 370 grav. et un plan de Rome. 50 fr.

— *Rome italienne*. Chapitre complémentaire. 1 vol. in-4. 5 fr.

Whymper (E.) : *Escalades dans les Alpes*, traduit de l'anglais par Ad. Joanne. 1 vol. in-8, avec 75 gravures. 10 fr.

Whymper (Fr.) : *Voyages et aventures dans l'Alaska*, traduit de l'anglais par M. Emile Jonveaux. 1 vol. in-8, avec 37 gravures et 1 carte. 10 fr.

Wiener : *Pérou et Bolivie*. Récit de voyage, suivi d'études archéologiques et ethnographiques. 1 vol. in-8, avec plus de 1100 gravures, 27 cartes et 18 plans. 25 fr.

Yriarte (Ch.) : *Les bords de l'Adriatique* (Venise, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, le Monténégro et la rive italienne). 1 vol. in-4, avec 257 gravures. 50 fr.

Zurcher et **Margollé** : *Les ascensions célèbres* aux plus hautes montagnes du globe. 1 vol. in-16, avec 39 gravures. 2 fr. 25

VIII

GÉOGRAPHIE
ET
OUVRAGES DIVERS

Boissière : *L'Algérie romaine*. 2 vol. in-16. 7 fr.

Carapanos : *Dodone et ses ruines*. 1 vol. in-4, avec un album. 75 fr.

Club alpin-français : *Annuaire de* 1884. 1 vol. in-8, avec gravures et cartes. 18 fr.

Cortambert (Richard) : *Voyage pittoresque à travers le monde*. 1 vol. in-8, avec 81 gravures. 5 fr.
— *Mœurs et caractères des peuples*. (Europe, Afrique.) Morceaux extraits de divers auteurs. 1 vol. in-8, avec 60 gravures. 5 fr.
— *Mœurs et caractères des peuples*. (Asie, Amérique et Océanie. 1 vol. in-8, avec 60 gravures. 5 fr.

Daubrée : *La mer et les continents*. 1 vol. in-18. 25 c.

Delon : *Cent tableaux de géographie pittoresque*. 1 vol. in-4, avec 234 gravures, cart. 4 fr.

Desjardins (Ernest), membre de l'Institut, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure : *Atlas géographique de l'Italie ancienne*, composé de 7 cartes et d'un dictionnaire de tous les noms qui y sont contenus, avec l'indication de leurs positions et les renvois aux cartes de l'atlas. In-folio, demi-reliure. 4 fr.

— *Géographie historique et administrative de la Gaule romaine*. 4 vol. grand in-8 jésus. Ouvrage contenant une carte d'ensemble de la Gaule romaine, des cartes, eaux-fortes et gravures en couleurs tirées à part. et des gravures intercalées dans le texte.

Tome I. — *Introduction et géographie physique comparée : Époque romaine ; époque actuelle*. 1 vol. grand in-8 avec cartes. 20 fr.

Tome II. — *La conquête*, avec cartes et gravures. 1 vol. grand in-8. 20 fr.

Tome III. — *Organisation de la conquête : la province, la cité*. 1 vol. avec 21 planches, dont 10 cartes en couleurs, 2 gravures en taille-douce, 1 photogravure et 21 figures dans le texte. 20 fr.

L'ouvrage comprendra quatre volumes qui seront vendus séparément, ainsi que la grande carte comparée de la Gaule romaine.
Le Tome IV est sous presse.

— *Table de Peutinger*, d'après l'original conservé à Vienne, précédée d'une introduction historique et critique, et accompagnée : 1° d'un index alphabétique des noms et de la carte originale avec les lectures des éditions précédentes ; 2° d'un texte donnant, pour chaque nom, le dépouillement des auteurs anciens, des inscriptions, des médailles et le résumé des discussions touchant son emplacement ; 3° d'une carte de redressement, comprenant tous les noms à leur place et identifiés, quand cela est possible avec les localités modernes correspondantes ; 4° d'une seconde carte rétablissant la con-

formité des indications générales de la table avec les connaissances présumées des Romains sous Auguste (*Orbis pictus d'Agrippa*). L'ouvrage complet forme 18 livraisons in-folio, du prix de 10 fr. chacune.

La *Table de Peutinger*, dont l'original unique est conservé à la bibliothèque impériale de Vienne, est la copie faite au treizième siècle d'un document beaucoup plus ancien, remontant même, très certainement, à l'époque de l'empire romain et à la période comprise entre Auguste et les fils de Constantin. Cette carte représente l'*Orbis Romanus*. La copie du treizième siècle est exécutée sur onze feuilles de parchemin. Elle représente les régions provinciales, les provinces, les peuples et le réseau des routes de l'empire au quatrième siècle, avec les distances qui les séparent, distances exprimées en lieues gauloises.

Duval (Jules) : *Notre planète*. 1 vol. in-16. 3 fr. 50

— *Notre pays*. 1 vol. in-16. 1 fr. 25

Lacombe: *L'Angleterre*, géographie, climat, industrie. 1 vol. petit in-16, avec 9 gravures et 1 carte. 50 c.

Longnon : *Géographie de la Gaule au sixième siècle*. 1 vol. grand in-8, avec carte. 15 fr.

— *Atlas historique de la France*, depuis César jusqu'à nos jours, 35 planches grand in-folio, avec texte explicatif grand in-8.

La publication aura lieu en sept livraisons de cinq planches chacune, accompagnées d'un fascicule de texte. Il paraîtra au moins une livraison chaque année. La première livraison est en vente. Prix avec le texte, 11 fr. 50

Maunoir et **Duveyrier** : *L'année géographique*, revue mensuelle des voyages de terre et de mer; 2e série (1876-1878), 3 vol. in-16.

Chaque volume séparément. 3 fr. 50
Voir à *Vivien de Saint-Martin* pour les années 1862 à 1875.

Maury (Alfred), membre de l'Institut : *La terre et l'homme*, ou aperçu de géologie, de géographie et d'ethnologie générales. 1 volume in-16. 6 fr.

Pagézy (Jules), sénateur : *Mémoires sur le port d'Aigues-Mortes*. 1 vol. in-8 avec 3 cartes. 6 fr.

Reclus (Elisée) : *La terre*, description des phénomènes de la vie du globe :

Première partie : *Les continents*. 1 vol. grand in-8, avec 253 fig. et 25 cartes tirées en coul. 15 fr.

Deuxième partie : *L'océan, l'atmosphère, la vie*. 1 volume grand in-8, avec 230 cartes ou figures et 2 grandes cartes tirées à part en couleur. 15 fr.

— *Les phénomènes terrestres*. 2 vol. in-16 :

I. *Les continents*. 1 vol,

II. *Les mers et les météores*. 1 vol.

Chaque volume séparément. 1 fr. 25

— *Nouvelle géographie universelle* : La terre et les hommes.

(Voir page 4.)

Reclus (Onésime) : *La Terre à vol d'oiseau*. 1 vol. grand in-8 illustré avec de nombreuses gravures et des cartes. 20 fr.

— *Géographie*. La terre à vol d'oiseau. 2 vol. in-16, avec 370 gravures. 10 fr.

— *France, Algérie et colonies*. 1 vol. in-16, avec 120 gravures. 5 fr. 50

Saint-Paul (A.) : *Histoire monumentale de la France*. 1 vol. in-8, avec gravures. 3 fr.

Schliemann (H.) : *Mycènes*, recherches, fouilles et découvertes faites en 1876 à Mycènes et à Tyrinthe. Ouvrage traduit de l'anglais par J. Girardin. 1 vol. in-8, avec 549 grav. et 8 cartes ou plans. 25 fr.

Strabon : *Géographie*, traduction nouvelle par M. Amédée Tardieu, sous-bibliothécaire de l'Institut. 3 vol. in-16. 10 fr. 50

Vivien de Saint-Martin : *Histoire de la géographie*, et des découvertes géographiques, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8 et atlas in-folio de 12 cartes en couleur. 20 fr.

— *L'année géographique*, revue annuelle des voyages de terre et de mer (1862-1875). 13 vol. in-16.

Chaque volume séparément. 3 fr. 50
Les années 1870-1871 ne forment qu'un volume.
Voir à *Maunoir* et *Duveyrier* pour les années 1876 et suivantes.

IX

OUVRAGES D'ENSEIGNEMENT

§ 1. LIVRES CLASSIQUES.

Ansart (F.) : *Petite géographie moderne*. 1 vol. in-18, avec 30 gravures, cart. 80 c.

Brouard, inspecteur général de l'instruction publique : *Leçons de géographie*. 4 vol. in-16, cartonnés :

Cours élémentaire. — Livre de l'élève. 1 v. avec 49 grav., cart. 75 c.
Livre du maître, 1 fr. 50
Cours moyen, 1 vol. in-16, cart. 1 fr. 20
Cours supérieur préparatoire au certificat d'études. 1 vol. cart. 1 fr. 20

Cortambert : *Petite géographie générale*. 1 vol. in-18, br. 15 c.

— *Petite géographie illustrée du premier âge*, à l'usage des écoles et des familles ; 7e édition. 1 vol. in-18, avec 88 gravures ou cartes, cartonné en percaline gaufrée. 80 c.

— *Petite géographie illustrée de la France*, à l'usage des écoles primaires ; 6e édit. 1 vol. in-18, avec 75 gravures et une carte, cartonné en percaline gaufrée. 80 c.

— *Petit cours de géographie moderne*, avec un appendice pour la géographie de l'histoire sainte ; 24e édit. 1 v. in-16, avec 63 grav., cart. 1 fr. 50

— *Cours de géographie*, comprenant la description physique et politique, et la géographie historique des diverses contrées du globe ; 16e édit., avec grav. In-16, cart. 4 fr. 25

— *Le globe illustré*, geographie générale, à l'usage des écoles et des familles ; 5e éd., 1 vol. in-4, avec 130 grav., 16 cartes, cart. 4 fr.

— NOUVEAU COURS COMPLET DE GÉOGRAPHIE A L'USAGE DES LYCÉES ET DES COLLÈGES, contenant les matières indiquées par les programmes du 22 janvier 1885. 10 vol. in-16, cartonnés, avec gravures dans le texte, et accompagnés d'atlas in-8 correspondant aux matières enseignées dans chaque classe :

Notions élémentaires de géographie générale et notions sur la géographie physique de la France (classe préparatoire), 1 vol. 80 c.

Géographie élémentaire des cinq parties du monde (classe de Huitième). 1 vol. 80 c.

Géographie élémentaire de la France suivie d'un cadre pour une description de département (classe de Septième). 1 vol. 1 fr. 20

Géographie générale de l'Europe et du bassin de la Méditerranée (classe de Sixième). 1 vol. 1 fr. 50

Géographie générale de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie (classe de Cinquième). 1 volume. 1 fr. 50

Géographie physique et politique de la France (classe de Quatrième). 1 vol. 1 fr. 50

Géographie physique, politique et économique de l'Europe (classe de Troisième). 1 vol. 2 fr.

Géographie physique, politique et économique de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie (classe de Seconde). 1 vol. 3 fr.

Géographie physique, politique et économique de la France et de ses possessions coloniales, précédée de notions générales de géographie (classe de Rhétorique). 1 vol. 3 fr

Eléments de géographie générale (classe de Mathématiques préparatoires). 1 vol. 1 fr. 50

Voir pour les atlas, page 28

— COURS DE GÉOGRAPHIE, RÉDIGÉ CONFORMÉMENT AUX PROGRAMMES DE L'ENSEIGNEMENT SPÉCIAL. 3 vol. in-16, avec gravures et accompagnés d'atlas in-8 cart. :

Géographie physique, politique et économique, de l'Afrique, de l'Asie,

de l'Amérique et de l'Océanie (1re année). 1 vol. 1 fr. 50
Etude générale de l'Europe (2e année). 1 vol. 2 fr.
Géographie physique, politique, administrative et économique de la France et de ses possessions coloniales (3e année). 1 vol. 3 fr.

— COURS DE GÉOGRAPHIE, RÉDIGÉ CONFORMÉMENT AUX PROGRAMMES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES. 3 vol. in-16, avec grav., cart. en percaline gaufrée :
Notions élémentaires de géographie générale (1re année). 1 vol. 1 fr. 50
Géographie de l'Europe (2e année). 1 vol. 2 fr.
Géographie de la France et de ses possessions coloniales (3e année). 1 vol. 3 fr.

Fillias : *Géographie de l'Algérie*. 1 vol. in-16, avec grav. cart. 1 fr. 50

Joanne (Adolphe) : *Géographie des départements de la France*, avec un dictionnaire des communes. 86 vol. in-16, cartonnés.
Chaque département, accompagné d'une carte et de gravures, se vend séparément 1 fr.
La Géographie de la Seine. 1 vol. 1 fr. 50

Lemonnier, professeur au lycée Louis-le-Grand, et **Schrader** : *Éléments de géographie*, rédigés conformément aux programmes de 1882. 3 vol. in-4, cartonnés :
Ouvrage inscrit sur la liste des livres fournis gratuitement par la Ville de Paris à ses écoles communales.
Cours élémentaire. Premières notions de géographie. 1 vol. avec 33 cartes et 61 gravures. 1 fr.
Cours moyen. Géographie de la France, de l'Algérie et des colonies françaises. 1 vol. avec 34 cartes et 9 gravures. 1 fr. 60
Cours supérieur. Géographie des cinq parties du monde. Revision et développement de la géographie de la France. 1 vol. avec 44 cartes et 48 gravures. 2 fr. 40

Meissas et **Michelot** : *Petite géographie méthodique*, 1 vol. in-18, cartonné. 60 c.
— *Géographie sacrée*, avec un plan de Jérusalem. 1 v. in-18, cart. 1 fr. 25
— *Tableaux de géographie*, 28 tableaux de 49 cent. sur 34 cent.. 3 fr.
— *Manuel de géographie*, reproduisant les tableaux. In-18, cartonné. 75 c.
— *Géographie ancienne*, comparée avec la géographie moderne. 1 v.. in-16. cart. 2 fr. 50
— *Petite géographie ancienne*, 1 vol. in-18, cartonné. 1 fr.
— *Nouvelle géographie méthodique*, suivie d'un petit traité sur la construction des cartes. 1 vol. in-16 cartonné. 2 fr. 50

Pape-Carpantier (Mme) : *Premières notions de géographie et d'histoire naturelle* (Cours d'éducation et d'instruction primaire ; 1re année préparatoire). 1 vol. in-18, cartonné. 75 c.
— *Géographie ; premières notions sur quelques phénomènes naturels* (2e année prép.). 1 vol. in-18, cart. 75 c.
— *Premiers éléments de cosmographie ; géographie* (période élémentaire). 1 vol. in-18, cartonné. 1 fr. 50
— *Éléments de cosmographie ; géographie de l'Europe* (période moyenne). 1 vol. in-18. cart. 2 fr. 50

§ 2. ATLAS.

Atlas départemental de la France, de l'Algérie et des Colonies (Petit). 1 vol. petit in-8, cart. contenant 103 cartes coloriés. 1 fr.

Bouillet : *Atlas universel d'histoire et de géographie*. Ouvrage servant de complement au *Dictionnaire d'histoire et de géographie* du même auteur, et comprenant : 1. LA CHRONOLOGIE : la concordance des prinpales ères avec les années avant et après Jésus-Christ, et des tables chronologiques universelles; 2. LA GÉNÉALOGIE : des tableaux généalogiques des dieux et de toutes les familles historiques, et un traité élémentaire de l'art héraldique, qui comprend 12 planches coloriées; 3. LA GÉOGRAPHIE : 88 cartes de géographie ancienne et moderne, avec un texte explicatif indiquant les ressources et les divisions de chaque pays; nouvelle édition. 1 vol. grand in-8, broché. 30 fr.
Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 3 fr. 25 c.; la demi-reliure en chagrin, 5 fr.

Cortambert : *Petit atlas élémentaire de géographie moderne*, composé de 22 cartes tirées en couleur. in-4, broché. 90 c.

Inscrit sur la liste des livres fournis gratuitement par la ville de Paris à ses écoles communales.

Le même ouvrage, accompagné d'un texte explicatif en regard de chaque carte. 1 vol. in-4, cart. 1 fr. 10

L'Atlas, sans texte, suivi d'une carte du département demandé. 1 fr. 15

L'Atlas, avec texte, suivi d'une carte du département démandé. 1 fr. 35

— *Petit atlas géographique du premier âge*, contenant 9 cartes color. 1 vol. gr. in-18, cart. 80 c.

* — Atlas a l'usage de l'enseignement général :

* *Petit atlas de géographie moderne*. 20 cartes in-4, cart. 2 fr. 50

* *Atlas* (petit *de géographie ancienne*, 16 cartes in-4, cart. 2 fr. 50

* *Atlas* (petit) *de géographie du moyen âge*, 15 cartes in-4, cart. 2 fr. 50

* *Atlas* (petit) *de géographie ancienne et moderne*, 40 cartes in-4, cart. 6 fr.

* *Atlas* (petit) *de géographie ancienne, du moyen âge et moderne*, contenant 56 cartes in-4, cart. 7 fr. 50

* *Atlas de géographie moderne*, contenant 66 cartes in-4, cart. 10 fr.

* *Nouvel atlas de géographie ancienne, du moyen âge et moderne*, contenant 100 cartes in-4, cart. 15 fr.

Chaque carte séparément. 15 c.

* — Atlas dressés conformément aux programmes de l'enseignement secondaire classique, format in-8, cartonné :

Cl. de Huitième (23 cartes). 3 fr. 50
Cl. de Septième (14 cartes). 2 fr. 50
Cl. de Sixième (33 cartes). 5 fr.
Cl. de Cinquième (41 cartes). 6 fr.
Cl. de Quatrième (26 cartes). 4 fr.
Cl. de Troisième (33 cartes). 5 fr.
Cl. de Seconde (37 cartes). 5 fr. 50
Cl. de Rhétorique (18 cartes). 3 fr.

* — Atlas dressés conformément aux programmes de l'enseignement secondaire spécial, format in-8, cart. :

Première année (32 cartes). 5 fr.
Deuxième année (21 cartes). 3 fr. 50
Troisième année (16 cartes). 2 fr. 50

* — Atlas a l'usage de l'enseignement secondaire des jeunes filles, contenant 66 cartes de géographie moderne, in-4 coloriées, relié en percaline 10 fr.

Henry (Gervais), instituteur primaire à Paris : *Cartographie de l'enseignement*, méthode pour apprendre la géographie de la France à l'aide de nouv. cartes muettes à écrire :

Méthode inscrite sur la liste des livres fournis gratuitement par la ville de Paris à ses écoles communales.

1° Cartes des bassins physiques, format quart de jésus : 1. Bassin du Rhin ; 2. Bassin de la Seine ; 3. Bassin de la Loire ; 4. Bassin de la Garonne ; 5. Bassin du Rhône.

Prix de chaque carte : en noir, 5 centimes; colorié, 10 centimes.

2° Carte d'ensemble des bassins physiques, format grand raisin : en noir, 30 cent.; coloriée, 35 centimes.

3° Cartes des bassins politiques, format quart jésus ; comprenant les bassins du Rhin, de la Seine, de la Loire, de la Garonne et du Rhône. 5 cartes. Chaque carte en bistre, 5 centimes ; coloriée, 10 centimes.

4° Carte d'ensemble des bassins politiques, format grand raisin : en noir, 30 centimes ; coloriée, 35 centimes.

5° France physique écrite ; France politique écrite ; chaque carte, format grand raisin, coloriée, 60 centimes.

*** Tous les atlas de M. E. Cortambert sont composés de cartes dessinées et gravées à nouveau avec le soin le plus minutieux et revues par une société de géographes et de professeurs.**

Meissas et **Michelot** : *Atlas.*

Petits atlas format in-octavo.

A. *Atlas élémentaire de géographie moderne*, composé de 8 cartes écrites. 2 fr. 50

B. *Le même*, avec 8 cartes muettes (16 cartes). 3 fr. 50

C. *Atlas universel de géographie moderne*, composé de 17 cartes écrites. 5 fr

D. *Le même*, avec 8 cartes muettes (25 cartes). 6 fr.

E. *Atlas de géographie ancienne et moderne*, composé de 36 cartes écrites, sur 30 planches. 9 fr.

F. *Le même*, avec 8 cartes muettes (44 cartes). 10 fr.

G. *Atlas universel de géographie ancienne, du moyen âge et moderne, et de géographie sacrée*, composé de 54 cartes écrites. 14 fr

H. *Le même*, avec 8 cartes muettes (62 cartes). 15 fr.

Atlas de géographie ancienne, composé de 19 cartes écrites. sur 14 planches. 5 fr.

Atlas de géographie du moyen âge. 10 cartes écrites. 4 fr. 50

Atlas de géographie sacrée. 8 cartes écrites sur 6 planches. 2 fr.

Chacune des cartes écrites séparément. 35 c.

Grands atlas format in-folio.

A. *Atlas élémentaire pour la nouvelle géographie méthodique*, composé de 8 cartes écrites. 6 fr.

B. *Le même*, avec 8 cartes muettes (16 cartes). 11 fr. 50

C. *Atlas universel pour la nouvelle géographie méthodique*, composé de 12 cartes écrites. 10 fr. 50

D. *Le même*, avec 8 cartes muettes (20 cartes). 15 fr.

E. *Atlas universel pour la nouvelle géographie méthodique*, composé de 19 cartes écrites. 15 fr.

F. *Le même*, avec 8 cartes muettes (27 cartes). 21 fr.

Chaque carte séparément. 1 fr.

Cartes muettes format in-folio.

Cartes muettes complètes, non coloriées, pour exercices géographiques sur la Mappemonde, l'Europe, l'Europe centrale, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie et la France.

Chaque carte séparément. 20 c

§ 3. CARTES MURALES.

1. GRANDES CARTES MURALES

Par *MM. Meissas* et *Michelot.*

Chaque carte est coloriée et accompagnée d'un questionnaire qui est donné gratuitement aux acquéreurs de la carte à laquelle il se réfère. Chaque questionnaire se vend en outre séparément, 30 c.

Les cartes en 16 feuilles ont 1 mètre 80 centimètres de hauteur sur 2 mètres 30 centimètres de largeur. Celles en 20 feuilles ont 1 mètre 80 centimètres de hauteur sur 2 mètres 80 centimètres de largeur.

Le collage sur toile avec gorge et rouleau se paye en sus : 1° pour les cartes en 16 feuilles, 12 fr.; 2° pour les cartes en 20 feuilles, 14 fr.

Géographie ancienne.

Empire romain écrit. 16 feuilles. Prix. 10 fr.

Géographie moderne.

Afrique écrite (Nouvelle édition). 16 feuilles. 10 fr.

Amérique septentrionale et méridionale écrites. 20 feuilles. 12 fr.

L'Amérique septentrionale, séparément, 12 feuilles, 8 fr.

L'Amérique méridionale, séparément, 8 feuilles, 6 fr.

Asie écrite. 16 feuilles. 10 fr.

Europe écrite. 16 feuilles. 9 fr.

France écrite par départements, *Belgique et Suisse.* 16 feuilles. 9 fr.

Mappemonde écrite. 20 feuill. 12 fr.

Mappemonde muette. 20 feuill. 10 fr.

2. NOUVELLES GRANDES CARTES MURALES

Par *MM. Achille* et *Gaston Meissas.*

Ces nouvelles cartes imprimées en couleur sur 12 feuilles jésus indiquent le relief du terrain. Elles mesurent 2 mètres de hauteur sur 2 mètres 10 de largeur.

Le collage sur toile avec gorge et rouleau se paye en sus, 12 fr.

Europe muette ou *écrite.* 15 fr.

France muette ou *écrite.* 15 fr.

3. PETITES CARTES MURALES ÉCRITES

Par *MM. Achille* et *Gaston Meissas*.

La *France*, l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* et la *Palestine* ont 1 mètre de hauteur sur 1 mètre 30 centimètres de largeur; la *Mappemonde* a 1 mètre 10 centimètres de hauteur sur 1 mètre 70 centimètres de largeur; l'*Amérique* a 1 mètre de hauteur sur 1 mètre 95 centimètres de largeur. Ces cartes sont coloriées.

Le collage sur toile avec gorge et rouleau se paye en sus: 1° pour la *France*, l'*Europe*, l'*Asie*, l'*Afrique* et la *Palestine*, 5 fr.; 2° pour la *Mappemonde* et l'*Amérique*, 7 fr.

Afrique. 4 feuilles jésus. 5 fr.

Amérique septentrionale et méridionale. 6 feuilles jesus. 6 fr.

Asie. 4 feuilles jésus. 5 fr.

France par départements, *Belgique et Suisse*. 4 feuilles jés. 4 fr. 50

Europe. 4 feuilles jésus. 4 fr. 50

Mappemonde. 8 feuilles grand raisin. 6 fr.

Palestine. 4 feuilles jésus. 6 fr.

4. GRANDES CARTES MURALES

Par *M. Ehrard*.

Ces cartes sont imprimées en couleur sur 4 feuilles mesurant 1 mètre 60 centimètres de hauteur sur 1 mètre 78 de largeur. Elles indiquent par des teintes graduées le relief du sol et rendent facile l'étude de la géographie physique.

Le collage sur toile avec gorge et rouleau se paye en sus, 12 fr.

France muette ou *écrite*, d'après la carte oro-hydrographique, publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par la Commission de la topographie des Gaules. 20 fr.

Europe écrite. 20 fr.

5. PETITES CARTES MURALES

Par *M. Ehrard*.

Ces cartes sont imprimées en couleur sur une feuille mesurant 90 centimètres de haut sur 1 mètre de large.

Le collage sur toile avec gorge et rouleau se paye en sus, 7 fr.

France muette ou *écrite*, réduction de la grande carte murale, du même auteur. 6 fr.

Europe écrite. 6 fr.

6. PETITES CARTES MURALES ÉCRITES

Par *M. E. Cortambert*.

Ces cartes sont imprimées en couleur; elles mesurent 90 centimètres de hauteur sur 1 mètre 20 centimètres de largeur, et ne se vendent que montées sur gorge et rouleau.

En vente : *Europe*, *France*, *Palestine*. Chaque carte. 8 fr.

7. CARTES MURALES MUETTES SUR TOILE NOIRE ARDOISÉE, POUR EXERCICES GÉOGRAPHIQUES.

Par MM. *A. Meissas* et *Suzanne*.

Ces cartes sont montées sur gorge et rouleau.

France, par A. Meissas. 1 mètre 10 de hauteur sur 1 mètre 70 cent. de largeur. 15 fr.

Europe, par A. Meissas. 1 mètre 10 de hauteur sur 1 mètre 70 cent. de largeur. 15 fr.

France, par Suzanne. 1 mètre 75 de hauteur sur 1 mètre 80 cent. de largeur. 35 fr.

8. CARTE MURALE HYPSOMÉTRIQUE

France hypsométrique à 1/1 250 000, 1 feuille mesurant 90 cent. de hauteur sur 1 mètre 20 cent. de larg. avec gorge et rouleau. 14 fr.

9. CARTE MURALE DE LA FRANCE AGRICOLE

Par M. *G. Heuzé*.

Imprimée en couleur sur quatre feuilles, ayant ensemble 1 mètre 10 centimètres de hauteur sur 1 mètre 45 de largeur. 6 fr.

Le collage sur toile avec gorge et rouleau se paye en sus, 4 fr.

ÉDITION NOUVELLE, ENTIÈREMENT REFONDUE

AVEC LA COLLABORATION D'UNE SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHES ET DE PROFESSEURS

E. CORTAMBERT

NOUVEL ATLAS

DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE, DU MOYEN AGE ET MODERNE

CONTENANT 100 CARTES IN-QUARTO

PRIX, RELIÉ EN PERCALINE........................ 15 FR.

LISTE DES CARTES

1. Géographie des anciens.
2. Monde connu des anciens au IIe siècle de l'ère chrétienne.
3. Palestine au temps de J.-Chr.
4. Egypte ancienne, Arabie Pétrée et Pays de Chanaan.
5. Empire des Perses divisé en XX satrapies sous Darius Ier.
6. Asie Mineure dans l'antiquité.
7. Empire d'Alexandre.
8. Grèce ancienne.
9. Colonies grecques vers l'an 500 avant l'ère chrétienne.
10. Italie ancienne.
11. Ibérie, Mauritanie, Numidie et Afrique propre.
12. Gaule au temps de Jules César.
13. Iles Britanniques sous les Romains.
14. Germanie ancienne, Rhétie, Norique, etc.
15. Empire romain sous Auguste.
16. Gaule sous les empereurs.
17. Europe avant l'invasion des Barbares.
18. Europe à l'époque de l'invasion des Barbares.
19. Europe au commencement du VIe siècle. — Royaume des Francs à la mort de Clovis.
20. Empire des Francs sous Dagobert Ier. — Empire des Francs sous les enfants de Clovis.
21. Empire des Arabes vers la fin du VIIIe siècle.
22. Empire de Charlemagne.
23. Empire des Francs au commencement du Xe siècle.
24. France féodale sous Hugues Capet, en 987.
25. Allemagne sous les empereurs saxons et franconiens, de 911 à 1138.
26. Europe à l'époque des Croisades.
27. Empire gréco-latin.—Royaume de Jérusalem, etc.
28. Italie sous les Hohenstaufen, aux XIIe et XIIIe siècles.
29. Asie sous les Mongols, aux XIIIe et XIVe siècles.

30. France vers la fin du règne de Charles VII et Italie septentrionale au XVe siècle.
31. Europe à l'époque de l'établissement des Turcs, en 1453.
32. Empire français en 1812. — France à la mort de Louis XIV. — France divisée en 83 départements en 1791.
33. Planisphère sur la projection de Mercator.
34. Région arctique.
35. Région antarctique.
36. Europe physique.
37. Europe politique.
38. Asie physique.
39. Asie politique.
40. Afrique physique.
41. Afrique politique.
42. Amérique physique.
43. Amérique du Nord.
44. Amérique du Sud.
45. Océanie.
46. Australie.
47. Carte physique de la France.
48. Carte hypsométrique de la France.
49. Carte géologique de la France.
50. France : divisions comparatives des anciennes provinces et des petits pays.
51. France : divisions comparatives des anciennes provinces et des départements actuels.
52. France par départements.
53. France agricole et pêcheries.
54. France industrielle, population et monuments.
55. France météorologique et minéralogique.
56. France administrative et statistique.
57. Chemins de fer de la France.
58 à 61. France en quatre feuilles.
62. Colonies françaises.
63. Pays-Bas et Belgique.
64. Suisse.
65. Europe centrale physique.
66. Empire d'Allemagne.
67. Empire austro-hongrois.
68. Angleterre.
69. Ecosse et Irlande.
70. Suède et Norvège.
71. Danemark avec ses colonies.
72. Russie d'Europe.
73. Espagne et Portugal.
74. Italie partie Nord.
75. — Sud.
76. Turquie d'Europe, Serbie, Roumanie, Bulgarie.
77. Grèce.
78. Turquie d'Asie.
79. Arabie, Perse, Afghanistan et Béloutchistan.
80. Empire russe et Empire chinois.
81. Empire chinois et Japon.
82. Hindoustan.
83. Indo-Chine et Malaisie.
84. Egypte.
85 à 87. Afrique en trois feuilles.
88. Algérie et Tunisie.
89. Etats-Unis.
90. Etats-Unis de l'Est.
91. Mexique.
92. Amérique centrale.
93. Antilles.
94. Colombie et Equateur.
95. Vénézuéla et Guyanes.
96. Pérou.
97. Bolivie.
98. Brésil.
99. Uruguay.
100. Confédération argentine, Chili, etc.

Paris. — Typ. Pillet et Dumoulin, 5, rue des Grands-Augustins. 9-85. 50.000.



Librairie HACHETTE et Cie, Boulevard Saint-Germain, 79, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE A 3 FR. 50 LE VOLUME

FORMAT IN-16

Études littéraires.

Albert (Paul) : *La poésie*, études sur les chefs-d'œuvre des poètes de tous les temps et de tous les pays. 1 vol.
— *La prose*, études sur les chefs-d'œuvre des prosateurs de tous les temps et de tous les pays. 1 vol.
— *La littérature française des origines à la fin du XVIe siècle*. 1 vol.
— *La littérature française au XVIIe siècle.*
— *La littérature française au XVIIIe siècle*. 1 vol.
— *La littérature française au XIXe siècle.* 2 vol.
— *Variétés morales et littéraires*. 1 vol.
— *Poètes et poésies*. 1 vol.

Berger (Adolphe) : *Histoire de l'éloquence latine*, depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, publiée par M. V. Cucheval. 2 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Bersot : *Un moraliste; études et pensées.*

Bossert : *La littérature allemande au moyen âge*. 1 vol.
— *Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains*. 1 vol.
— *Gœthe et Schiller*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Brunetière : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*. 2 vol.

Caro : *La fin du XVIIIe siècle; études et portraits*. 2 vol.

Deltour : *Les ennemis de Racine au XVIIe siècle*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Deschanel : *Études sur Aristophane*. 1 vol.

Despois (E.) : *Le théâtre français sous Louis XIV*. 1 vol.

Gebhart (E.) : *De l'Italie*, essais de critique et d'histoire. 1 vol.
— *Rabelais, la Renaissance et la Réforme.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Les origines de la Renaissance en Italie.*
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Girard (J.), de l'Institut : *Études sur l'éloquence attique* (Lysias, — Hypéride, — Démosthène). 1 vol.
— *Le sentiment religieux en Grèce*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Janin (Jules) : *Variétés littéraires*. 1 vol.

Laveleye (E. de) : *Études et essais*. 1 vol.

Lenient : *La satire en France au moyen âge*. 1 vol.
— *La satire en France, ou la littérature militante au XVIe siècle*. 2 vol.

Lichtenberger : *Études sur les poésies lyriques de Gœthe*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

Martha (C.), de l'Institut : *Les moralistes sous l'empire romain*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Le poème de Lucrèce*. 1 vol.
— *Études morales sur l'antiquité*. 1 vol.

Mayrargues (A.) : *Rabelais*. 1 vol.

Mézières (A.), de l'Académie française : *Shakespeare, ses œuvres et ses critiques.*
— *Prédécesseurs et contemporains de Shakespeare*. 1 vol.
— *Contemporains et successeurs de Shakespeare*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *En France*. 1 vol.
— *Hors de France*. 1 vol.

Montégut (E.) : *Poètes et artistes de l'Italie*. 1 vol.
— *Types littéraires et fantaisies esthétiques*. 1 vol.
— *Essais sur la littérature anglaise*. 1 vol.

Nisard (Désiré), de l'Académie française : *Études de mœurs et de critique sur les poètes latins de la décadence*. 2 vol.

Patin : *Études sur les tragiques grecs*. 4 vol.
— *Études sur la poésie latine*. 2 vol.
— *Discours et mélanges littéraires*. 1 vol.

Pey : *L'Allemagne d'aujourd'hui*. 1 vol.

Prévost-Paradol : *Études sur les moralistes français*. 1 vol.

Sainte-Beuve : *Port-Royal*. 7 vol.

Taine (H.), de l'Académie française : *Essai sur Tite-Live*. 1 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Essais de critique et d'histoire*. 2 vol.
— *Histoire de la littérature anglaise*. 5 vol.
— *La Fontaine et ses fables*. 1 vol.

Tréverret (de) : *L'Italie au XVIe siècle*. 2 vol.

Wallon : *Éloges académiques*. 2 vol.

Chefs-d'œuvre des littératures étrangères.

Byron (lord) : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. Benjamin Laroche. 4 vol.

Cervantès : *Don Quichotte*, traduit de l'espagnol par M. L. Viardot. 2 vol.

Dante : *La divine comédie*, traduite de l'italien par P. A. Fiorentino. 1 vol.

Ossian : *Poèmes gaéliques*, recueillis par Mac-Pherson, traduits de l'anglais par P. Christian. 1 vol.

Shakespeare : *Œuvres complètes*, traduites de l'anglais par M. E. Montégut. 10 vol.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
Chaque volume se vend séparément.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard et Gallois.

65

14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
RENEWALS ONLY—TEL. NO. 642-3405
This book is due on the last date stamped below, or on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.

NOV 11 1969 68

REC'D LD JUN 19 72 -10 AM 8 7

LD21A-60m-6,'69
(J9096s10)476-A-32

General Library
University of California
Berkeley

YC182254

